HISTOIRE NATURELLE

DE L'HOMME

LES POLYNÉSIENS ET LEURS MIGRATIONS.

I.

CARACTÈRES PHYSIQUES ET MORAUX DES POLYNÉSIENS.

Je me suis efforcé déjà de montrer dans la *Revue* (1) comment l'application des lois physiologiques à l'anthropologie conduit invinciblement à reconnaître l'unité de l'espèce humaine, comment la géographie zoologique oblige non moins impérieusement à croire au cantonnement primitif de cette espèce. De ces deux faits fondamentaux, démontrés en dehors de toute idée préconçue, il résulte, avons-nous dit aussi, que l'homme, parti de son centre de création, situé très probablement dans les hautes régions de l'Asie, n'a occupé le reste du monde que peu à peu et de proche en proche, en d'autres termes que le peuplement du globe s'est fait par voie de migrations. La recherche de ces migrations, le relevé des traces qu'elles ont laissées, l'indication de leurs résultats, font partie de la tâche dévolue à l'anthropologiste, et on comprend sans peine tout ce qu'une telle étude doit présenter de difficultés et d'écueils. Les

(1) Voyez la série d'études publiée dans les livraisons du 15 décembre 1860, 1er et 15 janvier, 1er et 15 février, 1er et 15 mars, 1er avril 1861.

polygénistes n'ont pas manqué de s'emparer de ces difficultés trop réelles, de les exagérer encore et de les opposer, à titre d'objections, à la doctrine monogéniste. La plupart, prenant même le problème dans ce qu'il a de plus général, ont déclaré ces migrations *impossibles*. C'est surtout à propos de l'Amérique et de l'Océanie que ce mot a été prononcé, et cela par des hommes d'un incontestable savoir. Or plus ces autorités sont réelles, plus il est nécessaire de leur répondre et de réfuter par des faits ce qui n'est à mes yeux qu'une assertion sans fondement.

Je voudrais aujourd'hui montrer que cette prétendue impossibilité des migrations humaines n'existe pas, et pour prendre l'objection dans ce qu'elle a de plus plausible, pour attaquer le taureau par les cornes, je m'occuperai des Polynésiens. J'espère démontrer de la manière la plus irrécusable que les peuplades disséminées dans l'Océanie n'ont pas plus poussé sur les récifs de corail de la Mer du Sud que les Esquimaux de Ross n'étaient nés sur la glace (1). Toutefois, avant d'aborder cette partie du problème, il est bon de préciser ce que sont les peuples et la race dont il s'agit, d'indiquer leurs principaux caractères physiques, intellectuels et moraux, sans entrer dans des détails trop connus. Dans cette étude même, nous trouverons des faits qui viendront à l'appui de la conclusion générale, et des motifs pour rattacher aux autres familles humaines cette race polynésienne, qui semble avoir cherché à s'isoler dans l'immensité des mers, comme pour poser aux savans le plus difficile des problèmes ethnologiques.

I. — CARACTÈRES PHYSIQUES.

Les diverses populations de la Polynésie ont été tant de fois décrites et figurées que l'anthropologiste peut assez aisément se faire une idée très nette des caractères généraux qui les distinguent, des variétés qu'elles présentent, des exceptions que l'on rencontre ici comme dans toutes les races humaines. En outre la collection du Muséum renferme un nombre suffisant de têtes osseuses, de bustes moulés et peints sur nature, pour permettre de contrôler efficacement tout ce qui a été dit sur ce sujet. Or, en s'aidant de ces divers moyens d'étude, il me semble impossible de ne pas voir dans la race polynésienne une *race mixte*, c'est-à-dire une race qui ne se rattache directement à aucun des trois grands types de l'humanité, tout

(1) Ce célèbre navigateur anglais rencontra une tribu d'Esquimaux qui ne se rappelait pas avoir vu la terre ferme. Un zoologiste français qui a publié sur l'histoire de quelques races humaines un volume d'ailleurs intéressant, Desmoulins, en conclut qu'ils étaient originaires de la région glacée où on les observa. Voyez son *Histoire naturelle des races humaines du nord-est de l'Europe*.

en empruntant à chacun d'eux quelques-uns de ses traits les plus caractéristiques. Parfois ces traits se fondent pour ainsi dire de manière à donner une sorte de moyenne intermédiaire entre les extrêmes; mais très souvent aussi ces traits sont simplement juxtaposés de façon à indiquer nettement les élémens ethnologiques qui sont entrés dans la composition de cette race. Comme il s'agit ici d'un fait capital, je voudrais en donner la preuve, autant qu'on peut le faire sans le secours des figures.

Dans une tête de Tahitien qui appartient au Muséum, et qui peut être considérée comme un beau type de la race, le crâne proprement dit est haut, médiocrement allongé d'arrière en avant; la courbe qu'il décrit du front à l'occiput est d'abord régulière, mais s'aplatit brusquement en arrière. Les bosses pariétales placées sur les côtés de la tête sont peu prononcées. Le front est assez fuyant, quoique l'os frontal soit bien développé. Les orbites sont médiocrement espacés, les pommettes légèrement saillantes, les os du nez relevés et d'un développement moyen. La mâchoire supérieure est légèrement projetée en avant, en d'autres termes elle est *prognathe* et présente quelque chose de massif; la mâchoire inférieure se courbe en dessous et présente aussi un *prognathisme* peu marqué.

L'ensemble que je viens d'esquisser accuse la fusion des caractères qu'on rencontre chez le blanc, le jaune et le noir. Il résulte de là qu'ils s'effacent et s'adoucissent réciproquement. En revanche dans d'autres têtes osseuses on distingue des traits bien plus accentués. Dans l'une, appartenant à un indigène des îles Marquises, la forme générale du crâne tend à se rapprocher de ce qui existe chez l'Hindou : le front se relève, les os du nez saillent davantage, la mâchoire supérieure s'évide, l'inférieure ne se projette plus en avant. Ici les caractères du blanc prennent incontestablement le dessus. Dans d'autres têtes au contraire, venant soit de la même localité soit d'ailleurs, le crâne s'allonge et se rétrécit; les crêtes osseuses deviennent plus saillantes; le front est très fuyant, les arcades sourcilières très prononcées, les pommettes saillantes en avant; les os du nez, petits et concaves, sont soudés comme chez les Hottentots; la projection en avant des deux mâchoires et des dents est aussi marquée que chez le nègre le plus pur. Ici la prédominance du type nègre mélanaisien (1) devient incontestable.

(1) On désigne par le nom commun de *mélanaisiens* les nègres qui peuplent une partie des îles de la Mer du Sud. Le double prognathisme maxillaire, c'est-à-dire la projection en avant des deux mâchoires, est un des traits qui les distinguent des nègres africains, chez lesquels en général la mâchoire supérieure présente seule cette disposition. En revanche et par suite même de cette première disposition, le nègre de Guinée a un double prognathisme dentaire, tandis que chez le nègre océanien les dents de la mâchoire inférieure sont souvent presque verticales.

Si des caractères ostéologiques on passe à ceux que fournit l'homme vivant, on trouve une concordance complète. Généralement la région crânienne est haute, un peu courte d'arrière en avant et aplatie en arrière (1). Le front, bien développé, mais d'ordinaire un peu bas, devient souvent très beau, et l'angle facial égale parfois celui de l'Européen. D'ordinaire le nez, quoique un peu trop court et épaté par suite de manœuvres exercées sur l'enfant (2), est souvent aussi droit et bien saillant; dans certaines îles, il est presque toujours aquilin, caractère qui appartient essentiellement aux races blanches. Les yeux, un peu petits, sont presque toujours horizontaux, rarement obliques (3); la couleur en est presque toujours noire. Les pommettes sont saillantes, plutôt en avant, comme chez certaines populations blanches, que sur les côtés (4). La bouche est bien dessinée et l'expression en est agréable, quoique les lèvres soient un peu trop épaisses et présentent d'ordinaire cet empâtement particulier qui accuse le mélange de sang nègre; mais parfois aussi elles sont fines et minces comme chez l'Européen. Souvent le menton se projette en avant d'une manière exagérée et devient alors étroit et pointu (5). Le teint varie d'un jaune bistre très pâle rappelant celui de certains Européens du midi au brun foncé, et passe quelquefois à la teinte cuivrée. Enfin les cheveux noirs ou châtain foncé et châtain clair ont en général une tendance à se rouler en boucles (6).

En résumé, la race polynésienne présente un ensemble de caractères tenant à la fois du blanc, du jaune et du noir; mais la part qui revient à ces élémens ethnologiques est très différente. L'élément jaune ne s'accuse guère que par la couleur; il semble influer assez peu sur les traits. L'élément noir agit davantage sur les traits, sans doute aussi sur la forme du crâne; quelquefois il ressort pres-

(1) Ce dernier caractère n'est pas naturel. Un écrivain qui a passé de nombreuses années en Polynésie, qui en a vu et étudié de très près les habitans, nous apprend qu'on aplatit artificiellement l'occiput aux enfans (Mœrenhout, *Voyages aux Iles du Grand-Océan*, 1837), résultat qui ne peut s'obtenir sans que la forme du reste du crâne soit plus ou moins modifiée.

(2) « Un nez plat est une grande perfection et une beauté chez la femme. » (Mœrenhout.)

(3) L'obliquité de l'œil est un des caractères des races jaunes; mais on sait qu'il se rencontre à titre d'exception chez les blancs les mieux caractérisés.

(4) Cette dernière disposition, qui tient à la grande courbure des *arcades zygomatiques*, est encore un caractère des races jaunes.

(5) Quelques-uns des portraits de Néo-Zélandais rapportés par Dumont-d'Urville présentent ce caractère d'une façon remarquable.

(6) Les caractères tirés de la chevelure attestent à eux seuls que l'élément jaune entre pour assez peu dans la composition de la race polynésienne, car des cheveux toujours noirs, raides et incapables de friser sont un des traits les plus généraux des populations mongoliques, et je n'en connais même pas qui fasse exception.

que à l'état de pureté, comme dans le Néo-Zélandais dont Hamilton Smith a reproduit le portrait fait à Londres (1). C'est encore à lui qu'il faut probablement attribuer la disposition à friser que présente la chevelure. Toutefois l'élément qui domine de beaucoup, au moins dans une partie de cette population, c'est l'élément blanc. Pour s'en convaincre, il suffit de parcourir les atlas des voyageurs, en particulier ceux qui complètent les ouvrages de Dumont-d'Urville et de ses compagnons.

Ici, il est bon de prévenir une objection qu'on pourrait être tenté de faire à la manière dont j'envisage la race polynésienne et au rôle prédominant que j'attribue à l'élément blanc dans la formation de cette race. Lorsqu'on compare les dessins que je viens d'indiquer aux bustes que possède le Muséum, on est frappé d'une assez grande différence. Les figures gravées ont en général des traits bien plus fins ou plus nobles, plus rapprochés du beau type blanc que les bustes. On pourrait être tenté de croire que le peintre a aidé aux ressemblances et embelli la nature, que le mouleur était réduit à reproduire rigoureusement. On doit remarquer néanmoins que le premier a fait poser devant lui l'aristocratie du pays, laquelle n'a pas voulu se soumettre aux manœuvres du moulage, toujours assez pénibles et quelque peu effrayantes. Le mouleur n'a donc pu prendre ses modèles que dans la classe inférieure et vouée aux travaux les plus pénibles. Or, en Océanie comme en Europe, ce n'est pas là que le type s'ennoblit et s'épure le plus. En outre les causes d'inégalité d'une classe à l'autre sont peut-être plus prononcées dans la Polynésie que chez nous. Tous les voyageurs s'accordent à signaler la supériorité physique des chefs. Leur taille, disent-ils, est beaucoup plus haute, leurs proportions plus élégantes malgré une certaine tendance à l'embonpoint, leurs traits plus beaux. En général, le fait a été attribué seulement au genre de vie et à une plus grande abondance de nourriture; mais il faut aussi, ce me semble, faire la part d'une autre cause bien digne de fixer l'attention de l'anthropologiste, quoiqu'on n'en ait, je crois, tenu jusqu'ici aucun compte.

Lorsque Wallis découvrit Otahiti, il y trouva, *mais seulement parmi les chefs*, des individus à cheveux roux et même blonds. Ce fait, qui paraît avoir été oublié, a la plus grande importance à mes yeux. Ces individus blonds rencontrés dans un des archipels les plus lointains de la Polynésie à l'époque des premières découvertes ne pouvaient provenir d'un croisement récent avec les Européens. Ils

(1) Cet habitant de la Nouvelle-Zélande avait fait le voyage d'Europe tout exprès pour apprendre les arts d'Europe et en enrichir sa patrie. (H. Smith, *The natural History of the human species.*)

étaient bien de pur sang indigène. Or toutes les populations blondes appartiennent aux rameaux les plus caractérisés de la grande race blanche. La présence d'individus de cette sorte à Otahiti atteste que le sang blanc était arrivé jusque-là, et s'il ne se montrait avec un de ses caractères les plus tranchés que chez les chefs, c'est que ceux-ci veillaient à la pureté de leur caste avec un soin poussé jusqu'à la cruauté. C'est donc chez elle qu'il faut aller chercher les traces de l'élément blanc, comme pour trouver celles des élémens nègres ou jaunes il faut s'adresser au contraire aux classes inférieures de cette société. Eh bien! le contraste que je signalais tout à l'heure entre les bustes et les dessins trahit cette distinction, et les différences mêmes qui les distinguent sont une preuve de leur fidélité.

L'observation de Wallis est encore d'une haute importance à un autre point de vue. En voyant les Polynésiens s'écarter du type moyen au point d'être tantôt des blancs, tantôt des nègres presque purs, il est impossible de ne pas songer aux phénomènes *d'atavisme* si fréquent chez l'homme aussi bien que chez les animaux (1), de ne pas voir dans ces individus exceptionnels des réapparitions de types primitifs distincts et incomplétement fusionnés. On est conduit ainsi à admettre que la formation de cette race remarquable n'est pas due seulement aux actions de milieu, mais que le métissage a joué à une certaine époque un rôle considérable dans sa caractérisation. Le fait historique que je viens de rappeler, quelques autres à peu près de même nature dont on trouve la trace dans les traditions indigènes confirment cette conséquence. Les insulaires de la Mer du Sud ne descendent donc pas d'une source unique; ils sont le produit du mélange de populations primitivement différentes. La race polynésienne n'est pas seulement une *race mixte*, c'est en outre une race *métisse*.

Ce mélange de caractères, cette fusion d'élémens anthropologiques chez les Polynésiens, ne les rattachent pas uniquement aux populations blanches, jaunes ou noires pures, qui ont fourni ces élémens; ces traits généraux les rapprochent surtout d'une grande formation ethnologique dont la nature ne paraît pas avoir été justement appréciée par la plupart des anthropologistes. Je veux parler des populations malaises, étendues, on le sait, depuis Madagascar (2) jusqu'à l'extrémité des archipels indiens. Les polygénistes font, bien entendu, au moins une espèce de ces populations. Parmi les mono-

(1) Voyez, sur cette question, mes études sur *l'unité de l'espèce humaine*, et notamment la *Revue des Deux Mondes* du 15 février 1861.

(2) Les Hovas, qui ont pris dans cette île la suprématie, présentent à un haut degré le type malais.

génistes, plusieurs y voient une grande race égale en importance à nos trois divisions primaires de l'humanité (1). Un petit nombre seulement ont compris que la race malaise n'était en réalité qu'une race mixte; mais ils semblent lui attribuer une homogénéité qui certainement n'existe pas. Le caractère général de ces populations est au contraire une hétérogénéité extrême, et dans leur variété même l'on trouve, pour la question qui nous occupe, des enseignemens précieux. Pour mettre hors de doute ces deux propositions, il faudrait, comme je l'ai fait ailleurs (2), comme je le ferai peut-être un jour dans la *Revue*, ne pas craindre de multiplier les détails. Aujourd'hui je me borne à résumer rapidement les résultats généraux de cette étude.

Lorsqu'on pénètre quelque peu avant dans l'examen des races du sud-est de l'Asie, on voit les trois élémens anthropologiques fondamentaux, — le nègre, le jaune et le blanc, — arriver jusqu'aux confins du continent, et se montrer parfois d'une manière erratique à l'état de pureté plus ou moins complète, soit sur la terre ferme, soit dans quelques-uns des archipels qui en sont pour ainsi dire le prolongement. Partout d'ailleurs, dans cette région insulaire, on rencontre les traces du mélange des trois élémens. En général, le type nègre a la plus faible part, et ne fait guère que laisser sa trace dans les populations (3). Le type jaune et le type blanc se partagent la suprématie, et de là résultent deux grands groupes auxquels on peut donner le rang de *familles* dans la classification. Le premier de ces groupes constitue la *famille malaisienne*, le second la *famille polynésienne*.

La famille malaisienne se partage elle-même en deux groupes, dont l'un, placé à l'occident, comprend les Hovas et quelques autres tribus de Madagascar, dont l'autre, placé à l'orient, domine dans tous les grands archipels indiens, en y comprenant les Philippines, et dans la presqu'île de Malacca. Ce dernier est le véritable noyau de la race dont les Hovas et leurs dérivés ne sont qu'une colonie; mais lui-même est loin d'être homogène, et pour se reconnaître au milieu du fouillis de populations qui le composent, il est nécessaire de prendre un type qui résume en quelque sorte l'ensemble des

(1) Blumenbach en particulier partage l'espèce humaine en cinq races principales, et la race malaise est la cinquième dans sa classification.

(2) Dans le cours que j'ai fait au Muséum en 1862. Cette étude a reposé principalement sur l'examen d'une très belle série de têtes osseuses faisant partie de nos collections anthropologiques, et dont le Muséum doit le plus grand nombre à M. Vrolik, l'éminent naturaliste que la Hollande vient de perdre. Cette origine en garantit l'authenticité.

(3) Il va sans dire que je ne parle pas ici des tribus mélanaisiennes encore à l'état de pureté plus ou moins complète qu'on rencontre au centre de certaines îles dont la plus grande partie est occupée par les races mixtes. C'est de ces dernières seules qu'il est ici question.

caractères. Ce type est fourni par les Malais proprement dits, c'est-à-dire par une population qui, grâce à l'élan qu'elle a reçu de l'islamisme, est à la fois la plus homogène et la plus répandue dans cette grande aire maritime. Or une analyse détaillée des caractères conduit à voir dans cette population un fond de race jaune adouci par une certaine quantité de sang blanc avec des traces de sang nègre qui reparaissent parfois avec une ténacité remarquable à travers de nouveaux croisemens (1).

La linguistique, l'histoire, confirment ce résultat et nous montrent en outre dans les Malais proprement dits les derniers venus de cette famille de peuples. Parce qu'ils avaient partout la prépondérance quand les Européens arrivèrent dans les mers de l'Inde, on crut trouver en eux la population fondamentale des grands archipels où ils dominaient. Il n'en est rien pourtant. Une étude plus attentive a montré partout à côté d'eux d'autres populations évidemment plus anciennes et qui ont généralement échappé à la fusion, aux modifications résultant du grand mouvement religieux apporté par les sectateurs de Mahomet. Celles-ci sont donc plus propres à jeter du jour sur les questions d'origine et les rapports ethnologiques. Or on voit plusieurs de ces populations tendre à s'écarter des Malais pour se rapprocher tantôt de l'un des types fondamentaux, tantôt de quelques-uns de leurs dérivés plus ou moins purs. De là résultent entre la famille malaisienne et les groupes voisins des rapports très multiples auxquels nous n'avons pas à nous arrêter. Contentons-nous de dire qu'à Bornéo comme aux Moluques et à Célèbes en particulier, on trouve des populations très voisines à bien des égards des Polynésiens, mais que pour les atteindre il faut d'ordinaire pénétrer à l'intérieur et surtout dans les montagnes, ce qui s'explique par les habitudes maritimes des Malais et des autres populations chez lesquelles domine le type jaune.

A l'appui de ce qui précède, je pourrais invoquer bien des témoignages. Je m'en tiendrai à quelques citations empruntées à un voyageur anglais qui, ayant séjourné longtemps dans ces contrées et visité à diverses reprises la plupart des insulaires dont il est question ici, a pu mieux qu'un observateur ordinaire apprécier leurs affinités ethnologiques. Voici d'abord comment s'exprime Earle dans un passage d'autant plus important qu'il s'applique à plusieurs localités fort éloignées les unes des autres. « Dans tout l'archipel, les tribus montagnardes de la *race polynésienne* ont le teint plus clair que les tribus de la plaine. Ainsi, tandis que les Dayaks (2) de

(1) Le Muséum possède la photographie et le portrait à l'huile d'un jeune homme fils d'un créole et d'une Malaise. Tout le haut de la figure appartient au type blanc; le type nègre, très accusé, reparaît dans le bas.

(2) On sait que les Dayaks habitent Bornéo. Earle les regarde comme composant le

la plaine ressemblent aux Malais et aux Bugis par leur aspect physique, ceux de l'intérieur ont une ressemblance frappante avec les tribus montagnardes de Menado et de Célèbes (*Tourajas*), avec les tribus de Bencoolen dans l'île de Sumatra, et avec les naturels de Nias et de Poggi. J'ai déjà mentionné la ressemblance qu'ils présentent avec les Timoriens les plus clairs. »

Toutes les populations mentionnées ici appartiennent à cette portion des races malaisiennes qui se rapprochent du type blanc, et par cela même du type polynésien tel que nous l'avons décrit. S'il restait des doutes à ce sujet, les passages suivans du même voyageur les lèveraient à coup sûr. En parlant des habitans de Bornéo, il dit : « Quant aux Dayaks, dès mes premiers rapports avec eux, je n'ai pas douté qu'ils ne soient Polynésiens; malheureusement, lorsque j'eus reconnu que le dialecte des Dayaks était décidément polynésien, je ne me donnai pas la peine d'en recueillir un vocabulaire. » Au sujet des Timoriens, et tout en faisant des réserves relativement au mélange de certaines tribus avec la race nègre (*papoue*), il s'exprime en ces termes : « C'est évidemment une race polynésienne pure, ressemblant extrêmement à la race brune des îles de la Mer du Sud (1) par les coutumes, le langage et les caractères personnels (2). »

Dans les deux passages que j'ai cités, on voit la linguistique et les caractères physiques conduire à la même conclusion. C'est là un fait capital et qui ne permet pas de conserver de doutes sur la réalité des rapports ethnologiques que nous cherchons à faire ressortir. La linguistique présente même ici un avantage sur l'étude physique; elle permet de suivre ces rapports bien plus loin, de les reconnaître en dépit des distances et des modifications diverses imprimées aux populations par le mélange des races et la différence des milieux. Cette étude a été entreprise par divers auteurs, et toujours elle a conduit à un résultat bien fait pour mériter toute notre attention : c'est que toutes les langues parlées de Madagascar à l'île de Pâques et de la Nouvelle-Zélande aux Sandwich par les insulaires autres que les nègres forment une seule *famille linguistique*, celle des langues malayo-polynésiennes; mais à son tour cette *famille* se

fond de la population de l'île entière, par conséquent comme la race bornéenne par excellence. Il excepte néanmoins, et avec raison, les tribus nègres (papoues ou aëtas) qui se trouvent encore à l'intérieur de cette grande île comme à l'intérieur de tant d'autres.

(1) *Resembling very closely the brown race of the south sea islands.*

(2) Une note de l'ouvrage de Prichard nous apprend qu'il tient de M. Earle lui-même qu'à l'extrémité nord-est de Timor il existe un village dont les habitans ont le teint plus clair que les Polynésiens en général. Quelques individus ont les cheveux roux, et Earle en a remis un échantillon à l'auteur que je cite. Cette observation rappelle celle de Wallis.

partage en deux groupes naturels, celui des langues malaises et celui des langues polynésiennes, parlés le premier de Madagascar aux Philippines, l'autre dans toutes les îles de la Mer du Sud. L'*aire linguistique* est donc absolument la même que l'aire anthropologique déterminée par les caractères physiques des populations. Il est impossible de désirer une plus parfaite concordance.

Comme toujours, c'est surtout la grammaire, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus fondamental dans le langage, qui établit entre ces deux groupes les relations dont il s'agit ici. Le vocabulaire n'y entre que pour une très faible part, et de ce dernier fait on a voulu parfois tirer des conclusions évidemment inexactes. M. Crawfurd, à qui l'on doit sur les langues des archipels indiens un ouvrage des plus remarquables, n'a trouvé dans le maori, dialecte de la Nouvelle-Zélande, que 85 mots malais sur 5,254 mots indigènes; aux Marquises et aux Sandwich, la proportion est de 74 mots malais ou javanais sur 6,123. Ces chiffres sont faibles, et l'éminent linguiste à qui je les emprunte les emploie à titre d'argument pour nier le rapprochement admis par tous ses confrères. A part néanmoins ce qu'a de remarquable ce fait, que des mots franchement malais ou javanais se retrouvent aux confins les plus éloignés de l'Océanie, il est permis de penser que, dans le cours des âges, bien des ressemblances de la même nature ont dû s'effacer et disparaître. « Le polynésien, dit M. Pruner-Bey, est le langage le plus émasculé qui existe. » Le dialecte de Tonga, le plus fortement articulé de tous, n'a que 15 consonnes, celui de Tahiti 10, celui des Sandwich 7, et Hale n'en a trouvé que 6 dans les îles australes; le malais et le javanais en ont 18. On comprend que de pareilles différences alphabétiques doivent réagir sur la langue et défigurer les mots de manière à les rendre méconnaissables. On peut du reste en juger par ce qui se passe en ce moment. Depuis l'époque de la découverte, un certain nombre de mots anglais se sont infiltrés dans le polynésien : ils y sont aujourd'hui aussi nombreux que ceux d'origine asiatique; mais qui reconnaîtra *schoe* (soulier) dans *hui*, *rice* (riz) dans *laïki*, *bread* (pain) dans *palora* ou *palao*, et *ox* (bœuf) dans *pifa* (1)? Ces mots ont été évidemment modifiés ou transformés par suite des nécessités de la langue; n'a-t-il pas dû en arriver de même à un certain nombre de termes malais ou javanais quand le polynésien manquait des articulations nécessaires pour les reproduire?

Ce qui précède laisse supposer du reste que les expressions dont il s'agit sont étrangères au fond de la langue, et importées aussi bien que les mots anglais. Telle est en effet l'opinion de M. Crawfurd. Ce savant, qui tient à séparer autant que possible les races

(1) J'emprunte ces exemples à l'ouvrage de M. Crawfurd.

dont nous parlons, explique par quelque naufrage ou des hasards de navigation les ressemblances que présentent les vocabulaires malais et polynésien. Cependant, s'il en était ainsi, les analogies s'arrêteraient là; elles ne toucheraient pas au fond de la langue. En empruntant des mots à l'anglais, le polynésien lui a laissé sa grammaire, tandis que c'est surtout par celle-ci, comme on l'a vu plus haut, qu'il se rapproche des langues malaises. Or tous les philologues s'accordent pour voir dans la grammaire la portion la plus importante du langage, et c'est sur ce signe de la proximité des langues qu'ils s'appuient pour grouper en une seule famille toutes celles que parlent les populations malayo-polynésiennes.

Ainsi l'étude linguistique, d'accord avec les résultats que fournit l'observation des caractères physiques, conduit à ne voir dans l'ensemble de ces populations qu'une grande formation anthropologique. Toutefois pas plus l'une que l'autre ne prétend confondre ou identifier les races malaises et polynésiennes. Les mêmes élémens leur ont, il est vrai, donné naissance; mais la proportion de ces élémens a varié. Dans les archipels indiens, ces variations s'accusent souvent d'île à île, du rivage à l'intérieur, de la plaine aux montagnes. Dans l'Océanie, des conditions générales d'existence presque identiques et des circonstances spéciales ont donné aux insulaires à la fois plus d'homogénéité à tous égards et des caractères propres. En outre, chez les Polynésiens, isolés du reste du monde, certaines institutions se sont développées sans contrôle, certains traits de mœurs se sont exagérés, et ils ont dû à cet ensemble de circonstances certains caractères intellectuels et moraux qui ont pu paraître exceptionnels aux premiers observateurs, bien qu'ils aient parfois leurs analogues frappans chez bien des peuples continentaux. C'est à ces derniers points de vue qu'il reste à les examiner rapidement.

II. — CARACTÈRES INTELLECTUELS.

Revenons d'abord au langage, et constatons en premier lieu un fait capital, à savoir que ce langage est un de l'île de Pâques à l'archipel de Samoa, de la Nouvelle-Zélande aux Sandwich, c'est-à-dire sur un espace environ trois fois plus grand que l'Europe. Sans doute d'archipel à archipel, parfois d'île à île, il existe sous ce rapport des différences assez sensibles, et nous venons de signaler une des plus remarquables; mais ces différences ne dépassent pas celles que présentent les simples dialectes d'une même langue, elles n'égalent pas celles qui séparent l'italien de l'espagnol. « Peu d'heures, nous dit M. Mœrenhout, suffisent à un Tahitien pour entendre et même pour

parler les dialectes de Tongatabou, de la Nouvelle-Zélande, des Marquises, des Sandwich ou des autres îles. » On comprend toute la portée d'un pareil fait.

La langue polynésienne, au dire de tous ceux qui la connaissent, possède, à côté de certaines lacunes, des beautés spéciales. « Les mots de cette langue, dit un écrivain bien compétent en cette matière, M. Dulaurier (1), sont très simples : les syllabes se composent ou d'une seule voyelle, ou d'une consonne suivie d'une voyelle; jamais un mot n'est terminé par une consonne. Tous les mots sont invariables, et le même mot sert de nom, d'adjectif, de verbe et de particule. Les différens rapports des parties du discours que nous exprimons par la déclinaison, la conjugaison et les prépositions, se rendent par des mots qu'on pourrait dans ce cas appeler *particules*, bien qu'ils soient de véritables mots qui dans tous les autres cas sont substantifs, adjectifs et verbes. C'est à l'aide de ces *mots-particules* qu'on exprime les différens rapports des parties du discours avec une précision et une vivacité dont les langues plus cultivées ne sont pas capables, parce que leurs terminaisons et leurs particules ne sont d'ordinaire que des signes n'ayant d'autres valeur que celle d'indiquer les rapports des mots... C'est une langue vraiment vivante... Nos langues cultivées ne sont vis-à-vis d'elle que de vieux arbres à branches desséchées; leurs terminaisons et leurs particules sont mortes, puisque nous ne connaissons plus leur signification. »

Ajoutons que dans toute la Polynésie la langue était cultivée avec un soin extrême. Comme chez tous les peuples sauvages, l'éloquence exerçait un très grand empire, et l'habile orateur était l'égal du brave guerrier. Dans les îles où la société avait fait le plus de progrès, à Tahiti par exemple, on trouvait des professeurs de rhétorique et des écoles où s'enseignait l'art de parler. Nous connaissons quelques spécimens de l'éloquence qu'on y apprenait, et ces fragmens sont remarquables par l'animation aussi bien que par l'abondance et la grandeur des images. Les voyageurs nous ont conservé aussi quelques chants d'amour qui, à en juger sur la traduction, seraient certainement admirés, s'ils nous venaient de l'ancienne Rome ou de l'antique Grèce. Il est à regretter que l'on n'ait pas recueilli avec soin les morceaux les plus remarquables de cette poésie (2). La race polynésienne ne possédait pas d'alphabet; elle n'écrivait pas. Ses traditions s'effacent, et elle-même est en voie de disparition. Ne devrait-on pas s'efforcer de conserver le plus de produits

(1) Cité par Prichard dans ses *Researches into the physical history of mankind.* — Voyez aussi l'étude de M. Dulaurier sur les langues et la littérature de l'archipel d'Asie dans la *Revue* du 15 juillet 1841.

(2) Ce travail n'a guère été fait, je crois, que pour la Nouvelle-Zélande.

possible de ce développement intellectuel, le plus spontané peut-être que présente l'histoire de l'esprit humain?

L'éducation, dans ses rapports avec les sciences et les arts, était bien moins avancée chez les Polynésiens que l'éducation littéraire. Leur numération était décimale et se prêtait par conséquent à des combinaisons étendues; ils connaissaient les vents et désignaient certaines étoiles par des noms particuliers; ils avaient aussi un calendrier fort rudimentaire, mais suffisant pour une société aussi simple; leurs connaissances en géographie, bien plus étendues qu'on ne le croit d'ordinaire, n'embrassaient pourtant pas la Polynésie tout entière et ne s'étendaient pas plus loin. Voilà pour la science. Les beaux-arts étaient peut-être encore plus rudimentaires. Les intervalles musicaux étaient différens des nôtres et identiques de Tahiti à la Nouvelle-Zélande; mais les chants d'amour ou de deuil n'étaient remarquables que par leur monotonie, et les chants guerriers seuls respiraient une certaine énergie. Les statues, parfois colossales comme celles de l'île de Pâques, n'étaient que d'informes ébauches, et le dessin n'avait pas dépassé l'arabesque et l'ornementation. Toutefois dans ce genre, et quand il s'agissait de tatouer une figure ou de ciseler un casse-tête, un aviron, une pirogue, les Polynésiens savaient montrer autant de régularité et de précision dans les lignes que de fini dans le travail : résultat d'autant plus remarquable qu'ils ne possédaient, on le sait, aucun métal.

En industrie, les Polynésiens n'allaient guère plus loin qu'en science. L'agriculture par exemple était chez eux à l'état d'enfance. On sait que le cocotier (*haari*) et l'arbre à pain (*maïoré*) (1) étaient leurs deux grands nourriciers, et tous deux viennent sans culture réelle. Les bananiers (*féhi*), dont ils possédaient plusieurs variétés, quelques légumes, tels que le taro (2) et l'igname (*houhoui*) (3), exigeaient plus de soins et les recevaient. Tous les voyageurs ont donné de justes éloges à l'excellent entretien des vergers, des jardins potagers; mais on ne voit mentionné nulle part rien qui approche des canaux d'irrigation et des autres grands travaux de culture accomplis par les nègres de la Nouvelle-Calédonie, et M. de Rochas, à qui nous devons un livre des plus intéressans sur ces derniers, n'hésite pas à les placer, au moins au point de vue qui nous occupe, bien au-dessus des Polynésiens.

Habitant en général des pays chauds, les Polynésiens n'avaient guère besoin de se vêtir. Aussi n'avaient-ils pas d'étoffes propre-

(1) *Jaquier à feuilles découpées* (*artocarpus incisa.*)

(2) *Chou caraïbe* (*caladium esculentum*). Les Polynésiens connaissaient plusieurs variétés de cette plante, dont la racine est très féculente. Les principales portent les noms de *jappi*, *mapoura* et *diwi* (Lesson).

(3) *Dioscorea alata.*

ment dites. L'écorce de diverses espèces d'arbre (1) leur fournissait la matière première de leurs légers vêtemens. On la battait avec un maillet de manière à l'amincir, à entre-croiser les fibres, à les fixer en ajoutant certaines substances agglutinantes; on obtenait ainsi un véritable papier qui remplaçait les tissus de laine ou de coton. Ce tissu a été retrouvé dans toute la Polynésie. Les Néo-Zélandais seuls, habitant un pays beaucoup plus froid, avaient su en outre tirer parti de la plante textile que fournit leur île (2), et se faire des manteaux plus épais avec la peau de leurs chiens et les produits de leur chasse.

On sait que les Polynésiens étaient une race très guerrière, et on peut remarquer comme un caractère ethnologique qu'aucune de leurs tribus n'employait l'arc et la flèche à titre d'armes. Ce n'est pas qu'ils en ignorassent l'usage, car on voit reparaître ces instrumens dans certains jeux. Cette absence d'armes atteignant de loin l'ennemi est d'autant plus remarquable chez ces peuples qu'on trouve l'arc chez toutes les races noires de la Mélanaisie. Était-ce chez les Polynésiens l'effet d'un point d'honneur, et regardaient-ils comme plus digne d'un brave de s'exposer de près aux coups de l'ennemi? Quelque scrupule religieux motivait-il cette abstention? Quoi qu'il en soit, leurs seules armes étaient la lance, servant aussi de javelot, des casse-tête, des massues de diverses formes, et des espèces d'épées en bois ou en pierre. Celles-ci, faites d'une sorte de jade, se trouvaient surtout à la Nouvelle-Zélande. Elles étaient regardées comme des objets d'un grand prix, et quelques-unes d'entre elles ont laissé des noms historiques, comme ceux de Flamberge et de Durandal.

On le voit, dans ces diverses manifestations intellectuelles, les Polynésiens ne s'élèvent en rien au-dessus des peuples demi-sauvages, et restent parfois au-dessous de populations généralement regardées comme leur étant très inférieures; mais ils reprennent une supériorité marquée dès qu'il s'agit de navigation. Il semble qu'ils aient réservé pour cet art les forces les plus vives de leur intelligence. Les grands navigateurs qui les premiers parcoururent la Mer du Sud ont tous manifesté l'étonnement qu'ils éprouvèrent à la vue de ces embarcations étroites, allongées, maintenues en équilibre par leur balancier, et marchant dans toutes les directions grâce à leur grande voile triangulaire. Les grandes pirogues doubles les frappèrent surtout, et ils n'hésitèrent pas à les déclarer capables de suffire à des voyages considérables. On sait que cette espèce de bâtimens, destinés surtout à la guerre, consistaient en deux pirogues simples réunies par une plate-forme. A Tahiti, d'après

(1) Entre autres celle de l'arbre à pain, nommé plus haut, de l'*aoa*, espèce de figuier (*Ficus prolixa*), de l'*aouté*, notre *mûrier à papier* (*Broussonetia papyrifera*).

(2) Le lin de la Nouvelle-Zélande (*phormium tenax*).

Forster, on en trouvait de 30 à 40 mètres de long. Pour les manœuvrer, il fallait 140 pagayeurs, 8 pilotes, 1 chef de chiourme, et la plate-forme ne portait que 30 guerriers. Le développement de cette marine de guerre était considérable. Lors du premier voyage de Cook, l'île de Tahiti pouvait, au dire de Forster, réunir 1,200 doubles pirogues et 600 navires légers, montés en tout par 27,000 hommes.

L'habitat entièrement pélagique des Polynésiens a certainement contribué au développement de leur industrie maritime. La même cause a pu influer aussi sur l'extension qu'avait prise chez eux l'usage de la chair humaine. On a retrouvé le cannibalisme de la Nouvelle-Zélande aux Marquises, et si aux Sandwich il n'était plus qu'accidentel, il ne soulevait du moins aucune répulsion. A Tahiti seulement, il avait complétement disparu; mais dans les sacrifices humains que les Européens purent observer là comme ailleurs, le grand-prêtre offrait l'œil de la victime au roi, qui ouvrait la bouche comme pour l'avaler. Il est impossible de ne pas voir dans ce signe la trace d'un ancien usage aboli par la douceur croissante des mœurs, et du reste les traditions locales ne laissent sur ce point aucun doute. Tous les Polynésiens ont donc été primitivement plus ou moins anthropophages, et quelques-unes de leurs tribus, les Néo-Zélandais par exemple, ont égalé les autres penples en tout ce que nous apprend l'histoire sur ce triste sujet.

Quelle cause a pu faire naître, exagérer ou affaiblir dans cette race l'idée de se repaître de la chair de ses frères? On peut répondre d'une manière au moins plausible à cette triple question. Que l'anthropophagie ait eu souvent son point de départ dans des idées perverties de religion, c'est ce qu'atteste l'histoire d'une foule de peuples. Que telle ait été l'origine du cannibalisme en Polynésie, c'est ce qui me semble démontré par les vestiges qui en restaient dans les cérémonies religieuses des Tahitiens. Le simulacre de l'acte s'est conservé là où l'acte même avait pris naissance. Le point d'honneur, la superstition, se sont sans doute ici, comme ailleurs, ajoutés au culte pour étendre les applications d'une coutume primitivement restreinte. On a voulu manger son ennemi par vengeance en même temps qu'on croyait, en se repaissant de sa chair, hériter des qualités qui l'avaient rendu redoutable; mais à toutes ces raisons qu'on retrouverait chez plusieurs peuples, les Polynésiens en joignaient sans doute une de plus, et celle-ci était toute physiologique. L'homme est un être omnivore. Pour se nourrir, il lui faut des alimens variés, et en particulier de la chair. Or dans les îles basses et peu étendues, où la pêche était peu abondante, le cocotier et l'arbre à pain nourrissaient à peu près seuls les habitans; dans la Nouvelle-Zélande, dont le climat rigoureux ne laisse croître spontanément qu'un petit nombre de plantes alimentaires, et où la chasse n'offre que bien peu

de ressources, le besoin de *manger de la viande* a dû s'exalter parfois jusqu'à la frénésie et faire oublier la répugnance instinctive si souvent constatée chez d'autres peuples qui présentaient cependant le même trait de mœurs (1). Aussi est-ce surtout dans les localités que je viens d'indiquer que le cannibalisme était réellement passé dans les mœurs, et la chair humaine regardée comme une friandise. Par contre, dans les grandes îles, remarquables par leur fécondité, dont les côtes fourmillaient de poissons et où avait pénétré le porc, le besoin dont nous parlons avait trouvé à se satisfaire. Par suite, le progrès des mœurs l'avait emporté même sur les idées religieuses primitives, et le cannibalisme avait disparu avant l'époque des découvertes.

Il est inutile d'insister sur quelques autres usages des Polynésiens, usages qui leur sont plus ou moins communs avec d'autres peuples placés un peu au-dessus ou un peu au-dessous dans l'échelle des civilisations. A ce titre, nous mentionnerons seulement l'usage de s'enivrer avec le *kawa*, qui par sa nature et son mode de préparation rappelle presque entièrement la *chicha* des Américains, leurs diverses manières de se parer de plumes, de coquilles, de fleurs; mais nous nous arrêterons un instant au *tatouage*, pratique qui existe dans toutes les îles de la Mer du Sud, excepté à Rapa.

Le tatouage se retrouve, on le sait, sous des formes diverses à peu près chez tous les peuples du globe et chez les Européens eux-mêmes. Dans bien des cas sans doute, il est employé à titre de parure; mais chez une foule de populations sauvages ou à demi sauvages il a de plus un but sérieux, et devient le signe de la nation ou de la tribu. C'est avec ce double caractère qu'il se montre en Polynésie. Les femmes croient s'embellir en se dessinant sur diverses parties du corps des fleurs ou des arabesques; le guerrier des îles Marquises se couvre le corps de scarifications qui simulent une armure damasquinée; le Néo-Zélandais réserve presque exclusivement ces marques pour sa figure, dont la surface entière finit par être envahie par des dessins d'une régularité et d'une complication également remarquables.

C'est à la Nouvelle-Zélande que l'art du tatouage semble avoir été régi par les règles les plus précises et avoir acquis le plus d'importance; il s'appelle ici *moko*. Les chefs, les *nobles*, ont seuls le droit de le porter; toutefois un homme du peuple, un *roturier*, peut mériter le *moko* par une action d'éclat. Les chefs eux-mêmes n'arrivent pas d'emblée à compléter le masque bizarre que nos lecteurs connaissent sans doute. C'est un honneur qu'il faut mériter et gagner pas à pas. Dumont-d'Urville, dans une de ses relâches, eut

(1) Entre autres chez les tribus anthropophages de l'Amérique du Sud.

affaire à deux chefs néo-zélandais, Touaï et Chongui. Ce dernier avait été tatoué cinq fois. Il avait tous ses *mokos*. Touaï n'en était qu'au second et espérait obtenir le troisième à la suite d'une expédition qu'il méditait. Dans ce cas, le *moko*, le tatouage, est une récompense décernée par l'autorité supérieure : il atteste les exploits de celui qui le porte et répond par conséquent à nos décorations ou aux épaulettes qui distinguent les grades.

Le tatouage a cependant bien d'autres significations. Touaï disait à Dumont-d'Urville, en lui montrant une ligne tracée sur son front : « Quoique Chongui soit plus puissant que moi, il ne pourrait pas porter cette ligne, parce que la famille Korokoro (1) est plus illustre que la sienne. » Ici le *moko* répond à nos armoiries. Aussi un Néo-Zélandais, voyant les armes gravées sur le cachet d'un Anglais, demandait-il si c'était là le *moko* de sa famille. Cette assimilation se soutient jusque dans l'application. Jadis le noble européen, ne sachant pas écrire, apposait son cachet en guise de signature au bas d'un acte où il intervenait comme partie; le chef néo-zélandais en pareil cas trace ou fait tracer son *moko*. Lorsque Marsden acheta un terrain pour les premiers missionnaires qui prirent pied dans la Nouvelle-Zélande, Chongui, qui présidait à la transaction, dessina le *moko* du vendeur Okouna au bas de l'acte signé par les Européens.

Chez les peuples de cette île, le tatouage va plus loin encore. Pendant son séjour à Londres, le chef néo-zélandais Toupé-Koupa disait qu'il portait son nom écrit au milieu du front, et lorsqu'on fit son portrait, il surveilla avec un soin jaloux la reproduction rigoureuse des lignes qu'il déclarait tracées d'après des règles fixes. On aurait pu croire qu'il s'agissait seulement des armoiries de sa famille et qu'il craignait qu'on ne lui attribuât des merlettes pour des alérions; mais il traçait à la plume les *mokos* de son frère, celui de son fils, et signalait des différences qui les distinguaient entre eux et du sien propre. Le tatouage prend ici, on le voit, une signification tout individuelle. — En résumé, grâce au *moko*, un Néo-Zélandais porte gravés sur sa figure son nom, celui de sa famille, son titre, son rang et la preuve des services qu'il a rendus.

On vient de voir comment, par suite d'un développement exceptionnel, mais qui n'en change aucunement la nature, le cannibalisme, le tatouage, sont devenus presque des traits caractéristiques chez les Néo-Zélandais. On peut en dire autant d'une institution commune à tous les Polynésiens, signalée par tous les voyageurs, mais à laquelle on a généralement attribué un caractère spécial, qui

(1) Touaï appartenait à cette famille.

me semble lui manquer en réalité : je veux parler du *tabou*. Ce mot désignait d'ordinaire une proclamation faite par les prêtres au nom de la divinité et déclarant qu'un lieu, un objet, un homme devaient être respectés par tous ou par une partie des citoyens. C'était là le tabou religieux. Il entraînait des conséquences variables. — S'il s'agissait d'un lieu *taboué* d'une manière absolue, personne ne pouvait y entrer; si le tabou tombait sur un mets, personne ne pouvait en faire usage; s'il s'adressait à un homme, personne ne pouvait le toucher sans devenir lui-même taboué. — Cependant le tabou pouvait être temporaire. Dans plusieurs îles, les champs de taro étaient taboués depuis une certaine époque jusqu'à la récolte. — Il pouvait aussi ne s'appliquer qu'à une classe d'habitans. Les *moraï*, qui servaient à la fois de temples et de lieux de sépulture provisoire, étaient taboués pour les femmes. Elles n'y pénétraient que dans des circonstances très rares, et alors on avait soin d'étendre des nattes partout où elles devaient passer pour que leur pied ne foulât pas le sol qui leur était interdit; puis on brûlait ces nattes de peur que le pied de quelque femme ne souillât de son contact quelques parcelles de la terre sacrée.

Le tabou se prenait aussi dans le sens d'*impur*. — La femme qui venait d'accoucher était tabouée. On lui construisait une cabane à part où son mari seul pouvait entrer. Cette sorte de tabou était parfois très pénible. Le chef lui-même qui en était frappé se trouvait momentanément dépouillé de toute autorité et comme retranché de la société. Il devait rester chez lui seul, immobile, et ne pouvait pas même se servir de ses mains pour prendre sa nourriture; on la lui donnait comme à un enfant, et les ustensiles employés à cet usage devaient ensuite être brûlés. Il est vrai qu'on levait le tabou appliqué sous cette forme à la suite de certaines cérémonies et d'offrandes faites aux prêtres. Souvent aussi le tabou était purement civil et équivalait alors à une simple interdiction. Par exemple un chef, un simple particulier *tabouait* son champ, c'est-à-dire mettait un signe indiquant qu'on ne devait pas y entrer. Il va sans dire que ce tabou individuel n'était souvent pas plus respecté que ne le sont les défenses de même nature faites par les propriétaires européens. Tout dépendait du degré de crainte inspirée par l'auteur de la défense.

Tels étaient les effets principaux et les principales formes du tabou. Or, à ne considérer que les résultats, on trouve chez nous-mêmes le tabou à chaque pas. Nos promenades, nos jardins, nos édifices publics, sont remplis de lieux *taboués* par des ordonnances de police; le gibier est *taboué* quand la chasse est défendue. C'est là pour nous le tabou *civil;* mais on ne manque pas davantage

d'exemples du tabou *religieux* chez les races les moins voisines des Polynésiens. Le porc est *taboué* pour les juifs et les musulmans; la viande est *tabouée* pour les catholiques lors des jours maigres; un couvent de femmes est *taboué* pour les hommes, et réciproquement; les lois de Moïse sont en bien des choses un code *tabouéen* où on retrouverait bon nombre de faits signalés par les voyageurs comme propres à la Polynésie. Enfin l'excommunication au moyen âge était un véritable tabou, qui, lui aussi, retranchait momentanément de la société des fidèles celui qui en était frappé, qui entraînait, on le sait, même pour les souverains, des conséquences civiles très graves, et dont on se relevait de même par des offrandes et des gages de soumission au pouvoir religieux. Le tabou, dans ce qu'il a de plus caractéristique, n'est donc point une institution aussi exclusivement polynésienne qu'on l'a cru.

Les institutions sociales des peuples dont nous parlons présentent des traits bien autrement exceptionnels, ce me semble, que ne le sont le tatouage et le tabou. Par exemple, on trouve en Polynésie une société fortement organisée, des classes que sépare une barrière à peu près infranchissable, une aristocratie puissante, des chefs qui sont pour leurs subordonnés non-seulement des supérieurs, mais encore des êtres presque divins et parfois des dieux incarnés, et dans l'élément premier de toute société bien assise, dans la famille, tous les liens semblent avoir été relâchés comme à plaisir.

Et d'abord non-seulement, comme chez presque tous les peuples sauvages, la femme est regardée comme très inférieure à l'homme, comme faite pour le servir, et à ce titre assujettie aux plus rudes travaux, mais encore elle est presque partout en Polynésie regardée comme un être impur. Une foule d'objets sont taboués pour elle, et en particulier tout ce qui appartient à son mari. Elle a ses ustensiles à elle; la plupart des mets, et précisément les meilleurs, les plus nourrissans, lui sont interdits. Elle n'assiste pas aux repas; elle est bannie du *moraï* et de toutes les assemblées. Aux îles Gambier, dont les habitans présentent quelques exceptions remarquables au milieu de l'uniformité qu'on rencontre partout ailleurs, le préjugé s'adoucit un peu à son égard; il en est de même à Tahiti. Dans cette *nouvelle Cythère* (1), la femme, considérée comme instrument de plaisir, s'est fait une place moins étroite dans la société. Partout ailleurs la naissance la plus élevée ne lui épargne aucun travail, aucune sujétion; elle n'est en réalité ni épouse ni même mère : elle est l'esclave de son fils aussi bien que de son mari. Les élémens fondamentaux de la famille se trouvent ainsi anéantis.

Une autre cause non moins puissante de dissolution pour la fa-

(1) On sait que Bougainville avait donné ce nom à l'île de Tahiti.

mille se trouve dans une coutume étrange, entrevue déjà par Cook, et sur laquelle Mœrenhout a justement insisté. Le mari adulte ne jouit de tous ses priviléges qu'autant qu'il n'a pas d'enfant mâle. Aussitôt qu'il lui naît un fils, il est obligé d'abdiquer entre ses mains et ne conserve qu'un usufruit temporaire de sa position précédente. S'il était chef, il devient régent; s'il était simple propriétaire, gérant. L'enfant qui vient de naître est le chef de la famille (1). On comprend quelles haines odieuses doivent être la conséquence d'un pareil état de choses. Le père voit et trouve souvent un tyran dans celui que la nature destinait à lui être subordonné; le fils ne saurait conserver de respect pour celui qui est tenu d'obéir à ses caprices. Toutes les bases de la famille sont sapées à la fois.

Là est certainement la cause première des infanticides si fréquens chez les Polynésiens. Le meurtre des enfans était ordonné par la loi dans certaines circonstances. Par exemple, le fils d'un chef et d'une femme de classe inférieure devait être mis à mort aussitôt après sa naissance. Cet odieux sacrifice était obligatoire, quel que fût le sexe de l'enfant, dans la société des *aréoïs*. Enfin l'infanticide était très commun dans les conditions ordinaires et restait toujours impuni. Peut-être cette tolérance avait-elle un but politique. La plupart des îles de la Polynésie sont petites; elles ne présentent que des moyens de subsistance assez bornés, et les habitans y devenaient bien vite trop nombreux (2). L'infanticide était un moyen cruel, mais sûr, de prévenir ou de retarder le développement excessif de la population. Aussi portait-il principalement sur les filles, dont un tiers à peine échappait à la proscription, tandis qu'on épargnait en général les enfans mâles.

III. — CARACTÈRES RELIGIEUX ET MORAUX.

Je viens de prononcer le nom des *aréoïs*, et il est impossible de passer sous silence cette association étrange qui, par son extension et l'influence qu'elle exerçait, constituait une véritable institution des plus caractéristiques, à demi laïque, à demi religieuse. Les *aréoïs* formaient une société composée d'hommes et de femmes divisés en sept classes, que distinguaient autant de tatouages particuliers. Là seulement l'inégalité du sang disparaissait en partie. Sorti des rangs les plus inférieurs de la société, on pouvait arriver

(1) Ces abdications rappellent, mais d'une manière très exagérée, un trait des mœurs japonaises.

(2) On a un exemple frappant de ce fait dans ce qui s'est passé à Pitcairn. Les descendans des révoltés de la *Bounty* ont été forcés de s'expatrier au bout de soixante-six ans, faute de pouvoir se nourrir dans cette île qui les avait vus naître, et qu'ils quittaient en pleurant.

aux premiers grades; mais chaque promotion nouvelle était alors le prix de longues et pénibles études, tandis que les chefs civils arrivaient d'emblée aux degrés supérieurs de l'initiation. Tous les membres participaient d'ailleurs plus ou moins aux priviléges de la société, et ces priviléges étaient immenses. Sans être, à proprement parler, ni prêtres ni nobles, les aréoïs jouissaient des avantages assurés à ces deux classes. Comme les prêtres, ils étaient inviolables, leur personne était sacrée, car ils étaient les représentans des dieux, et à ce titre ils disposaient du tabou; comme les plus nobles chefs, ils étaient accueillis et obéis, en quelque lieu qu'ils fussent amenés par le devoir ou le caprice.

Au premier abord, cette société semble n'avoir eu d'autre but que les plaisirs sensuels et la satisfaction de passions brutales poussées jusqu'aux plus effroyables aberrations. La prostitution, la promiscuité la plus absolue en étaient une des premières lois; l'infanticide y était une obligation. Tout enfant d'aréoï devait être mis à mort immédiatement après sa naissance. Le père, la mère qui sauvaient le fruit toujours douteux de leur union étaient impitoyablement chassés de l'association comme des profanes. Cette terrible loi n'admettait qu'une seule exception en faveur du fils aîné des chefs.

Il est bien difficile de croire qu'une société reposant sur de pareilles bases ait pu conserver quelque chose de sérieux et d'élevé. Toutefois, en y regardant de plus près, on croit trouver ici un nouvel exemple de la perversion qui, dans la pratique, peut atteindre des idées originairement justes et pures. Les chefs de l'association, les *grands aréoïs*, étaient toujours des personnages graves et réservés; ils ne se mêlaient jamais aux représentations licencieuses, aux danses obscènes des inférieurs. A côté des comparses dégradés qui donnaient à l'ensemble sa physionomie la plus apparente, se trouvaient des poètes, des bardes, qui se transmettaient avec une religieuse fidélité de longues légendes racontant l'origine des choses, les mystères religieux et l'histoire des temps passés. Couronnés de fleurs, accompagnés de leurs inférieurs, qui d'île en île portaient l'allégresse, ces *hommes-archives* allaient partout rappeler aux membres épars de la famille polynésienne leur origine commune, le passé de la race, et conservaient le dépôt de connaissances dont l'irrécusable valeur devait être reconnue plus tard.

Un culte sérieux, profond, réservé aux initiés, se cachait en outre sous ces dehors attrayans ou révoltans : ce culte était celui de la puissance créatrice manifestée dans les phénomènes sensibles. C'est là un point de départ dangereux, et il n'est pas bien surprenant qu'à Tahiti comme dans l'Inde, en Syrie, à Babylone, il ait conduit à d'étranges excès. Les cérémonies rappelaient ce fonds de croyances. La légende d'Oro, le Dieu-Soleil, y jouait un grand rôle, et réglait

l'ordre et la nature des fêtes. Dans quelques-unes de ces solennités, quand le soleil, par suite de son mouvement annuel, s'élevait sur l'horizon, les aréoïs célébraient l'arrivée des dieux; dans d'autres, quand le soleil s'abaissait, ils pleuraient le départ des mêmes dieux pour le séjour des morts. A Tahiti, dont le climat est peu variable, les plaisirs ne cessaient guère; mais aux Marquises, où l'institution semble avoir conservé davantage ses caractères primitifs, les aréoïs prenaient le deuil à l'équinoxe d'automne, cessaient toute cérémonie publique, et se retiraient chez eux pour pleurer l'absence d'Oro. Ils ne reparaissaient et ne recommençaient leurs fêtes qu'à l'équinoxe du printemps (1).

Les fêtes, les *mystères* célébrés par les aréoïs faisaient partie du culte public. Ils n'étaient pourtant pas ce culte lui-même, pas plus que la doctrine des initiés n'était certainement la religion de tous. Celle-ci était très remarquable et constituait une mythologie fort compliquée.

Même avant Mœrenhout, initié par un séjour prolongé dans l'Océanie à bien des détails ignorés jusqu'à lui, plusieurs voyageurs avaient déjà remarqué que dans toute la Polynésie on reconnaissait une divinité dont le nom, identique partout, ne variait que par suite des nécessités du dialecte. Taaroa, Tangaroa, était regardé à peu près universellement comme le chef et le père de tous les autres dieux (2). Sans doute le vulgaire n'allait guère au-delà; mais les hommes éclairés, les *initiés*, s'en faisaient une idée plus haute, comme le prouve le début du chant cosmogonique obtenu, après des années d'insistance, par Mœrenhout d'un de ces *harepo* (promeneurs de nuit) à qui étaient confiées toutes les traditions nationales. Voici ce passage, aussi important que curieux :

« Il était : Taaroa était son nom; il se tenait dans le vide. Point de terre, point de ciel, point d'hommes. Taaroa appelle, mais rien ne lui répond, et, seul existant, il se change en l'univers. Les pivots sont Taaroa, les rochers sont Taaroa, les sables sont Taaroa. C'est ainsi que lui-même s'est nommé. Taaroa est la clarté, il est le germe, il est la base; il est l'incorruptible, le fort qui créa l'univers, l'univers grand et sacré, qui n'est que la coquille de Taaroa (3). »

(1) Beaucoup de voyageurs ont parlé des aréoïs, mais ils n'ont guère vu de leurs institutions que ce qu'on en montrait au vulgaire. C'est à Mœrenhout que l'on doit presque tous les détails qui enlèvent à cette institution un peu de ce qu'elle a d'odieux.

(2) Dans les traditions cosmogoniques de la Nouvelle-Zélande, recueillies par sir George Gray, *Tangaroa* est seulement un des six premiers dieux tous enfans de *Rangi* et de *Papa*, c'est-à-dire du Ciel et de la Terre (*Polynesian Mythology*). D'après Mœrenhout, ce serait là une exception unique aux croyances universellement répandues dans tout le reste de la Polynésie.

(3) Le savant ethnologiste de l'expédition scientifique des États-Unis, M. Hale, s'appuyant sur un autre fragment du même chant recueilli par Mœrenhout, croit y trouver

Certes nulle part on n'a exprimé plus nettement l'idée d'un Être suprême existant par lui-même et créateur de tout ce qui est que ne le fait au début ce chant remarquable; mais ce qui suit présente une contradiction apparente qu'il faut expliquer. Taaroa *se change en l'univers*, et pourtant cet univers n'est que *la coquille de Taaroa*. Le barde polynésien semble ainsi admettre un panthéisme absolu en même temps que la distinction réelle du créateur et de la création, c'est-à-dire la négation de ce panthéisme. Pour interpréter ce passage, il faut recourir à une autre tradition qui me semble lever toute difficulté. — Un jour le dieu Oro, épris d'une femme, s'oublia si longtemps auprès d'elle que ses deux frères se mirent à sa recherche et le découvrirent à côté de sa maîtresse. Frappés de la beauté de celle-ci, ils ne voulurent pas l'aborder sans lui offrir quelque chose. Ils se métamorphosèrent l'un en truie, l'autre en plumes rouges (*ourou*); puis, ces objets une fois *créés*, ils reprirent leur première forme, et offrirent à la maîtresse de leur frère ces dons, qui un moment avaient été des dieux transformés, mais qui n'étaient plus que des objets terrestres depuis que ces dieux s'en étaient retirés. — C'est évidemment en ce sens qu'il faut entendre la création de l'univers par Taaroa.

Quoi qu'il en soit, un dieu unique et aussi élevé que Taaroa ne pouvait, en Polynésie pas plus qu'ailleurs, suffire aux croyances de la foule. A celle-ci il faut toujours, on le sait, des divinités plus rapprochées d'elle et parmi lesquelles chacun puisse choisir. L'olympe polynésien laissait peu à désirer sous ce rapport. Il contenait des dieux de toute sorte et qu'on retrouvait, à quelques variantes près, dans les îles les plus éloignées les unes des autres. C'est encore à Mœrenhout que nous devons le tableau de ceux qu'on adorait à Tahiti. On y distingue plusieurs classes. Ces dieux portaient le nom d'*atouas*, et se divisaient eux-mêmes en *atouas* proprement dits et en *oromatouas*; ces derniers n'étaient que des espèces de génies parmi lesquels prenaient place les enfans tués à la naissance ou morts naturellement. Parmi les *atouas* proprement dits, il s'en trouvait encore de supérieurs et d'inférieurs. Les premiers, au nombre de trente-huit, étaient en général fils ou petits-fils de Taaroa; on voit aussi figurer parmi eux des chefs déifiés. Les seconds, bien plus nombreux, d'origines diverses, et dont la filiation serait sans doute

la preuve que le mot *univers* doit être remplacé par le nom de l'île d'où sont sorties les premières émigrations polynésiennes. Cette interprétation me semblerait s'accorder mal avec le passage qui vient après celui que j'ai cité, et où l'on voit Taaroa élever les cieux, créer la lumière et le mouvement, etc. Tout me semble indiquer qu'il s'agit bien ici d'une légende cosmogonique, et non point d'une histoire mythique destinée à rappeler les diverses étapes de la race polynésienne.

difficile à retrouver, étaient autant de protecteurs affectés aux diverses professions. On en comptait douze pour les navigateurs, treize pour l'agriculture, cinq pour les pêcheurs, quatre pour les artistes, quatre pour les médecins, etc. Enfin au-dessous des *atouas* de toute sorte venait la foule des *tiis*, espèce de surveillans chargés de présider à tous les actes possibles, ou de divinités locales régnant sur tous les points du sol et de la mer.

On le voit, le Polynésien ne pouvait faire un pas ou accomplir un acte quelconque sans se trouver en présence de quelqu'une de ses divinités. Aussi cherchait-il sans cesse à se les rendre favorables. La prière précédait et suivait tous ses actes, et il n'épargnait pas davantage les offrandes, parmi lesquelles figuraient à Tahiti même de nombreux sacrifices humains. Cet excès de superstition et de formalisme avait du reste les conséquences qu'on retrouve partout, en Europe comme ailleurs : la moralité était loin d'être en rapport avec le développement religieux. Non que le sentiment moral et la distinction du bien et du mal manquassent entièrement à ces peuples, comme l'ont dit quelques voyageurs : bien des faits prouvent le contraire; mais ils étaient singulièrement affaiblis. Confiant dans ses pratiques, dans les prières de ses prêtres, dans l'indulgence de ses dieux, le Polynésien croyait pouvoir se permettre à peu près tout. Chez lui, comme chez nous au moyen âge et parfois de nos jours encore, la foi la plus naïve s'unissait aux mœurs les plus violentes ou les plus licencieuses. Pour lui, le seul péché, dans l'acception européenne de ce mot, était le manquement à quelque formalité du culte, et une offrande l'effaçait.

A part toute autre raison, l'habitant de Tahiti ou des Marquises était en quelque sorte excusable d'agir ainsi en ce que la préoccupation d'une autre vie ne pouvait guère influer sur sa conduite. Il savait bien que l'âme survit au corps, il croyait bien à une sorte d'enfer, ou mieux de purgatoire, à des limbes, à un paradis qui réunissait les charmes de l'élysée des anciens aux jouissances du paradis de Mahomet; mais ce lieu de délices était réservé aux chefs, aux aréoïs, ou aux simples particuliers assez riches pour en acheter l'entrée à très haut prix. Quant au pauvre perdu dans la foule, il en était réduit à espérer que son âme éviterait la pierre fatale *qui condamnait les os à être grattés à diverses reprises*, et entrerait d'emblée dans *Po*, séjour bien morne où elle ne rencontrerait plus ni peines ni plaisirs.

Après avoir donné ainsi, par quelques exemples, une idée des croyances religieuses des Polynésiens, des Tahitiens en particulier, il y a double intérêt, ce semble, à rappeler le jugement porté par Wallis sur ce sujet. On sait que ce grand navigateur, après une

courte lutte promptement terminée à son avantage, débarqua à Tahiti le 29 juin 1767. Il y resta jusqu'au 27 juillet, vivant dans la plus grande intimité avec les chefs, avec la reine régente, et recueillit de nombreux et utiles renseignemens. Il parle entre autres des *moraï*, qu'il regarde comme de simples cimetières (1). Quant à la religion et au culte, voici ce qu'il en dit : « Je me suis appliqué avec une attention particulière à découvrir si les Tahitiens avaient un culte religieux; mais je n'en ai pu reconnaître la moindre trace. » Ainsi au bout d'un mois et placé dans les conditions les plus favorables, Wallis n'avait rien vu de cette religion si complexe, de cet olympe si nombreux, de ce culte qui se mêlait à toute la vie du Tahitien!... C'est qu'il n'est rien moins que facile à l'Européen de faire expliquer le sauvage sur ces croyances qui touchent à ce que l'homme a de plus intime, et cet exemple devrait, je crois, inspirer un peu de circonspection aux voyageurs qui, après avoir passé quelques jours à peine au milieu de certaines peuplades, déclarent hardiment qu'elles sont sans religion aucune, parce qu'ils n'ont pu la découvrir.

Je n'ai guère jusqu'ici parlé des Polynésiens qu'au passé. C'est qu'en effet cette race s'en va. Non-seulement les blancs l'envahissent de toutes parts, lui imposant leurs mœurs, leurs usages, leurs lois, leurs croyances, et mêlant partout au sang indigène le sang anglais, français, espagnol, américain, mais encore elle se meurt comme prise d'un mal caché et universel. Les chiffres parlent ici un langage effrayant. Aux Sandwich, la population totale est aujourd'hui le quart à peine de ce qu'elle était au temps de Cook, et l'île d'Hawaii, qui comptait plus de 90,000 habitans, n'en possède pas 29,000 (2). A la Nouvelle-Zélande, en 1769, Cook trouva 400,000 Maoris environ, et en 1849 le protectorat indigène n'en comptait plus que 109,000. En 1774, Cook estimait à 240,000 âmes la population de Tahiti, et Forster, en ne tenant compte que de la population valide, en n'attribuant qu'un enfant à chaque ménage, arrivait encore au chiffre de 120,000. Or en 1797 les missionnaires ne comptaient déjà plus dans la même île que 50,000 habitans. De 1828 à 1838, d'après M. Cuzent, ce chiffre s'est réduit à 8,000, et le dernier recensement officiel fait en 1857 n'a plus donné que 7,212 habitans (3). Ces faits, fussent-ils entièrement locaux, n'en seraient pas moins remarquables; mais ils se re-

(1) Les *moraï* sont en même temps de véritables temples.

(2) Voyez l'intéressante étude de M. Adolphe Barrot sur *les Iles Sandwich* dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er et du 15 juin 1839.

(3) Cuzent, *Tahiti*. — Rapport sur le livre précédent par le docteur Rufz de Lavison, *Bulletins de la Société d'anthropologie*, t. II.

produisent partout. On l'a constaté aux Marquises comme dans les grands archipels que nous venons de citer; seulement nous n'avons pas ici de chiffres précis à donner.

Quelle est la cause de cette dépopulation effrayante qui, en moins d'un siècle, a enlevé d'une manière progressive et continue les 19/20es de ces insulaires? Quand il s'agit de Tahiti, on peut, avec M. Cuzent, faire une certaine part aux grandes guerres qui suivirent le passage de Cook et amenèrent l'avénement des Pomaré; mais depuis assez longtemps ces guerres ont cessé, et la population n'en décroît pas moins. D'ailleurs rien de semblable ne s'est passé dans d'autres îles où la mortalité n'a pas été moindre. Invoquera-t-on l'influence de l'éléphantiasis? Cette maladie régnait en Polynésie à l'arrivée des Européens. Il en est de même de la syphilis. Pour quiconque lit avec attention les voyages des premiers navigateurs, il est évident que les Anglais et les Français se sont réciproquement adressé des reproches immérités au sujet de la prétendue introduction de cette maladie. L'ivrognerie a pu avoir ses conséquences dégradantes et funestes dans quelques îles où nos alcooliques pénètrent fréquemment par suite de communications à peu près régulières; mais elle n'a pu se développer dans les îles écartées où touchent à peine quelques rares baleiniers, qui se garderaient bien d'abandonner aux habitans leur provision d'eau-de-vie ou de wiskey. Et d'ailleurs, avant l'arrivée des Européens, les chefs polynésiens surtout savaient bien s'enivrer avec leur kawa, plus redoutable encore que nos liqueurs. Quant à la débauche, on sait jusqu'où les indigènes l'avaient portée. Sur ce point, les aréoïs n'avaient rien laissé à faire aux Européens. Aucune des causes que je viens d'énumérer ne me semble donc pouvoir être invoquée pour rendre compte de cette décroissance si rapide dans le chiffre des populations polynésiennes.

Je serais plus porté à attribuer une certaine influence aux maladies éruptives importées par les Européens. On sait combien ont été terribles les effets de ces affections chez les populations américaines, et il semble qu'ils ne soient guère moins désastreux chez les Polynésiens. En 1854, une épidémie de rougeole éclata à Tahiti et fit périr huit cents habitans, tandis que pas un seul étranger ne succomba. Ajoutons que les soldats indigènes soignés à l'hôpital guérirent tous également. Ce n'est pas seulement d'ailleurs l'augmentation du chiffre des morts qui caractérise l'étrange et douloureux phénomène que nous signalons; cette mortalité est accompagnée de circonstances mystérieuses et qui semblent indiquer que la vie est ici atteinte à ses sources mêmes. La durée en est abrégée dans les deux sexes. En Polynésie, nous disent les derniers voyageurs, on ne trouve presque plus de vieillards. Chez les femmes, la fécon-

dité a diminué d'une façon étrange ou disparu complétement. Quelle cause invoquer ici? Le brusque changement de mœurs, d'habitudes, a-t-il pu exercer cette influence destructive, comme le pense M. Gratiolet? Je serais très porté à admettre cette explication dans une certaine limite et pour les îles qui ont le plus subi l'influence européenne, comme Tahiti et les Sandwich; mais comment l'appliquer aux îles isolées où la race polynésienne conserve encore les mœurs, la religion et toutes les traditions de ses ancêtres?

Pour jeter quelque jour sur ce triste problème, je ne connais qu'un seul fait précis, recueilli par M. Bourgarel. Frappé comme tant d'autres de ces morts si fréquentes et toutes prématurées, ce jeune et habile chirurgien de marine sut trouver le moyen de faire un certain nombre d'autopsies. Or, chez tous les individus soumis à cette investigation, il rencontra des tubercules. Des observations analogues ont été faites à la Nouvelle-Zélande par des médecins anglais. Aurions-nous donc importé dans ces îles la phthisie, cette maladie qui tue lentement, se transmet des pères aux enfans, et détruit ainsi les familles sans bruit et comme à la sourdine? En pénétrant dans ces climats, en atteignant cette race qui peut-être ne la connaissait pas, cette affection s'est-elle aggravée et généralisée, comme l'ont fait d'autres maladies importées? est-elle devenue épidémique tout en conservant son caractère d'hérédité, et constitue-t-elle ainsi le fléau le plus complet que la médecine puisse inscrire dans ses cadres nosologiques? Autant de questions que nous ne pouvons que poser, mais que peuvent résoudre les collègues, les émules de M. Bourgarel, et surtout les médecins établis à demeure dans ces lointaines régions.

Quoi qu'il en soit des causes, le fait subsiste, et les conséquences sont faciles à prévoir. Si tout marche comme par le passé, il ne s'écoulera pas un siècle avant que la race polynésienne soit complétement anéantie. Puisse cette triste prévision exciter le zèle des observateurs placés dans les conditions les plus favorables! Qu'ils s'informent avec une minutieuse persévérance de ce que fut cette race mourante, et qu'ils conservent ainsi à l'histoire générale de l'humanité une page où seront retracés, il est vrai, bien des erreurs et des fautes, mais aussi bien des traits aimables hautement proclamés par les Wallis et les Cook, comme par les Bougainville et les La Pérouse.

A. DE QUATREFAGES.

(*La seconde partie au prochain n°.*)

LE

MATO VIRGEM

SCÈNES ET SOUVENIRS D'UN VOYAGE AU BRÉSIL.

Une des parties les plus riches et les moins connues de l'Amérique du Sud est cet immense triangle dont la base, s'appuyant sur le revers oriental des Andes, descend d'étage en étage pour aller se perdre, au cap Saint-Roch, dans les eaux de l'Atlantique. Un seul empire, le Brésil, englobe presque tout cet espace, tandis que les deux plus grands fleuves du monde, l'Amazone et le Parana, lui servent à la fois d'entrée et de barrière, et le fertilisent de leurs innombrables affluens. Comme ce pays n'est, à vrai dire, qu'une suite de bois impénétrables ou de vastes prairies à peine interrompus par quelques cours d'eau, on peut encore l'appeler du nom de forêt vierge, *mato virgem*, que lui donnèrent, il y a trois siècles, les compagnons de Cabral. Depuis cette époque, maints explorateurs l'ont parcouru; mais leurs appréciations, loin de coïncider, ne peuvent que jeter dans le plus inextricable embarras celui qui voudrait se faire une idée exacte de ces contrées. Quelques voyageurs, qu'ont fascinés au passage l'or, les fleurs et les diamans, dont les tropiques sont si prodigues, n'hésitent point à voir dans la péninsule australe du Nouveau-Monde un paradis terrestre. Certains colons au contraire, à qui un long séjour dans ce pays n'a point ménagé les déceptions, ne parlent que de serpens, de lèpre, de moustiques, et rien n'est redoutable, à les entendre, comme l'arsenal de fièvres qui semble défendre l'entrée de ces côtes inhospitalières. Ces impressions contradictoires laissent en définitive les esprits sérieux aux prises avec un redoutable problème. La sauvage nature des forêts

vierges s'effacera-t-elle un jour devant le labeur incessant de la civilisation, ou est-elle éternellement destinée à étouffer sous ses barbares étreintes tous les efforts de l'activité humaine? Ce sol, que foulait impunément l'Indien, réserve-t-il la vie ou la mort aux fortes races qui voudraient le féconder? Sans répondre de tout point à des questions si complexes, qu'il appartient à l'expérience seule de résoudre, quelques souvenirs de courses assez fréquentes à travers le *mato virgem* pourront du moins éclairer d'un nouveau jour certains côtés du sujet. Le meilleur moyen de faire comprendre l'importance du problème ainsi posé, c'est de montrer la forêt vierge telle que je l'ai étudiée sous ses divers aspects, c'est-à-dire dans les influences qu'elle reçoit du ciel, et qu'elle transmet à son tour aux innombrables êtres vivans qui naissent et meurent dans son sein.

I.

On a beaucoup blâmé les Brésiliens d'être en arrière pour la construction des chemins de fer; mais je crois qu'un voyageur qui n'aurait en vue que les magnificences de la nature préférerait l'humble *picada* (sentier) à la locomotive. C'est à travers les sentiers tracés çà et là dans la forêt, au pas d'une mule indolente, qu'il respire les fraîches senteurs des plantes, et qu'il peut admirer à l'aise les splendeurs qui l'entourent. Les premiers *conquistadores* n'avaient aucun souci de voyage; ils rencontraient les bois vierges dès leur débarquement; les jaguars et les *Tapuyas* (1) venaient eux-mêmes leur rendre visite aux portes de la *cidade*. Aujourd'hui toutes les collines qui avoisinent les grandes villes brésiliennes sont couvertes de plants de sucre et de café, et il faut chevaucher à travers des chemins impraticables pour retrouver les forêts primitives que n'a pas encore atteintes la hache du colon; mais l'on a les émotions de la route, du ciel, du paysage, et ce spectacle fait oublier tout le reste.

Les régions que l'on a d'ordinaire à traverser avant d'arriver en pleine nature vierge peuvent se diviser en trois zones : celle des *vendas* (auberges), celle des plantations ou *fazendas*, et enfin celle des forêts.

La première est la plus courte, et ne forme, à vrai dire, que la banlieue des grandes villes de la côte et des capitales de province les plus fréquentées. Les *tropas* (caravanes de mules) qui sillonnent ces artères pour porter aux entrepôts les produits de l'intérieur ont fait surgir de distance en distance des *vendas* où les *tocadores* (conducteurs de mules) se régalent de quelques rasades de *cachaça* (eau-de-vie de canne), pendant que les bêtes prennent

(1) Tribus indiennes qui occupaient alors les bords de l'Atlantique.

le mil. Ces natures demi-sauvages forment autant de sujets d'étude pour l'observateur. Le *tropeiro* qui vous sert de cicérone, façonné dès son enfance aux aventures des *ranchos*, vous égaie parfois de récits étranges ou d'explications inattendues; mais vous avez bientôt assez de cette vie d'auberge, où vous êtes presque toujours suffoqué par les odeurs intenses de la *cachaça*, du nègre et du poisson salé, et par des myriades d'insectes de toute sorte. Aussi priez-vous votre guide de vous faire arriver au plus tôt chez le propriétaire d'une *fazenda* qui se trouve sur votre route, et pour lequel vous avez une lettre de recommandation. Dès les premières paroles que vous adresse votre hôte, vous reconnaissez cette hospitalité brésilienne qui semble rappeler les fabuleuses légendes des temps homériques.

— *Senhor*, tout ce qui est dans ma maison est à votre disposition. Vous allez d'abord vous reposer ici quelques jours, puis vous travaillerez à votre aise. Si vous êtes naturaliste, mes chasseurs vous apporteront toute sorte d'insectes et d'animaux; si vous préférez les excursions dans les bois, je vous donnerai un nègre qui portera vos bagages et vous conduira dans les endroits où vous pourrez faire les meilleures rencontres. Bien que chaque année nous empiétions de plus en plus sur la forêt, il nous en reste cependant encore des zones assez étendues pour que vous en puissiez faire votre profit. Quant à la suite de votre voyage, vous n'avez pas à vous en inquiéter : dès que vous voudrez partir, je vous donnerai des lettres pour les planteurs des environs. Ce sont pour la plupart mes parens ou mes amis. Vous serez reçu chez eux comme chez moi. Au Brésil, l'hospitalité n'est pas un vain mot. Ils vous remettront à leur tour des lettres pour leurs voisins, et de cette manière vous parcourrez toute la province sans avoir besoin de recourir aux *vendas* et aux *ranchos* des *tropeiros*. Du reste nous ne voyageons pas autrement.

C'est grâce à cette bienveillance brésilienne, si attentive et si courtoise, qu'une exploration d'artiste devient possible dans ces contrées reculées. Le voyageur va de *fazenda* en *fazenda*, chevauchant à petites journées, trouvant chaque jour de nouveaux sujets d'étude, les soins les plus sympathiques et les plus désintéressés, souvent même le comfort et les habitudes d'Europe; mais si, poussé par le démon de la science, il s'enfonce dans les forêts de l'intérieur, il doit dire adieu à tous les souvenirs de l'homme civilisé. Les *picadas* elles-mêmes disparaissent bientôt, et il faut se résoudre à remonter les rivières dans une pirogue indienne, ou à se frayer un passage à coups de sabre à travers les fourrés impénétrables au milieu des épines qui vous déchirent et des moustiques qui vous aveuglent. La nuit, vous vous réfugiez dans une hutte abandonnée ou

sous un *rancho* construit à la hâte avec quelques branchages, vos selles et vos manteaux. La nourriture se réduit d'abord au manioc et au *feijão* (haricots) assaisonné d'un peu de lard, seuls comestibles que vous puissiez trouver dans ces solitudes. Lorsque ces provisions viennent à manquer à leur tour, vous n'avez plus que la chasse et les fruits que les hasards vous font rencontrer.

Pour que ces expéditions aventureuses soient menées à bonne fin et réalisent les espérances qu'on a conçues, il faut avant tout consulter la saison où l'on se trouve au moment du départ, et les saisons elles-mêmes dépendent, comme chacun sait, de la position astronomique des contrées que l'on doit parcourir. Dans la partie sud du Brésil, on peut dire en moyenne que l'époque la plus favorable s'étend de mai à octobre. Cette période n'est qu'un printemps perpétuel tel qu'il se montre aux plus beaux jours de la Provence et de l'Italie. Le froid de la nuit et les fraîcheurs matinales tempèrent les molles tiédeurs de la journée. Cette douce température provoque l'appétit, entretient la souplesse des organes et la vigueur du corps; mais dès que le soleil reprend sa course australe, l'air devient irrespirable, le ciel embrasé. Les pluies continuelles qui tombent jusqu'en avril, vaporisées sans relâche par des rayons de feu, couvrent le sol d'une immense couche de vapeur épaisse qu'on ne peut mieux comparer qu'à l'atmosphère suffocante d'une salle de bains : l'intensité en est telle que les plus petites moisissures prennent des proportions gigantesques. Maintes fois il m'est arrivé, après deux ou trois jours de halte dans une *fazenda*, de trouver mes chaussures recouvertes de véritables végétations blanchâtres de plusieurs millimètres de long. Cette humidité a cependant un côté avantageux : elle corrige un peu l'excès de la chaleur. Dans les années de sécheresse, le thermomètre, n'étant plus arrêté dans sa course folle, atteint quelquefois, surtout dans les régions basses, des hauteurs sénégaliennes.

A cette atmosphère en ébullition viennent encore se joindre les effets électriques, qui atteignent aussi une puissance inconnue. Par suite d'une évaporation incessante et d'une végétation continuelle, peut-être aussi sous l'influence d'autres causes que nous ne connaissons pas encore, il s'accumule chaque jour à la surface du sol d'énormes masses de fluides. De là des orages périodiques dont la régularité est frappante. Pendant les six mois de cette saison pluvieuse, chaque journée s'annonce par une magnifique matinée. A neuf heures, le soleil est déjà brûlant, et, sauf les nègres des champs, tout le monde rentre, ou, s'il y a urgence, se munit d'un parasol. Vers midi, on voit poindre des nuages blanchâtres au sommet des collines. La direction en est tracée d'avance; ils se forment sur les hautes cimes des ramifications des Andes, et, poussés par les vents

d'ouest, descendent le long des contreforts jusqu'aux plaines de l'Atlantique. Cette prise de possession du ciel dure environ deux heures. Bientôt de sourds roulemens répercutés de morne en morne vous avertissent que la foudre, suivant ce chemin des nuages, ne tardera pas à vous visiter. Peu à peu les éclats du tonnerre deviennent plus retentissans, de larges gouttes de pluie font bruire le feuillage, des traînées lumineuses commencent à sillonner les airs. Malheur au voyageur attardé ou égaré dans les *picadas* de la forêt! Tout à coup des détonations épouvantables, des avalanches de pluie, des éclairs qui semblent déchirer l'espace, viennent vous glacer d'effroi. Un tressaillement involontaire, qui accompagne chaque secousse électrique, vous rappelle que vous êtes immergé dans une atmosphère de fluide qui à tout instant peut vous foudroyer. Les animaux sauvages rentrent dans leurs terriers, les bêtes de somme frissonnent haletantes sous le *rancho*, et les mille voix diverses de la forêt cessent de se faire entendre, comme pour rendre plus solennelles les formidables harmonies de la tempête.

Familiarisés depuis leur enfance avec la furie des orages, les indigènes ne paraissent pas trop s'en préoccuper. Il est cependant des cas où les proportions deviennent si effrayantes que les plus intrépides pâlissent. Un jour, au plus fort d'un ouragan qui dura trois longues heures, j'avais cherché asile dans une *venda* de la *serra do Mar*. Ne pouvant plus supporter les éclats de la foudre qui se succédaient sans interruption et avec une violence inouie, je me retirai dans ma chambre, et, après avoir fermé les volets, je me jetai sur mon lit, pensant trouver un peu de calme dans l'obscurité. Malgré mes précautions, les éclairs me poursuivaient comme si une main invisible les eût fait jaillir des murs; la pluie, traversant toit et plafond, me chassait de tous les coins. Voyant mes peines perdues, j'allai chercher des distractions auprès de mes hôtes. La maison était déserte. Comme je furetais partout, je les aperçus enfin accroupis dans l'oratoire devant une statue enfumée de saint Antoine, qui, parmi ses nombreuses attributions, compte encore celle de servir de paratonnerre à toutes les plantations du Brésil. Ces braves gens étaient tellement affaissés sous le poids de leur frayeur, qu'ils ne me virent point passer. Quand l'orage eut cessé de rugir, ils vinrent à leur tour dans ma chambre, persuadés que, ne m'étant pas mis sous l'égide du saint patron, j'étais infailliblement foudroyé.

Ce déluge d'eau, de bruit et de fluide électrique dure ordinairement deux ou trois heures. Peu à peu les coups deviennent moins secs, les secousses moins irritantes. L'ouragan, continuant sa route, va porter ses ravages dans les plaines voisines. Que de fois le soir, traversant une vallée, j'ai vu le ciel s'illuminer tout à coup! Des divers points de l'horizon s'élevaient par intervalles des lueurs sou-

daines reflétant les apparitions d'éclairs éloignés. C'étaient les derniers adieux des orages de la journée, qui, après avoir cheminé de morne en morne, allaient se perdre dans l'Océan. Rien ne saurait peindre la solennité de ce spectacle et le charme indicible qu'on éprouve à le contempler.

Il faut être d'un tempérament robuste pour résister à toutes ces influences accumulées d'eau, d'électricité, de vapeur et de soleil. Les complexions délicates éprouvent d'abord un malaise vague et indéfinissable; bientôt l'appétit disparaît, les forces diminuent, le moral s'affaisse. Un teint jaune et une maigreur inquiétante vous avertissent qu'il est temps de changer de climat et de gagner des régions moins énervantes. Les hommes vigoureux n'ont d'ordinaire rien à redouter, surtout s'ils habitent quelque endroit de la *serra;* mais dans les villes maritimes, et principalement à l'embouchure des grands fleuves, où les eaux déposent, pendant la saison des pluies, tous les détritus organiques des vallées qu'elles ravinent, le danger devient sérieux. La moindre imprudence peut coûter cher. C'est ce qui explique la mortalité des Européens à Rio-Janeiro, Bahia, Pernambuco, les grandes métropoles du sud. En revanche, il n'est peut-être pas de pays qui compte plus de centenaires. Si l'on en croit les journaux brésiliens, il ne serait pas rare de rencontrer dans les régions montagneuses de la province de Minas-Geraes des gens qui ont atteint 110, 120 et 130 ans. Cette longévité, qu'on retrouve aussi dans d'autres contrées élevées des Andes et de l'Amérique du Nord, tient à la fois à l'uniformité de température et au peu de soins que la fertilité du sol et l'absence de vie politique ou industrielle laissent aux habitans. Ces centenaires sont généralement exempts d'infirmités. Quelques-uns, venus du Portugal, vous racontent comme une chose d'hier le fameux tremblement de terre qui en 1755 détruisit Lisbonne et se fit sentir dans les deux hémisphères. Les régions de l'Atlantique ont jusqu'ici échappé à ces mouvemens convulsifs des forces souterraines qui occasionnent de continuels ravages sur les côtes du Pacifique, et que le soleil ramène chaque année dans sa course vers les tropiques et dans ses passages au méridien. Ce calme du sol brésilien tient à des causes purement locales. Les contre-forts des Andes, qui forment la charpente de cet immense empire, sont si allongés que les plus fortes convulsions de la cordillère se trouvent amorties avant que les vibrations puissent se communiquer aux lointaines provinces des côtes orientales.

Si les habitans n'ont pas à redouter les tremblemens de terre, en revanche ils sont continuellement sous le coup d'un fléau non moins terrible, celui des inondations. Pendant six mois consécutifs, les

orages du solstice jettent tout à coup à la surface du sol des masses de vapeurs que les alizés poussent vers les Andes et que la cordillère renvoie à l'Océan. Bientôt le moindre ruisseau devient torrent. Dans les contrées montueuses, les terres, délayées par l'action des pluies, se changent en boue. Les arbres des rives sont entraînés à leur tour. Arrivés au but de leur course et trouvant leur embouchure barrée par les eaux du fleuve, ces torrens improvisés s'épandent en nappes profondes sur le fond de la vallée et la changent en lac. Les grandes plaines voient se reproduire les mêmes phénomènes, mais dans des proportions quelquefois désolantes. Les rivières qui sillonnent ces immenses bassins, bien que d'un cours moins impétueux, acquièrent bientôt un énorme volume, et entraînent non plus des arbres, mais des forêts entières. C'est alors une vague irrésistible qui dans ses brutales colères chasse devant elle les îles qu'elle a déposées les années précédentes et les jette pêle-mêle au milieu des sables et des débris de montagnes que roulent ses flots fangeux. Les bords flottans et indécis de cette mer houleuse s'avancent dans les terres voisines et couvrent d'immenses espaces. Les touffes d'arbres qui surnagent comme autant de panaches verdoyans rappellent seuls que ces eaux vagabondes appartiennent à un fleuve sorti de son lit. Parfois il arrive qu'un ouragan, poussant devant lui un pan de forêt, rencontre un courant en sens inverse, le *pororoca*, marée de l'Atlantique. Les deux flots se heurtent, tourbillonnent sur eux-mêmes et cherchent à se confondre au milieu d'effroyables tempêtes. Quand les vagues se sont retirées, on peut juger de la hauteur qu'elles ont atteinte par les débris arrachés aux sommets des arbres gigantesques qui bordent les rives. Il se produit alors un phénomène étrange. Certaines branches peu élevées, mais robustes comme la plupart des plantes ligneuses qui naissent sous les tropiques, soutiennent une énorme roche sur laquelle s'épanouit une végétation nouvelle. D'autres, plus hautes et non moins solides, supportent comme une grossière charpente de poutres non équarries et offrent l'aspect de jardins suspendus. On dirait des dolmens druidiques ou des constructions cyclopéennes perdues dans le désert. Ce ne sont cependant que les suites naturelles de l'inondation. Des troncs déracinés, des blocs de pierre arrachés aux flancs des collines et entraînés par les torrens ont été retenus au passage et ont arrêté à leur tour la terre végétale; l'eau et le soleil ont fait le reste.

Aucun écueil n'est plus redoutable que celui-là pour les efforts de la colonisation dans les plaines de l'équateur. Il est des époques où les contrées les plus fertiles, les bords des grands fleuves sont à peu près inaccessibles à l'Européen. Sans compter les fièvres, les

insectes et les épidémies de toute sorte que le soleil semble aspirer de ce limon fangeux, comment songerait-on à créer des établissemens durables dans de telles conditions d'instabilité? Les rives paraissent aussi fugitives que les flots qui les ravinent sans cesse. Les routes, les canaux, les chemins de fer, sont presque impraticables au milieu de cette sauvage nature. A peine une section est-elle terminée qu'elle disparaît dans une nuit, sous un éboulis de montagne ou sous l'effort d'un torrent qu'a fait naître un orage du solstice. En face de telles difficultés, on serait tenté de désespérer de l'activité humaine, si l'exemple de l'Amérique du Nord ne venait nous apprendre que le dur génie de la race anglo-saxonne a eu à lutter avec les mêmes obstacles et qu'elle les a vaincus.

Ces pluies diluviennes, qui donnent tant à réfléchir au colon, ne sauraient tirer l'Indien de son insouciance. Il a cependant à passer quelquefois des momens difficiles, les œufs de tortue lui font complétement défaut; mais il sait qu'il se rattrapera un jour. Vient-il à être débordé par une inondation subite, il regagne sa pirogue et se laisse aller au courant. Bientôt il aborde un monticule ou une île que des alluvions récentes, entremêlées de terre, de troncs et de roches, ont improvisée au milieu du fleuve. D'étranges habitans peuplent déjà cette solitude. Les animaux les plus disparates y sont également venus chercher un asile, oubliant leurs craintes et leur faim sous l'impression d'événemens qui menacent leur existence. Quand les eaux se sont retirées, chacun va chercher fortune de son côté. Le peau-rouge regagne sa hutte, l'oiseau essaie si ses ailes humides peuvent le soutenir dans les airs, et le jaguar redescend dans la vallée à la poursuite du cerf qui naguère frissonnait immobile tout près de lui.

C'est dans la dernière quinzaine de décembre ou la première de janvier qu'ont lieu d'ordinaire les plus grandes inondations. D'épaisses vapeurs s'élèvent alors de toutes parts et alourdissent l'atmosphère. Les nuages qui courent dans l'espace n'envoient plus que des reflets grisâtres et fiévreux. Viennent-ils à s'ouvrir, la pluie, qui tombe par colonnes serrées, forme comme une immense grille de cristal qui recouvre les montagnes et les forêts. Par intervalles on voit reparaître les rayons de ce soleil chaud et ardent de l'équateur, et aussitôt le ciel de reprendre ses teintes d'azur. Les vallées puisent une énergie nouvelle dans les débris de toute sorte que leur apportent les eaux des collines, et quelques mois plus tard, quand les *picadas* sont redevenues praticables, le voyageur peut contempler à son aise cette nature des tropiques dans toute sa magnificence.

Rien de plus saisissant que le spectacle d'une de ces forêts vierges

du Nouveau-Monde que la hache du colon n'a jamais outragées. Qu'on se figure d'immenses dômes de verdure soutenus par des milliers de colonnes gigantesques. Cette vigoureuse charpente est comme perdue dans un fouillis de végétation extravagante, où la fleur, la tige et la feuille semblent lutter d'audace et de caprice; d'épais faisceaux de lianes relient tous ces troncs robustes de leurs spirales sans fin. Arrivées au sommet des arbres, elles courent de branche en branche, puis retombent en cascades, pour reprendre racine et recommencer leur folle course aérienne. Sous cet océan de plantes et de ténèbres s'agite une création microscopique d'oiseaux, de reptiles, d'insectes, qui effraient l'imagination par la délicatesse de leurs formes, et dont l'éclat le dispute aux couleurs de l'arc-en-ciel. Tout ce petit monde ronge, creuse, piaille, butine, gambade, sans nul souci du chasseur, sans préoccupation de l'hiver, dont le souffle glacial est inconnu dans ces tièdes régions. Il semble que la nature tienne à sa disposition de merveilleuses forces créatrices, que les sucs de la terre ne comptent pour rien dans les proportions qu'atteint la séve. J'ai vu des palmiers d'une puissance extraordinaire s'élancer audacieusement d'un bloc de granit. Cramponnés au roc par leurs racines qui le mordaient et l'étreignaient de leurs dents noueuses, ils s'élevaient à des hauteurs inconnues, comme pour aller chercher dans le ciel la nourriture qu'ils ne pouvaient trouver dans les fissures du sol; mais ils aspiraient par tous les pores de leur immense surface les trois grands principes de la vie, l'eau, l'air et le soleil.

La première impression qu'on éprouve en pénétrant dans ces sombres labyrinthes est un mélange indéfinissable d'étonnement et de terreur superstitieuse. On se rappelle involontairement l'ombre mystérieuse des forêts druidiques où nos aïeux accomplissaient leurs sanglans sacrifices. C'est là que pendant des siècles les tribus du désert se livrèrent leurs combats obscurs. Que de dramatiques légendes pourraient raconter les témoins séculaires de ces farouches exterminations! C'est cette feuillée aux fleurs suaves qui cache le serpent, c'est du pied de ce tronc que le tigre et le caïman guettent leur proie. Si, dédaignant ces obstacles, le voyageur veut affronter le mur de verdure qui se dresse devant lui, il se voit aussitôt enlacé dans un réseau inextricable d'herbes, de plantes et de branchages. Ses mains s'embarrassent, ses pieds cherchent en vain un point d'appui. Des épines acérées déchirent ses membres, les lianes fouettent son visage, l'obscurité vient s'ajouter à ses embarras. En un instant il est recouvert de myriades d'œufs, de chenilles, d'insectes, de parasites de toute sorte, qui, traversant ses habits, vont s'implanter dans ses chairs et s'y repaître de son sang. Sa frayeur re-

double. De sourds murmures grondent au-dessus de sa tête. Il s'arrête, croyant entendre les sombres génies de la montagne menacer le téméraire qui a osé profaner leurs sauvages retraites. Mais lorsque, vivant de la vie du désert, son corps s'est fait à la fatigue et aux exigences du ciel austral, tout s'aplanit devant lui. Son pied devient plus sûr, son œil sait lire à travers le feuillage, ses sens atteignent une puissance surnaturelle; le redoutable sanctuaire ouvre enfin ses portes mystérieuses. Des voix intérieures lui révèlent alors des harmonies nouvelles, son âme s'inonde d'une poésie inconnue. Perdu dans de vagues rêveries, il voit passer comme des ombres fugitives les lointains souvenirs de l'enfance et des lieux qui l'ont vu naître. Les merveilles de la civilisation ne lui apparaissent plus que comme un songe étroit et mesquin au milieu de cette immense nature qui lui donne la liberté pour compagne, l'infini pour horizon, le désert pour patrie. Aussi s'avance-t-il sans crainte dans ce dédale naguère inaccessible. Les obstacles semblent disparaître, les périls s'éloigner. On dirait que la forêt l'a pris sous sa protection et l'adopte pour un des siens.

Tel est l'aspect du désert dans son ensemble. Si maintenant on veut l'étudier de près, on s'aperçoit bientôt que chaque montagne, chaque fleuve, chaque heure pour ainsi dire du jour, lui impriment une physionomie particulière. Sur les bords de l'Atlantique, les tons paraissent moins crus, comme s'ils étaient adoucis par l'azur des flots. Quelquefois des bois de mangliers courent le long des rives, s'avancent au loin dans les eaux, portés par leurs racines aventureuses, et ne disparaissent que submergés par les vagues. Le voyageur étonné se demande si c'est la mer qui menace la forêt, ou si ce ne sont pas plutôt les arbres qui forcent l'Océan à reculer. Les flots qui viennent éternellement se briser sur ces troncs noueux font jaillir des gerbes de poussière argentée à travers le feuillage et envoient jusque dans les profondeurs du bois des gémissemens sourds et prolongés. Plus loin, sur les collines qui bordent le rivage, la scène change sans rien perdre de sa grandeur. Aux premières approches du matin, les parfums humides des plantes s'élèvent en légères vapeurs au-dessus du sol, ondoient quelques instans à l'extrémité des cimes, puis disparaissent devant les rayons du soleil. Bientôt une atmosphère embrasée inonde ces dômes de son coloris chaud et lumineux : c'est l'heure du grand silence. Parfois cependant un bruit subit trouble la solitude : c'est un fruit qui s'ouvre, un arbre qui tombe, un animal qui pousse un cri. Comme l'Océan, le désert a ses frémissemens soudains et ses voix mystérieuses. Ces bruits prennent parfois un caractère inquiétant pour le voyageur attardé que la nuit surprend dans les *picadas* de la fo-

rêt. Il lui arrive alors d'entendre, le suivant pas à pas, un quadrupède d'assez grosse taille, à en juger par le tapage qu'il fait en marchant à travers bois. « *He onça*, » répondent invariablement les guides ou les nègres de l'escorte, appelant un jaguar ce qui n'est le plus souvent qu'un chat sauvage ou un renard du pays (*cachorro do mato*), comme j'ai pu m'en assurer plusieurs fois en traversant des contrées d'où les onces ont depuis longtemps disparu. Toutefois, si l'on voit les mules manifester quelques craintes et presser le pas, la caravane se serre, les nègres portent la main à leurs coutelas. Quand le bruit se rapproche trop, on tire un coup de carabine, et le voisin invisible s'éloigne en toute hâte, sauf à reparaître plus loin.

C'est surtout au bord des fleuves de la zone torride, à l'embouchure du Rio-Doce, du San-Francisco, du Tocantins, des Amazones, et des immenses affluens de cette mer d'eau douce, alimentée sans cesse par les tièdes ondées des tropiques, que la forêt atteint ses proportions titaniques. Là, les pieds noyés dans des alluvions chaudes et humides, la tête ouvrant ses innombrables pores à toutes les influences bienfaisantes de l'espace, la plante n'est plus ce timide végétal qui attend le retour de l'été pour pousser quelques feuilles ou des bourgeons; c'est une éponge gigantesque, aux allures audacieuses, que des mains invisibles semblent gonfler de tous les sucs que le soleil fait naître sur cette terre incomparable de l'équateur. L'écorce devient souche à son tour, l'humus lui-même devient semence; c'est un tourbillon vertigineux de composition et de décomposition incessantes où la vie et la mort se croisent et s'entrelacent comme sorties du même baiser. Lorsque les branches des deux rives viennent à se rencontrer et font voûte, on croirait assister à une de ces féeriques apparitions que racontent *les Mille et une Nuits*. Ces troncs moussus, contemporains des premiers âges du globe, ces grottes de lianes, ces chapiteaux de fleurs, ces ténèbres de verdure qui ne laissent pénétrer les rayons du soleil qu'en zigzags capricieux, évoquent à l'esprit des fantômes tour à tour gracieux ou terribles. Ce monde étrange, reproduit dans le miroir paisible, mais indécis, des eaux, vous apparaît alors comme une mer diaphane de feuillages et de parfums : on sent qu'une séve fiévreuse agite et travaille cette végétation puissante, et que la vie ruisselle et déborde de toutes parts.

Si maintenant l'on s'éloigne des chaudes alluvions des vallées pour s'élever vers les plateaux de l'intérieur, on verra la forêt perdre peu à peu son aspect imposant, les arbres leurs formes colossales, la nature son cachet de sauvage fécondité. Par intervalles, un immense bloc de granit élève majestueusement sa tête chauve

au-dessus des sombres masses de verdure. D'autres fois, lorsque le regard peut s'étendre au loin, ce sont des myriades de pitons aigus, tantôt épars çà et là dans la plaine, tantôt jetés les uns sur les autres, encore debout et menaçans comme au jour où ils sortirent impétueux des entrailles liquides du globe. Les arbres qui se pressent à la base de ces âpres montagnes ne paraissent plus alors que comme les mousses qui ramperaient à l'ombre d'une forêt de titans. Bientôt, si l'on continue à monter les étages successifs qui forment les contre-forts de la cordillère, on n'aperçoit plus que de grands espaces recouverts seulement d'herbes ou de plantes rabougries. Le souffle brûlant du désert ou les vents glacés de la chaîne des Andes empêchent la vie de prendre racine dans ces immenses *campos* découverts; mais que le moindre cours d'eau vienne à creuser un ravin pour protéger les graines et les féconder de ses chaudes haleines, et aussitôt de luxuriantes touffes rappelleront au voyageur qu'il se trouve toujours dans cette incomparable serre des tropiques.

Les plantes sorties de cette végétation sont aussi variées que les fleurs et les feuilles qui les recouvrent. Tous les besoins immédiats de l'homme, divers produits même de l'industrie, semblent sortir spontanément du sol : pain, lait, beurre, fruits, parfums, poisons, cordages, vaisselle même, tout se trouve pêle-mêle dans la forêt vierge. Peut-être est-ce dans cette richesse qu'il faut chercher le secret de l'infériorité des tribus du désert. Est-il nécessaire de se livrer au labeur incessant de la civilisation, lorsque la nature se montre si complaisante et si prodigue? Demandez plutôt à l'Indien. Désire-t-il une demeure : quelques instans lui suffisent pour se construire une hutte au pied d'un ipiriba; les feuilles lui servent de lit, les branches de parasol; il trouve dans les fruits une excellente nourriture, et dans l'écorce un remède contre la fièvre. Le bois, aussi dur que le fer, lui fournit une massue pour les combats ou des instrumens d'agriculture. Si, fatigué de la vie sédentaire, il veut courir les fleuves et se livrer à la pêche, il n'a qu'à renverser l'édifice et à le creuser avec le feu : sa hutte devient alors pirogue. Avec la base d'un bambou, il construit une batterie de cuisine et un mobilier complet; l'extrémité de la tige est un excellent régal; les feuilles tissées donnent des vêtemens à sa femme, le bois sert à ses flèches; les tiges creuses, liées ensemble, servent à improviser un radeau. Le même arbre devient, suivant le besoin, arsenal, vestiaire, restaurant et pharmacie.

Rien ne vaut une excursion dans la forêt en compagnie de quelque guide à qui ces richesses naturelles sont familières, pour s'assurer qu'il n'y a rien d'exagéré dans les relations si souvent répétées à ce sujet. C'est ce que je reconnus moi-même. J'avais demandé un

jour à un vieux nègre s'il se sentait capable de m'improviser un déjeuner au milieu des bois, et quels étaient les instrumens qu'il convenait d'emporter. — Rien de plus facile, répondit-il, si sa seigneurie veut attendre jusqu'à dimanche prochain. Ce jour-là, je suis libre, je me charge de la contenter. Je préparerai de grand matin deux mules, une pour le *señhor* et une pour moi; nous partirons avec la fraîcheur, et nous serons rendus dans la forêt avant que le soleil soit trop chaud. Quant à la batterie de cuisine, ce coutelas me suffit.

J'acceptai avec empressement, et le dimanche matin nous partîmes au petit jour avec nos deux mules et le coutelas. Mon cuisinier-guide avait connu de bonne heure les vicissitudes de la fortune. Il était chef d'une peuplade laineuse sur les côtes de Guinée, et troquait volontiers avec les négriers ses sujets crépus contre des verroteries ou quelques jarres de tafia, lorsqu'un jour, n'ayant pas pu probablement compléter le chargement du navire, il eut l'imprudence de se laisser inviter par le commandant à une *tournée* d'eau-de-vie. Le nègre ne résiste jamais à une telle gracieuseté. Quel fut son étonnement lorsqu'il s'éveilla le lendemain en pleine mer, chargé de chaînes, au milieu de ses anciens administrés! Je le priai, dès que nous fûmes en route, de me raconter quelques souvenirs de son règne : il fit la sourde oreille; les noirs n'aiment pas qu'on entame le chapitre de leurs mœurs africaines. Je lui demandai alors ses premières impressions d'esclave en arrivant au Brésil. Je le plaçais sur son véritable terrain, et voici à peu près ses paroles.

« Dès le lendemain de notre arrivée, on nous conduisit aux champs escortés par des *feitors* qui nous harcelaient de leurs longs fouets. Les coups de bâton pleuvaient sur nous sans arrêter, car nous n'étions pas accoutumés au travail, et nous ne pouvions pas aller aussi vite que les anciens. Pour en finir, nous résolûmes tous de nous pendre, afin de revenir au plus tôt dans notre pays; mais le jour fixé pour l'exécution du projet le courage nous manqua : il n'y en eut qu'un qui tint sa promesse, afin de nous donner l'exemple; il alla se pendre à un arbre près de l'habitation.

« Le jour suivant, avant de partir pour le travail, le *feitor*, en nous comptant, trouva un absent, et nous menaça de nous donner cent coups de *chicote* (fouet) à chacun, si nous ne lui indiquions pas immédiatement la retraite du fugitif. Nous lui montrâmes alors du doigt l'arbre qui balançait le corps de notre compagnon. A cette vue, notre *feitor* devint ivre de rage. Il faut croire que ce n'était pas la première fois qu'il voyait de ces choses, car il comprit nos projets, et, voulant nous empêcher de les mettre à exécution, il détacha le corps de notre camarade, lui coupa la tête d'un coup de hache, la cloua sur un poteau avec une énorme cheville en fer, et

nous dit : « Maintenant, qu'il revienne s'il veut dans son pays, cela m'est égal, sa tête restera ici, et tout *filho da* .... qui fera comme lui aura le même sort : il s'en reviendra sans tête. » Vous comprenez, *señhor*, qu'on ne peut guère trouver le chemin de son pays quand on n'a plus de tête.

« Mes compagnons acceptèrent leur sort. Moi, je préférai aller vivre dans les bois plutôt que de travailler, et une nuit je m'échappai pour gagner la forêt. Là, je passai six mois, me nourrissant comme les singes. De temps en temps je venais la nuit rôder autour des habitations afin d'enlever quelques poules ou un petit cochon; mais un jour je fus dénoncé par un de mes anciens sujets qui m'accusait injustement de l'avoir vendu, et l'on mit des chasseurs à ma poursuite. Ils me tirèrent dans les jambes et me ramenèrent sans peine. Depuis cette époque, ne pouvant plus fuir, je me suis résigné à mon tour. Du reste je suis vieux, et je ne tarderai pas à retourner au pays. »

Je ne pus m'empêcher, en entendant ce récit, d'admirer cet heureux privilége de la nature humaine qui permet, sous toutes les latitudes, de s'indemniser des maux présens par des compensations futures plus largement assurées; mais je ne restai pas longtemps livré à ces réflexions. Mon guide se sentait enhardi par l'intérêt que j'avais pris à son histoire, et, fort de ses connaissances de naturaliste qu'il avait acquises dans les forêts, il entreprit de me faire la description de toutes les plantes qui bordaient notre route, de tous les animaux que nous rencontrions, et des lieux célèbres que nous avions à traverser.

— *Senhor*, n'approchez pas de ce tertre qui est à votre gauche, c'est une *casa de formigas* (maison de fourmis), qui vous dévoreraient vous et votre mule, si vous les tourmentiez.

Tout en parlant, il obliquait fortement à droite afin de se tenir à distance respectueuse. C'était en effet une de ces forteresses de grosses fourmis qu'on rencontre si souvent dans la zone torride et si redoutées des nègres et des Indiens.

— *Senhor*, ce ruisseau que nous traversons contient beaucoup de *jacarés* (caïmans). L'année dernière j'en ai pris un petit qui venait de naître. Sa mère eut peur en me voyant et rentra dans l'eau; mais elle *pleura* beaucoup. — Le nègre, comme tous les peuples primitifs, n'a qu'un seul terme pour exprimer l'idée de *pleurer* et celle de *crier*.

— *Senhor*, voici de la *comida do macaco* (nourriture de singe), et il m'indiquait une espèce de petite pomme jaunâtre; elle n'est pas très bonne, mais il y a des gens qui en mangent. Je m'en suis nourri bien des fois quand je vivais dans la forêt. Si le *senhor* veut en goûter, j'irai lui en cueillir.

— Je ne tiens pas à manger de la nourriture de singe, lui répondis-je ; pressons plutôt le pas afin de devancer la chaleur.

Malgré mes recommandations, je le vis bientôt s'arrêter de nouveau, et, me montrant de la main un énorme rocher à notre gauche : — *Senhor*, voilà une pierre qui parle.

Croyant avoir mal entendu, je lui fis répéter ces mots, et, ne comprenant pas encore, j'ajoutai : Puisqu'elle parle, fais-la parler.

Fier d'une telle mission, il se mit alors à pousser deux ou trois de ces interjections gutturales qu'un gosier nègre peut seul produire, et qui échappent à l'analyse de l'oreille européenne ; la pierre reproduisit aussitôt les mêmes sons. Je compris qu'il s'agissait d'un écho.

— Vous voyez bien, *senhor*, que la pierre parle, ajouta-t-il d'un air triomphant ; mais elle n'a pas toujours parlé. Les anciens m'ont raconté que longtemps avant que je vinsse ici il y avait une grotte au-dessous de cette pierre. Un jour, deux voyageurs surpris par l'orage eurent l'imprudence de s'y réfugier. La pierre s'affaissa sur la grotte par la violence de l'ouragan et ensevelit ces deux pauvres gens. Ce sont eux qui nous appellent toutes les fois que nous passons pour nous prier de les délivrer.

Nous cheminâmes plusieurs heures à travers d'anciennes plantations abandonnées. A tout moment, mon cicerone me faisait remarquer des fruits avec lesquels les *senhoras* préparent des confitures excellentes (*muito boas*), des plantes médicinales, des endroits où s'étaient pendus des esclaves, des ruisseaux où il avait tué une énorme *cobra*, des *ranchos* qui servaient de rendez-vous nocturnes aux nègres et aux négresses. Au milieu de ses explications, et comme nous étions déjà sur la lisière de la forêt, j'entendis tout à coup un tintamarre assourdissant. C'était un bruit étrange qui rappelait à la fois les grondemens du tonnerre, le roulement du tambour et le grincement d'une charrette pesamment chargée et traînée sur le pavé.

J'interrogeai mon guide non sans un certain effroi. — Ce n'est rien, *senhor*, ce sont les singes barbus (*macacos barbados*) qui s'amusent et font leur toilette du matin. Le mâle, reconnaissable à sa grande barbe, est perché sur un arbre au milieu de son sérail, composé d'une demi-douzaine de femelles. Celles-ci le peignent alternativement en le câlinant ; lui, il répond à toutes ces agaceries, et c'est ainsi qu'ils font ce vacarme. Ces bêtes-là ont une malice diabolique, ajouta-t-il gravement en guise de conclusion philosophique.

J'aurais voulu vérifier de plus près les détails de cette toilette ; mais les singes s'éloignaient, sautant de branche en branche à mesure que nous avancions. Je compris seulement, à la nature des cris de ces animaux, que les *singes barbus* n'étaient autres que les *singes*

hurleurs, dont les gémissemens aigus ont été comparés par un savant voyageur, M. Auguste Saint-Hilaire, au bruit du vent impétueux, et par un spirituel observateur, M. Biard, aux grognemens d'une douzaine de porcs qu'on égorgerait à la fois.

Nous continuâmes notre route par une *picada* tracée à travers ce fouillis inextricable, et nous arrivâmes enfin, vers midi, sur un petit plateau qui me parut propre à une halte. Je descendis de ma monture, et je priai mon cuisinier de m'apprêter au plus vite le déjeuner qu'il m'avait promis. En un moment il fut à l'œuvre. Avant tout, il s'agissait d'allumer le feu. Il commença par planter son coutelas sur le sol par la poignée, l'entoura de mousse, plaça une capsule sur la pointe, et d'un coup sec donné sur la capsule fit jaillir une étincelle qui eut bientôt enflammé la mousse. Le feu allumé, il reprit son coutelas et partit à la recherche des ustensiles de cuisine et des provisions. Dix minutes après, il revenait traînant un bambou d'une main et un chou-palmiste de l'autre. On sait généralement qu'un bambou n'est autre chose qu'un énorme roseau dont les nœuds sont espacés, le bois très résistant et le diamètre assez large. Il choisit un entre-nœud, découpa adroitement un petit carré sur la surface, introduisit dans l'intérieur l'extrémité du chou-palmiste, y écrasa quelques grains de piment, acheva de remplir l'entre-nœud avec de l'eau, boucha soigneusement l'ouverture et plaça le bambou au milieu du feu. J'avoue que je fus quelque peu étonné de ce sans-façon. Lui ayant fait remarquer le danger que courait mon déjeuner dans une casserole si fragile et au milieu d'un feu si ardent, il me répondit avec ce flegme qui caractérise le nègre : — Soyez tranquille, *senhor;* tant que l'eau n'aura pas disparu, il n'y a rien à craindre pour la marmite. Quand elle sera près de sa fin, cela signifiera que le déjeuner est cuit.

Je dus m'incliner en face de tant de science et me rassurer devant ce calme. Le maître-coq profita du répit que lui laissait la cuisson de son pot-au-feu pour aller dans le ruisseau voisin cueillir une magnifique salade de cresson. Le cresson, ainsi que beaucoup d'autres plantes alimentaires de la famille des crucifères, est très commun dans l'Amérique du Sud. Il reprit son bambou, y tailla un saladier, et assaisonna la salade avec du piment et des citrons qu'il avait cueillis sur sa route; le piment remplaçait le sel et le poivre, tandis que le jus de citron tenait lieu d'huile et de vinaigre. Le reste du bambou fut employé à me confectionner une assiette et un verre. Mon guide ne garda qu'un entre-nœud qui lui servit de casserole pour une friture de ces grosses fourmis ailées qui font le délice des nègres, et qui abondaient à cette époque. Son travail terminé, il jeta un coup d'œil sur la marmite, et, voyant que le bois commen-

çait à se calciner, il se hâta de la retirer, et me dit d'un air triomphant :

— *Senhor, o almorço está pronto* (le déjeuner est servi).

J'avais pour table le gazon et une pierre pour siége. Je me jetai avidement sur mon chou pimenté, et, grâce à un jeûne aiguisé par une course de huit heures, je le dévorai assez lestement, au grand contentement de mon amphitryon.

Le chou-palmiste n'est pas sans quelque ressemblance de goût avec le champignon. Les cuisiniers du pays en assaisonnent leurs viandes, et disent qu'il remplace le champignon sans désavantage. Je fis le même accueil à la salade, qui me parut délicieuse. Quelques châtaignes tirées d'une énorme coque et cuites sous la cendre représentaient le dessert. Pendant ce temps, le nègre dévorait ses fourmis en gastronome émérite, et me plaignait sincèrement de ne pas vouloir y goûter.

— Maintenant, me dit-il dès qu'il vit mon repas achevé, si sa seigneurie veut faire sa sieste, je vais lui construire un *rancho* au pied de cet arbre. J'y déposerai la selle de la mule comme oreiller, et la couverture servira de tapis. Le branchage est épais, le *senhor* n'aura rien à craindre du soleil, et pourra dormir tout à son aise. Moi, pendant ce temps, je préparerai le dîner. Je me propose de confectionner avec des goyaves que j'ai rencontrées près d'ici, sur le chemin, des *doces* (confitures) telles que sa seigneurie n'en a jamais mangé d'aussi bonnes, et n'en mangera peut-être jamais. Voyez-vous, *senhor*, nous autres noirs, nous sommes les vrais enfans de la forêt; elle a pour nous des caresses que les blancs ne connaîtront jamais. En attendant, je vais construire un piége, et peut-être prendrai-je un tatou; les terriers ne manquent pas ici. Sa chair est des plus tendres, et sa carapace nous fournira une magnifique assiette. Je ferai cuire sous la cendre des racines que je connais et qui sont aussi délicates que les meilleures batates, et j'apporterai pour dessert des *pitangas* qui abondent dans le bois. De cette manière nous ne partirons qu'avec la fraîcheur.

L'expérience était décisive, il n'y avait rien à y ajouter. Je déclinai ses offres à son grand étonnement, et nous repartîmes dès que la chaleur eut un peu baissé. J'ai eu depuis mainte occasion de me trouver dans des circonstances analogues, et j'ai dû chaque fois m'étonner des inépuisables ressources que l'homme du désert sait tirer de la forêt. Rien n'empêche donc de mener la vie de voyage dans ces grandes solitudes; mais sont-elles éternellement destinées à n'être que traversées à la hâte ou à ne voir leur demander asile que des populations errantes et déshéritées? Quiconque a contemplé la nature vierge est bien vite porté à se demander si l'ac-

tivité humaine n'a rien ici à faire, sinon pour combattre la forêt ou la détruire, du moins pour y créer des centres de travail et de vie sédentaire. On veut savoir si l'homme a pu vivre dans ces bois en apparence inhabitables, quels obstacles oppose la forêt au défrichement et à la colonisation, quelles ressources elle leur promet aussi.

II.

Quels furent jadis les peuples dont les impénétrables dômes de verdure du *mato virgem* abritaient la vie indépendante et sauvage? Les traditions recueillies par les missionnaires et les historiens de la conquête nous apprennent que lorsque Cabral aborda la péninsule australe du Nouveau-Monde, deux nations, les *Tupis* et les *Tapuyas*, se disputaient les rives de l'Atlantique. Les premiers, tribu de l'immense famille des Guaranis, venaient du sud, et paraissaient représenter les véritables indigènes du sol américain. Leur type particulier et la nature de leur idiome militent en faveur de leur priorité ethnographique. Les *Bugres* de Sainte-Catherine et de Saint-Paul en sont les derniers vestiges. Les seconds, représentés par les *Botocudos*, qui errent encore aujourd'hui sur les frontières de Minas-Geraes, rappellent sensiblement le type mongol. Quelques racines de leur langue et la tradition qui les fait venir du nord sembleraient confirmer leur origine asiatique. Ces peuples, qui comptaient plus de cent tribus lorsqu'ils virent arriver les premières voiles latines, sont réduits de nos jours à quelques milliers d'hommes essayant encore de conserver leur sauvage indépendance dans les contrées les plus inaccessibles de l'intérieur. Décimés par la servitude, les armes à feu, la petite vérole et d'autres fléaux importés d'Europe, ils se sont retirés pas à pas devant l'étranger, lui cédant cette terre qu'ils n'avaient su ni défendre ni féconder. L'Indien est donc aujourd'hui pour peu de chose dans les difficultés qui arrêtent le colon; mais il a laissé pour le venger d'autres enfans de la forêt, moins disposés que lui à laisser la place aux envahisseurs, et ayant quelquefois à leur service des armes non moins redoutables que ses flèches empoisonnées. Ce sont comme autant de sentinelles insaisissables placées en embuscade dans tous les coins du désert pour en défendre l'entrée contre l'effort toujours croissant de la civilisation européenne.

En première ligne est sans contredit le *macaco* (singe). Le noir considère cet animal comme son ennemi personnel. C'est lui en effet qui dévaste les plantations de maïs dont le produit doit défrayer l'esclave de ses dépenses de tabac et de *cachaça*. « Passe encore, me disait un jour un mulâtre qui me racontait ses infortunes, si ce damné *bicho* (animal) se contentait de se rassasier

quand il arrive dans un champ de maïs; mais, après s'être bien repu, ce *filho da* .... coupe autant d'épis qu'il peut, forme une espèce de chapelet en nouant entre elles les feuilles qui recouvrent le grain, le passe à son cou et va le porter à sa famille. D'une nature méfiante, il est rare qu'il s'aventure seul dans ses razzias : ordinairement c'est par troupes qu'il envahit les plantations. Un chef choisi parmi les doyens de la tribu marche à la tête, tandis que les plus jeunes sont placés en vedettes sur les points isolés qui dominent les approches. Flairent-ils un danger, la sentinelle pousse un petit cri, et aussitôt la bande de disparaître dans la direction opposée. Cette habileté du *macaco* à éviter les poursuites du chasseur et à déjouer ses stratagèmes lui a valu auprès du nègre une haute réputation d'intelligence et de malice.

Cependant, malgré sa terreur superstitieuse à l'égard du singe, le noir ne se fait pas faute de l'occire toutes les fois qu'il en trouve l'occasion. Il se procure ainsi le double avantage de détruire un ennemi malfaisant et de se régaler d'une viande excellente, car, au dire de tous les connaisseurs, rien de plus tendre que la chair de ces animaux. C'est le dimanche ordinairement, son seul jour de repos, que le nègre prend contre eux sa revanche. Il va s'embusquer sur leur passage présumé, et attend plusieurs heures, s'il le faut, dans l'immobilité la plus complète, que sa proie apparaisse; mais, comme il a affaire à un ennemi très rusé, il lui arrive souvent de ne rapporter à sa hutte qu'un simple tatou, dont la chair du reste n'est pas à dédaigner. Les chasseurs malheureux attribuent leur peu de succès le dimanche à certaine connaissance de la période hebdomadaire que l'expérience aurait donnée au singe, et qui le rend ce jour-là encore plus réservé que de coutume. Peut-être sont-ils dans le vrai : on a remarqué des faits analogues parmi les chiens, dont l'intelligence est notoirement inférieure à celle des quadrumanes.

Les *fazendeiros* ne partagent pas à un si haut degré la haine du nègre contre le singe, bien qu'ils aient aussi à souffrir de ses déprédations dans les champs de canne et de maïs. Il est vrai qu'ils ont dans leurs étables et dans leurs basses-cours de quoi oublier la chair du *macaco*. Ils se contentent de l'apprivoiser quand ils le prennent vivant. Le ouistiti, surtout le ouistiti à pinceau, est celui que j'ai rencontré le plus communément : il est rare qu'une varanda ne soit pas ornée d'un de ces hôtes. Les *señhoras* tiennent particulièrement à cette distraction, qui rompt un peu le vaste et profond ennui de la vie américaine. A la fin de chaque repas, elles lui apportent quelques friandises, qu'il vient réclamer lui-même pour peu que l'heure passe et qu'il soit libre de sa chaîne. Le soir, au crépuscule, un nègre de la maison, à qui il est spécialement

confié, le porte dans sa chambre, pour le mettre à l'abri des jaguars, des chats sauvages et des esclaves vagabonds qui rôdent la nuit autour des habitations.

Le singe a généralement le caractère gai. Il est curieux de le voir agacer de ses plaisanteries ses compagnons de chaîne, apprivoisés comme lui, les perroquets, les aras, les cacatoès. Ces pauvres bêtes à contenance chagrine ne répondent à ces innocentes espiègleries que par des battemens d'ailes et des cris de frayeur; mais elles trouvent dans les négrillons de zélés auxiliaires pour les venger. Sous prétexte de faire l'éducation du *macaco*, ceux-ci ne manquent jamais, toutes les fois qu'ils le rencontrent seul, de l'abreuver de toute sorte de mauvaises niches. Le singe, comprenant qu'il a affaire à des écoliers turbulens et non à des professeurs, montre d'abord ses incisives; puis, perdant patience, il s'élance d'un bond sur ses provocateurs, mais, retenu par la chaîne, il retombe aussitôt sur ses pattes, aux cris de joie des négrillons, qui ont soin de se tenir hors de portée. Vient-il cependant à rompre sa chaîne ou à dénouer son collier de ses doigts flexibles et intelligens, malheur alors aux enfans de couleur qu'il rencontre sur son passage! Une chose remarquable, qui frappe fortement l'imagination superstitieuse du nègre, mais qui s'explique par ce que nous venons de dire, c'est que le singe respecte volontiers les enfans blancs, surtout ceux de la maison.

Les mœurs du *macaco bravo* (sauvage) ne sont pas moins intéressantes que celles de son frère de la *fazenda*. Bien qu'il se laisse difficilement approcher, on peut cependant, à l'aide d'une étude attentive, se faire une idée de ses habitudes, et se convaincre qu'il n'est pas étranger au goût du comfort, qu'il a entre autres connaissances des notions saines en mécanique, et qu'il sait s'en servir au besoin. Les fruits formant la base de sa nourriture, il lui arrive parfois de tomber sur une coque trop dure pour ses dents. Dès qu'il est convaincu de l'inutilité de ses efforts, il descend prestement de l'arbre, va saisir un caillou, et s'en sert comme d'un marteau. Si cela ne suffit pas, comme on le voit souvent avec certains fruits dont le péricarpe ligneux est très résistant, il escalade de nouveau le tronc, grimpe jusqu'aux plus hautes branches, et laisse retomber la coque de tout son poids. La distance qu'elle parcourt avant d'atteindre le sol étant d'ordinaire très considérable, il en résulte dans la chute une très grande vitesse et un choc auquel l'enveloppe ne saurait résister. Cette méthode, qui ferait honneur à plus d'un Botocudo, n'est pourtant pas sans inconvéniens. Elle amène souvent des brouilles suivies de rixes. Il se trouve en effet presque toujours des voisins témoins de ces préparatifs gastronomiques, et l'on sait les maximes que professe le *macaco* à l'endroit de la propriété.

C'est surtout dans les momens critiques que le *macaco* révèle tout ce que la nature lui a départi de souplesse et de ressources. S'il se trouve surpris en flagrant délit et que la fuite soit impossible, il fait appel à la générosité de son ennemi, devine avec un merveilleux instinct la fibre du cœur la plus facile à émouvoir, et dans une pantomime moitié sérieuse, moitié bouffonne, s'exprime en termes si clairs que l'homme se sent désarmé. Je me trouvais un jour dans une *fazenda* dont les environs étaient peuplés de *macacos*. Mon guide voulut mettre à profit ses momens de loisir et sortit le fusil sur l'épaule, comptant bien, me dit-il, me régaler d'un plat de sa façon. Je compris, d'après quelques mots qui lui étaient échappés, qu'il s'agissait d'un singe. Le soir, il revint avec un énorme lézard que de loin on aurait pris pour un jeune caïman.

— Comment! lui dis-je en riant, c'est là ce que vous appelez un *macaco?*

— *Senhor*, ce n'est pas ma faute si je n'ai pas tenu parole. Figurez-vous que deux fois j'ai eu une de ces damnées bêtes au bout du canon de mon fusil, et que deux fois mon arme est retombée. Je m'étais posté derrière un arbre, sur la lisière d'un champ de maïs, pour guetter mon gibier. Comme ce n'est pas aujourd'hui dimanche, je pensais que je ne resterais pas longtemps inutilement à l'affût. En effet, au bout d'une demi-heure, j'ai vu un *macaco* qui se dirigeait de mon côté. C'était une femelle; mais ces animaux-là ont tant de malice qu'ils sentent le chasseur. Au moment où je l'ajustais, elle s'est aperçue du danger, et comme elle ne pouvait pas fuir à cause de son petit qui était à côté d'elle, elle a imaginé de me le présenter dans ses bras comme pour me prier de ne pas lui faire de mal. J'ai hésité un moment. J'allais cependant lâcher la détente, lorsqu'elle s'est mise à me supplier d'un air si comique que le cœur m'a manqué tout à fait et que j'ai laissé retomber l'arme. Puis elle m'a fait de nouvelles grimaces quand elle s'est vue hors de danger, sans doute pour me remercier; bref, elle a fui, et comme un imbécile je n'ai pas songé à la poursuivre.

— Vous auriez dû vous poster de nouveau et guetter un autre singe.

— On voit bien que le *senhor* ne connaît pas ces bêtes-là. Je ne sais pas si elles ont un langage comme nous, ou comment elles s'y prennent; mais toujours est-il qu'un *macaco* qui a aperçu le bout d'un fusil avertit ses camarades, et que le chasseur perdrait sa peine à attendre dans le champ où il a été découvert. Aussi suis-je rentré dans le bois, et, pour ne pas revenir les mains vides, j'ai tué ce *lagarto* (lézard); sa chair est très délicate, sans valoir toutefois celle du *macaco*.

A l'exception du singe hurleur, que les naturels du pays appel-

lent *macaco barbado* (singe barbu) à cause d'une espèce de barbe qui distingue le mâle, les singes d'Amérique sont de petite taille. Aussi ne font-ils jamais volte-face devant les chasseurs, comme dans certaines contrées, pour leur envoyer une pluie de projectiles. Quelques-uns de ces animaux sont même d'une petitesse extrême. Un jour on m'en apporta un qu'on venait de prendre dans les bois : c'était un ouistiti à pinceau qui n'arrivait pas à la grosseur du poing. Au premier abord, je crus avoir affaire à une espèce nouvelle à cause d'un petit bourrelet qu'il portait autour du cou. En examinant de plus près, je découvris un tout petit singe de la grosseur du doigt, qui de ses petites mains se cramponnait au cou de sa mère. Je ne saurais rendre l'impression que j'éprouvai. La pauvre mère était cruellement blessée au côté, et, malgré tout le soin que j'en pris, elle mourut le lendemain. Le petit ne lui survécut que quelques heures.

Comme ses congénères de l'ancien monde, le singe d'Amérique ne peut supporter les brumes de l'Océan. Il meurt phthisique dans nos climats froids et humides. A mon retour en Europe, j'emportais une douzaine de ouistitis que j'avais achetés avant de m'embarquer. Tout alla bien jusqu'aux tropiques; ils faisaient la joie de l'équipage en grimpant tout le long du jour aux cordages les plus élevés. Aux Açores, ils commencèrent à perdre de leur gaîté; peu à peu leur nombre diminua, et il n'en restait plus un seul quand nous arrivâmes à la hauteur des côtes d'Europe.

Le jaguar (tigre d'Amérique) exerce dans les parcs de bœufs, de chevaux et de moutons les mêmes ravages que le singe dans les champs de canne et de maïs. Moins courageux ou moins avide de sang que son aîné de l'ancien monde, il est rare qu'il attaque l'homme. Un nègre de la province de Minas m'a raconté que, revenant de la chasse un dimanche, il aperçut tout à coup à dix pas de lui, sur la lisière de la forêt, au milieu de l'étroit chemin, une *onça* (jaguar) qui le regardait fixement, accroupie sur un tronc d'arbre. La situation était critique pour le pauvre chasseur. Son fusil déchargé n'était plus qu'une arme inutile dans ses mains, et d'un autre côté il eût été dangereux de reculer. Un moment l'idée lui vint de jeter au tigre le singe qu'il venait de tuer et de prendre la fuite à la faveur de cette diversion; mais ce gibier représentait le dîner de sa famille, et le manque de munitions ne lui permettait pas de se remettre en chasse. Il prit alors le parti de braver les deux jets de flamme que dardaient les yeux braqués sur lui et de continuer sa marche en obliquant toutefois, afin de maintenir une distance respectueuse. Ce sang-froid et cette marche oblique imposèrent à l'animal. Il faut peut-être ajouter qu'il était très probablement repu.

Dans les campagnes de Buénos-Ayres, les jaguars font quelquefois de grands ravages, et il leur est arrivé maintes fois, au dire des gens du pays, de *croquer* un Indien. Leurs attaques ont surtout lieu pendant la nuit dans les campemens des voyageurs. Si les caravanes manquent, ils vont se placer en embuscade dans les bois de pêchers, très communs dans ces contrées, et y guettent les rongeurs qui se nourrissent de leurs fruits. Comme l'Indien, le jaguar ne se plaît que dans les immenses solitudes des forêts vierges. Chaque jour il recule devant la hache du colon qui envahit de plus en plus ses retraites; aussi commence-t-il à devenir rare dans les environs des cités populeuses de l'Atlantique et des grandes *fazendas* de la côte. Quelques têtes de bétail enlevées la nuit dans les *pastos* (pacages) à de longs intervalles indiquent aux colons une *onça* de passage plutôt qu'un voisin dangereux, et personne n'y fait grande attention; aussi le véritable chasseur de tigres dans l'Amérique du Sud est-il le *gaucho* de la *banda* orientale et des provinces de la Plata. Il va à la rencontre de son terrible adversaire avec son cheval et ses *bolas*, et le lace comme il ferait d'un cerf ou d'un bœuf sauvage. Cette chasse, qui paraîtrait si périlleuse à nos Européens, est chose si simple pour un *gaucho* qu'il vous donne une magnifique peau de tigre pour 10 francs. La robe du jaguar rappelle assez celle de la panthère d'Afrique. Les dimensions des deux espèces sont aussi à peu près les mêmes. Du reste les variétés de la race féline ne manquent pas dans cet immense continent. Outre le couguar et l'once noire, qui semblent plus spécialement confinés dans certaines régions, on trouve à chaque pas des chats sauvages, dont le nombre s'explique aisément par la multitude de rongeurs qu'alimentent les arbres de la forêt.

Le *cachorro do mato* (chien des bois), qu'on rencontre aussi quelquefois, est une espèce de renard plutôt qu'un chien sauvage. Ces deux animaux, le *gato do mato* (chat des bois) et le *cachorro*, causent beaucoup de ravages dans les fermes; le nom du premier surtout revient souvent dans les plaintes des colons. Toutes les volailles et tous les jeunes animaux domestiques qui disparaissent de la plantation sont invariablement censés devenir la pâture du *gato do mato*. C'est en effet un voisin très dangereux pour les basses-cours et difficile à apprivoiser. Un jeune chat, que l'on venait de prendre dans la forêt et qu'on m'avait apporté, préféra se laisser mourir de faim plutôt que de toucher à la moindre nourriture. Je n'avais cependant rien négligé de ce qui pouvait flatter ses goûts, car je lui avais donné jusqu'à de petits animaux vivans. Il vécut près d'une semaine, ne cessant de miauler nuit et jour et cherchant à mordre tout ce qui approchait de sa cage. Il faut ajouter que le

chat sauvage n'est pas sans rendre de grands services aux colons, car c'est un des plus mortels ennemis de la *cobra* (serpent). Dès qu'il aperçoit un de ces animaux, il va résolûment à lui, s'arrête à quelques centimètres de distance pour épier ses mouvemens, évite ses morsures avec une dextérité surprenante, et quand il croit le moment favorable, bondit sur la tête du reptile et la broie d'un seul coup. Pourquoi le chat sauvage frappe-t-il le serpent à la tête, tandis qu'il se contente de saisir par le cou les autres animaux dont il fait sa nourriture? Simple instinct, me dira-t-on. C'est possible; mais j'avoue que cet instinct du *gato do mato* m'a toujours paru merveilleux.

Ces services, quoique réels, ne doivent pas cependant être exagérés. La *cobra* n'est guère plus dangereuse que le jaguar, bien qu'elle fourmille dans toute l'Amérique du Sud. Cet animal craintif fuit au moindre bruit, et n'use de ses redoutables crochets que lorsqu'on marche sur lui. J'ai vu plusieurs fois des esclaves mordus dans les champs par une espèce des plus venimeuses, le *jararaca* trigonocéphale, très commun au Brésil, et il n'en est jamais résulté d'accidens sérieux; il est vrai que ces pauvres gens avaient soin de sucer la plaie immédiatement après la piqûre. Telle est pourtant l'aversion instinctive des nègres pour ce reptile que beaucoup d'entre eux recevraient la bastonnade plutôt que de consentir à toucher et surtout à profaner un serpent mort. Je ne saurais dépeindre la stupeur qu'ils éprouvaient toutes les fois qu'ils me voyaient disséquer un de ces animaux. Les *senhoras* sont moins difficiles, car beaucoup d'entre elles ne se font pas scrupule de porter des bracelets de serpent faits avec la peau d'une espèce très venimeuse, le *corail*, dont le nom rappelle assez les riches couleurs. Pour tuer un reptile, les nègres se contentent d'appliquer un coup de baguette sur une partie quelconque de l'animal; ce coup suffit pour briser une vertèbre de l'épine dorsale et empêcher le serpent de fuir. Il n'y a plus alors qu'à le frapper à deux ou trois reprises sur la tête pour l'achever. On voit maintes fois des négrillons de sept ou huit ans venir à bout, avec une simple baguette, de serpens venimeux aussi longs que nos couleuvres d'Europe. Dans la saison des orages, lorsque les pluies ont rempli toutes les fissures du sol, il n'est pas rare de voir ces animaux chercher un refuge dans les appartemens et se blottir sous les lits. Le nègre et l'Indien, obligés de vivre journellement côte à côte avec ce terrible voisin, en remontreraient à bien des naturalistes sur les indices qui révèlent un serpent venimeux et sur le degré d'énergie de son venin. Un cou effilé, une tête large et aplatie, sont les caractères les plus redoutables; des couleurs brillantes sont aussi un pronostic des plus dangereux. La femelle est

plus à craindre que le mâle, la saison des amours décuple la puissance de ses poisons (1).

Quant aux gros boas, ils disparaissent avec les grandes forêts, et il faut s'enfoncer dans les contrées de l'intérieur pour trouver de grands serpens. Leur peau, d'une ténacité extraordinaire, sert à recouvrir des malles en guise de peau de bœuf. Les habitans des pays voisins des forêts et des fleuves prétendent rencontrer quelquefois de ces animaux d'une longueur démesurée. Les naturalistes de leur côté, ne possédant que des individus de quelques mètres de long, ont fixé à quarante ou quarante cinq pieds le maximum des plus grandes espèces, et je crois devoir cette fois me ranger du côté des Indiens. Les autorités ici ne manquent pas. En Afrique, on trouve d'abord deux serpens en quelque sorte historiques, l'un de soixante-quinze pieds de long, l'autre de cent vingt. Le premier, dont parle Suétone, parut dans le cirque sous le règne d'Auguste; l'autre, connu de tout le monde, est ce monstrueux reptile que les soldats de Régulus attaquèrent comme une forteresse vivante sur les bords du fleuve Bagrada, dans le territoire de Carthage. Sa peau, envoyée à Rome et déposée au Capitole, y resta jusqu'à l'incendie qui détruisit cet édifice lors de la guerre de Numance. L'Inde nous offre aussi deux serpens gigantesques cités dans l'*Oriental Annual :* l'un, de soixante-trois pieds de long, fut tué par quatre matelots anglais à l'embouchure de l'Hougly, à trente-trois lieues de Calcutta; l'autre fut trouvé mort dans une chasse par le rajah de Patna. Sa carcasse mesurait quatre-vingt-quinze pieds, et une vertèbre de l'épine dorsale qu'emporta le rajah présentait plus de quatorze pouces de diamètre. Dans l'Amérique du Sud, on a pu noter deux faits qui sont plus rapprochés de nous et semblent encore plus concluans. M. de Castelnau, lors de l'exploration qu'il fit, il y a quelques années, sous les auspices du gouvernement français, dans le bassin de l'Amazone, rencontra un missionnaire qui avait un jour poursuivi, à la tête d'une centaine d'Indiens, un serpent de quatre-vingt-dix pieds de long; mais l'animal avait réussi à s'échapper. Il est probable qu'on trouverait encore d'autres récits analogues en compulsant les relations de voyages; mais ceux que nous venons de citer nous semblent suffisans. La constitution anatomique du serpent se prête merveilleusement à ces dimensions démesurées. La charpente de ce reptile n'est pour ainsi dire qu'une suite indéfinie de

(1) J'ai cru remarquer que les espèces venimeuses peuvent s'accoupler avec les espèces inoffensives. Le métis prend la robe du mâle, mais n'a pas de venin. Maintes fois j'ai disséqué des serpens dont les nuances et le dessin me rappelaient certaines familles redoutables, et qui ne portaient aucun crochet. Il faut cependant ajouter que les couleurs étaient un peu affaiblies.

vertèbres : pas de membres, pas de sternum, rien qui puisse fixer un terme à son développement.

On a vu que le chat sauvage était un des ennemis les plus acharnés du serpent. Un autre adversaire non moins redoutable est le *lagarto* (lézard). Cet animal, qui atteint d'assez fortes proportions, est armé d'une queue très flexible. Il ne rencontre pas une *cobra* sans l'attaquer et lui livrer un combat d'où il sort toujours victorieux. Sa tactique est des plus simples. Dès qu'il aperçoit son ennemi, il s'arrête immobile. Celui-ci hésite d'abord, puis, reprenant courage, s'avance en rampant, dardant sa double langue et dressant de temps à autre sa tête plate comme pour calculer la distance. Au moment où il s'apprête à s'élancer, le *lagarto*, prenant tout à coup l'offensive, pirouette rapidement sur lui-même et fait décrire à sa queue une courbe qui, avec la force d'un coup de fouet, brise l'épine dorsale du serpent. Si le lézard se sent mordu, il quitte le champ de bataille et se glisse aussitôt dans les fourrés, où il mâche quelques herbes qu'il connaît instinctivement comme antidote du venin. C'est, dit-on, en suivant ses traces que les nègres et les Indiens sont arrivés à connaître les plantes renommées contre la morsure des serpens.

Les inondations diluviennes du solstice et surtout les incendies des forêts sont encore de puissantes causes de destruction pour cette race malfaisante. Telle est cependant la nature prolifique des reptiles que, malgré tant d'élémens et d'ennemis qui les poursuivent jusque dans leurs retraites, ils pullulent sur tout le continent. Les grandes espèces seules semblent se retirer, comme on l'a déjà dit, partout où disparaissent les forêts, et se confiner dans les vastes solitudes de l'intérieur. Le même fait se reproduit pour tous les grands animaux en quelque lieu que l'homme pose le pied. Le froid n'est pas l'ennemi du serpent, ainsi qu'on pourrait le croire, car on trouve certaines espèces des plus dangereuses, comme le serpent à sonnettes, jusque dans les contrées montueuses où l'hiver n'est pas moins rigoureux que dans les Alpes. Aussi ne peut-on s'expliquer la rareté des accidens qui se produisent sur les plantations que par la nature craintive du reptile, qui le porte à fuir au moindre bruit. Il faut qu'il soit pressé par la faim pour qu'il fasse preuve de hardiesse et prenne l'offensive. Encore le voit-on d'ordinaire pousser très loin la prudence et choisir habilement son heure : c'est ainsi que dans les battues que l'on fait à travers bois il trouve souvent moyen de dîner aux dépens des chasseurs. Il n'est pas un braconnier dans toute l'Amérique du Sud qui n'ait à vous parler de ses rencontres fortuites avec ce terrible voisin. Ces histoires, dépouillées de tout le luxe des variantes, peuvent se réduire à ceci :

un *passarinho* (oiseau) que vous venez de tirer dégringole de branche en branche, et vous vous disposez à le mettre dans votre carnassière, lorsque vous l'apercevez, à demi englouti déjà, dans la gueule d'une énorme *cobra* qui vous a devancé. Un chasseur novice s'enfuit à toutes jambes; mais celui qui a de l'expérience et du sang-froid attend que l'animal ait fini d'avaler sa proie, glisse une balle dans son fusil et la lui envoie à la tête. Il sait d'ailleurs qu'il n'a rien à craindre. En effet, le corps du serpent, se dilatant outre mesure pour engloutir sa victime, lorsque celle-ci est de forte dimension, se déforme complétement et ne rappelle bientôt que la masse indistincte d'un animal court et ramassé. Jamais métamorphose plus complète; on ne voit plus qu'une gibbosité irrégulière qui, comme une enflure énorme, attire à elle toutes les forces de la vie et va faire éclater la peau. Tout mouvement est désormais impossible. C'est là en partie le secret de l'engourdissement où sont plongés tous les reptiles qui, après avoir avalé leur proie, ont à mener à bonne fin une digestion laborieuse.

Dans ces dernières années, on a cherché à utiliser le venin de la *cobra*. La médecine homœopathique y trouve, dit-on, un remède héroïque pour combattre certains empoisonnemens; on a tenté encore, mais sans succès jusqu'ici, d'y découvrir un antidote contre l'éléphantiasis, qui fait tant de ravages dans ces pays chauds et humides. Les gens de couleur, qui colportent ce médicament, tâchent de prendre de jeunes serpens, les mettent dans des cages *ad hoc*, et de temps en temps leur présentent à travers les barreaux une baguette de bois dur. L'animal s'irrite contre l'objet qui vient troubler son repos et le mord à pleines dents. Au bout de trois ou quatre morsures son venin est épuisé, et on recueille le liquide, qui découle le long du bâton.

Les *cobras* qui n'ont pas de venin sont utilisées d'une autre façon. Dans le bassin des Amazones, certaines espèces de petits boas, *giboya*, sont apprivoisés et font dans les maisons l'office du chat. Le serpent est très friand de petits animaux et délivre les habitations d'une foule de rongeurs et d'insectes qui pullulent dans les fermes. Le voyageur qui n'est pas prévenu est quelquefois surpris de rencontrer le soir un de ces hôtes inattendus se dirigeant vers la porte de l'habitation et traversant paisiblement la salle, non sans jeter un coup d'œil oblique et inquiet sur l'étranger. Les gens de la maison jouent avec lui et se laissent entourer sans crainte de ses replis zébrés. D'ordinaire il sort le matin dès que les rayons du soleil ont assez de force pour chasser les fraîcheurs de la nuit, gagne la forêt voisine, où il passe sa journée à la poursuite du menu gibier, et rentre dans sa niche avant la nuit. Ce qu'on voit au Para se retrouve

dans les colonies hollandaises de Java, et probablement aussi dans d'autres contrées. On peut dire qu'il n'est pas d'animal qui n'ait un côté humain. Les prêtres de Memphis élevaient des crocodiles et en faisaient même des dieux. Les anciens Bretons apprivoisaient le renard et le dressaient à la chasse. Les paysans des Pyrénées domptent l'ours et lui apprennent à danser.

Un autre voisin non moins incommode que le serpent et le jaguar, c'est le *jacaré* (caïman). Son industrie s'exerce le long des rivières qu'il remonte partout où s'élèvent des habitations, faisant gibier de tous les animaux domestiques, canards, oies, porcs, etc., qu'il rencontre sur le bord. Cet animal met souvent en défaut la sagacité des Indiens et des nègres aussi bien que celle des naturalistes, car il est impossible, au dire des plus fins connaisseurs, de distinguer l'espèce inoffensive (*jacaré manso*) de celle qui se jette sur l'homme (*jacaré bravo*). Sa vie aquatique et sa station horizontale présentent un singulier phénomène. Sa peau rugueuse arrête au passage les graines des plantes et le limon des mares qu'il habite de préférence. Ces graines germent rapidement dans un milieu si favorable, et il n'est pas rare de voir des touffes de végétation sur le dos des vieux caïmans qui fréquentent les endroits marécageux. Les nègres, plus soucieux du merveilleux que de la simple réalité, prétendent que certains individus portent jusqu'à des arbustes sur leur carapace noueuse (1).

La chasse au caïman est des plus malaisées, non qu'il soit difficile d'approcher cet amphibie : il suffit de se promener sur le bord d'une rivière, lorsque le soleil se montre après un orage, pour voir ces monstres allongés sur le sable et livrés au travail intérieur de la digestion dans une immobilité absolue; mais les balles s'aplatissent sur leur peau, il n'y a guère que le défaut de l'oreille où elles puissent pénétrer. Dès que l'animal se sent atteint, il se précipite dans l'eau en faisant une cabriole et en poussant un sourd mugissement. Si le coup a bien porté, on le voit bientôt reparaître inerte au milieu de la rivière, couché sur le dos. La mort d'un jacaré est une fête pour la plantation. Un plongeur va lui passer une corde sous les épaules, et tous les négrillons, se mettant à la file, le remorquent jusqu'à ce qu'on arrive à un arbre ou à un poteau. Là on hisse le monstre. Dès qu'il est suspendu, quelques-uns des plus intrépides s'approchent et essaient de grimper sur lui; mais très peu osent se risquer. Quand la bande l'a suffisamment contemplé, on se met en devoir de l'écorcher. La peau lisse du ventre sert à fabriquer des

(1) Il va sans dire que ces touffes ne sont autre chose que des mottes de terre qui peuvent disparaître du jour au lendemain sauf à être remplacées par d'autres.

pantoufles très élégantes. La queue est un régal pour les nègres, et probablement aussi pour beaucoup d'individus de la basse classe, malgré une odeur de musc très prononcée.

Si l'on en croit les gens du pays, il paraîtrait que les hommes de couleur ne sont pas les seuls à convoiter ce morceau, et que le jaguar ne dédaigne pas d'y goûter quand l'occasion se présente. Seulement, il faut l'avouer, le tigre se montre dans cette occasion moins barbare que l'homme. Celui-ci sacrifie l'animal tout entier, prend le morceau qu'il convoite et abandonne le reste aux *urubus*. Le jaguar trouve moyen de satisfaire aux exigences de son appétit tout en laissant la vie sauve à la victime. Rien de plus simple du reste que sa manière de procéder. Connaissant les heures que le jacaré consacre d'ordinaire à la sieste, il va s'embusquer dans les hautes berbes qui bordent le sable de la rivière, examine à loisir la position du saurien et se place en conséquence. Tout à coup on voit au milieu d'un tourbillon de poussière le caïman bondir en sursaut et plonger dans le fleuve. Une traînée de sang indique seule le dénoûment, car, aussi prompt que l'éclair, le tigre a déjà disparu sous bois. Malgré ce qu'on raconte à ce sujet, comme les vertèbres caudales, très fortes chez ces amphibies, ne se laissent pas facilement entamer, même par des dents de jaguar, j'inclinerais à croire que ces morsures ne peuvent être faites que dans le jeune âge, et que ce sont le plus souvent les vieux alligators eux-mêmes qui se régalent ainsi aux dépens de leur postérité. Tout le monde sait que ces monstres sont peu scrupuleux à l'endroit de leurs semblables, et que l'instinct de la paternité est complétement nul chez cette race.

On peut dire en somme que le caïman est peu à craindre. Il ne devient dangereux que pour les baigneurs imprudens. Sur le sable, il se traîne assez péniblement, et sa raideur est telle qu'il ne peut se retourner qu'en exécutant un mouvement complet de rotation. Ses pattes, façonnées pour la nage, se refusent à la marche et ne l'aident que difficilement. Il vit d'ordinaire de poisson; mais il ne néglige pas le gibier des bois. La premiere fois que je remontais les rives du Parahyba, surpris de ne rencontrer aucun de ces amphibies, je témoignai mon étonnement au guide.

— Rien de plus facile que de contenter le *senhor*, reprit mon cicerone avec un sourire d'orgueil, et, donnant un léger coup de pied à un œuf qui se montrait sur le sable, il en fit sortir un petit caïman plus gros que nos lézards, et qui fit mine de se diriger aussitôt vers la rivière. Comme je me disposais à le saisir, il s'arrêta pour me montrer sa gueule et chercher à mordre mes doigts. J'avais peine à comprendre qu'un tel animal pût sortir d'un œuf. Il avait deux ou trois fois la longueur de la coque où il était enroulé sur lui-même.

— Et où sont les gros? dis-je à mon guide quand j'eus fini avec les petits.

— Les gros ne sont pas loin non plus; ils nous voient sans que nous les apercevions; mais je vais les forcer à montrer le nez. — Et il se mit à viser un gros *papagaio* (perroquet), perché sur un des arbres qui bordaient le fleuve. Le coup partit, et je vis l'oiseau dégringoler de branche en branche. Il avait à peine atteint le niveau de l'eau que deux ou trois grosses têtes de caïmans s'élevèrent pour saisir cette proie.

Tels sont les hôtes de la forêt les plus remarquables par leur force ou par les dégâts qu'ils causent aux plantations. Il n'y a rien à dire des timides et inoffensifs rongeurs et herbivores qui leur servent de pâture : ils sont bien connus; ajoutons seulement, à l'adresse des disciples de saint Hubert, que les sangliers et les cerfs (*veados*) fourmillent dans les bois vierges du Brésil. Le lièvre y est représenté par l'agouti, et je ne crois pas que les habitans aient perdu au change. Ils ont de plus que nous le tapir, le tatou, la sarigue, etc. On peut recommander la chair de ces derniers, qui est réellement exquise. Dans les *campos* du sud, les *gauchos* poursuivent de leurs *bolas* le *nandú*, espèce d'autruche plus petite que celle d'Afrique, mais non moins agile que les chevaux et les bœufs sauvages. Généralement ces animaux sont d'une taille moins élevée que ceux de l'ancien monde. Ils ont une chair plus savoureuse, mais peut-être aussi plus coriace. C'est absolument le contraire des fruits, qui sont généralement trop doux et trop sucrés. L'humidité et la chaleur ont changé la pulpe en mélasse, et le palais européen y cherche en vain l'acidité rafraîchissante des fruits de nos vergers. Il n'y a rien à dire non plus des innombrables légions d'oiseaux qui animent les solitudes des forêts vierges. Il n'est pas une Parisienne qui n'ait jasé avec un ara, un cacatoès ou une perruche, et on ne trouverait pas un musée de province qui ne possède sa collection d'oiseaux mouches, fleurs vivantes qui semblent résumer toutes les merveilles des tropiques. La plus importante de ces tribus ailées est sans contredit celle des vautours. Tous les animaux de cette immense famille se font remarquer par leur tournure gauche, leur cou presque pelé, leur robe plus ou moins noire, leur bec long et crochu et certaine atmosphère de vermine qui semble suinter de leurs plumes. Le plus célèbre d'entre eux est l'*urubú*, dont nous avons déjà parlé (1).

Cependant, malgré le nombre et les appétits de ces terribles hôtes des solitudes, condors, tigres, boas, chats sauvages, caïmans, ce n'est pas en eux que l'on doit voir les plus grands obstacles à la

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet 1863.

colonisation. Enfans du désert, il leur faut les grands bois, les retraites profondes; ils reculent d'eux-mêmes devant le vide que le feu du colon agrandit chaque jour. Le véritable fléau de la forêt vierge, celui qui après les miasmes fiévreux cause le plus de tort aux défrichemens naissans, ce sont les invasions de ces myriades d'animalcules qui remplissent à la fois l'air, le sol et la forêt, et auxquels nul être ne peut échapper. Sans essayer un dénombrement impossible, nous nous bornerons à montrer les principaux en donnant la préséance au plus petit, qui est en même temps le plus célèbre de tous. Pour peu qu'on soit observateur, on n'est pas longtemps sans remarquer que certains noirs ont perdu les dernières phalanges des orteils. Celui qu'on interroge sur la cause de cette disparition répond invariablement : — *He bicho* (c'est l'animal). — Une telle réponse redouble la curiosité au lieu de la satisfaire, et l'on demande quel est cet animal. Étonné à son tour que la phrase paraisse insuffisante, l'interlocuteur se décide à y ajouter un troisième mot : — *Bicho dos pes* (animal des pieds).

— Mais comment est cet animal?

— *Não sei, senhor*

Ici se termine le dialogue. Le noir a épuisé sa science, et il serait inutile d'insister, libre au voyageur de faire des conjectures sur cet animal impossible, en attendant de plus amples explications, qui d'ailleurs ne tarderont pas à venir.

A quelques jours de là, ayant occasion de passer une nuit sous un *rancho* ou dans une *venda*, le voyageur sent des picotemens aux pieds comme s'il s'agissait d'une petite épine. Il prie une âme charitable de vérifier et de procéder à l'extraction (il faut bien se garder surtout de s'adresser à un blanc ou à un homme libre), et l'opérateur montre bientôt un point noir au bout d'une épingle. En même temps deux énormes rangées de dents blanches s'ouvrent au milieu de leur cadre d'ébène, et le patient entend répéter la formule qu'il connaît déjà : *He bicho*. Il tire alors sa loupe de l'étui de voyage, non sans un certain hochement de tête; mais il ne tarde pas à se convaincre que le noir disait vrai : il a sous les yeux un véritable insecte, avec antennes, pattes, suçoir, thorax et abdomen. C'est le fameux *bicho dos pes*.

Le *bicho*, que Linné a si heureusement appelé *pulex penetrans* (puce pénétrante), est tout simplement, comme son nom l'indique, un animalcule du genre puce, de dimensions tellement réduites qu'il est à peine visible à l'œil nu. Cette taille microscopique lui permet de s'introduire sous l'épiderme, où il trouve à la fois un gîte, des provisions inépuisables et une douce température pour faire éclore ses œufs. Ces œufs, qui à la loupe ont l'air de petits haricots, sont

contenus dans une poche blanche que l'animal file aussitôt après son introduction. Cette poche n'enveloppe d'abord que la partie moyenne du *bicho*, et offre alors l'apparence d'une zone blanchâtre terminée par deux points noirs qui représentent l'un la tête, l'autre l'extrémité de l'abdomen; ce dernier disparaît aussi bientôt, et au bout de quelques jours la poche atteint le volume d'un petit pois et enveloppe le *bicho* tout entier. Une petite dépression au milieu, terminée au fond par un point noir, indique la tête.

Les esclaves, allant toujours nu-pieds et ayant par conséquent l'épiderme excessivement dur, ne s'aperçoivent guère de la présence du *bicho* qu'au bout de plusieurs jours, lorsque la poche abdominale, grossissant sans cesse, force les chairs à s'écarter, et par suite provoque l'inflammation. Avertis alors par la douleur, ils retirent l'animal avec la pointe d'une épingle ou d'un couteau. J'ai vu une fois une jeune négresse armée d'une énorme cheville en fer et travaillant le pied de sa grand'mère comme un maréchal-ferrant travaillerait le sabot d'un cheval. Il est vrai que l'épiderme de la pauvre vieille femme était tellement durci par les ronces et les cailloux qu'on pouvait enfoncer de plusieurs millimètres sans atteindre le vif. Souvent un opérateur maladroit perfore la poche abdominale, et laisse ainsi les œufs dans la plaie. Ces œufs éclosent ou pourrissent, et dans les deux cas augmentent l'inflammation. Après l'extraction, les noirs improvisent un pansement avec un peu de tabac, de chaux, de cendres ou de calomel; mais cette méthode, bonne pour l'épiderme ligneux du nègre, devient souvent insuffisante pour les pieds délicats des Européens. Pendant plusieurs jours, il faut visiter la plaie et la laver avec soin. J'ai cru remarquer que les colons étaient plus sujets à l'invasion de ces animalcules pendant la première année de leur séjour dans le voisinage des forêts vierges. Cela s'explique : d'un côté le soleil durcit l'épiderme, de l'autre on s'habitue à prendre des précautions.

Le *carrapato* (*acarus americanus*) est un autre parasite moins dangereux que le *bicho*, mais peut-être plus douloureux. C'est un acare dans le genre de celui que les paysans appellent *pou des bois*. Très avide du sang de l'homme et des animaux, il introduit son suçoir dans les chairs et ne s'en détache que lorsque, gonflé outre mesure, ses muscles ne peuvent plus le soutenir. Sa présence se révèle par une douleur cuisante et un bouton rouge à la surface de la peau, et dont il occupe le milieu. Les nègres se contentent, pour s'en débarrasser, de le saisir avec le bout des ongles et de l'extraire; mais l'animal, cramponné avec ses pattes antérieures, se laisse, comme le *bicho*, couper en deux plutôt que de lâcher prise. Ces fâcheux parasites, le *carrapato* et le *bicho*, disparaissent pen-

dant la saison pluvieuse, soit qu'ils se laissent entraîner par les torrens de pluie qui tombent alors journellement, soit que l'instinct de la reproduction ou de la conservation personnelle les fasse rentrer dans leurs nids, situés probablement dans les fentes des arbres, des pierres ou des murailles. Toujours est-il qu'on n'en voit guère de gros au retour du beau temps. En revanche, tous les buissons et toutes les feuilles des arbres sont criblés de myriades de petits *carrapatos* qui, au bout de quelques semaines, deviennent adultes et acquièrent bientôt le volume de leurs prédécesseurs. Malheur alors aux chasseurs inexpérimentés qui entrent dans les taillis ou aux *senhoras* qui s'assoient imprudemment sur le gazon!

Malgré leur nombre et la triste célébrité qui s'attache à leur nom, le *bicho* et le *carrapato* ne sont pour ainsi dire que d'inoffensifs animalcules perdus dans ce déluge d'insectes qui, sous le nom de *burrachoudos*, *mutucos*, *carapanas*, *cupim*, *gafanhotos*, *mosquitos*, *maribundos*, *baratas*, *formigas*, etc., emplissent la péninsule brésilienne de leurs redoutables légions. Les bords des fleuves, le voisinage de l'Atlantique, les contrées marécageuses, sont pour eux autant de centres de prédilection. Comme pour les plantes, on peut dire que chaque région a sa faune ailée caractéristique. L'immense bassin des Amazones en montre à la fois tous les échantillons, depuis l'imperceptible *bicho dos pes* jusqu'à ces araignées monstrueuses dont la vue inspire autant de dégoût que d'effroi. Le nom de *terre des monstres*, que Pline le naturaliste donnait à l'Afrique, ne pourrait-il pas s'appliquer plus justement à ces brûlans estuaires de l'équateur dont le limon noir et putride semble faire sortir la vie du bouillonnement même de ses effluves? Rien de plus varié et de plus étrange que ces myriades d'insectes fourmillant sous vos pieds ou bourdonnant dans l'espace. Le voyageur qui tombe tout à coup au milieu de cette sauvage nature ne sait d'abord ce qu'il doit le plus admirer des splendeurs végétales ou des merveilleux animalcules dont le nombre ne peut être comparé qu'à celui des grains de sable qui recouvrent les rivages de l'Océan; mais bientôt les aiguillons acérés qui s'enfoncent dans les chairs le rappellent brusquement à des idées moins riantes. Comme les oiseaux de proie, avec lesquels ils offrent plus d'un trait de ressemblance, les parasites à suçoir ou à mandibules peuvent se diviser en deux groupes également redoutables. Les uns, tirant leur énergie de la chaleur seule, attendent que l'atmosphère soit embrasée avant de chercher fortune au dehors, et se montrent d'autant plus acharnés sur l'épiderme de leur victime que le soleil est plus ardent. Les seconds ne sortent de leurs retraites qu'aux premières ombres du crépuscule et font leur chasse dans les ténèbres. D'une couleur plus sombre que les premiers, ils les éga-

lent par leur nombre et la violence de leurs aiguillons. Leurs yeux, d'une grosseur démesurée, expliquent leurs habitudes nocturnes et l'instinct qui les porte à fuir le jour. Dans mes heures d'insomnie, je me suis souvent amusé à étudier l'effet que produit la lumière sur ces animaux. A peine la bougie est-elle éteinte que des légions de gros insectes plats, sortis de toutes les fissures des murs, des portes et du plancher, se promènent dans votre chambre, sur vos meubles et jusque sur votre lit. Le bruit d'une allumette les fait disparaître avec une promptitude merveilleuse. C'est à peine si vous avez eu le temps d'entrevoir des ombres grises ou noires s'évanouir le long des murs. La première fois que je me vis le jouet de ces apparitions insaisissables, je fus longtemps avant de reconnaître le signalement de mes visiteurs. Après plusieurs essais inutiles, j'imaginai de placer à terre, sur le bord de mon lit, quelques miettes de *rosea* (biscuit), dont ces bêtes sont très friandes; par-dessus je posai une planche que je soulevai légèrement par un bout à l'aide d'une corde, et je soufflai ma bougie. Quelques secondes après, dès que je compris, à certain bruissement, que les maraudeurs étaient à l'œuvre, j'abandonnai le fil. La planche, tombant de tout son poids, atteignit une douzaine de délinquans, et je vis que j'avais affaire à des blattes. Malheureusement pour le colon, tous les diptères n'ont pas le nerf optique aussi sensible à la lumière. Pendant les nuits chaudes de l'été, quand on laisse les portes et les fenêtres largement ouvertes pour respirer à l'aise la fraîcheur du dehors, on aperçoit, au bout de quelques minutes, que la lampe est voilée par des myriades de maringouins; en même temps un bourdonnement assourdissant envahit la salle. Impossible de goûter un instant de sommeil à moins d'être abrité par un moustiquaire. Cette précaution elle-même n'est pas toujours suffisante, car quelques-uns de ces animalcules sont si ténus qu'ils parviennent à passer à travers les mailles de la gaze. Cette facilité qu'ont certaines de ces bestioles à traverser les tissus tient même parfois du prodige. Un colon allemand de Rio-Janeiro me racontait un jour avec une parfaite bonne foi qu'il avait vu des fourmis naître spontanément dans les fromages qu'il préparait. Sa croyance se fondait sur ce qu'après avoir en mainte occasion ficelé une serviette autour d'un pot de lait caillé, il avait trouvé le lendemain ses provisions envahies par ces fourmis microscopiques, preuve évidente qu'elles venaient de naître. Me voyant hocher la tête à son récit, il se piqua d'honneur et m'offrit de répéter l'expérience devant moi. J'acceptai, à la condition toutefois qu'il placerait son pot dans un vase contenant un peu d'eau. Il va sans dire que le lendemain le fromage était intact; seulement l'eau du vase contenait une assez grande quantité de cadavres de fourmis de toutes

les grosseurs. Dans le nombre se trouvaient quelques-unes de ces fourmis microscopiques qui, les jours précédens, ne rencontrant pas de liquide, pénétraient à travers le tissu de la serviette.

Cette précaution est la seule efficace quand on veut préserver quelque chose des ravages des fourmis. Rien de plus destructeur que cet animal : il se glisse dans les malles, court sur les assiettes, se loge dans les meubles, dévore les livres, le linge, les provisions. A certaines époques, dans bien des contrées, on voit tout à coup hommes et bêtes quitter le logis et s'enfuir en toute hâte comme devant un ennemi invisible. C'est une tribu de fourmis qui s'avance en colonne serrée, dévorant tout sur son passage. Quelques oiseaux escortent les voyageuses, mais seulement sur les flancs et les derrières de l'armée, becquetant les retardataires ou celles qui sortent des rangs. Ces migrations, qui rappellent celles des lemmings sur les bords de la Mer-Glaciale ou des sauterelles en Afrique, n'ont pas encore été expliquées jusqu'ici. La multiplication de cet insecte est si rapide, ses retraites si inaccessibles, l'association si fortement organisée et ses mandibules si audacieuses, que l'on s'est demandé sérieusement si ce ne serait pas là le véritable *conquistador* du Brésil, et si la *fazenda* souterraine n'aurait pas raison un jour du *rancho* bâti au-dessus. Toujours est-il qu'en dépit du *formigueiro*, des incendies et des inondations, on voit chaque jour des colons se retirer devant cet infatigable envahisseur.

Comme par une sorte de bizarre compensation, ce sont ces mêmes contrées qui produisent ces brillans coléoptères qui font à si juste titre l'étonnement de tous les voyageurs. Rien de plus gracieux et de plus varié que leurs formes et les reflets qui s'échappent de leurs élytres. On dirait des pierres précieuses travaillées par des mains féeriques et illuminées des couleurs de l'arc-en-ciel. Les *senhoras* et les élégans du Para en font monter des bijoux qui ne le cèdent en rien aux plus délicates fantaisies de nos joailliers; mais c'est surtout la nuit, lorsque ces myriades de bestioles changées en étincelles vivantes se montrent tout à coup à travers les ombres qui recouvrent la campagne, que la nature australe apparaît dans toute sa magnificence. Ces lumières, qui tour à tour s'éclipsent ou tourbillonnent en spires fantastiques au milieu du calme de la forêt et sous les imposantes constellations du ciel antarctique, impriment au paysage un caractère grandiose qui subjugue l'âme. Mille bruits divers chuchotent un langage mystérieux qui semble la grande voix de l'infini. Faisant alors un retour sur lui-même, l'esprit inquiet se demande qui sortira vainqueur de ce duel formidable que le génie de l'homme a tenté d'engager avec les forces aveugles et brutales de la nature américaine.

L'histoire des Nord-Américains semblerait promettre la victoire à la civilisation; mais je doute que cette victoire soit jamais complète dans le continent austral. La péninsule du nord a deux avantages qui feront toujours défaut à celle du sud : le voisinage des fortes races septentrionales et le retour périodique d'un hiver rigoureux. C'est de Hambourg, du Havre et de Liverpool que partent les émigrans, et le trajet n'est que de quelques semaines pour New-York, tandis qu'il faut quelquefois plusieurs mois pour aborder au Brésil. Le colon recherche avant tout une traversée courte, un pays où il soit certain de retrouver sa langue et des compatriotes, enfin une terre qui lui rappelle le sol natal. Les nations latines, qui ont jusqu'ici presque exclusivement peuplé l'Amérique du Sud, ne sont pas douées de cette énergie prolifique qui déborde chez les peuples germaniques. Les familles sont peu nombreuses. La douceur du climat pousse moins à l'émigration. D'un autre côté, on ne rencontre pas dans les plaines situées sous l'équateur cette alternance de saisons qui, ramenant un froid vif, excite les organes au travail. La fibre européenne se ramollit à la longue dans cette atmosphère d'eau et de soleil. L'activité cérébrale se ralentit à son tour. En un mot, tout conspire pour incliner à la nonchalance des races portées à la vie contemplative et habituées à compter outre mesure sur une Providence qui doit prendre soin de toutes ses créatures.

Faisons maintenant la part de la forêt. En aucun pays peut-être elle ne se montre aussi sévère pour l'homme. C'est une marâtre aussi redoutable dans ses rigueurs que caressante pour les plantes et les animaux qu'elle féconde dans son sein et qu'elle protége dans ses mystérieuses retraites. Aussi, malgré ce double courant européen du nord et de l'est que nous avons déjà signalé, et qui chaque jour apporte de plus en plus sur la terre américaine l'énergie anglo-saxonne et la séve germanique, doutons-nous de la colonisation complète et surtout rapide de la péninsule australe. Les régions de l'extrême sud, qui seules possèdent un climat tempéré, se trouvent un peu éloignées des côtes d'Europe, et à partir du capricorne, en remontant vers le nord, la nature semble accumuler à plaisir toutes les difficultés qui éloignent l'homme, forêts inaccessibles, rivières profondes, marécages empestés, fièvres mortelles, bêtes féroces... Si donc on peut prévoir que dans un avenir plus ou moins proche le bord oriental de la Plata sera livré à l'activité germanique, on peut dire aussi, je crois, avec autant de raison que le vaste bassin des Amazones, qui fournirait aux besoins et à l'alimentation de cinq cent millions d'hommes, n'aura encore pendant de longues années d'autres colons que les Indiens, qui viennent troquer contre de la *cachaça* ou des cotonnades bariolées leur maigre récolte de salsepa-

reille, de vanille ou de caoutchouc. Longtemps encore les caïmans sillonneront les fleuves en compagnie des pirogues, et les républiques de fourmis se disputeront le sol comme aujourd'hui. Ces immenses solitudes ne seront guère troublées qu'à de rares intervalles par un naturaliste d'outre-mer venu à la recherche d'une collection d'insectes ou de quelques grappes d'orchidées.

Néanmoins il serait peut-être imprudent d'affirmer une impossibilité absolue d'exploitation du territoire occupé par les forêts vierges. Le peuple colonisateur par excellence, le Nord-Américain, eut l'idée, il y a quelques années, d'appliquer son indomptable énergie à la culture de cet incomparable jardin. On se rappelle le célèbre voyage d'exploration du lieutenant Herndon et les conclusions de son rapport; mais la jalousie portugaise s'émut à ces révélations et veilla plus que jamais à l'entrée de ses rivières. L'activité fiévreuse du *Yankee* effraie le paisible Brésilien, et il aime mieux encore murer ses richesses inutiles que de les voir prospérer aux mains d'un voisin si turbulent. Quant aux gens de couleur, qui s'enorgueillissent de leur ascendance ibérique, j'ai assez démontré, dans une précédente étude (1), qu'ils sont complétement incapables de comprendre la tâche que leur position et leur origine sembleraient leur assigner. Nés dans le pays, ils n'ont, il est vrai, rien à redouter des effets du climat; mais on croirait, à les voir à l'œuvre, que cet avantage physique n'a été obtenu qu'au détriment de leur énergie morale. Loin de rappeler quelque chose de cette ardeur qui inspira tant de faits héroïques à leurs ancêtres, ils semblent ne connaître de la vie que l'indolence indienne. Du reste, au milieu d'une existence si facile, où puiseraient-ils l'idée de labeur? et où trouver le point de départ de la civilisation, si ce n'est dans la lutte que les exigences sans cesse renaissantes de la vie engagent chaque jour contre une nature inerte ou ennemie? Aussi croyons-nous que le seul moyen à mettre en pratique pour l'exploitation sérieuse de cet immense bassin serait d'ouvrir les embouchures de tous les fleuves à l'initiative des déshérités du vieux monde; mais, je l'ai déjà dit, l'ambition remuante de la grande république du nord inquiète la monarchie du sud. Il faut bien avouer également que, malgré les maximes de l'Évangile et les vérités économiques les mieux établies, c'est encore l'étroit esprit de caste et de tribu qui préside aux relations des peuples, et les descendans des *conquistadores* n'ont rien sous ce rapport à envier aux peaux-rouges.

ADOLPHE D'ASSIER.

(1) Voyez la *Revue* du 1er juin 1863, *le Rancho*.

LA

BAGUE D'ARGENT

SECONDE PARTIE (1).

V.

Mme d'Espérilles n'était pas éloignée de croire que depuis quelques jours tout avait changé dans le monde. A l'âge qu'elle avait, nous aimons naturellement la vie, mais ce n'est que l'éveil du cœur qui nous apprend le charme de vivre. Tout entière à ses étonnemens, Lucy ne pouvait s'imaginer qu'il y eût toujours eu tant et de si douces choses dans un rayon du soleil de juin. Volontiers elle eût cru que Dieu, Julien Dégligny l'aidant, les y avait mises exprès pour elle. Beau moment de l'année et de la jeunesse où nos âmes sont libres et sereines, où l'on dirait que notre sang va fleurir!

La jeune femme pourtant, dans sa prudence instinctive, avait peur que cette joie facile et pleine, qui le jour lui versait l'ivresse des pensées et la nuit celle des rêves, ne l'entraînât à quelque aventure qui ne se peut prévoir. Elle se souvenait d'un mot de sa tante, qui lui disait autrefois que, pour tous les biens que les hommes par le mariage apportent aux femmes, celles-ci ne leur doivent pas un atome de reconnaissance. Lucy, en pensant à Julien et en regardant son mari, comprenait vaguement quelle pouvait devenir l'étendue de son ingratitude. Cette pensée la faisait tout à la fois sourire, rougir et trembler. Elle se rassurait en embrassant sa fille et

(1) Voyez la première partie dans la *Revue* du 15 janvier.

lui promettait tout bas de ne point faire de folies; puis elle retournait aussitôt à ses seules préoccupations, arrangeant et dérangeant cent fois dans son esprit de vingt ans, qui ne laissait point par presque tous les côtés d'être fort sûr, ce qu'elle voulait garder à ses devoirs et donner à son bonheur.

Ce fut pour elle un sujet de longues méditations que de déterminer si elle devait consentir à revoir Julien dans le jardin attenant au cimetière; mais où donc eût-elle pu le voir? Certes l'endroit était au moins étrange et lui faisait un peu peur; « mais, se disait-elle dans son entière candeur, quel mal y ferons-nous tous les deux? » Et cependant elle hésitait encore. Enfin il lui vint une idée dont elle s'applaudit fort. Est-ce qu'elle ne se sentait pas des intentions pures? est-ce qu'elle n'était pas assurée de les faire partager à Julien Dégligny? Et comment les habitans de ces tristes lieux, qui les verraient de loin, pourraient-ils être offensés de la vue de deux jeunes cœurs qui allaient s'aimer devant eux d'un si sage amour? Le respect même qu'on leur devait, toujours invoqué par elle à propos, ne lui servirait-il pas à réprimer les ardeurs de Julien, si par impossible il s'oubliait?

Ce n'était pas tout : Lucy pensait encore que sa tante était bien près de là, et elle ne renonçait pas à croire que cette chère tante veillait sur elle; puis elle ne pouvait se défendre d'aimer ce jardin, cette allée de tilleuls, ce berceau si discret. Elle éprouva quelque humeur contre Julien la première fois qu'il l'y rejoignit en voyant qu'il ne comprenait pas tous les avantages qu'on pouvait tirer d'un si sûr abri, et qu'au contraire il les compromettait. Le pauvre Julien était beaucoup trop paré. — Regardez! lui dit-elle avec une petite moue railleuse, je suis vêtue de noir, moi; ne quitterez-vous pas ce beau gilet blanc?

Il promit de le quitter. La jeune femme l'en remercia d'un signe, et lui apprit que depuis la mort de sa tante elle avait toujours eu coutume de venir chaque semaine une fois visiter sa tombe jusqu'au moment où certaine poursuite opiniâtre, et dont elle ne voulait plus parler, lui avait fait craindre de s'aventurer si loin de sa demeure. La pauvre tombe aurait bien fait foi du contraire dans l'état d'abandon où elle était; mais Lucy débita sans hésitation aucune ce petit mensonge, car elle se croyait sûre de la connivence de la morte, dont l'humeur indulgente ne faisait jamais difficulté autrefois de prêter la main à ce qui était utile. — Or ce mensonge avait son utilité manifeste. Par lui se trouvaient naturellement convenues et sans plus de débats les rencontres de Mme d'Espérilles et de Julien. Ce jour-là fut gai comme ces premières heures épanouies où deux amans tiennent enfin et arrangent leur bonheur. Julien, tout en ex-

tase, contemplait Lucy d'un œil humide; Lucy regardait Julien. Il lui paraissait de tous points charmant. Elle se mit à songer à la peur ridicule qu'elle avait eue si longtemps qu'il ne fût d'un autre monde qu'elle. La fantaisie lui vint de le faire parler pour l'éprouver une dernière fois. Ce n'était pas chose aisée, car il était trop heureux pour ne point désirer de se taire. Enfin il céda, il parla. Lucy en était ravie.

Comme elle portait les yeux sur ses mains tandis qu'il continuait de causer, curieuse de savoir s'il les avait belles, elle y aperçut un objet qui la troubla tout à coup : c'était l'anneau fort bien travaillé, en filigrane d'argent, qu'il avait à la main gauche, justement au doigt annulaire. Julien vit qu'elle le regardait et voulut retirer sa main, mais elle s'en saisit vivement, et d'un ton qui ne souffrait point de réponse évasive, lui demanda d'où lui venait cela. Il hésita, puis répondit en balbutiant qu'il tenait cet anneau de sa mère.

La première pensée de Lucy fut qu'il mentait. Pour lui, il en éprouvait déjà un assez grand remords; mais Mme d'Espérilles en ressentit une commotion dans tout son être, une violente contraction du cœur, et comprit tout de suite que ce qu'elle éprouvait était de la jalousie. Cependant elle réfléchit qu'elle-même, avant de sortir de chez elle ce jour-là, sûre de rencontrer Julien et de ne pouvoir défendre ses mains du contact de celles du jeune homme, elle avait par scrupule retiré son anneau de mariage. Fallait-il donc supposer que Julien eût moins de délicatesse, et qu'il eût osé se parer dans leur rendez-vous du souvenir d'un ancienne maîtresse? Certes non, le pauvre garçon ne mentait pas; cette bague avait bien appartenu à sa mère. Cela s'expliquait à la rigueur par le fini du travail, qui en faisait un bijou du moins assez singulier. Cependant Mme d'Espérilles eut grande envie de rire à l'idée qu'une femme qui tenait un rang dans le monde avait porté un anneau d'argent comme la fiancée d'un marin. Ce léger ridicule, elle consentait bien à le pardonner à la mère de Julien, mais à le passer à celui-ci, point du tout. Après avoir rêvé quelques secondes, il lui parut qu'elle avait imaginé le meilleur moyen de faire abandonner à Julien cette déplaisante relique. « Je veux, lui dit-elle, que vous me donniez cet anneau qui vous vient de votre mère. »

Julien obéit; d'abord il rougit jusqu'aux yeux et faillit un instant pleurer de honte, mais enfin il obéit. Quand il eut tiré à demi l'anneau de son doigt, il s'arrêta pourtant. Ah! si Mme d'Espérilles avait connu la véritable provenance de ce qu'elle nommait tout bas une relique! C'en était une en effet. Le sang d'un cœur s'y était attaché, les traces eussent dû en être visibles encore. Cette relique était le présent d'une pauvre fille dont nous avons dit quelques mots et que Julien avait cruellement abandonnée. Il n'y a pas de

plus simple histoire. La délaissée s'appelait Jeanne. Elle avait de doux yeux, un frais visage, et un rire plein et sonore qui rappelait le sifflement éclatant des merles. Lui, il ne laissait point d'être ordinairement fort grave auprès d'elle; il représentait la sagesse complaisante, qui se ploie sans efforts aux jeux des enfants, et de fait il avait souffert deux ans entiers que Jeanne l'adorât et il n'était pas bien sûr en secret de ne pas le lui rendre. Elle passait le temps à lui dire mille folies en de longs babillages qui ne finissaient point. Il s'y glissait bien quelques mots qui boitaient un peu, ce qui ne leur ôtait pas la grâce. Jeanne lui jurait à tout propos de l'aimer toujours et lui demandait d'en jurer autant. Il trouvait le moyen de ne pas répondre, elle croyait qu'il consentait à tout; la pauvre fille était aux anges. Tout cela se passait le plus souvent dans de grandes promenades aux champs, au bord d'une source, à l'orée d'un bois, et Jeanne, au beau milieu de ces sermens, s'interrompait en apercevant une fleur et courait la cueillir. Un jour que Julien avait bien garni sa bourse, les deux amans s'en étaient allés ainsi jusqu'à la mer. C'est là que Jeanne avait acheté d'un matelot ces deux anneaux de filigrane d'argent. Elle en avait donné un à Julien et n'avait pas manqué de garder l'autre.

Depuis, et le lendemain même du jour où il avait rencontré Mme d'Espérilles devant le ruisseau débordé, Julien avait quitté sa maîtresse. Il l'avait quittée pour ce qu'il regardait alors comme des visions insensées, pour une absurde espérance qui n'avait pas même encore de forme sensible, pour ce qui était moins que l'ombre d'une chimère. Est-ce qu'il pouvait désormais perdre du temps à écouter les éclats de rire de Jeanne? Il voulait du moins la liberté de ses rêves. Et cependant il n'avait jamais cessé de conserver par habitude à son doigt ce souvenir des jeunes amours, bien qu'il n'eût que trop entièrement oublié celle qui le lui avait donné. La plus simple prudence eût dû lui conseiller, le matin encore, de retirer cet anneau, que Mme d'Espérilles ne manquerait point de voir; mais l'idée ne lui en était pas venue. En ce moment, il se dit avec tristesse que depuis un an il ne lui était pas arrivé trois fois de songer à Jeanne, et que, s'il y songeait à présent, c'était la faute de Lucy. — La voici, lui dit-il en lui tendant la bague; mais vous ne la porterez point?

Lucy lui répondit en souriant qu'elle n'en avait nulle envie; puis elle se mit à faire tourner la relique entre ses doigts, et au bout d'un instant de silence elle demanda doucement à Julien s'il avait perdu sa mère depuis longtemps, et s'il l'avait beaucoup regrettée. Il rougit encore. Ce mensonge, trop soutenu, commençait à lui coûter cher. Ce fut d'une voix sourde qu'il répondit que sa mère était morte depuis trois ans. — Et votre père? lui dit Lucy. — Depuis

deux ans, répondit-il. Mme d'Espérilles était devenue pensive. — Ils devaient bien vous aimer tous les deux, murmura-t-elle.

Elle songeait à sa fille, à sa chère Lucette, la seule joie qu'elle eût autrefois au monde avant... Tout d'un coup elle se prit à considérer Julien d'un air attendri. — Comment étiez-vous, lui demanda-t-elle, quand vous étiez un petit enfant?

Il la couvrit d'un regard enflammé et s'écria qu'elle le savait bien, qu'elle l'avait vu enfant la veille encore, et que ce n'était que depuis qu'elle l'aimait qu'il était un homme.

Et tout de suite il lui prouva bien la vérité de ce changement dont elle était la cause par la véhémence qu'il mit à le lui peindre. Il lui dit qu'avant de la connaître il ne se connaissait point, que toujours il s'était cru né pour aimer, mais que ce mot-là, qui excitait naguère en lui des tressaillemens de vague espérance, ne lui semblait plus assez fort et qu'il voudrait en inventer un autre pour peindre ce qu'elle lui faisait sentir. Il lui raconta ses souffrances d'autrefois, quand il était persuadé que jamais il n'arriverait jusqu'à elle, et ses joies d'à présent, traversées d'épouvantes qui en rendaient le mouvement aussi violent que ses souffrances mêmes. Il lui déclara brusquement que s'il la perdait maintenant, il en finirait sans hésiter avec la vie, qu'au surplus il n'aurait pas besoin alors de se tuer pour cesser de vivre. Il était pâle et tremblait. Lucy l'écoutait avec un grand mélange d'ivresse et de peur. Ce qu'il lui disait était bien fait pour lui remuer le cœur, et elle ne s'étonna point d'en être si émue; mais elle pensait qu'elle aurait beau faire, que jamais elle ne serait capable de lui rendre moitié de tant d'amour. Elle sentait déjà fuir sous ses pieds ce terrain de la passion où il l'avait amenée, et pensait dans son embarras que sans doute elle n'était point née comme lui pour aimer, ou que c'était pour aimer d'une façon bien moins sérieuse. — Laissons cela, lui dit-elle. Pourquoi parlez-vous de vous tuer? Vous me faites mal.

Le jeune homme se tut, mais Lucy vit bien qu'elle l'avait blessé en lui imposant trop tôt silence. Elle avait arrêté sur sa bouche l'essor de son cœur, et la bouche en demeurait muette et pétrifiée. Elle se pencha donc vers lui et le pria de ne point lui garder rancune. — Nous en étions à votre enfance, lui dit-elle; ne voulez-vou pas me la raconter?

Mais Julien la regarda d'un si grand air de reproche qu'elle n'osa insister. — Ne remontons donc pas si haut, dit-elle, parlons d'un passé qui soit plus près de nous.

— Je n'ai point de passé, s'écria-t-il, je m'en tiens au présent, qui est si beau, et, je vous l'ai dit, je ne vis, ce qui s'appelle vivre, que depuis que je vous aime.

Lucy convint mentalement qu'il en était bien ainsi d'elle-même,

mais elle ne se souciait point de le dire. Les dernières paroles de Julien lui suggérèrent seulement l'envie de faire une certaine question perfide, que toute femme ne manquera jamais d'adresser à celui qu'elle aime. — Dites-moi, demanda-t-elle à Julien d'une voix légèrement altérée et en mettant la main sur la sienne, avant de me connaître, n'aviez-vous jamais aimé?

Julien la regarda de nouveau, puis ses yeux retombèrent sur la bague d'argent que Lucy avait laissé glisser sur ses genoux et qui brillait dans un pli de sa robe, et la jeune femme demeura tout interdite du ton calme et profond avec lequel il lui répondit : Non, je n'avais jamais aimé.

Il s'était interrogé loyalement, il était sûr de ne pas mentir.

A la vérité, Lucy n'hésita point à le croire. Ils se séparèrent; mais Mme d'Espérilles était à peine de retour chez elle que toute sorte de petits tourmens l'obsédèrent. Si contente qu'elle fût de Julien, elle aperçut dans son existence mille problèmes inquiétans. Il fallait attendre la semaine suivante pour éclaircir tous ces points obscurs et interroger Julien; mais le plus fort des inquiétudes de Lucy venait précisément de ne point savoir à quoi il emploierait son oisiveté jusque-là, car elle le soupçonnait d'être oisif, et ne se pardonnait pas d'avoir oublié de s'en enquérir. Dans cette incertitude, qui était presque une assurance, elle sentit le besoin de le voir fréquemment et surtout de se faire voir de lui, de l'occuper entièrement d'elle, et pendant le reste de la semaine elle demeura le moins qu'elle put à la maison, sachant bien que là où elle irait, elle trouverait le jeune homme sur son passage. Les yeux de Julien s'allumaient, en la voyant, d'un éclat si doux qu'elle se prenait chaque jour à rire intérieurement de ses ombrages et de son injustice.

— A quoi avez-vous dépensé votre temps depuis mardi? lui demanda-t-elle en s'asseyant avec lui, le mardi suivant, sous le berceau du cimetière.

— Quoi! répliqua-t-il avec surprise, ne le devinez-vous pas?

— Mais enfin, reprit-elle vivement, à quoi pouvez-vous bien songer quand ce n'est pas à moi? Où êtes-vous quand je ne vous vois pas? Ne travaillez-vous point quelquefois? Est-ce que les journées ne vous semblent pas bien longues? Que faites-vous?

Il lui saisit la main pour toute réponse et la lui posa sur ses lèvres. — Je sais ce que vous allez me dire, s'écria-t-il, ce que me dit tout le monde. Oh! pas encore! Par pitié, ne parlons pas si tôt raison!

Et, conservant cette main dans les siennes, ainsi que c'était déjà son droit et son habitude, il la déganta, sans qu'elle osât se défendre, et y mit un long baiser. Il aurait pu la voir pâlir, si l'ombre avait été moins épaisse. Ce baiser ne finissait point. La jeune

femme, revenant de la première émotion qu'il lui avait causée, laissa échapper une marque d'impatience; mais alors Julien se rendit de lui-même. — Vous me demandez ce que je fais? lui dit-il. Je ne fais rien.

— Rien! répéta Mme d'Espérilles. Ah! tant mieux! reprit-elle. Vous êtes donc riche?

Julien partit d'un grand éclat de rire.

— Alors, balbutia-t-elle, vous êtes pauvre?

— Oui, lui dit-il.

Et avec une sorte de fierté il ajouta : — Dans un an, il ne me restera pas une obole.

— Eh bien! que deviendrez-vous?

— Je ne sais, répliqua-t-il en recommençant à rire. Peut-être bien que je me tuerai.

— Encore! dit Lucy d'un accent de reproche. Quel plaisir trouvez-vous donc à parler de cela?

— Et de quoi voulez-vous qu'on parle quand on vous aime, s'écria-t-il, sinon de son amour, ou bien de mourir? Allez, tout le temps que vous m'aimerez, je ne demanderai pas mieux que de vivre.

Et il lui conta l'histoire de ses trois bourses d'or, lui assurant une seconde fois qu'il lui restait encore de quoi vivre un an.

Lucy cherchait à rassembler les idées que lui avait suggérées cette confession bizarre; mais elle se perdait dans un abîme. La pauvre enfant ignorait à peu près sa propre ruine, et ne pouvait concevoir qu'on ne fût pas riche et qu'on vît le bout de son argent. Elle pensa que son devoir lui était marqué par ce qu'elle venait d'apprendre, et qu'il serait admirable d'arracher Julien à ce médiocre état qui le faisait rire, et qui, pour elle, ne laissait pas que de l'humilier un peu. Il lui sembla même que leur rencontre dans la vie était bien mieux qu'un pur hasard, et que c'était chose arrangée dès longtemps dans les desseins de la Providence, qui l'avait mise sur la route de ce jeune homme afin qu'elle lui tendît une main fraternelle et qu'elle l'aidât à faire fortune. Seulement elle n'avait aucune lumière sur les moyens dont peut se servir un jeune homme bien élevé pour se tirer de la détresse et sur l'emploi qu'il peut faire de ses talens. Elle se promit bien de s'en informer et d'y réfléchir. Restait pour le moment l'inquiétude de ne point savoir quelles étaient les occupations de cette existence inoccupée et ce que Julien faisait, ne faisant rien. — Vous devez vous ennuyer, lui dit-elle, comme... comme je m'ennuyais autrefois. Au moins voyez-vous du monde? Avez-vous beaucoup d'amis?

— J'en aurais quelques-uns si je le voulais, dit-il, et parmi ceux-à il y en a de fort sages qui souhaitent comme vous de me voir

faire quelque chose; mais je les crains. Je ne suis bon à rien, voyez-vous. Je n'aimais qu'une seule chose au monde avant de vous connaître, et c'était ma liberté...

— Mais, reprit Mme d'Espérilles, votre père n'avait-il donc jamais songé à vous donner une profession?

— Je ne sais, répondit-il; mais ce que je sais bien, c'est qu'il avait surtout grand'peur de me voir embrasser celle qu'il avait exercée trente ans. Il me disait sans cesse que je lui ressemblais, et qu'il n'avait jamais été assez sévère envers son prochain pour faire un bon juge. Ma mère penchait pour le barreau, elle aurait voulu que je fusse avocat comme tout le monde; mais d'abord je ne sais point parler...

— Ce n'est pas ce que je pense, interrompit naïvement Lucy.

Elle trouvait au fond de son cœur qu'il ne parlait que trop bien.

— J'avais aussi un ami moins sérieux et que j'aimais, reprit Julien, — il voulait parler d'Horace Raison, — mais je ne le verrai plus.

— Et pourquoi? demanda la jeune femme.

Il baissa la tête. — Ah! balbutia-t-il, je ne saurais vous dire cela.

— Et moi, s'écria-t-elle, j'exige que vous ne me cachiez rien.

— Vous l'exigez?... Eh bien! reprit-il résolûment, c'est qu'il ne gouverne point sa vie comme j'entends désormais gouverner la mienne, qu'il juge autrement que moi les femmes, et qu'il a sur l'amour des idées qui ne me plaisent point.

— Est-ce que je ne sais pas bien ce que ces gens-là disent? repartit Lucy avec un air de tête méprisant; mais je savais aussi que vous ne disiez pas comme eux.

Julien demeura pensif un instant. Il songeait à Horace, qu'il évitait depuis un an, qu'il ne voyait plus, parce que, s'il l'avait vu, il n'aurait pu s'empêcher de lui faire confidence de son amour, et qu'Horace aurait reçu cette confidence avec des moqueries. Toutefois il en coûtait au pauvre garçon, pour demeurer fidèle à Lucy, d'être infidèle à Horace.

— Moi! murmura-t-il, je dis que je vous aime.

— Pourquoi donc alors m'avez-vous priée si fort tout à l'heure de ne point vous parler raison? reprit-elle. Si je le voulais pourtant! Si je me joignais à ceux de vos amis qui sont sages, et si, comme eux, je vous disais : Il faut faire quelque chose, Julien!

— Si c'était vous? Oh! à vous j'obéirais.

Jamais parole au monde n'avait attendri à ce point Mme d'Espérilles; cette marque de soumission si forte et si simplement donnée lui alla jusqu'au fond de l'âme, et deux larmes bien douces furent près de rouler sur ses joues. Elle pensa qu'en cette aventure, dont

l'imprudence eût pu lui coûter si cher, la Providence décidément la protégeait, puisqu'elle lui avait fait rencontrer en Julien cette âme virile et ce cœur féminin qui lui ouvraient à l'envi leurs trésors. Elle cessa le cours impatient de ses questions, elle n'avait plus envie d'en faire; elle se sentait bien plutôt prise du besoin de se taire, de se confesser tout bas qu'elle était heureuse, et de regarder son bonheur.

L'heure était passée où l'on vient au champ des morts, et du haut de la tonnelle on le voyait presque désert. Le soleil riait d'un éclat puissant sur ces lieux moroses, le vent s'élevait de terre, si léger qu'il effleurait à peine les arbres et les tombes. Il venait agiter jusque dans le feuillage au-dessus des deux amans les têtes embaumées du chèvrefeuille; l'air était plein de parfums, de gais murmures; l'été faisait oublier la mort, et la nature triomphait au loin sur les débris de cette foule muette qui dormait là sous la pierre, et qu'elle avait dévorée.

Dans sa douce rêverie, Mme d'Espérilles ne s'apercevait point que Julien lui avait enveloppé la taille d'un de ses bras; il laissa tomber sa tête sur son épaule. — Que vous êtes belle! lui dit-il. Vous avez des yeux qui me font croire qu'on pourrait se passer du ciel.

Alors Lucy sembla se réveiller brusquement; elle se leva et fit un pas vers la porte du berceau.

— Quoi! s'écria Julien, déjà partir!

— Non, lui dit-elle. Je vais prier auprès de ma tante, de celle qui m'a servi de mère, et j'ai déjà pris tant de confiance en vous, Julien, que je vous permets de venir avec moi.

Ils descendirent dans le cimetière par le petit escalier moussu. Malgré l'heure avancée, quelques visiteurs attardés suivaient encore la grande avenue. Lucy commençait à redouter des regards indiscrets; elle regretta de s'être fait accompagner par Julien. Elle ne put même, à la vue d'un groupe assez nombreux qui venait au-devant d'elle, retenir un geste imperceptible d'alarme. Julien le vit pourtant. — Ne craignez rien, lui dit-il avec un étrange accent de tristesse; personne au monde ne me connaît, moi.

C'était justement à quoi Mme d'Espérilles pensait pour se rassurer. Elle se disait que personne ne connaissait son amant, que, le rencontrât-on même auprès d'elle, cette rencontre ne pourrait avoir de suites, et que de ce côté-là, comme de tous les autres, sa sécurité était entière. Ce n'est pas la première fois qu'elle se disait cela et qu'elle s'applaudissait naïvement pour toutes ces raisons d'être aimée par un homme qui n'était pas de son monde. Eh bien! elle fut loin à ce moment d'en ressentir le même contentement que de coutume. Elle avait démêlé quelque amertume involontaire dans la remarque de Julien; elle en ressentit une douleur poignante, et

chercha rapidement ce qu'elle ferait bien pour dissiper cette ombre sur la joie du pauvre garçon, pour lui montrer qu'elle était vaillante et ne redoutait rien de ce qui pouvait lui arriver à cause de leur amour. L'idée lui vint de faire une folie : — Julien, dit-elle, donnez-moi votre bras.

Ils s'engagèrent ainsi enlacés dans un sentier qui tournait entre les sépultures, mais il devint bientôt si étroit qu'il fallut se séparer. Au bout d'un instant, Lucy s'arrêta et dit : C'est ici ! — De quels soins la tombe oubliée s'était embellie depuis deux semaines ! Plus de ronces, plus d'herbe parasite, mais des héliotropes et des roses blanches. Partout éclatait la main d'un jardinier dont le zèle pieux s'animait de l'espoir d'un bon salaire. Mme d'Espérilles s'agenouilla. Julien eut envie de l'imiter. Il se rappelait ce que Lucy venait de lui dire, que la morte lui avait servi de mère ; puis il lui semblait que cette tombe l'y invitait et lui souriait. Il était bien loin pourtant de se douter de ce qu'elle lui devait et de quelle œuvre de réparation il était la cause !

— Julien, dit la jeune femme en se relevant, vous pouvez bien chérir ma tante, car je lui ai demandé conseil : elle me permet de vous aimer.

Ils reprirent alors le petit chemin au milieu des tombes, et quand ils furent au bout, ils songèrent à se quitter ; mais auparavant Lucy posa sa main sur l'épaule du jeune homme. — Julien, lui demanda-t-elle, est-il bien vrai que vous n'ayez jamais aimé que moi ?

Cette fois encore il mit à la regarder la même assurance qu'elle lui avait déjà vue ; puis tout à coup ses yeux se troublèrent, une violente expression d'inquiétude et de doute passa comme un éclair sur son visage, qui pâlit.

— Ah ! s'écria Lucy en riant et en le menaçant du doigt, comme je vous comprends ! Que vous voudriez bien me faire la même question, si vous l'osiez !...

Le troisième mardi était venu. C'était le dernier du mois de juin. Julien arriva de bonne heure au rendez-vous. Ce jour-là, le temps était moins pur ; de gros escadrons de nuées s'avançaient pesamment armés sur le champ du ciel, et ce vent brûlant qui faisait perler la sueur au front du jeune homme éveillait pourtant en lui des sensations délicieuses en lui rappelant l'orage qui avait été la cause première de son bonheur un peu plus d'un an auparavant. Il entra comme toujours par le cimetière, et il entreprit d'en faire le tour en suivant la bordure de sycomores dont il est encadré. Tout en marchant, il aperçut derrière les arbres une rangée de tombes qui le frappèrent. Elles avaient un cachet particulier de tristesse légère, une face tout unie sans ornemens et comme un caractère discret à travers le feuillage qui les voilait à demi. Julien s'appro-

cha. Ces tombes singulières ne portaient rien qu'un prénom : « à Constance, à Sylvie. »

Elles n'avaient pas eu de nom, elles n'avaient fait que passer, fantômes éphémères parés de vêtemens somptueux où les grelots de la folie sont attachés, beaux seins flétris avant l'âge et qui n'avaient ouvert qu'un ciel sans rêve à ceux qui les avaient aimés! C'est leur plus chère ambition à toutes, n'ayant pu marquer leur place dans la vie, que de la marquer dans la mort. Julien se souvint que la pauvre Jeanne, dont la modestie pourtant était si loin de ces splendeurs d'un jour évanouies, lui disait souvent : « Tu me feras faire un tombeau, si je meurs. » Ce souvenir lui fit un peu de mal et le ramena à celui de la bague d'argent. Il ne l'avait abandonnée à Mme d'Espérilles que par timidité, par crainte qu'elle n'en soupçonnât l'origine. C'était la seule trahison qu'il eût commise depuis qu'il était au monde. Plusieurs fois il avait demandé pardon à sa mère pour ce mensonge, et plusieurs fois aussi il avait songé à reprendre cette bague à Lucy; mais il savait bien que jamais il ne l'oserait.

Ainsi tout chargé de ce fardeau de pensées incommodes, il revint lentement à son point de départ, vers l'avenue principale. Ce fut là qu'il erra longtemps, interrogeant du regard l'entrée du cimetière. Mme d'Espérilles ne paraissait point. Est-ce qu'elle avait oublié le rendez-vous? Las d'attendre et le cœur affreusement serré, il prit le parti de se rendre au jardin abandonné et de monter au berceau.

Quelle surprise! la jeune femme y était déjà. Elle était sans doute arrivée tandis qu'il se promenait sous les sycomores devant ces tombes galantes, et il ne l'avait pas aperçue. Elle l'accueillit en battant des mains.

— J'étais là, lui dit-elle en lui montrant le treillage, je vous voyais à travers les feuilles et je m'amusais de votre chagrin, car je suis une méchante femme. Oh! j'aurais bien pu vous appeler, mais j'étais sûre que vous pensiez à moi; il ne m'en faut pas davantage.

Julien se rappela qu'il avait aussi pensé à Jeanne. Pour songer à cette bague et à celle de qui il la tenait, il avait dérobé à Lucy quelques momens du temps qui lui appartenait, qui ne devait être qu'à elle. Il en fut pris d'un si vif mouvement de remords que tout ce qu'il venait de refouler dans son cœur faillit éclater sur ses lèvres. Il se souciait bien maintenant de la bague! Il allait se trahir, s'accuser peut-être à demi-mot, ce qui eût été une grande folie; heureusement Lucy ne lui permit pas de la commettre.

— Ce n'est pas tout, dit-elle, je parie que je devine à quoi vous pensiez si gravement. C'est à ce que je vous ai dit l'autre jour au moment de vous quitter.

— Non, non, fit-il d'une voix sourde, je ne veux point penser à cela.

— Julien! ah! Julien, voyez si je suis bonne... Tenez, reprit-elle tout bas, je suis venue aujourd'hui dans le dessein de vous apprendre qu'on m'a mariée à dix-sept ans et que je n'ai pu aimer mon mari.

Elle s'arrêta et releva doucement les yeux vers Julien. Certes, en retour d'une si délicate confidence, elle s'attendait à toute autre chose qu'à ce visage de glace.

— Pourquoi, lui dit le jeune puritain, pourquoi donc avez-vous épousé cet homme, si vous ne l'aimiez pas?

Mme d'Espérilles jugea sans doute qu'une si étrange question ne voulait point de réponse. Elle se contenta d'un léger mouvement d'épaules, et, quittant Julien, qui demeurait debout, alla s'asseoir sur le banc. Il accourut tout alarmé pour l'y rejoindre. — Eh bien! lui dit-elle, que me voulez-vous donc? cette belle humeur ingrate est déjà passée?

Mais ce froid dépit n'eut point de durée, car la jeune femme était bien moins indignée que frappée et surprise de l'injustice de son amant. — Ah! soupira-t-elle, que cela vous va bien à vous autres hommes de parler ainsi!

— C'est vrai! s'écria Julien. Je conviens qu'il nous est bien plus aisé de faire aller notre cœur où il veut, et j'en suis une preuve.

Puis il voulut se mettre à ses genoux.

— Oui, reprit tristement Lucy; dites-moi maintenant que vous m'aimez. Cela doit tout réparer, n'est-ce pas? ou je serais bien difficile. A la vérité je ne sais guère pourquoi je suis blessée de ce que vous venez de me dire là, ni pourquoi vous me l'avez dit. Quant à vous pourtant, j'ai bien peur de le deviner encore. C'est que vous êtes un enfant en dépit de vos belles moustaches, un méchant enfant qui ne comprenez rien. Vous me demandez pourquoi j'ai épousé M. d'Espérilles sans l'aimer; mais pourquoi cela se fait-il ainsi dans le monde?

— Voilà justement, s'écria-t-il, ce que je n'accepterai jamais. Je partage l'avis de mon père, qui me disait souvent que la société française était peut-être la plus immorale de toutes.....

— Oh! pour le coup, fit Lucy en riant, voici de bien grands mots.

— Et quand je lui demandais pourquoi, reprit Julien, il me répondait : — C'est qu'elle a proscrit l'amour dans le mariage, c'est qu'elle a enseigné aux hommes à n'y chercher que le repos et la fortune, aux femmes que la fortune et la liberté.....

— Hélas! murmura Lucy, pour moi, ce n'est pas la liberté que j'y ai trouvée.....

— Je le vois, vous avez été malheureuse.

— Non, répliqua-t-elle vivement; j'ai reçu dans ma fille un dé-

dommagement céleste, — ma fille que vous connaissez, car vous l'avez portée dans vos bras. — Armée de ces consolations, on se soumet à tout le reste. Ah! Julien, la vie dans ses commencemens apparaît aux femmes sous des couleurs bien sévères! Certes j'avais grande raison de vous dire tout à l'heure que vous n'étiez qu'un enfant. Je suis bien plus vieille que vous, d'expérience au moins. Ma tante me répétait sans cesse que, par les lois d'égoïsme qu'ils ont établies, les hommes nous forcent à vieillir vite, et qu'ils nous font ensuite un crime de vieillir.....

— Votre tante! dit Julien en se levant, je le soupçonnais bien; c'est votre tante qui vous a mariée?

Lucy inclina la tête.

— Sans doute, reprit-elle d'un air rêveur, elle a cru bien faire. Mon mari était riche, et je ne l'étais point; il est vrai qu'il avait près de trois fois mon âge.

— Trois fois votre âge! s'écria Julien... Il revint s'asseoir auprès d'elle, le visage rayonnant d'une joie sans mélange. Soudain il la saisit entre ses bras.

— Répétez-moi que vous ne l'avez jamais aimé, lui! s'écria-t-il. Je suis sûr maintenant que vous me dites la vérité.

— Quoi! fit-elle en cherchant à lui échapper, que voulez-vous dire? Vous ne me croyiez donc pas tout à l'heure?

— Ainsi, reprit-il, les plus mauvaises coutumes ont du bon parfois. Dieu soit loué pour avoir permis que votre tante vous fît faire un pareil mariage! Quand mon père me disait...

— Ah! interrompit la jeune femme en riant cette fois de bon cœur, encore votre père! Vous dites : mon père, je dis : ma tante, quand nous voulons prouver quelque chose tous les deux. Vous voyez bien que nous sommes deux enfans qui ne savons rien par nous-mêmes. Ne causons donc point de choses sérieuses.....

— Lucy, m'aimez-vous?

— Allez, dit-elle en riant, vous êtes un sauvage; mais je vous aimerais bien comme vous êtes, si vous vouliez être sage.....

— Lucy, répéta-t-il, m'aimez-vous?

— Eh bien! oui, fit-elle d'une voix altérée, oui, je vous aime.

— Lucy! reprit Julien, ne m'avez-vous pas dit la première fois que je vous ai vue que votre mari depuis longtemps était malade? Et si vous deveniez.....

— Taisez-vous! s'écria Mme d'Espérilles en se dégageant par un violent effort de l'étreinte de son amant. Puis elle demeura un moment le regard fixe, tremblant de tout son corps aux visions qui se levaient devant ses yeux; mais ce cœur léger n'était point fait pour des mouvemens si tumultueux. Les égaremens de la passion qui mettent des choses si hardies aux lèvres de ceux qu'elle remplit

et qu'elle inspire pouvaient l'épouvanter une seconde, mais non la troubler bien longtemps.

— Mon Dieu, répliqua-t-elle avec impatience, ne pouvez-vous donc vous contenter de ce que vous avez? Je ne deviendrai point... ce que vous dites. Et si je le devenais!... Mais avant de parler d'un pareil sujet vous auriez bien fait de regarder autour de vous. N'oubliez pas où nous sommes!

Tout cela se passait entre eux le vingt-cinq du mois de juin.

VI.

MADAME D'ESPÉRILLES A JULIEN DÉGLIGNY.

1er juillet.

Julien, Dieu m'a punie! Ce cimetière m'a porté malheur! Ma fille et moi, nous sommes ruinées! *Il* est mort!

JULIEN DÉGLIGNY A MADAME D'ESPÉRILLES.

10 juillet.

Que Dieu soit doux à celui qui est mort! Pour vous, pleurez-le, et ne craignez point de me dire que vous le pleurez. Je ne lui envierai pas vos larmes; mais lorsque vous avez cessé de pleurer, que faites-vous, Lucy? Est-ce que je peux continuer une heure de plus à ne pas le savoir? Je suis passé cent fois devant votre maison. Ces murailles sont aveugles, sourdes, muettes; elles ne me voient, ni ne m'entendent, ni ne veulent me parler de ma vie, qu'elles tiennent captive. Le plus affreux est que je doute qu'au milieu de votre chagrin vous ayez une seule fois pensé à moi depuis dix jours. Qui nous aurait dit que nos destinées seraient tranchées si vite, et que nous serions si tôt libres de nous aimer? car vous m'aimez, car je vous aime, et maintenant vous n'avez plus de maître... Mais non! oubliez ce qui vient de m'échapper. Je n'ai pu me vaincre, pardonnez-moi. Je sens bien qu'on ne doit point parler d'amour sur une tombe qui se ferme. Je crois avoir quelque courage, et pourtant je n'ai pas eu celui d'attendre. C'était peut-être à vous de me dire : Il est temps; mais quand m'auriez-vous dit cela? J'ai bien cherché, lutté, médité. Mon cœur me conseillait de vous écrire, et c'est mon cœur aussi qui me conseillait de respecter le vôtre. Dans cette perplexité terrible, j'ai pensé qu'il ne fallait point m'en rapporter à moi-même. Écoutez ce que j'ai fait. Je suis allé trouver un ami de mon père que je ne visitais plus. On dit de lui que c'est un homme éprouvé par une passion unique dont il a perdu l'objet il y a longtemps, et qui depuis est mort au monde. Je lui ai exposé ce qui nous arrive comme une histoire étrangère que j'avais entendu conter et dont je ne pouvais lui nommer le héros; puis je lui ai de-

mandé, de l'air le plus tranquille que j'ai pu prendre, ce qu'il eût fait, s'il avait été à sa place. Alors il a souri et m'a répondu qu'il était fâché de ne point connaître ce héros qu'on ne devait pas nommer, afin de lui donner un bon conseil, — celui de passer sur sa crainte et de ne jamais perdre un moment qui peut profiter au bonheur. Vous voyez bien qu'il m'a conseillé de vous écrire. Je vous écris.

MADAME D'ESPÉRILLES A JULIEN DÉGLIGNY.

19 juillet.

Brûlez ceci aussitôt que vous l'aurez lu. Je suis étonnée d'apprendre que vous m'aimiez encore. Je suis trop malheureuse pour qu'on m'aime. Celui que j'ai perdu n'avait pas beaucoup de bonté dans le cœur. Il ne se souciait guère de moi; mais vous aurez beau faire, monsieur Julien, je n'oublierai pas que je lui avais donné ma vie devant Dieu. Quelle lettre ai-je reçue de vous? Je n'y comprends rien. Qu'est-ce que cet ami de votre père que vous êtes allé consulter pour savoir si vous deviez m'écrire? Sûrement il aura deviné qu'il s'agissait de Julien Dégligny. Je ne vous crois point assez de détours pour tromper les gens; mais s'il allait découvrir aussi qu'il s'agissait de moi! s'il me connaissait! Il y a des rencontres si bizarres! Vous me direz le nom de ce grand docteur qui croit encore au bonheur, puisqu'il vous conseille de ne pas laisser perdre un des momens qui peuvent y servir, comme si le bonheur était autre chose qu'un mot absolument vide! Julien, mon mari a été frappé comme par la foudre; il est tombé la face contre terre, il n'a pas eu le temps de m'instruire de ce que sa mort me réservait. Dieu nous pardonne ce cimetière à vous et à moi, mon ami! C'est là qu'il devrait reposer à présent, tout près de ma pauvre tante, qui s'était flattée en me mariant d'avoir remporté une si belle victoire. Par bonheur, il a eu la fantaisie en mourant d'être enseveli dans un autre lieu. — Mais ne vous ai-je donc pas dit que ma fille et moi, nous étions ruinées? Votre lettre ne m'en parle point; je le vois bien, ce n'est pas cela qui vous touche. Songez-y donc, songez, Julien, que ma fille va grandir dans l'indigence! La famille de mon mari m'offre une pension de quelques milliers de francs, une aumône et l'esclavage, car il me faudra habiter l'hôtel d'une parente qui ne m'aime pas. Vous pouvez bien maintenant chercher qui vous aime; moi, je ne vous verrai plus. Ah! Julien, c'est ce dernier mot-là qui me fait sentir que mon cœur est faible! C'est donc bien vrai ce que je vous dis en ce moment : je ne vous verrai plus! Hélas! que cela est à propos de m'écrire, comme vous le faites, que je n'ai plus de maître! J'en aurai dix à présent dans tous ces parens intéressés à épier ma conduite. Est-ce que vous

ne pensez pas qu'*on* aura là-haut à rendre compte de la vie qu'*on* m'a fait mener et de celle qu'on me lègue? Mais vous voyez bien que je deviens folle, et que je dis mille choses qui ne doivent pas se dire. Brûlez cette lettre, n'y manquez pas, je vous en prie. Allez, c'est un horrible malheur que celui qui me frappe! Cette bonne parente charitable qui veut bien se charger du soin de mon existence et de celle de ma fille me disait ce matin qu'elle avait passé par là, et que ses cheveux en avaient blanchi. Il est vrai qu'elle avait cinquante ans quand elle a perdu son mari. Mes cheveux, à moi, ne blanchiront pas. Je crois que vous les trouviez beaux. Julien, Julien, que ne ferais-je pas pour vous revoir un instant, une minute, le temps de vous dire qu'il ne faut plus m'aimer du tout! Mais il n'y a rien à faire. Passez demain à dix heures sous ma fenêtre, j'y serai. Peut-être ne me reconnaîtrez-vous pas sous mes vilains vêtemens noirs. Je vous permets, si vous êtes bien sûr qu'on ne vous regarde pas, de m'envoyer un baiser de la main, et puis partez. Allez-vous-en bien loin d'ici; surtout quittez toute espérance. Nous ne pouvons nous revoir jamais, entendez-vous bien, jamais!

JULIEN DÉGLIGNY A MADAME D'ESPÉRILLES.

20 juillet.

Je suis passé, vous étiez là, vous m'avez paru bien belle sous ces plis noirs. J'ai fait ce que vous m'aviez permis... Mon âme était dans ce baiser. L'avez-vous bien reçue tout entière et voulez-vous la garder? Que me parlez-vous de l'indigence qui vous menace? J'avais bien su que vous étiez ruinée; mais de la ruine à cet excès du malheur il y a un abîme. Je me dévore le cœur à cause de vous en songeant combien je suis peu de chose dans le monde! Savez-vous qu'il y avait autrefois des contrées où ceux qui avaient dissipé leur patrimoine encouraient une note d'infamie? Mon bien, à moi, n'était qu'un déjeuner de soleil. Que n'ai-je su pourtant le conserver! Ces quelques milliers d'écus auraient pu devenir la pierre angulaire sur laquelle j'aurais élevé ma fortune, car il faut que je fasse fortune pour vous rendre la liberté.

Arrière donc les bienfaits et l'aigre-douce charité d'une parente ennemie! Vous ne pouvez rien devoir qu'à celui qui a bien le droit de se dire un autre vous-même, puisque vous êtes son âme. Eh bien! je vais faire ce que vous m'ordonnez, je vais partir. Écoutez-moi: quand je vous ai rencontrée il y a un an, je méditais de m'embarquer pour l'Australie, comme font les jeunes Anglais. Une occasion s'offrait alors qui n'est pas perdue aujourd'hui. Là-bas, je serai pâtre, berger, éleveur et vendeur de troupeaux. Ne vous attendrissez point sur les peines qui m'attendent, je suis robuste et courageux. J'ai

vingt-trois ans et je vous aime. Au retour, vous ne regarderez pas mes mains, si elles sont devenues calleuses. J'ai calculé qu'il fallait quatre ans pour amasser cent mille livres. Le nouveau monde m'aura formé rudement au travail, et je pourrai prendre le soin de votre vie, qui doit être facile et belle. Lucy, je vois un million dans mon amour. Est-ce moins que vous n'avez perdu? Et maintenant avez-vous confiance en moi? Quatre ans ne vous font-ils point peur? M'aimez-vous assez pour que je vous aime jusqu'au point de mettre deux mondes entre votre présence et ma douleur? Je sens qu'elle me donnera des forces inouies, indomptables. Je puis partir dans trois jours; le quatrième jour il serait trop tard. Le voulez-vous?

MADAME D'ESPÉRILLES A JULIEN DÉGLIGNY.

20 juillet.

Je vous le disais bien, mon cher Julien, que vous n'étiez qu'un enfant. J'ai relu deux grandes fois votre lettre. Non, on ne saurait avoir idée d'un pareil tissu de chimères; il faut le regarder de ses yeux! Fou, vilain fou, qui songez à vous en aller à quatre mille lieues d'ici! Grand Dieu! vous ne savez pas ce que je donnerais pour le voir seulement une seconde en rêve, ce beau million que vous voyez en espérance! Il servirait à nous rendre heureux tous les deux; mais on ne trouve plus de trésors, mon cher insensé! c'était bon du temps des fées et des contes. J'ai ouï dire à mon mari, à ma tante, à tout le monde, qu'il n'y avait que ceux qui étaient déjà riches qui avaient chance de s'enrichir. Quant à votre pauvre amie, allez, c'en est fait et bien fait; la voilà condamnée jusqu'à la fin à la dépendance et à la gêne. Je ne vous conseille pas d'essayer de m'y arracher, puisque c'est ma destinée. Ne m'attristez plus avec ces rêveries, elles sont inutiles. Ainsi donc il est entendu que vous ne partez pas. D'abord la mer me fait peur, et puis, mon pauvre ami, que voulez-vous que nous fassions avec cent mille livres?

JULIEN DÉGLIGNY A MADAME D'ESPÉRILLES.

21 juillet.

Mais qu'en peut-il donc coûter de tenter le sort? Ma vie peut-être. Qu'est-ce que cela? Ce sera le ciel, si vous m'aimez et si je reviens armé de ce qui doit assurer votre bonheur; mais si je ne reviens pas... Lucy, je suis résolu à partir à l'instant même, si vous voulez seulement vous engager à moi par un serment de ne point souffrir avant quatre ans que personne vous aime.

MADAME D'ESPÉRILLES A JULIEN DÉGLIGNY.

21 juillet.

Mais c'était donc vrai? Vous méditez sérieusement de me quitter, de vous embarquer pour un autre monde? Ce n'était donc pas un conte en l'air? Cette chimère avait donc un corps? Est-ce que je ne vous ai pas dit qu'elle me faisait horreur? Non, je ne vous aurai point dit cela clairement. J'aime mieux vous l'avouer, c'est que le démon m'a possédée un instant comme vous. Le plus méchant de votre folie vient de ce qu'elle est contagieuse. Et moi aussi j'ai rêvé toute une nuit d'indépendance, de paix, de bonheur, que je ne devrais qu'à vous! Combien je me le reproche à présent! J'avais même calculé que comme vous ne me demandiez que quatre ans, et qu'il est impossible que nous nous revoyions avant la fin de mon grand deuil, cela ne ferait que trois années perdues. Je vous avais écrit d'abord dans ce sens, et puis j'ai déchiré ma lettre pour la remplacer par celle que vous avez reçue. Partir, Julien! mais qu'est-ce qu'il y a donc dans son cœur qui veut se séparer de moi pour aller si loin? Il ne songe pas qu'en restant, si nous ne pouvons nous voir, nous serons du moins sous le même ciel! Mais mon cœur à moi, que voulez-vous qu'il fasse durant une si longue et si complète absence? S'il peut bien penser comme le vôtre, il faut aussi qu'il parle. Je vous dis que cela lui est nécessaire de vous parler quelquefois, et nous avons beau avoir contre nous la fortune ennemie, nous sommes bien sûrs de nous retrouver ensemble avant quatre ans. Quatre ans! Mais autant dire quatre cents ans! Quand je songe où j'en étais il y a quatre ans, et où j'en suis aujourd'hui, grâce à vous, méchant ingrat, je sens qu'il y a bien plus de quatre siècles de différence. Je me rappelle aussi avec un grand remords qu'il m'est arrivé l'autre jour de rire aux larmes en vous voyant par la pensée au milieu de vos troupeaux, avec un gros bâton noueux à la main en guise de houlette. Ami, mon être entier se déchire. Il me passe devant les yeux des images de fièvre, de peste, de serpens, que sais-je? et je suis prise d'horribles frissons. Je vous aime, Julien, je vous aime! Ne m'abandonnez pas! Vous n'avez pas le droit de risquer votre vie, qui est mon bien. Je ne le veux pas, je ne le veux pas!

JULIEN DÉGLIGNY A MADAME D'ESPÉRILLES.

23 juillet.

Il m'arrivera donc une fois, une seule fois dans ma vie, de ne point vous obéir. Je pars, je suis parti. Me voici depuis une heure au Havre. La mer est devant moi, qui m'attend. Je m'embarquerai

quand il plaira aux vents et à la fortune. Ne me dites point que vous ne le voulez pas. Une moitié de votre cœur, celle qui ne respire que tendresse, me crie de rester. Est-ce que je n'entends pas l'autre moitié, celle qui veut la liberté, me tenir un autre langage? Celle-là me crie : Va donc en avant, et sois fort! Je le suis. Que puis-je d'ailleurs craindre ou regretter? Votre lettre d'hier et les mots de l'âme qui la remplissent m'ont payé d'avance de tous les labeurs que l'exil me prépare. Vous m'avez dispensé le viatique avant le grand voyage. Advienne maintenant que pourra, je suis prêt à tout. Je vous envoie mon baiser d'adieu, Lucy; je n'emporte qu'une douleur, c'est de n'avoir point reçu le vôtre. Ne manquez pas d'embrasser souvent votre fille en mon nom, qu'il sera temps bientôt de lui apprendre. Votre chère mignonne Lucette sera jolie comme les anges et comme sa mère; mais je ne veux point penser à cela. Allez, je ne cherche pas à me faire honneur d'un courage qui tremble; j'ai déjà beaucoup pleuré, mais le vent de la mer séchera ces larmes qui me brûlent. Lucy, ayez pitié de moi! Je me sens défaillir quand je songe que le vaisseau pourrait partir avant que vous ne m'ayez envoyé votre serment.

LE MÊME A LA MÊME.

25 juillet.

Ce serment ne viendra donc pas? Me voici à bord. La cabine qui touche la mienne est occupée par un passager que j'ai entendu sangloter toute la nuit. Il a reçu une lettre ce matin, et moi aussi j'en attendais une. J'ai su que cette lettre venait de sa sœur. Elle n'oublie pas, elle, de lui dire adieu, et pourtant ce n'est que sa sœur.

MADAME D'ESPÉRILLES A JULIEN.

A quoi m'a-t-il servi, mon Dieu, de vous dire tant que je vous aimais? Il faut en vérité que je vous aime bien fort et bien follement pour vous pardonner le mal que vous me faites et le bien que vous voulez me faire. Partez donc pour m'enrichir dans quatre ans et pour me faire mourir tout de suite de chagrin et de remords, car je sens bien que je ne mérite pas ce que vous allez tenter pour moi. Ne vous faites pas d'illusion, mon ami; jamais, jamais mon cœur ne sera capable du genre de dévouement qu'il faudrait pour payer le vôtre. Je ne suis point passionnée comme vous, moi, je n'ai que de la tendresse. Je vous aime et je vous perds. Ainsi vous voilà tout près de naviguer sur cette grande mer que je déteste. Ah! si j'étais sûre que ce ne sont pas des chimères qui vous conduisent... Mais non, ce n'en sont point. Si c'en étaient, Dieu ne serait pas juste. Pourquoi suis-je ruinée, Julien? Pourquoi suis-je veuve? Celui qui n'est plus

m'a dépouillée de toutes choses, et il me prend maintenant jusqu'à vous, comme pour se venger de la faute que nous avons commise contre lui. Vous savez pourtant si le sentiment qui nous unissait était pur! Au moins soyez content à cette heure terrible. Je vous envoie ce serment que vous me demandez, je le prononce avec mon âme; mais en aviez-vous donc besoin? Je suis à vous parce que je vous aime; je ne vous aimerais pas que je serais encore à vous, parce que cela serait juste. Non, mon ami, je ne souffrirai pas durant ces quatre années, ni durant ma vie entière, que personne m'aime. Je veux, jusqu'à votre retour, ne penser qu'à vous, ne vivre qu'en vous. Hélas! vous me laissez bien peu de souvenirs en partant, bien peu de ce qui vous appartient, de ce qui fut vôtre. Je n'ai rien que vos lettres et cette bague d'argent qui vous vient de votre mère. Quand je songe que je trouvais autrefois ce bijou ridicule! Où donc avais-je l'esprit alors? Ah! la douleur m'a guérie de ces vanités mauvaises. Je porterai cette bague à mon doigt, et si quelqu'un s'avise de me demander avec un sourire moqueur de qui je la tiens, je répondrai qu'elle est tout ce qui me reste du plus cher ami que j'ai dans le monde. Il faut bien que moi aussi j'aie du courage pour me rendre digne de vous. Un jour, mon Julien aimé, vous remplacerez la pauvre bague par un anneau d'or, puisque c'est l'usage. Adieu, mon ami. J'ai tant pleuré que mes yeux ne voient plus ce que vous écrit ma main. Je n'ai plus ni force ni pensée. Je ne peux comprendre où je trouve encore des larmes.

VII.

Six ans après, Julien Dégligny s'embarquait de nouveau à Melbourne sur un vaisseau qui devait le ramener en Europe. Il lui arriva dans la traversée une piquante aventure. Il y avait à bord une jeune Anglaise de seize ans. Julien la contemplait souvent, ravi en extase devant cette fraîcheur céleste. La jeune fille sortait des limbes de l'enfance, comme une rose sauvage qui sort d'un buisson, toute brillante encore de la rosée du matin. Elle allait et venait par tout le navire de ce pas un peu cadencé qui est ordinaire aux femmes de son pays et qui a de la grâce dans la jeunesse. Son charmant visage et sa robe blanche apparaissaient à tout instant entre les rudes figures et les habits bruns des matelots; sans cesse on ne voyait qu'elle. Son père fumait silencieusement tout le jour, et l'on ne pouvait lui reprocher de se montrer fier ou jaloux du trésor que le ciel lui avait donné, car il regardait à peine sa fille. Une fois pourtant il la vit qui causait avec Julien. Dans l'excès de sa surprise, il héla l'officier de quart, et lui demanda qui était ce passager français. L'officier lui répondit que c'était un *gentleman* qui s'était

enrichi en Australie par le négoce, et qui retournait en Europe. L'Anglais se tint pour parfaitement content de cette réponse. Riche et *gentleman!* il n'en demandait pas plus.

La jeune miss s'appelait Ophélia. Durant de longues nuits, Julien et elle se promenèrent ensemble sur le pont, sous ce beau ciel des tropiques irisé de flammes. Mille choses nouvelles pour elle-même et parfois embarrassantes pour Julien naissaient alors sur les lèvres d'Ophélia. Il voyait bien à la vivacité de son langage quelle serait la vivacité de son cœur. Souvent elle se plaignait à lui de la froideur proverbiale de ses compatriotes, et lui assurait qu'elle n'était point faite comme eux. Un soir, considérant son père et les passagers anglais assis en cercle, impassibles et muets, elle s'appuya sur le bras de Julien et lui dit : Je vous aime, vous, parce que vous êtes vivant. Il voulut tourner un si singulier aveu en badinage, et lui représenta en riant qu'il allait avoir trente ans et qu'il était bien vieux pour qu'elle l'aimât. Ophélia sembla réfléchir. — Non, fit-elle, vous avez l'âge des hommes.

A partir de ce moment, Julien se retira plus souvent dans sa cabine. Bientôt se firent sentir les brumes glacées qui enveloppent notre vieux monde, et le pont du vaisseau redevint désert. Julien ne rencontrait plus miss Ophélia qu'à la table des passagers. Lorsqu'on débarqua à Southampton, il alla pourtant prendre congé d'elle. La belle miss ne lui montra ni dépit ni rancune, et quand il lui eut dit adieu, elle le vit s'éloigner d'un regard tranquille; son cœur ne l'était pas moins. Elle était bien sûre de trouver ailleurs l'amour qu'un instant peut-être elle avait cherché en lui. — Et moi, se disait Julien, moi, retrouverai-je même un souvenir pour prix de l'amour que j'ai fidèlement gardé? — Car six ans s'étaient écoulés. Il était parti depuis six ans! Il a suffi souvent d'une période plus courte pour dépeupler le monde; mais il faut moins de temps pour dépeupler et repeupler un cœur.

Après s'être embarqué à Southampton, Julien Dégligny vint aborder au Havre. La nuit tombait alors, et les cloches de la ville sonnaient toutes à la fois d'une volée lente et sinistre, comme un gémissement à mille voix dont le ciel était rempli. Il lui sembla que c'était à lui que ces cloches en voulaient, et il demanda qui les faisait sonner. On lui répondit que ce jour était celui de la fête des morts. Il y a une fatalité qui s'attache à chaque homme : ainsi donc la sienne était de rencontrer sans cesse des images de mort sur le chemin du bonheur. Il s'arrêta un instant sur le quai, pensant à Lucy, au petit cimetière, à l'allée de tilleuls, à la tonnelle et au chèvrefeuille en fleur. Tout cela n'était plus sans doute! La mort avait réclamé ce dernier morceau d'une terre qui était à elle, ce nid charmant avait fait place à des tombes, et si Mme d'Espérilles

avait un nouvel amour,... oh! pour cette seconde passion-là, elle devait être née dans un bal. Il n'arrive point deux fois dans la vie qu'on commence d'aimer au cimetière.

Julien Dégligny ne voulut pas perdre un moment. Il prit aussitôt le train qui se dirigeait vers Paris. Quand il fut assis dans la voiture, il tira de sa poche un fragment de journal qu'il déploya. La blanche lumière de l'espérance illumina soudain pour lui ce chiffon de papier jauni par le temps. Ce journal avait trois ans de date, mais on y lisait ces mots : « Vingt francs de récompense à qui rapportera une bague en filigrane d'argent... »

L'adresse indiquée était celle du bureau de police, il n'y en avait point d'autre. — Elle ne pouvait se trahir, s'écria Julien, elle ne pouvait faire connaître sa demeure. — Il y avait dans le même compartiment deux autres voyageurs qui relevèrent brusquement la tête et regardèrent ce maître fou qui parlait tout haut et qui disait : *elle*.

Le fou ne prit point garde aux airs dédaigneux de ses compagnons. Il songeait aux angoisses de Lucy après la perte de cette bague, aux efforts qu'elle avait faits, aux risques qu'elle avait courus pour la reconquérir. Singulière destinée que celle de ce bijou, qui avait été deux fois un talisman et un gage! Si Mme d'Espérilles avait pu le perdre, c'est donc qu'elle le portait à son doigt. Si elle le portait, se disait Julien, c'est donc qu'en ce temps-là elle m'aimait encore!... Mais elle ne lui avait pas écrit depuis quatre ans!

Le train courait dévorant l'espace à grand bruit; s'il s'arrêtait un moment, les cloches des villages, sonnant l'office du jour, renvoyaient leur chant funèbre à l'oreille du voyageur, et tandis qu'il répétait tout bas : Elle m'aime! ces cloches maudites lui disaient : Rien n'est plus, ton bonheur est mort! *De profundis*.

Il descendit dans un hôtel de la rue du Bac, ne dormit pas, et dès que vint le jour, se précipita à la fenêtre : il voulait voir le petit ruisseau; mais ses yeux ne purent percer l'épais brouillard qui flottait dans l'air. On n'apercevait ni la terre ni le ciel : image du voile qui s'interposait encore entre son cœur et la connaissance de la vérité, cette vapeur glacée que le vent soulevait par longues colonnes blanches lui fit du bien. Il se félicita de ne point retrouver, au sortir de ces climats heureux qu'il venait de quitter, un de ces clairs soleils qui rallument en nous la passion de vivre. Plus il y réfléchissait, plus il se déterminait, si Lucy l'avait oublié, à briser d'un coup avec la vie. — Que peut-on faire sous ce ciel morne, si l'on n'est aimé et si l'on n'aime?

Vers la fin de la matinée, il se mit à écrire à Mme d'Espérilles; mais que servait d'écrire? Sans doute elle ne pouvait manquer de lui répondre à l'instant même, en lui disant d'accourir ou de ne

point chercher à la revoir. Voilà ce qu'il n'acceptait pas. Il se sentait prêt à bouleverser le monde, pourvu qu'il la revît un instant, une minute, une seconde, comme un naufragé qui se pousse d'un effort suprême à la surface des flots pour embrasser le ciel d'un dernier regard. Et si elle lui écrivait : « Venez, » comment saurait-il, n'ayant point vu ce mot-là sortir de sa bouche, s'il s'était échappé du bout de ses lèvres ou du fond de son âme, si l'embarras, la politique ou l'amour le lui avait dicté, si c'était un cri ou un mensonge? Tout ce qui se dit loin des yeux qui regardent et percent les yeux peut venir de l'esprit et ne trahit point le cœur. Dans l'agitation où le jetaient toutes ces pensées, Julien se leva de la table où il s'était assis pour écrire; il fit à grands pas le tour de sa chambre. Il se heurta tout à coup à une malle qu'il avait commandé de laisser là sous sa main, et il s'arrêta brusquement.

Il se pencha sur cette malle garnie de deux formidables serrures et il les ouvrit. Elle était pleine d'or et de traites; elle renfermait le prix de six ans d'un travail sans relâche, le couronnement de son sacrifice, le prix de ses veilles, de ses sueurs et de son sang, le décompte peut-être de ses espérances; — une fortune, les biens du présent, la puissance et les joies de l'avenir, ou bien les regrets; elle renfermait les ténèbres. Une idée lui vint : ce fut d'envoyer devant lui le trésor amassé chez Mme d'Espérilles, en écrivant ces mots seulement sur le couvercle : ceci est ce que je vous ai promis, *la liberté!*

Eh bien! oui, il la lui avait promise. Et maintenant qu'elle l'attendît encore de lui ou qu'elle l'eût demandée à un autre, qu'il risquât ou non d'apporter devant elle la triste mine d'un oublié qui vient se réclamer du passé, parler sottement de reconnaissance et revendiquer des droits là où il ne peut y avoir que le consentement des cœurs; qu'en venant la lui restituer, cette liberté si chère, il eût l'air un moment de venir la lui reprendre, n'importe! il devait aller à elle et lui dire : La voici, j'ai tenu ma promesse. Sa résolution cette fois était prise; cette âme dispersée se rassembla dans un élan de douleur et d'espérance qui se résuma en un mot sonore et terrible comme la détonation d'une arme de guerre : J'irai!

L'hôtel de la parente généreuse qui avait recueilli Mme d'Espérilles après la mort de son mari était situé rue de Ponthieu. Midi sonnait quand Julien Dégligny s'y présenta. Il souleva d'une main ferme le marteau de la porte, et demanda Mme d'Espérilles. Il lui fut répondu qu'elle était chez elle. On l'introduisit.

Demeuré seul, il s'examina. Il fut content de lui. Il était sûr désormais de montrer dans cette entrevue le calme d'un beau joueur qui a mis sa vie pour enjeu et qui s'apprête à la risquer sur un coup de dé. Si son cœur était défaillant, son regard du moins resterait

tranquille. On dit que les mouvemens de l'âme règlent ceux du visage; le contraire aussi est également vrai : derrière un masque bien composé, l'âme se rassure. Quand il se sentit capable de garder au moins les apparences de la force, Julien Dégligny respira et reprit possession de sa pensée. Aussitôt il voulut s'en servir. Il se mit à promener ses yeux autour de lui dans le salon où il attendait.

Un grand feu brûlait dans la cheminée, et ce n'était point l'atmosphère de cette pièce qui était froide, mais la physionomie qui était glacée. L'ameublement était fait de bois noir et d'une étoffe grise comme le temps; de lourds rideaux de même couleur interceptaient le filet de pure lumière qui s'efforçait de pénétrer par les fenêtres; une seule glace, point de dorures, point de fleurs; pour seuls ornemens, quelques tableaux à la muraille; ils représentaient tous des sujets de piété, et quels sujets! Ce n'étaient point ceux que nous connaissons pour être sortis du pinceau des maîtres qui demandaient naïvement à l'inspiration religieuse l'idéal de la forme et la splendeur de la beauté; il y a de chastes regards qui s'effarouchent devant le pied nu des anges. Là, sur ces toiles d'un art infiniment moins naïf, les saintes se noyaient tout entières sous un ramas décent de draperies maigres comme le génie du peintre. Les cadres de ces tableaux étaient de bois noir comme les meubles. Tout respirait dans ce triste salon le blâme de ce qui ressemble à de la joie dans ce monde, la méfiance du soleil qui brille et l'aversion de la vie. Ce gris et ce noir étaient les couleurs de la charité jalouse portant avec une aigre ostentation le deuil des erreurs humaines.

La main qui avait présidé à cet arrangement maussade avait tremblé de passer pour païenne; quant à être bonne chrétienne, elle le croyait bien et le prouvait invinciblement par ses œuvres. Julien aperçut dans l'embrasure d'une croisée une table à ouvrage sur laquelle traînait, de façon qu'on n'en pût ignorer, un petit bas de laine commencé pour un enfant pauvre. Les longues aiguilles, qui ressemblaient à des dards que la rigide tricoteuse eût aussi bien enfoncés dans le cœur des impies, se croisaient encore dans les mailles. En face était un siége d'une forme particulière que Julien ne put méconnaître pour un prie-Dieu. C'est là que s'agenouillait de temps en temps la pieuse ouvrière, passant ainsi, suivant le cours de ses pensées, du tricot à la prière, chaussant son prochain et honorant Dieu. Pauvre, pauvre Lucy, qui avait vécu six ans dans ce sanctuaire hypocrite! Si son cœur avait tenté de donner un coup d'aile et d'aller respirer un peu d'air libre au dehors, Dieu et Julien Dégligny ne devaient-ils pas le lui pardonner?

Sans doute elle avait plus d'une fois appuyé sur le bois noir de ces fauteuils son bras alangui qui soutenait son beau visage contracté

par de terribles bâillemens; elle était allée aussi plus d'une fois derrière ces rideaux se cacher pour verser une larme. Elle avait trop de raisons d'en verser. Quels piéges ici n'avait-on point cessé de tendre à son indigence? Que de ruses dévotes pour la toucher! Comme on l'avait pieusement circonvenue! Hélas! si elle avait pu dérober et sauver son cœur, au moins avait-elle été forcée sans doute d'accepter les signes extérieurs du genre de vie qu'on lui faisait mener et la livrée de cette servitude amère. Julien pensa qu'il allait la voir apparaître, la taille emprisonnée dans une robe de tourière, entourée de plis métalliques, comme ceux que formaient ces tentures de plomb... Mais non! que se disait-il donc là? Lucy, la belle et légère Lucy à ce point changée! On ne refait pas ainsi la nature... La porte s'ouvrit, quelqu'un entra.

A cette couronne parlante de cheveux d'argent qui brilla tout à coup devant ses yeux, Julien reconnut la parente de Lucy, la tendre et fidèle épouse que la perte d'un époux bien-aimé avait fait mûrir ou vieillir et blanchir en une seule nuit. Elle était extrêmement grande et d'une maigreur qui, ne voulant point être traitée de surnaturelle, s'était accommodée, dès qu'elle l'avait pu, de passer pour ascétique. Sa main, qui se détachait sur l'étoffe sombre de sa robe, fit frémir Julien. Cette main longue et si terriblement sèche avait trop de mérite à s'employer à des œuvres de charité, car elle était aussi bien faite pour frapper que pour bénir, et vraiment elle eût pu devenir la verge du Seigneur.

Mais ce fut bien pis quand il vit se fixer sur lui le regard clair et qu'il entendit la voix de la maîtresse du logis. Ce regard et cette voix le proscrivaient tout d'abord comme un étranger et lui donnaient l'excommunication majeure du premier coup.

— Monsieur, lui dit la sainte femme, vous m'avez demandée; que puis-je faire pour vous?

Dans le trouble affreux où il était, il avait en effet oublié qu'elle portait le même nom que Lucy. Elle avait donc pu croire de bonne foi que c'était à elle qu'il en voulait; mais peut-être aussi savait-elle bien que c'était à sa cousine, et alors elle venait en gardienne jalouse s'assurer quel était celui qui avait cette fantaisie surprenante de voir sa captive.

— Madame, répondit Julien, je vois bien que j'ai commis une méprise, c'est de Mme Lucy d'Espérilles que j'ai l'honneur d'être l'ami.

— Ma cousine! dit-elle...

Ce visage d'ivoire devint pourpre, ces yeux clairs s'illuminèrent une seconde fois et enveloppèrent Julien de tous les feux vengeurs d'une pieuse colère. Puis, comme si la sainte femme s'était reproché d'avoir cédé à ce premier mouvement d'horreur, elle joignit les

mains, et, par un geste imperceptible qui se promettait bien d'être aperçu, elle leva les yeux au ciel.

Là-dessus la maigre figure s'inclina, ou plutôt sembla se couper en deux en saluant Julien, comme une statue d'airain qui se casse, et sortit de l'appartement.

Julien Dégligny n'avait pas eu le temps de se remettre de la stupeur où cette extraordinaire aventure venait de le jeter que le valet qui l'avait introduit rentra.

— Ma maîtresse, dit-il, me charge d'apprendre à monsieur que Mme Lucy d'Espérilles, sa cousine, a quitté sa maison depuis quatre ans.

— Quatre ans! répéta Julien. C'était justement depuis ce temps-là que Lucy avait cessé de répondre à ses lettres. Il examina la face béate de ce valet, complétement vêtu de noir comme un servant d'église. Il prit bravement quatre ou cinq louis dans sa poche, et les lui montrant :

— Mon ami, lui dit-il, indiquez-moi la nouvelle demeure de Mme Lucy d'Espérilles.

Le valet noir baissa les yeux et tendit la main. — Rue Saint-George, dit-il.

— C'est près du cimetière, pensa Julien.

Lucy habitait en effet, dans la rue Saint-George, un hôtel à trois étages qui n'avait pas les dimensions d'un palais, mais qui n'en était pas moins fort élégant. En traversant cet escalier qui le menait au ciel, Julien s'arrêta devant la porte magnifique de l'appartement du premier étage, surpris du nom qu'il y lisait sur une plaque de cuivre enjolivée : c'était celui d'un homme assez connu dans le monde des affaires, de la politique et des plaisirs, trois termes qui ne se contredisent point. Julien se souvint que Lucy lui avait dit autrefois par hasard que le comte Lallia était lié d'amitié avec M. d'Espérilles. Maintenant sans doute il donnait l'hospitalité à sa veuve, abandonnée par une famille oublieuse et égoïste : il était le maître de cet hôtel.

Mme d'Espérilles occupait le troisième étage. Un valet en livrée bleue reçut Julien et le fit passer par une antichambre décorée avec un goût somptueux, tendue de tapisseries et remplie de toute sorte de fleurs. Il le conduisit devant une portière soigneusement baissée, l'invita d'un geste à la soulever et se retira. Les domestiques avaient dans cette maison des habitudes étrangement discrètes.

Un moment Julien demeura indécis devant ce morceau d'étoffe insensible qui cachait deux destinées dans ses plis, puis il y porta la main. Lucy, habillée d'une robe de cachemire blanc, était à demi couchée sur un sofa, devant le foyer. A ce léger bruit, elle se retourna.

Alors elle se leva en sursaut; ses yeux égarés coururent au-devant de celui qui venait d'entrer. Elle eût voulu se refuser à voir et douter encore; son premier mouvement fut d'étendre le bras en avant comme pour défendre à l'apparition d'approcher, comme pour supplier l'exilé qui revenait trop tard de retourner en exil. Et puis que se passa-t-il en elle? Le cœur est bien fort quand il parle contre l'esprit qui résiste, même contre la conscience qui frémit. Le visage de Mme d'Espérilles s'éclaira tout à coup, et toute sa jeunesse, dont Julien Dégligny lui rapportait l'image, s'épanouit de nouveau sur sa bouche dans un sourire.

Ah! ce sourire s'était trop fait attendre. Julien s'élança vers la jeune femme et se mit à ses genoux. Elle le releva en le prenant par les mains. — Dites-moi que vous n'êtes pas un rêve, lui dit-elle.

Il ne lui répondit pas; il tenait ses mains étroitement serrées dans les siennes et demeurait les yeux perdus dans ses yeux, n'ayant qu'une pensée : entrer dans son âme, savoir si l'émotion qu'il lui voyait était encore de l'amour, ou n'était rien qu'une surprise du souvenir. Elle devina ce qu'il cherchait ainsi au-delà de ses regards; elle en frissonna.

— Vous m'aviez jugée avant de me revoir? s'écria-t-elle; vous croyiez que je vous avais oublié?

— Jamais, lui dit-il, jamais je n'aurais cru cela!

— Dieu soit loué! murmura-t-elle, il n'est pas changé! Son cœur et son visage sont les mêmes!... Votre visage seulement est plus noir, reprit-elle tout haut en riant. Enfin c'est vous, c'est bien vous, vous voilà de retour! Ah! je ne sais ce qu'il en arrivera. N'importe! je suis heureuse... Mais à quoi pensez-vous donc? Vous ne me dites rien.

— Non, je ne peux pas parler.

— Eh bien! asseyez-vous là, lui dit Lucy en l'attirant gracieusement sur le sofa près d'elle, et pendant une heure ne parlons point. Le voulez-vous?

— Non, fit Julien en se relevant brusquement, il faut tout dire au contraire. Vous vous trompez, je ne suis point si faible. Pensez-vous que je veuille éviter ou retarder d'un moment la vérité que vous devez avoir hâte de me faire connaître, si vous êtes sincère? Le charme ou l'insupportable ennui des heures longues ou courtes qu'il me reste à vivre dépend d'un mot que j'attends. Vous aviez raison tout à l'heure quand vous remarquiez que je n'avais point changé. C'est le même homme que vous voyez devant vous et le même cœur. Je ne suis parti que pour vous, je reviens pour vous seule, et si je vous fais souvenir de la cause de mon exil, c'est pour en prendre occasion de vous assurer que je ne demande point de récompense, et que vous n'êtes engagée ni liée. Je ne veux qu'une chose en retour

de ce que j'ai tenté de faire pour vous et en paiement de tant d'amour que je vous ai donné : c'est une réponse loyale. Faites-moi voir votre pensée dans votre cœur et votre cœur sur vos lèvres. Pourquoi avez-vous cessé de m'écrire depuis quatre ans? Avez-vous aussi cessé de m'aimer?

Mais, au lieu de lui répondre sur-le-champ, Lucy le regarda. — Revenez vous asseoir près de moi, lui dit-elle.

Il obéit.

— Je ne vous attendais pas tout à l'heure quand vous m'êtes apparu, reprit-elle en lui posant doucement la main sur l'épaule. Est-ce que j'ai eu l'air d'avoir cessé de vous aimer?

— Je vous l'ai dit, s'écria Julien. L'eussiez-vous fait, que je ne songerais pas à vous en garder du ressentiment...

— Ah! fit-elle à demi-voix comme se parlant à elle-même, cette générosité ne serait rien que de la justice. Julien, nous étions bien jeunes quand nous nous sommes quittés. Vous ne deviez demeurer que quatre ans, vous avez pris le double...

— Vous vous trompez encore, dit Julien, je n'ai pris que six ans.

— Mon Dieu! c'est qu'il y a des années qui sont si longues... Vous ne savez pas... Mais comment avez-vous connu ma demeure?

— D'une façon bien simple. Je suis allé vous demander à l'hôtel de votre cousine.

— Ma cousine! s'écria-t-elle. Tenez, Julien, vous me disiez tout à l'heure que si j'avais cessé de vous aimer, vous ne m'en voudriez point; mais je vous en voudrais, moi. Ignorez-vous donc que ce qu'on pardonne le moins à autrui, c'est le mal qu'on lui a fait? C'est pourquoi ma cousine, Mme d'Espérilles, qui nous a abreuvées pendant deux ans, ma fille et moi, de toute sorte d'amers petits chagrins et de misérables petites hontes, me hait maintenant à la mort. Ah! je comprends votre défiance à présent.

— De la défiance!... interrompit-il.

— Laissez-moi parler. Ma cousine est accourue au-devant de vous, n'est-ce pas, en apprenant que vous me demandiez? Oh! je vois cela d'ici. La belle occasion pour me porter un coup qui me blessât au cœur! N'est-il pas vrai qu'elle a joint les mains et levé les yeux au ciel en parlant de l'ingrate? C'est sa coutume, on me l'a dit. Elle a protesté qu'elle ne me voulait que du bien, tout en me calomniant avec fureur? Ah! vous ne connaissez point la charité des vipères. Dites-moi la vérité, je l'exige. N'est-ce pas qu'elle m'a bien traitée?

— Mais vous vous trompez toujours; je ne l'aurais pas souffert.

— C'est étrange! Si l'on ne vous a point armé contre moi, vos mauvaises pensées sont donc à vous seul et ne viennent que de vous?

— Je n'ai pas de mauvaises pensées. J'espère en vous et je veux

espérer. Il faut me pardonner, si mon espérance n'est plus celle de la vingtième année, et si des doutes stupides, je le crois, je veux le croire, lui font cortége.

— De quoi doutez-vous? interrompit Mme d'Espérilles. Est-ce du bonheur que vous avez trouvé à me revoir? Est-ce de celui que j'ai montré, moi, en vous revoyant?... Ah! que je le reconnais bien ce cœur inquiet et sauvage! Ne me dites point que c'est le temps qui vous l'a fait comme je le vois aujourd'hui. Vous l'aviez bien autrefois. Sauvage, sauvage, que voulez-vous?

— Je veux savoir si vous m'aimez encore.

— Mais est-ce que vous ne sentez pas que depuis une heure toutes vos paroles sont près d'être amères? reprit-elle. Julien, mon cher Julien, je vous en supplie, n'empoisonnez pas cette grande joie qui nous arrive à tous les deux. Ce n'est peut-être qu'un moment;... mais au prix de l'ennui qui me dévore depuis quatre ans il est si doux.

En disant ce dernier mot, elle se leva.

— Faut-il vous quitter? lui demanda Julien.

— Oh! l'ingrat! s'écria-t-elle; mais vous ne devinez donc pas ce que je vais faire, Julien? Je vais défendre ma porte, afin que nous restions seuls jusqu'à ce soir. Refusez-vous de me sacrifier une journée?

— Je ne voudrais pas vous rappeler, lui dit-il, que je vous ai sacrifié toute ma vie.

Lucy était déjà au milieu du salon; elle s'arrêta tout court. — Non! dit-elle, ne me rappelez pas cela : il m'est arrivé trop souvent d'en avoir des remords. Dans les premiers temps de votre absence, je ne pouvais jamais m'endormir le soir dans mon lit : je songeais qu'à cet instant même vous étiez, vous, couché à terre peut-être. Vous souvenez-vous, Julien, de ce que vous me disiez autrefois, que vos mains me reviendraient calleuses? Elles le sont, je l'ai senti tout à l'heure. Pourquoi êtes-vous parti? Les plus mauvaises destinées s'arrangent. Hélas! ne vous avais-je pas bien averti que ce sacrifice serait inutile?

— Inutile! dit Julien d'une voix altérée. Lucy, il ne l'a pas...

Mais avant qu'il eût achevé, la portière se souleva de nouveau, et quelqu'un entra fort délibérément dans le salon; Mme d'Espérilles, arrivée près de la porte, se trouva ainsi face à face avec le visiteur inattendu, qui ne paraissait point du tout accoutumé à attendre. Elle tressaillit visiblement et jeta un rapide coup d'œil de détresse sur Julien, qui était debout.

— Le comte Lallia, lui dit-elle; puis, s'adressant au comte : Monsieur, je vous présente M. Julien Dégligny.

Et comme le comte saluait l'étranger tout en la regardant :

— Un ami de six ans, ajouta-t-elle d'une voix brève. Puis elle lui montra de la main un fauteuil et vint reprendre sa place auprès de Julien sur le sopha. — Restez! lui dit-elle.

Que le comte Lallia semblait à l'aise dans la vie et fier de vivre! Beaucoup d'élégance cherchée, quelque peu de trouvée, une assurance qui se croyait souveraine, une impertinence plénière. Le personnage était si riche! Cinquante ans à peu près, mais si vaillamment portés! Un demi-siècle pourtant a toujours son poids. Aussi le comte Lallia, sans être lourd, ne laissait-il point que d'être passablement entassé, le tour du visage même était terriblement plein; mais les traits avaient été assez beaux. On pouvait dire que le comte avait des restes... Où donc Julien avait-il vu cet homme qui prétendait être jeune encore et qui était l'ami de Lucy?

En pressentiment, en rêve? Vision repoussante et froide! Il était aussi sûr de ne l'avoir jamais rencontré qu'il se souvenait clairement d'avoir entendu parler de lui autrefois. Tout le monde en effet parlait du comte Lallia. Sa physionomie était si connue et en des lieux si différens qu'elle en était presque illustre. Sa richesse datait de loin; son père avait été banquier : de là son titre, qui avait commencé par être une raison sociale. Ses six millions étaient de tout, touchaient à tout. Les affaires l'avaient poussé par le grand chemin à la politique, qui l'avait mené au grand but, les affaires.

Heureuses gens! Ils n'ont qu'à laisser courir le char de la fortune où ils sont montés; il les porte souvent au sommet de la côte, et si jamais il les verse, c'est dans des vallons fleuris. Toutes les portes enchantées s'ouvrent devant eux : des boudoirs au pouvoir, à l'aller et au retour, il n'y a qu'un pas. Le comte Lallia, comme ses millions, était de tout, touchait à tout. Eux et lui étaient fort du grand monde et de l'autre; on les rencontrait également dans les grands et les petits salons. Ils étaient extrêmement fêtés dans les premiers; on disait que dans les seconds ils avaient été souvent les dieux de la machine. Le comte Lallia n'avait jamais été marié.

Il commença par prendre des nouvelles de Mme d'Espérilles sur un ton de privauté très peu déguisée, avec toute sorte d'affectations et de façons mignardes, qui malheureusement pour lui sentaient le vieux jeune homme d'une lieue. Ces airs de paternité galante qu'il employait pour parler à la jeune femme changèrent aussitôt en un brasier ardent le fauteuil sur lequel Julien était assis. L'ancien amant jugeait que l'ancien ami s'immisçait en bien des choses dans cette maison, où il entrait comme un maître et se conduisait comme il était entré.

Il est vrai que les millionnaires qui ressemblent au comte Lallia se croient aisément les maîtres des consciences, des âmes et des corps, persuadés que tout est à vendre, parce qu'ils sont capables

de tout acheter. Julien sentit que ses regards, qui ne voulaient point se tourner vers Lucy, se portaient alternativement du comte aux tentures de soie, aux meubles précieux, aux mille ruineuses frivolités qui paraient cette chambre... Pourquoi? quel rapport y avait-il entre ces richesses et cet homme?... Il y a des pensées qu'on heurte soudain dans la nuit noire de son cœur, et qui sont semblables à ces oiseaux de mauvais présage qu'on rencontre le soir en passant dans les ruines. Au moment où l'on marchait sans songer à rien, un cri perçant retentit, puis un grand bruit d'ailes lourdes comme du plomb, et l'on n'a que le temps de détourner la tête pour n'en être point frappé en plein visage.

Le comte, après tous ces complimens qui déplaisaient si fort à Julien, voulut s'adresser à lui : il n'obtint qu'un froid salut pour réponse. Il ne put retenir un mouvement de surprise, car il n'était point du tout accoutumé à ces échecs. Pendant deux secondes, il considéra le teint hâlé et les grands traits fortement accentués de l'étranger : l'idée lui vint qu'il avait parlé à une statue de bronze; mais la statue avait des yeux vivans, trop vivans; revenus de leur première crainte, ils dévoraient maintenant Lucy, et lui demandaient compte du mot qu'elle lui avait dit : Restez! — Pourquoi rester?

Ah! Lucy faisait de son mieux pour demeurer calme et maîtresse d'elle-même; mais il eût fallu ne point voir ses mains qui froissaient la ceinture de sa robe. Ses regards aussi s'allumaient par instans d'une flamme indignée; ils se jetaient vers le comte Lallia et semblaient lui dire : Ne comprenez-vous rien? allez-vous longtemps encore nous imposer votre présence? — Puis cette flamme passagère se mourait; l'expression des yeux de la jeune femme s'adoucissait aussitôt : sa raison sans doute lui représentait qu'elle n'avait point le droit de tenir un si impérieux langage. Alors elle s'essayait de nouveau à ranimer et à soutenir cette conversation qui devenait une bataille, elle appelait à son secours l'arsenal entier de phrases vides que toute femme qui tient un salon garde cachées dans un coin de ses lèvres pour ses besoins et sa défense. Tout cela restait inutile, car Julien persistait à se taire. Que faire avec ce terrible muet qui se tenait auprès d'elle comme un juge?

Enfin le comte se leva. Avait-il compris à la longue? Certes, s'il lui avait été donné de se contempler dans un miroir, le comte aurait été content de lui. Il avait vraiment grand air! Les hommes d'à présent ont perdu le secret de ce fiel galant sur une bouche qui continue d'être aimable. Il fit à Julien un salut assaisonné d'un bien diabolique sourire; mais celui qu'il adressa à Mme d'Espérilles le fut sans doute de quelque chose de plus qu'un sourire, car la jeune femme ne réprima point un geste de colère et à son tour se

leva. Elle accompagna son illustre visiteur jusqu'au seuil du salon et en sortit avec lui. La mystérieuse portière se referma derrière eux.

— Je vous ai obéi, dit tout bas Mme d'Espérilles en s'arrêtant dans l'antichambre ornée de fleurs que Julien avait traversée une heure plus tôt en entrant chez elle. Obéir est le mot qui convient sans doute! Je pense que ce signe que vous m'avez fait était un ordre.

— Point du tout, répondit le comte; c'était un signe : il peignait ma curiosité.

— Ne vous ai-je pas dit que M. Dégligny était un ami de six ans?

— Six ans! mais il me semble qu'en ce temps-là ce pauvre d'Espérilles...

— Mon mari vivait encore. J'achève votre pensée et vous fais grâce de votre esprit. Sachez que cet homme qui est là m'aimait alors à ce point que, me voyant tombée dans l'indigence et la servitude, il eut l'héroïsme de s'embarquer pour l'Australie, espérant y faire fortune et me rapporter la liberté.

— Il vient d'Australie! J'avais bien flairé un sauvage. Et de ces deux petites choses-là qu'il vous avait promises, la fortune et la liberté, vous en rapporte-t-il une au moins?

— Laissez! fit Lucy. Qui ne sait mieux que vous que, pour devenir riche, il ne s'agit d'avoir ni du courage, ni du dévouement, ni un cœur, ni une âme?

— Que faut-il donc avoir? demanda le comte.

— De l'argent! lui dit Lucy en lui tournant le dos.

Puis elle reprit le chemin du salon.

Julien l'attendait. — Lucy, lui dit-il froidement en la voyant rentrer, le ciel ne m'a point trahi là-bas, parce qu'il est juste sans doute. Il voyait que je travaillais pour vous. Je reviens avec un million.

Mme d'Espérilles eût reçu un coup en plein cœur, qu'il ne l'eût pas atteinte plus sûrement que cette heureuse nouvelle. Elle se laissa douloureusement aller sur un fauteuil, et ce fut ce moment où le corps s'affaissait que l'esprit choisit justement pour montrer qu'il était un esprit fort.

— Quelle raillerie, murmura la jeune femme, que de dire que le ciel est juste!

VIII.

To be or not to be. Risquer le présent ou repousser l'avenir, jouer la fidèle amitié du comte Lallia contre la trop fidèle passion de Julien, garder la proie ou poursuivre l'ombre, oser ou ne pas oser!

Quand un chemin s'ouvrait devant elle qui pouvait la ramener à la liberté et à l'amour, s'y jeter hardiment, tête baissée, ou passer devant en se voilant la face, se relever ou demeurer à terre, être ou ne pas être!... Que faire?...

Enfin Julien était parti. Pour Lucy, elle était encore là, inerte, atterrée; elle s'était assise au plus près sur le premier siége qu'elle avait rencontré au seuil de la chambre. C'est là que Julien l'avait quittée, car elle ne l'avait pas reconduit, comme le comte, de l'autre côté de la portière. Quand elle put ressaisir sa pensée, qui tournoyait depuis une heure au-dessus d'un abîme, elle se prit à regarder curieusement sa main, qu'il avait baisée en se retirant. Elle songeait à cette encre mystérieuse qui ne laisse point de caractères visibles sur la feuille blanche où elle passe; mais pour les faire reparaître il suffit de l'approche du feu. Ainsi le baiser de Julien aurait pu faire revivre sur sa main des traces effacées.

Sa rêverie alors devint si profonde que lorsque son valet en livrée bleue se présenta et lui annonça que le dîner était servi, elle le regarda d'un air égaré et lui fit répéter deux fois ce qu'il avait dit, puis elle leva les épaules. — Est-ce que je mange? lui répondit-elle. Le valet fit observer que si madame n'avait point d'appétit, cela se trouvait le mieux du monde, monsieur le comte, qu'elle avait prié à dîner, s'étant fait excuser un moment auparavant. — A ces mots, Mme d'Espérilles se retrouva debout, congédia brusquement le serviteur maladroit, et se mit à errer dans son salon.

Comme elle s'approchait de la cheminée, elle aperçut sur la tablette un des gants de Julien qu'il y avait oubliés. Elle s'en saisit vivement et fit un geste comme pour le porter à ses lèvres, puis elle s'arrêta en se disant : C'est donc sérieusement que je recommence à l'aimer!

Peut-être non; mais ce qu'elle recommençait en ce moment à aimer avec passion, avec colère, de toutes les forces d'un cœur entamé, divisé, abattu, qui se connaît, qui se juge et se fait peur, c'était le passé : heures d'enchantement, légères comme l'air pur du matin, dont le souvenir lui était devenu tout à coup si lourd! Elle jeta ce gant loin d'elle. Un déchirement extraordinaire, qu'elle sentit alors, l'avertit que, faible comme elle l'avait toujours été, elle ne devait pas même essayer de résister à cette grande tristesse dont elle aurait aimé à mourir. Elle se blottit comme un enfant dans le fond de son sofa et se mit à pleurer.

C'est encore vers le passé qu'elle se reportait au milieu de ses larmes. Sa douleur remontait vers sa source, comme le fleuve forcé de retourner en arrière par la houle qui vient du large. Elle se revit quatre ans auparavant dans la maison de sa parente. Ainsi vi-

vaient autrefois les recluses, dans des logettes pratiquées au flanc des églises, n'ayant pour horizon que de la pierre et pour distraction qu'une psalmodie éternelle. Sa pieuse cousine, en lui parlant, n'aurait eu garde d'oublier qu'elle parlait à une veuve, et la consolait sans relâche d'un malheur dont elle était consolée. Elle lui mettait ainsi chaque matin le cilice de ses conseils, lui appliquait tout le jour durant la discipline de son exemple, et lui servait le soir le maigre et maussade breuvage de sa morale. O vertu, qui ne te prendrait en horreur quand tu n'es enseignée que du haut d'un prêche par la bouche de pierre d'un tyran?

Jamais, jamais Julien n'avait su ni ne saurait combien l'aimait en ce temps-là celle qu'il venait de quitter pour chercher fortune: Lucy n'avait que lui au monde et ne l'avait plus. Sa cousine, la voyant pleurer sans cesse, l'en reprenait aigrement, lui représentant que si Dieu souffre des cœurs tristes, il veut des visages résignés, et que c'est l'offenser que de trop pleurer les morts. « Hélas! se disait Lucy, si ce n'est pas celui qu'elle croit, c'est peut-être un mort aussi que je pleure. » Elle eut au bout de six mois la première lettre de Julien. Depuis, il fallut de mois en mois tromper l'impitoyable surveillance de sa bienfaitrice, courir aux bureaux de la poste en grand habit de veuve, et dans cet ajustement significatif réclamer aux commis ce pli suspect; mais le plus fort n'était pas fait : une fois qu'elle la tenait dans ses mains, cette chère lettre, il s'agissait de trouver une heure pour y répondre. Quel martyre! si bien que ce fut à cause de Julien et pour lui écrire que Mme d'Espérilles commença de désirer ardemment sa liberté.

Pas un être vivant fait d'esprit et de chair, doué d'un regard qui s'allume et d'une bouche qui rit, ne hantait cette maison des faux semblans et du silence. La baronne d'Espérilles, on ne l'appelait pas autrement pour la distinguer de Lucy, qui ne portait point de titre, avait une réception par semaine. Un soir, après le dîner, Lucy, qui travaillait retranchée derrière son métier à tapisserie, se mit à compter mentalement l'âge des convives. Ils étaient six; leurs années, réunies à celles de la baronne, formaient au moins quatre siècles et demi. Ils ne causaient point; ils chuchotaient plutôt en branlant la tête d'un air d'outrageux mépris quand ils se risquaient par hasard à toucher aux choses de ce monde. D'ordinaire leurs entretiens roulaient sur des sujets religieux. Quelle charité! quelle ouverture d'âme! Lucy frémissait en pensant que, s'ils avaient soupçonné un peu d'amour dans le fond de son cœur, ils l'auraient bien brûlée vive. Puis elle rentrait glacée de frayeur dans sa chambre. L'esprit frappé de toutes ces têtes blanches, elle s'assurait d'abord que la sienne était toujours blonde. Elle allait et venait, inquiète, en se

disant : Est-ce que je suis jeune, moi? Elle ne songeait qu'à cela toute la nuit. Le matin venu, elle se hâtait de réveiller sa fille, la prenait entre ses bras, la portait devant le miroir et lui disait : Lucette, n'est-ce pas que toutes les deux nous serons toujours belles? L'enfant, contente de se trouver au réveil dans les bras de sa mère et de voir son visage à côté du sien, battait des mains et riait de toutes ses forces; mais une fois il arriva que ces éclats joyeux furent interrompus par quelque chose qu'on n'attendait point. La gaîté d'une enfant avait fait scandale dans le vieil hôtel. La baronne était accourue et frappait rudement à la porte. — A quoi pensez-vous? dit-elle d'une voix sèche; on ne rit pas comme cela!

La baronne n'avait jamais été mère : au fond du cœur, elle haïssait Lucette, la pauvre petite orpheline. Certain chapitre de la Bible lui avait bien longtemps laissé de l'espérance; mais un jour qu'elle venait de lire l'histoire de Sara, au plus fort de la méditation qui suivait naturellement une pareille lecture, Dieu lui avait pris Abraham. Adieu les rêves! Depuis lors elle n'aimait pas les enfans : ce sentiment partait d'une âme chrétienne! Une fois, la regardant, elle s'avisa de lui dire sans raison qu'elle était malgracieuse et sotte. Cette injustice devint la cause du premier coup d'audace de Lucy dans la maison. Elle se mit à chercher ce qu'elle ferait bien, ne pouvant venger sa fille, pour braver au moins leur ennemie. Alors elle vint à penser à l'anneau d'argent, présent de Julien. Elle se rappela le serment qu'elle lui avait fait de le porter sans cesse; ce serment, sa faiblesse n'avait pas encore osé le tenir. Le jour suivant, elle parut avec le talisman au doigt; il sauta tout de suite aux yeux clairvoyans de la baronne. — Ma chère enfant, dit-elle, d'où vous vient cette vilaine bague?

Lucy avait préparé et armé son cœur durant la nuit; elle fit hardiment la réponse qu'elle avait promis à Julien de faire, si jamais on l'interrogeait sur leur souvenir. — Madame, dit-elle, cette vilaine bague me vient du meilleur ami que j'aie au monde.

Mais après avoir couru pour l'amour de Julien, pour l'honneur de sa fille et pour le sien cette grande aventure, elle demeura trois mois entiers sans écrire à l'absent. Elle s'efforçait bien de se justifier devant elle-même de cette négligence si cruelle en se disant que ce n'était point sa faute si elle était lasse, abattue, découragée de tout, si l'on avait tari en elle la source des pensées heureuses, en sorte que plus rien n'en pouvait couler sous sa plume. Elle avait d'ailleurs dans l'âme un souci rongeur qu'elle ne s'avouait encore qu'à demi, et après avoir passé d'interminables journées à contempler sa fille, épiant la lenteur croissante de ses gestes, mesurant la ligne bleue qui se creusait sous ses paupières, elle se penchait la nuit sur son sommeil. L'enfant s'ennuyait et souffrait. Elle devinait

la haine et l'envie autour d'elle, et grandissait, frêle et craintive, entre le regard de sa mère et celui de la baronne, comme ces pauvres fleurs des jardins clos de pierre, qui d'un côté jouissent du soleil et de l'autre ne reçoivent que l'ombre humide et glacée des murs.

Du soleil, de l'air, de la gaîté, de la bonté pour Lucette qui s'étiolait, pour la jeune fleur qui devenait malade! Pour elle-même, Lucy ne demandait-elle rien? Elle demandait à vivre. Elle était faite pour la vie comme la baronne semblait faite pour la mort. L'ingratitude, la rébellion, la fuite, voilà ce qu'elle méditait déjà pour sauver sa fille et pour s'affranchir. Toutes les puissances de son être se soulevaient et criaient à la pensée qu'elle devait vivre jusqu'à la fin dans cette horrible geôle. Elle le disait bien naguère à Julien dans les lettres éperdues qu'elle lui écrivait pour lui défendre de partir, elle lui disait bien que son cœur ne pouvait se passer longtemps de parler à un cœur! Depuis qu'elle avait repris à son doigt la bague d'argent, elle la regardait cent fois le jour, et cette vue amenait tour à tour de nouvelles larmes dans ses yeux et un sourire moqueur et irrité sur ses lèvres. Voilà donc tout ce qu'elle avait de celui qui aurait pu, qui aurait dû demeurer près d'elle, une bague et des lettres! l'ombre d'un rêve!

Rêveur en effet, rêveur encore bien cher, mais triple et incorrigible rêveur que ce pauvre Julien! Ses lettres, où Lucy tout d'abord ne cherchait que ces mots : « j'étais fou, j'ai manqué le but, et je reviens, » toutes ses lettres étaient autant d'hymnes à la fortune : « je souffre, s'écriait-il; mais la récompense et le succès sont proches. » — O chimères! murmurait Lucy. — « Encore trois ans! » disait Julien. — Trois ans! s'écriait-elle. Ici c'est le temps de vieillir.

La baronne d'Espérilles à cette époque redoubla tout à point vis-à-vis de Lucy de persécutions familières et de maternelle tyrannie. Sa charité endiablée, qui souhaitait les cent bras de Briarée pour travailler à vêtir son prochain pauvre, à la condition que les cent bouches de la Renommée publiassent partout ce qu'on lui voyait faire, entreprit de forcer sa jeune parente à l'aider dans une tâche si belle. Voilà donc Lucy priée de quitter sa tapisserie et de coopérer à cette foule de bonnes œuvres qui devaient bien lui servir pour le grand voyage, le jour où son âme se déciderait à se mettre en route. Il n'y eut pas jusqu'à la mignonne Lucette à qui, pour cette occasion, on n'apprît à tricoter, parce que son inconsidérée mère avait parlé de lui faire apprendre la musique.

Or, une belle après-midi que ce trio de l'hypocrisie, de la fausse résignation et de l'innocence travaillait dans le salon gris et noir, la baronne, qui depuis longtemps guettait un moment propice, afin de faire voir que sa conscience n'oubliait jamais ce que ses oreilles

avaient entendu, prit tout à coup la parole. — Ma chère enfant, dit-elle à Lucy, quelle est donc, je vous prie, la personne dont vous me parliez un jour, qui vous a fait présent de cette bague ridicule, et qui est, à ce qu'il paraît, le meilleur ami que vous ayez dans le monde?

— Madame! s'écria Lucy; ah! madame, s'il y a quelque part un cœur généreux qui s'occupe de moi, ne vous en mettez pas en peine!...

— Si je m'en mets en peine, interrompit la sainte femme, c'est que je ne peux m'empêcher d'être blessée de votre injustice. Quand vous m'avez dit assez délibérément que cette personne était celle qui vous aimait le mieux, apparemment vous n'aviez pas pensé à moi.

— Madame, dit Lucy, de vous à moi ce n'est pas d'amitié qu'il s'agit. Votre âge et le mien ne le veulent point. Je sais bien ce que je vous dois, et je suis forcée de me contenter du respect et de la reconnaissance.

— Mais, reprit la baronne en se mordant les lèvres, j'ai mes raisons pour désirer de savoir le nom de cette personne.

— Madame, dit Lucy, l'œil éclatant, les dents serrées, vous ne le saurez pas!

— Je vous répète, continua la baronne en affectant un grand calme, que j'ai besoin de le savoir. Je ne pense pas que cette personne soit une *amie* de pension, mais plutôt un *ami* du monde (la sainte femme appuya de tout le poids de sa vertu sur ces deux mots), du monde où votre mari avait eu d'abord l'imprudence de vous conduire. Vraiment il se pourrait bien qu'un jour quelqu'un qui vous eût connue autrefois ou qui vous vît à présent vînt me demander votre main, car vous êtes jolie.

— Madame, je vous remercie, fit Lucy avec un salut moqueur.

— Vous l'êtes, reprit la baronne, malheureusement pour votre fille et pour vous. Il y a des hommes impies que les veuves n'effraient pas, et des veuves oublieuses d'elles-mêmes et toujours prêtes...

— Madame, interrompit Lucy, je ne sais si je serais oublieuse de moi-même et prête à ce que vous dites; mais ce que je sais bien, c'est que je suis trop pauvre pour tenter un honnête homme. Ce que vous craignez n'arrivera point.

— Cela est arrivé, dit la baronne avec un sourire implacable. Hier...

Lucy se leva toute droite, pâle, effarée, et instinctivement recula en regardant devant elle, comme si elle eût vu se dresser quelque objet monstrueux qui la révoltait et pourtant la fascinait. Un mariage! l'affranchissement! la liberté! Ah! si elle avait été sûre d'aimer un peu moins Julien Dégligny, cela n'eût-il pas encore mieux

valu que cette indigne servitude? — Mais, madame, reprit-elle d'une voix faible, personne ne me voit plus, ne me connaît plus. Qui peut donc songer à moi?

— J'ai pensé, dit la baronne, que ce pouvait bien être le meilleur ami que vous ayez au monde.

Lucy, à ces mots, sentit mille pointes aiguës lui entrer dans le cœur, et de pâle qu'elle était devint pourpre. — Non, murmura-t-elle, ce n'est pas lui.

— Je le crois, répondit gravement la baronne d'Espérilles; ce n'est pas un soupirant comme celui d'hier qui vous eût fait présent de cette bague qu'on vous voit. Il peut donner de plus précieux souvenirs, car il a les biens de ce monde, s'il n'a pas les autres!...

Ainsi cet homme était riche! Lucy dans ce moment souhaita toute la monnaie d'or de la terre pour en humilier, pour en lapider cette femme exécrable. — Et à cette demande, madame, je vous prie, qu'avez-vous donc répondu?

— Ce que je répondrai toujours, dit la baronne. J'ai refusé.

— Quoi! sans même avoir daigné me consulter?

— Sans vous avoir consultée, répéta la baronne. Je vous ai traitée comme j'aurais fait de ma fille.

— Madame, dit Lucy, qui étouffait, je vous remercie; mais du moins voudrais-je savoir le nom de celui qui m'a distinguée...

— Ma belle, dit la baronne en se levant à son tour pour sortir, vous ne le saurez pas.

Eh bien! explique qui pourra les raisons cachées du cœur, ce fut justement cette potion amère qu'on venait de faire boire à Lucy qui servit à lui rendre la mémoire, ce fut le ressentiment dont elle frémissait tout entière qui lui redonna la pensée et le courage d'écrire à l'absent. Jamais elle ne lui avait écrit une si longue lettre; mais était-ce bien une lettre, surtout une lettre d'amour? On eût dit plutôt un plaidoyer emporté, un tumultueux épanchement de tout ce que Lucy tenait amassé depuis deux ans de douleurs et de colères. Elle ne dissimula rien à Julien de ce qu'elle avait souffert, rien, excepté l'humiliation subie dans ce dernier jour où l'on avait disposé d'elle comme d'une servante. Elle n'osa dire à Julien qu'on avait demandé sa main.

Pauvre Julien, dans son exil, comment, en lisant ces lignes éplorées, eût-il pu soupçonner sans être ingrat que Lucy ne l'aimait plus, comme autrefois, sans réserve et de toutes les forces de son cœur, Lucy, à qui il avait appris la passion, puisqu'il ne semblait pas que ce cœur léger eût été d'abord créé pour elle?... Est-ce que Mme d'Espérilles dans cette lettre ne le suppliait point au nom de l'humanité, de la générosité, de la pitié, est-ce qu'elle ne lui ordon-

nait pas, au nom de leur amour, de tout quitter à l'instant pour la rejoindre, de renoncer au rêve d'une fortune dont on n'a pas besoin quand on s'aime (ce n'était pas l'ancien langage), de ne plus songer à rien qu'à celle qui l'attendait, et de s'embarquer sur l'heure? Quand la lettre fut cachetée, Lucy récapitula les épreuves, les événemens, les pensées de la journée, et trouva qu'elle avait formé trois résolutions, inflexibles toutes trois : faire revenir Julien, connaître le nom du prétendant inconnu, sortir de cette maison détestée... Ces trois résolutions se contredisaient peut-être; mais tout se contredit dans une âme en peine. L'effet et l'accomplissement de la première dépendaient du temps, ceux de la seconde du hasard; rien dans la troisième ne dépendait que d'elle-même.

C'est pourquoi, sachant bien que la baronne se souciait de ses mutineries plus qu'elle ne disait, Lucy, qui jusqu'alors n'avait pas osé quitter le crêpe et le long voile, bien que son deuil fût déjà vieux de vingt-deux grands mois, parut au bout de quatre jours dans les couleurs du demi-deuil. C'était du gris, mais du gris si léger, si pâle que le gris des tentures et des meubles qui garnissaient le salon en prit à l'instant une couleur d'ardoise, et que les quatre siècles et demi qui s'agitaient dans l'appartement sous la figure des six vieillards en frottèrent à deux mains leurs paupières éblouies, secouèrent le chef, et jurèrent entre les dents qui leur restaient que la terrible petite veuve avait mis une robe de bal.

IX.

La nuit était venue, et Lucy n'avait pas quitté le sofa où elle demeurait depuis la fin de l'après-midi, abîmée dans cette méditation cruelle; mais à quoi bon la pousser plus loin? Que lui servait de perdre le temps à énumérer d'anciennes douleurs, des humiliations déjà si vieilles que d'autres avaient effacées? Quelle folie que d'évoquer le passé pour ne voir apparaître qu'un fantôme honteux et gémissant qui nous dit : Je fus une partie de ta vie et de toi-même! Crois-tu donc que je te fasse un si grand honneur? Et quelle étrange fantaisie, quand tu pouvais me laisser dans l'oubli, que de désirer de me revoir? — Lucy se leva. Assez de pensées et de souvenirs! Sa main, quand elle voulut s'en aider pour se soulever sur le coussin, rencontra tout humide de pleurs la place où s'était posé son visage. La jeune femme jugea qu'elle avait assez pleuré. Ne médisons point pourtant des larmes. Qu'importe qu'elles soient amères, si elles sont utiles? Qui ne sait que ces gouttelettes brillantes, tombant de deux beaux yeux qui pleurent une faute, se changent bien vite en une pluie de raisons admirables pour apaiser la conscience qui les voit couler?

Ces bonnes raisons qui naissent des pleurs ne manquaient pas à Lucy. Qui donc pouvait avec justice lui faire un crime d'avoir reconquis sa liberté, de s'être soustraite à cette bienfaisance de bourreau dont on la tuait, et de s'être arrachée de la maison de la baronne? Quand elle en était sortie, tenant sa fille par la main, que possédait-elle au monde? Une centaine de pièces d'or et ses bijoux. « Mère, lui disait la petite Lucette, nous sommes deux orphelines à présent. » Qui donc, au lieu de la blâmer, pouvait ne point l'admirer un peu pour ce grand courage d'avoir préféré les tristesses de l'isolement, les menaces de l'indigence aux honteuses petites misères d'un tel esclavage? Certes elle avait bien le droit de montrer fièrement à Julien cette page de sa vie. — Et si Julien tournait la page!...

Mais elle avait depuis quelques heures assez regretté de choses, assez tremblé, assez pâli, assez rougi, et s'en trouvait enfin l'esprit plus libre. Elle se fit apporter de la lumière, passa dans sa chambre à coucher et commença tranquillement sa toilette de nuit. Elle faisait de petits mouvemens de tête en se regardant dans le miroir; elle se mit à natter ses cheveux, et tout en y enfonçant de grandes épingles pour assujettir les nattes, elle se disait tout haut : « Le reste!... mais le reste, ce n'est pas encore ma faute! »

Que signifiaient ces paroles étranges?.. Elles étaient brûlantes comme ces étincelles qui s'échappent d'un foyer tout en flammes. Vite, bien vite, il faut les éteindre, de peur qu'elles n'incendient la maison! Mais ce qui venait d'échapper à Lucy dans la sécurité de la solitude ne pouvait être qu'une boutade; pour une confession, cela n'y ressemblait guère. Ce n'est pas avec cette légèreté qu'en usent les pécheresses qui se repentent; elles ne songent plus à se rejeter sur la fatalité, mère des tentations, car elles sentent bien qu'elles étaient libres, et dans leur humilité sincère on les entend murmurer en s'agenouillant précisément le contraire de ce qu'avait dit Lucy : C'est notre faute. — Est-ce que Mme d'Espérilles était une pécheresse qui ne se repentait pas?

« Ce n'est pas ma faute; » en parlant ainsi, avait-elle bien interrogé sa conscience? Ce n'était donc pas sa faute si un succès inoui l'avait accompagnée à sa rentrée dans le monde qu'elle avait quitté depuis six ans? Elle reparaissait, toute jeune encore, sur ce même théâtre où son vieux mari l'avait produite autrefois, par vanité imprudente, pour se faire honneur de ses dix-sept ans et de ses grâces toutes fraîches. Là où l'on avait vu un feu follet, on revoyait une étoile! Astre charmant auquel ses longues éclipses ne donnaient que plus de prix, d'autant que c'était un astre sans chaperon, tout à fait libre de répandre où il voulait sa coquette lumière, et qui éveillait bien des espérances! Et les passions et demi-passions qu'elle

avait alors inspirées, et son goût si naïf encore et si réfléchi déjà, si décidé pour toutes les excitations de l'esprit et du cœur, et sa curiosité du plaisir, et cet élan qui, après les deux années de captivité et de léthargie passées dans l'hôtel de sa cousine, l'emportait au milieu des fêtes, comme la ressuscitée du miracle, dans une impatience exaltée de revivre, tout cela n'était donc pas sa faute! Elle sortait de cette tombe toute parée, toute prête; elle était ravie, elle était ivre, elle avait eu les attendrissemens de l'ivresse. Nul, à vrai dire, ne savait combien chèrement en ce temps-là elle payait ces rapides instans d'un bonheur public; nul n'avait pénétré dans le secret du foyer où se chauffaient tristement tout le jour ces pieds mignons, qui le soir oubliaient tout et ne tenaient plus à la terre; nul n'y avait vu l'indigence assise, nul ne soupçonnait des privations vaillamment cachées, et les inquiétudes du lendemain, et l'industrie des toilettes. Ce qui n'était pas sûrement la faute de Mme d'Espérilles, c'était cette médiocrité de fortune qu'elle avait juré de vaincre. Et dans ce désespoir d'un courage qui lutte et se raidit vainement, ce qui n'avait pas été sa faute enfin, ce qu'elle eût été tentée plutôt de considérer comme un secours venu d'en haut, c'était l'amitié que le comte Lallia lui avait vouée!

Il n'était pourtant pas accouru près d'elle, ce chaleureux ami, dès le premier jour qu'il l'avait sue libre; mais à la première fête où elle avait assisté, il était là. Il l'avait abordée en se réclamant de leurs relations d'autrefois. Pour elle, en ce temps-là, elle ne l'aimait guère, son regard froid lui donnait le frisson; mais en le retrouvant empressé, charmé, presque ému de la revoir, le voile lui tomba des yeux, elle admira son injustice. Et comme le comte Lallia lui assurait qu'il n'eût point manqué de lui rendre de fréquentes visites à l'hôtel d'Espérilles, s'il n'en avait pas trop bien connu le geôlier, Lucy fut saisie tout à coup d'une idée fort singulière... Mais non, ce n'était pas une idée, un pressentiment à peine, un éclair plutôt, une lueur qui passe...

Elle se souvenait que naguère, quand le comte la rencontrait seule chez elle, en l'absence de M. d'Espérilles, qui était toujours absent, il ne craignait pas de la plaindre à demi-mot, et de toucher par mille allusions très délicates à l'existence maussade qu'on lui faisait mener. Un jour même, après un long entretien où cet homme compatissant et disert quand il fallait l'être s'était avisé de mêler toute sorte de consolations et de fleurs, il lui était arrivé de tomber brusquement aux pieds de la jeune femme, sans doute pour l'adorer comme une martyre; mais M. d'Espérilles était ce jour-là rentré trop tôt...

Voilà ce qui fit un instant rêver Lucy le lendemain de cette nouvelle rencontre, et longtemps après. Le comte Lallia s'était trouvé

si à point sur son passage! Il avait dit qu'il serait allé cent fois, s'il l'eût osé, tenter fortune pour la voir à l'hôtel d'Espérilles. Peut-être bien y était-il allé, puisqu'il connaissait la baronne, qui n'était pas assurément du même monde que lui; peut-être ce prétendant inconnu dont elle désirait si fort d'apprendre le nom n'était-il autre que lui... La baronne, dans sa férocité calculatrice, n'avait-elle pas eu soin de faire entendre à Lucy que ce prétendant était millionnaire? Or le comte Lallia l'était six fois. Mais le moyen de s'éclairer? comment fixer ce doute bizarre par cela même que c'était un doute? comment s'assurer d'une chose si délicate? Mme d'Espérilles ne pouvait pourtant adresser de pareilles questions au comte. En vérité, voilà qui ne s'est jamais vu qu'une femme s'informant auprès d'un homme si c'est lui qui a demandé sa main!... Le temps se chargea de prouver que ce n'était pas lui, puisqu'étant libre désormais de se déclarer, il ne se déclara point. Ce fut ainsi que la lueur qui avait brillé dans l'esprit de la jeune femme se dissipa et que son pressentiment fut démenti.

Quelques mois après qu'elle eut quitté sa cousine et commencé cette nouvelle vie, Mme d'Espérilles reçut une lettre de Julien. Encore deux ans! disait-il. Quelle moquerie! Quand elle l'avait tenue, cette lettre qui venait de si loin, Lucy l'avait d'abord examinée longtemps sans la lire. La distance était encore moins grande dans la réalité que dans son cœur; il lui semblait que la lettre arrivait du pays des rêves. Peut-être l'eût-elle lue comme un roman d'autrefois, d'un œil qui ne saurait plus s'allumer, d'une main qui tourne le feuillet avec paresse, sans ce refrain insipide, irritant, exaspérant : « encore deux années! » qui la révoltait.

Elle venait justement d'être aimée dans ce moment-là. C'est ce qui n'était point encore sa faute... Son cœur sortait d'aventure. L'homme qui s'était mis à ses genoux était assez jeune, suffisamment beau, passablement verni d'une teinture d'esprit, non du meilleur, mais au demeurant fort à la mode. Ah! quand la vie d'une femme de vingt-quatre ans se compose de soirées si pleines et de journées si vides, quelles fantaisies viennent les peupler, alors qu'on ne les attendait point, ces folles visiteuses! Voilà ce que Julien était loin de soupçonner dans son outrageuse ignorance des choses du monde. En revanche il était quelqu'un de plus clairvoyant qui avait tout vu : c'était le comte Lallia, et l'admirable ami avait paru ne rien voir. Que les jours aussi sont longs quand ils sont la proie d'une pensée unique, dévorante! Misère déguisée, fardée, dorée, avec tes oripeaux et tes faux semblans, que tu es lourde! et que Mme d'Espérilles, environnée de tes menaces, avait grand besoin de s'étourdir la tête et de se réchauffer l'âme! Voilà ce que dans son enthousiasme d'enfant, dans le commerce de sa chimère, dans son puéril

égoïsme, Julien ne devinait pas; mais le comte Lallia le savait, lui!

Lucy n'était plus guère en droit de douter qu'il ne l'aimât; mais quel mal pouvait donc lui faire un sentiment si désintéressé chez un homme qui ressemblait au comte? Il n'avait pas les prétentions que d'abord elle lui avait supposées : il continuait de ne point mettre son nom ni sa fortune à ses pieds; mais une fois il mit, comme en se jouant, au cou, aux bras, au front de la petite Lucette une parure royale. Ainsi affublée d'un collier, de bracelets, d'un diadème, l'enfant fit presque envie à sa mère. Cette générosité inutile envers un enfant témoignait assurément que le comte avait un cœur magnifique : il l'avait aussi très ingénieux, très délicat; jeune, on sait qu'il l'eut toujours. Il n'avait pas cinquante ans.

La moitié des salons dont Mme d'Espérilles était depuis un an l'âme et la reine se ferma tout à coup devant elle; mais elle n'en parut qu'avec plus d'éclat dans les autres. Le comte Lallia ne l'y accompagnait encore que rarement. Ah! quand Lucy songeait aux commencemens de cette grande amitié, qu'elle les voyait différens des suites! C'est que depuis lors il s'était écoulé du temps, c'est qu'il n'est point d'amitié qui ne s'autorise de sa durée pour devenir ombrageuse et pesante. Telle était devenue sans doute l'amitié du comte Lallia aux yeux de Mme d'Espérilles. Et puis, qui sait? ces deux amis avaient peut-être, comme on le disait, signé un contrat. Ce qui est signé cesse d'être aimable.

Est-ce que ce n'était point surtout à cause de sa fille que Mme d'Espérilles avait quitté naguère sa parente, parce qu'elle craignait pour l'enfant l'air froid de la maison claustrale? Eh bien! maintenant Lucette était au couvent. Qui l'y avait mise? Ce n'était point la volonté de sa mère. Il y a des situations où il n'est plus permis de jouir de sa fille. Lucy s'était séparée de la sienne parce qu'elle n'était plus libre de la garder auprès d'elle... Libre! mais qu'était-ce encore que ce mot? Lucy ne se sentait pas plus libre dans ce riche appartement qu'elle n'occupait que depuis une année, tout près du comte Lallia, son ami, qu'autrefois dans l'hôtel de la baronne! Libre! tout autour d'elle lui disait qu'elle ne l'était point. Ses valets le savaient, s'ils n'osaient le dire. L'air qu'elle respirait était rempli de je ne sais quel bruit de chaîne brisée et reforgée sans cesse. Libre! elle n'avait fait que changer de prison : au lieu d'une prison fermée une prison ouverte! Ce n'était plus la captivité, mais toujours, toujours la servitude!

Et cependant la liberté n'était pas à jamais perdue pour elle, si elle savait la reconquérir. Julien la lui montrait dans ses mains; à elle de l'y prendre. Cette fois c'était la liberté véritable, la liberté mère de la sécurité, de l'honneur, de la dignité, celle qui force l'estime des plus opiniâtres, qui répare, relève et rehausse tout ce qu'elle touche,

qui est enfin le plus précieux des biens, et celui que Mme d'Espérilles avait le moins mérité. Un tel prix valait bien la lutte, au risque même d'une défaite. C'est pourquoi elle ne se demanda plus ce qu'elle devait faire; elle n'hésitait plus. Au milieu de ses réflexions, il lui en vint cependant une bien salutaire. Aussitôt elle se mit à sonner sa femme de chambre à coups redoublés, avec une terrible impatience. La pauvre fille ne se hâtait point d'accourir, sans doute parce qu'à cette heure de la nuit elle dormait. Mme d'Espérilles venait de se rappeler que depuis trois ans elle n'était pas allée prendre au bureau de la poste une seule des lettres de Julien.

Elle ignorait donc ce qui s'était passé depuis trois ans dans son esprit : elle ne le connaissait plus; elle ne savait ce qu'elle devait attendre, espérer ou craindre de lui. Et pourtant il fallait qu'elle le sût avant d'engager une si redoutable partie. Sa femme de chambre étant enfin venue, elle lui commanda de l'éveiller de grand matin...

Lorsque Julien Dégligny se présenta le lendemain chez Mme d'Espérilles, elle était encore en déshabillé malgré l'heure avancée de l'après-midi; elle avait les paupières rouges et gonflées. Il lui demanda froidement si elle n'avait point pleuré. Elle répondit que non : on ne peut pleurer sans cesse; mais elle avait lu cinquante lettres depuis le matin.

Autant vaudrait dire cinquante volumes. Lasse et les yeux en feu, elle en était précisément à se demander si, après que Julien avait dépensé tant d'amour, il pouvait beaucoup lui en rester au cœur. Et cependant plusieurs passages de ces épîtres sans fin avaient fait battre le sien comme autrefois, comme dans le beau temps du jardin auprès du cimetière et de la vraie jeunesse. C'est pourquoi, ayant vécu trois ou quatre heures avec le Julien de ce temps-là, elle fut étonnée de ne point le voir en entrant se mettre à ses pieds, ainsi qu'il faisait dans le berceau de chèvrefeuille en arrivant au rendez-vous, ainsi qu'il faisait par la pensée dans son exil en commençant toutes ses lettres.

L'air contraint qu'il avait ne lui échappa pas un instant; elle vit d'un coup d'œil un grand changement qui s'était fait en lui depuis la veille.

— Comment avez-vous passé la nuit? lui demanda-t-elle.

— Au jeu, répliqua Julien.

— C'est une passion que je ne vous connaissais pas, lui dit-elle en l'observant tout inquiète.

— Ce n'est pas une passion, je n'en ai que pour vous. Là-bas, je chassais pour vaincre mon corps et tuer mes pensées; ici, je joue. Je me suis fait indiquer une maison de jeu hier soir. Elles sont peu nombreuses, les maisons de jeu. On n'est pas plus libre de se ruiner que de parler, d'écrire et d'aimer à sa guise dans ce pays. On

y a réglementé les bourses comme les plumes, les langues et les cœurs. Oh! je me hâterais d'en sortir, si je ne savais bien pourquoi j'y suis revenu.

— J'espère, dit Lucy en riant, que vous n'avez pas commencé par vous ruiner?

— J'ai gagné.

— Tant mieux! Je crois pourtant que vous auriez mieux fait d'aller dormir.

— Je ne dormirai pas tant que je ne saurai point si vous n'avez pas cessé de m'aimer.

— Vous me faites éprouver je ne sais quoi d'étrange, lui dit Lucy toute pensive, en me disant si froidement de telles choses. Vous me parlez comme un dieu derrière le voile du temple. L'oracle est doux à entendre, mais il a comme un accent lointain qui me fait mal. Vous êtes là, je vous vois, et il me semble que vos paroles m'arrivent encore du fond de votre exil.

Il sourit et ne répondit rien.

Tout cela était évidemment préparé, calculé, voulu à l'avance. Mme d'Espérilles pensa qu'un homme capable de s'expatrier six ans et de poursuivre à travers toute sorte de labeurs et de souffrances un but incertain, elle pensa qu'un tel homme veut terriblement ce qu'il veut, et ne put retenir un mouvement de dépit en voyant qu'il voulait s'armer contre elle. Une rougeur légère lui monta au front; elle jura qu'elle enlèverait bien de vive force à Julien ce masque qui la gênait, l'impatientait, l'alarmait encore davantage.

— Et qu'eussiez-vous fait, s'écria-t-elle en le regardant, si je vous avais dit hier que je ne vous aimais plus? Seriez-vous aussi allé jouer?

— Je ne sais.

— Ah! reprit-elle vivement, Dieu m'en est témoin, je désire que jamais personne ne se tue pour moi; mais autrefois, Julien, autrefois... si je vous avais dit cela, vous m'auriez répondu que vous alliez vous tuer.

— Si je vous le disais aujourd'hui, répondit Julien d'un ton admirablement tranquille, je vous forcerais à m'aimer. Voilà ce que je ne veux point.

— Quel sentiment exquis de la liberté n'avez-vous pas rapporté du nouveau monde! s'écria-t-elle ironiquement. Et puis elle se reprit aussitôt : — Allez! dit-elle. Et si je ne crains pas, moi, que mon cœur soit un peu forcé...

— Être à moi par reconnaissance! s'écria-t-il. Ah! je savais bien que vous me parleriez ainsi. Vraiment vous trouveriez beau de me rendre sacrifice pour sacrifice; mais vous doutez-vous bien où cette reconnaissance vous conduirait? Je vais vous le dire ; à vous cloî-

trer pour moi, parce que je me suis exilé pour vous; car, si vous m'apparteniez, je vous ferais ce que vous fit autrefois M. d'Espérilles, votre premier tyran, je vous séparerais du monde.

— Sauvage! sauvage! dit Lucy en riant toujours. Il m'est trop aisé de voir que vous cherchez à m'effrayer. N'importe, je suis plus contente de vous. Au moins maintenant vous avez l'air de sentir et de penser ce que vous dites.

— Je le pense et je le sens vivement.

— Et d'ailleurs, reprit-elle, ce langage n'est point différent de celui que vous me teniez dans vos dernières lettres.

— Quoi! voulez-vous me faire entendre que vous les avez lues?

La jeune femme inclina la tête. — Si vous en doutiez,... dit-elle.

— Alors pourquoi n'y avez-vous pas répondu?

— Allons! fit Mme d'Espérilles en se laissant aller sur un fauteuil, c'est mon interrogatoire qui recommence. Eh! mon ami, je ne vous ai pas répondu parce que je n'avais rien que de cruel à vous apprendre.

— N'y avait-il pas une autre raison?

— Eh bien! oui, il y en avait une autre. Et d'abord, la dernière fois que je vous écrivis, je vous racontais mes peines et mon martyre chez cette infernale baronne. Vous ne parûtes même pas y prendre garde dans votre réponse. Oh! j'en étais sérieusement fâchée contre vous. Et puis, Julien, et puis... Mais évitez-moi le chagrin d'achever ma pensée, puisque vous la comprenez si bien.

— Je la comprends; elle se résume dans un proverbe vulgaire qui dit : Les absens ont tort.

— Méchant cœur! dit-elle. Mon Dieu! donnez-moi donc le courage d'être aussi franche qu'il est dur. Cependant je vous aimais encore.

— Vous m'aimiez encore?

— Oui, fit-elle comme avec un grand effort; mais je vous aimais moins.

Julien, depuis un moment, était debout; il alla sans rien dire jusqu'au bout du salon, et s'arrêta dans l'embrasure d'une croisée. Là, n'étant point vu de la jeune femme, il tira son portefeuille de la poche de son habit et y prit le vieux journal, daté de trois ans, qu'il lisait dans le wagon sur le chemin du Havre à Paris; puis il revint vers la jeune femme. Il souriait bien franchement, de cœur comme de bouche. Mme d'Espérilles remarqua sans peine cette douce lumière qui s'était répandue comme par enchantement sur son visage. Elle y vit le signe de la paix et de la confiance qu'il lui rendait enfin, l'aurore du succès pour elle-même, et pour encourager Julien à s'approcher plus vite, elle lui tendit la main. Il tenait le

journal; elle ne se doutait point qu'il venait de s'armer de la foudre, et il ne s'en doutait pas plus qu'elle.

— Vous m'aimiez encore il y a trois ans, j'en suis sûr, lui dit-il.

— Ah! fit-elle, y a-t-il bien trois ans que j'ai commencé de vous aimer un peu moins, ou seulement deux ans? Je ne sais. Laissez-moi donc rassembler mes souvenirs. De ce moins que je vous ai donné depuis lors à ce que je vous donnais auparavant, il y avait si peu de différence!... Mais que me voulez-vous donc? Qu'est-ce que ce vilain chiffon de papier que vous me mettez devant les yeux?

— Lisez, lisez, dit-il.

Elle lut.

— La bague! murmura-t-elle... Son premier mouvement fut de la chercher à son doigt... Julien, dit-elle d'une voix étouffée, je vous jure que je l'ai portée deux ans!

— Je n'en doute pas, puisque vous l'avez perdue.

— Je l'ai perdue! répéta Mme d'Espérilles, je l'ai perdue!

— Vous avez espéré la recouvrer, vous l'avez cherchée longtemps.

— Je l'ai cherchée longtemps.

— Et vos recherches ont été inutiles?

— Inutiles! répéta-t-elle encore.

Puis elle passa vivement la main sur ses yeux, comme pour dissiper un mauvais rêve, pensant d'ailleurs que sa confusion allait la trahir, et qu'il était temps de payer de courage.

— Mais lisez encore, dit Julien, lisez-la donc cette annonce à l'air banal qui m'a rendu la force de vivre. Lisez : vingt francs de récompense!

— Vingt francs! dit Lucy... Hélas! ajouta-t-elle hardiment, une promesse de cent francs aurait eu peut-être plus d'effet, et j'aurais retrouvé ma bague; mais alors, mon ami,... je n'étais pas riche.

— Alors, dit Julien, je ne l'étais pas moi-même davantage. Je venais de perdre d'un coup, par une spéculation fatale, le fruit de trois années de travail et de combat. Je me voyais dans l'alternative ou de m'embarquer sans une obole, me confiant à la pitié d'un capitaine anglais qui m'aurait pris à son bord, ou de tenter encore une fois la fortune, mais en désespéré qui la viole. Votre silence depuis six mois me poussait à prendre lâchement le premier parti; ce sont ces trois lignes que voilà qui m'ont rendu le courage d'oser le second. Dieu en soit loué, et vous aussi, et notre chère bague...

— Mon ami, dit Mme d'Espérilles en se levant, notre talisman, soyez-en sûr, aura porté bonheur à celui qui l'a trouvé.

Puis elle lui dit qu'elle voulait aller faire sa toilette de l'après-dîner, et le pria de l'attendre une heure; mais en rentrant dans sa chambre, au lieu de s'habiller, elle courut à l'armoire qui renfer-

mait ses bijoux... Quelle folie! la bague d'argent n'avait jamais été un bijou assez précieux pour prendre place dans des écrins. Mme d'Espérilles alors ouvrit tous les meubles, fouilla, bouleversa tous les tiroirs, mais vainement. — Qu'ai-je fait de cette bague? se demandait-elle avec impatience. Elle s'étonnait que Julien ne lui eût jamais dit un mot dans ses lettres de la perte du malencontreux talisman. Elle croyait bien les avoir lues toutes; mais dans son inquiétude elle pensa qu'elle ferait bien pourtant d'y revenir. Les cinquante *volumes* étaient encore épars sur son lit, un lit charmant à pavillon, dont les rideaux bleus, parés de crépines blanches, étaient soutenus par des torsades de soie de la même couleur, ce que nos pères appelaient un lit d'ange. Elle reprit une à une toute la série des lettres qui se rapportaient à cette date de trois ans, et, s'étant efforcée de les parcourir malgré la grande fatigue de ses yeux, elle trouva enfin que Julien lui avait parlé deux fois de la perte de la bague dans deux passages qui justement lui avaient échappé le matin. Cette découverte pourtant ne l'éclaira pas. Elle résolut, comme le temps la pressait et que Julien l'attendait, de remettre ses recherches au lendemain.

Julien, demeuré seul, s'était accoudé sur le dossier du fauteuil que Lucy venait de quitter, regardant la porte par où elle venait de sortir, comme on suit des yeux longtemps, bien longtemps, un point lumineux dans les ténèbres; puis il s'approcha de la croisée, examina le ciel, toujours morne, et se mit à battre une cadence du bout des doigts sur les vitres, — sans doute la marche funèbre des illusions qu'il avait déjà perdues. Cependant il lui en restait encore d'autant qu'il voulait qu'il lui en restât. Cette bague ne venait-elle point d'ailleurs de lui rendre la plus chère? Il parcourut un instant le salon : le hasard le conduisit devant une table où reposait une petite corbeille. Elle était remplie de cartes de visite qu'il prit une à une; il lut ainsi, sans songer à rien, cinquante noms qu'il ne connaissait pas. Tout à coup une idée lui vint, une sotte idée, et il fit passer de nouveau toutes ces cartes sous ses yeux. Qu'y cherchait-il? Un nom de femme. Il n'y en avait point. Mme d'Espérilles ne voyait que des hommes. Et pourquoi? Il fit la réflexion que la carte du comte Lallia ne figurait pas dans cette galerie banale, sans doute parce que le comte n'avait plus besoin de notifier ni de compter ses visites; ce fidèle ami était de ceux qui ne se nomment plus à la porte, heureux s'ils ne l'ouvrent point sans le secours des valets! Les yeux de Julien se jetèrent alors sur la portière de tapisserie qui défendait le seuil de cette chambre; ils s'attendaient presque à la voir se soulever encore, à rencontrer soudain le regard du comte et son insolent sourire, à être le témoin de son entrée quasi triomphale, en homme qui ne se présente point, mais qui arrive... La

portière ne bougea pas, et Julien continua sa lente et machinale promenade. Alors il avait déposé son masque, prêt à le reprendre quand reparaîtrait Mme d'Espérilles; mais, étant seul, à quoi bon se cacher de son cœur? Il allait donc laissant tomber sur toutes choses un regard sombre, et il se disait qu'il passerait dans ce salon avec bien plus de délices encore un flambeau à la main, maître d'y brûler tout ce qui soulevait en lui de si atroces mouvemens de doute et de haine. Le riche tapis sur lequel il marchait lui déchirait les pieds comme un sol chargé d'épines.

Il avisa sur la muraille au milieu de vingt tableaux de prix deux paysages flamands qui valaient bien chacun dix mille livres; il frappa du bout de sa canne les grands calices de cristal d'un magnifique lustre de Hollande qui se balançait au plafond. Lucy le trouva en entrant au plus fort de cette rêverie terrible devant un vase de vieux-chine d'une dimension extraordinaire qui s'élevait sur une console; elle le crut ravi en extase.

— N'est-il pas vrai, lui dit-elle du ton de l'amour-propre satisfait qui ne se déguise point, n'est-il pas vrai que c'est une merveille? Ce vase est tout simplement comme votre cœur, Julien; on dit qu'il n'a pas son pareil au monde.

— Pardonnez-moi, lui répondit-il, j'ai vu le pareil à Bombay chez un riche négociant anglais. Il en avait donné un prix énorme. Je ne sais qui vous a fait ce présent, mais c'est un présent de roi.

Mme d'Espérilles pour cette fois demeura parfaitement maîtresse d'elle-même.

— Je n'en connaissais point la valeur, répondit-elle de l'air le plus naturel du monde; il me vient du comte Lallia.

— Je m'en doutais.

— Vous n'ignorez pas que le comte est extrêmement riche?

— Insolemment riche, dit Julien.

— Que dites-vous? s'écria-t-elle comme si elle eût été frappée d'une grande surprise, le comte insolemment riche! Eh! que vous a-t-il donc fait? Il vous déplaît, mon ami. Vous conviendrez pourtant qu'il n'est ni indiscret, ni incommode. Il a compris aisément hier que sa présence nous gênait; il s'est exécuté, il est parti. Le pauvre homme aussi qui s'en vient tomber au milieu d'une reconnaissance du genre de la nôtre! Vous lui montriez une belle mine! A ce propos, je suis bien aise de trouver l'occasion de vous gronder un peu pour ce que vous m'avez fait là. Heureusement le comte a bien de l'amitié pour moi, et il ne m'en voudra point. Jamais il ne s'est autorisé du temps ni des obligations que je lui ai pour essayer de se faire mon tyran. Vous savez qu'il était fort lié avec mon mari. C'est un homme qui m'a rendu les derniers services; je lui dois beaucoup.

— Moi, dit Julien, je ne lui dois rien.

— Faut-il encore vous appeler sauvage? s'écria Mme d'Espérilles en le menaçant du doigt; mais j'aime infiniment le comte.

Julien recula.

— Moi, je le hais, dit-il.

— Vous le haïssez? dit Lucy. Ce dernier coup était trop rude; elle n'y put tenir, et, n'osant regarder Julien, elle s'appuya toute défaillante sur le coin de la console qui supportait le malheureux vase de Chine. — Pourquoi, balbutia-t-elle, pourquoi haïssez-vous le comte Lallia, que vous ne connaissez point?

— Je crois, dit Julien, que j'ai dépassé ma pensée. Je voulais dire seulement que je n'aimais pas le comte.

— Mais pourquoi? pourquoi? s'écria-t-elle. Je tiens à le savoir.

— Que voulez-vous? lui dit-il d'une voix subitement radoucie avec un sourire qui lui déchirait la bouche, c'est une antipathie philosophique. Je n'ai pas la prétention de refaire le monde. Voilà bien longtemps qu'il donne à ceux qui ressemblent au comte Lallia tout ce qu'il refuse à d'autres qui en seraient plus dignes, la fortune, le pouvoir, les honneurs et le reste. Le monde a la passion des médiocrités habiles et tient énergiquement à ce qu'elles le gouvernent. Pour moi, j'y consens. Je veux bien aller même jusqu'à ne point me révolter contre elles; mais vous ne pouvez exiger pourtant que je les aime.

— Ces raisons-là ne sont point mon affaire, étant philosophiques, dit Lucy, qui respirait enfin. Ainsi donc il est convenu que vous n'aimez pas le comte?

— Oui, dit Julien.

— Eh bien! reprit-elle en posant la main sur la sienne, nous ne l'aimerons donc plus, mon ami.

C'était le reniement de saint Pierre. Julien en sentit une sueur froide qui lui passait sur le front. — La preuve! la preuve! se disait-il. — Mais son cœur, qui se contractait à se briser, lui répondit. La preuve était là.

A cet instant, de grands cris de joie se firent entendre dans l'antichambre. La portière vola, et Mlle Lucette d'Espérilles, alors âgée de dix ans et demi, entra d'un bond, comme une chevrette apprivoisée. C'était son jour de vacances. Mme d'Espérilles n'y songeait plus; les temps étaient bien changés. L'enfant s'élança dans les bras de sa mère, qui intérieurement la bénit. Lucette, vous arriviez à point; votre présence allait servir d'intermède au moment où le drame commençait d'être trop tendu.

— Regardez, Lucette, dit Mme d'Espérilles en montrant Julien à sa fille. C'est un bien ancien ami; mais vous ne le reconnaissez point?

L'enfant examina Julien un moment et se prit à rire aux éclats.

— Je le reconnais bien, dit-elle : il m'a portée dans le ruisseau.

— Au bout de six ans! s'écria Julien en l'embrassant. C'est la mémoire de l'innocence.

Mme d'Espérilles ne dit rien. Elle voyait là, comme Julien, quelque chose de surnaturel, un air de miracle qui lui donnait bien de l'espérance. Ce secours lui venait à l'instant où son courage avait besoin de se raidir et de se multiplier, pour ne point défaillir. Elle pensa qu'elle pouvait bien maintenant pousser les choses, et que Dieu le voulait.

Mlle Lucette se mit à jouer sans façon avec son ancien ami, et Mme d'Espérilles, en voyant Julien se prêter d'un air si simple à tous les caprices de sa fille, ne se lassait point d'admirer comme il était bon. Elle trouvait aussi, en le regardant à la dérobée, qu'il n'était pas moins beau qu'autrefois, quand elle avait commencé de l'aimer, et que recommencer était dès lors un retour bien naturel. Quelques heures s'écoulèrent dans ces riantes pensées. A la fin de l'après-midi, Lucette, épuisée de cris et de rires, prit un livre, et s'endormit sur les pages de ce doux sommeil où l'on rêve de poupées aux yeux d'émail et de bulles de savon qui montent dans l'air. Mme d'Espérilles, assise à côté de Julien, se tourna brusquement vers lui et lui rappela qu'il y avait mille choses qui leur étaient arrivées à l'un et à l'autre pendant leur séparation si longue, et qu'ils ignoraient tous les deux. Elle ajouta que leur premier soin eût dû être pourtant de se raconter mutuellement leur histoire, et qu'il était étrange qu'ils ne s'en fussent pas avisés plus tôt. Julien, avec son calme ordinaire, répondit que cela en effet était étrange, et qu'il était prêt; mais Mme d'Espérilles voulut commencer.

X.

Dès les premiers mots, il vint une pensée à Julien : c'est que Cléopâtre s'était fait apporter autrefois par un esclave, parmi des fleurs, le serpent qui devait lui donner la mort. Ici, les rôles étaient changés : ce n'était plus le misérable qui présentait les fleurs et le serpent à sa maîtresse, c'était la reine au contraire qui les offrait à l'esclave; mais, dès les premiers mots aussi, cette confession fut un chef-d'œuvre. Hélas! qu'il se présenta sous de sombres couleurs, le récit des années passées chez la baronne, puisqu'enfin il fallait le refaire et que c'était l'exorde! Comme l'épisode du comte Lallia, puisqu'enfin il fallait y revenir, et que c'était le nœud de l'histoire, se trouva paré! Chacun de ces aveux si bien déguisés qui sortaient de la bouche de Lucy revêtaient pour Julien, qui les entendait, des

formes vivantes; ils glissaient devant lui, un couteau dans la main, et le frappaient au passage. — Je sais tout cela, se disait-il. Il connaissait ces fantômes qui voulaient son sang, et il le leur donnait sans se révolter ni se plaindre. Lucy, qui le voyait de temps en temps incliner la tête, croyait aisément qu'elle le persuadait. O pécheresse, tu répandais vainement tes parfums sur les pieds du voyageur! O charmeresse, à quoi te servait de dépenser tant d'art pour conquérir celui que l'amour te livrait? Il y eut un moment où Julien ferma les yeux pour continuer d'entendre Lucy sans la voir. Elle lui secoua vivement le bras : Est-ce que vous m'écoutez? lui dit-elle.

Il ne l'écoutait plus en effet qu'avec un découragement sans fond et sans bornes, comme un pauvre homme à qui tout manque sur terre, qui n'a plus de table où s'asseoir, plus de toit où dormir, et qui s'assied épuisé à l'orée d'un bois. Il entend le chant des oiseaux qui lui parlent des joies du printemps, de la nature et de l'amour; il sait que les oiseaux qui chantent sont de détestables menteurs. Un instant il se laisse étourdir et charmer par la beauté de leurs mensonges; mais tout à coup il sent s'élever dans son cœur un effroyable mépris de tout ce qu'ils disent. Voilà ce qu'éprouvait Julien en écoutant Mme d'Espérilles. A cette question qu'elle venait de lui faire, il rouvrit pourtant les yeux. Un reste de flamme qui y brillait encore s'éteignit en une seconde, et il y succéda un regard empreint d'une si étrange et infinie douceur qu'un moment elle y demeura suspendue, ne pouvant, n'osant plus rien dire. Ce regard où se lisait à la fois tant de passion et de douleur, tant de tendresse et de pitié, souvent, bien souvent désormais, elle devait le rencontrer sans pouvoir le comprendre; mais si elle n'y devina pas encore la grandeur de la générosité qui pardonne, du moins elle y reconnut, car ces choses, elle les connaissait mieux, l'excès de l'amour de qui l'on peut tout espérer et tout attendre.

— Ah! Julien, lui dit-elle, c'est votre cœur lui-même qui vient de me regarder et de me promettre...

— Parlez plus bas! répondit gravement Julien; votre fille s'éveille.

Elle se retira pour quelques minutes dans la pièce voisine; elle s'en allait tout enivrée, bouleversée, changée par ce regard. Jamais elle n'avait rien vu de pareil. Sûrement Julien ne l'avait pas autrefois. S'il l'avait eu, est-ce qu'elle l'aurait laissé partir pour le bout du monde? Regard étonnant, indéfinissable, elle sentait bien qu'il l'avait toute purifiée en faisant descendre la grâce dans son cœur, qui auparavant n'était que calcul; l'amour, l'amour vrai justifiait son entreprise maintenant! Lorsqu'elle rentra dans le salon, elle

était dans une exaltation extraordinaire. Elle allait se retrouver seule avec Julien, car l'heure arrivait où Lucette devait retourner au pensionnat. Elle désirait ce moment et le redoutait. Ce qu'elle ressentait, elle ne le savait plus.

Lucette enfin partit; on apporta les lampes. Mme d'Espérilles fut ravie de revoir le visage de Julien; elle était inquiète, parce que depuis quelques instans il demeurait encore presque silencieux. Pourquoi ce silence? Quelles pensées cachait-il? L'ombre la plus légère qui glissait maintenant sur ce ciel bleu dont elle avait eu un moment la délicieuse vision la remplissait d'appréhensions et la mettait hors d'elle-même. Puisque Julien décidément aimait à se taire, elle aurait bien parlé encore, parlé pour deux; mais elle commençait à se méfier de la nouvelle abondance de son cœur.

Elle prit donc le parti de faire ressouvenir Julien qu'il lui devait à son tour le récit de ses aventures. Le mot n'était pas des plus heureux : il ne convenait guère pour peindre l'existence du voyageur, il eût été mieux appliqué peut-être pour peindre la sienne, bien qu'elle n'eût à peu près voyagé que de l'hôtel de la baronne à celui du comte; mais elle n'y prit même pas garde, et Julien ne se fit point prier pour la satisfaire. A peine eut-il commencé de parler, que son air de simplicité la fit tomber dans une admiration naïve. N'est pas simple qui veut dans le récit de sa vie : qui le savait mieux qu'elle? Julien lui raconta donc ses voyages, ses premières luttes, la résistance jalouse de la fortune, ses désespoirs et les dangers qu'il avait courus. A ce moment, Mme d'Espérilles frémit, pâlit, et, saisissant la main de Julien, la tint quelque temps serrée dans les siennes; puis, quand le terrible chapitre des dangers fut arrivé à son terme, elle quitta son fauteuil et se glissa sur le sofa. Là, couchée à demi, les yeux fermés, elle continua d'écouter l'histoire, le poème plutôt de ces grands travaux soufferts et accomplis pour elle, et jusqu'à la fin se laissa doucement bercer par la pensée de tant d'amour qu'on lui avait donné dans le passé, qu'elle retrouvait dans le présent, dont elle était sûre dans l'avenir.

— Julien, s'écria-t-elle, vous garderez ce récit pour moi. N'allez pas le faire jamais à d'autres, il vous ferait aimer de toutes les femmes; mais moi, je ne m'en lasserai point, je veux qu'il revienne sans cesse pour charmer mes soirées et m'embaumer le cœur au coin du feu, car c'est ainsi que nous passerons les soirs d'hiver, seuls tous les deux. Vous n'aurez point le souci de me séparer du monde; le jour où je vous ai revu, je lui ai dit adieu, je ne désire plus que d'en être oubliée. C'est plus facile que vous ne le croyez, mon ami. On rompt aisément des relations si légères. Pour être libre, il ne s'agit que de s'enfermer, voyez-vous. Personne, quand

on verra que nous ne souhaitons que la solitude, personne ne se croira le droit de venir nous troubler.

— Personne! répéta involontairement Julien, et il lui arriva encore une fois de tourner les yeux vers la portière. Il songeait au comte Lallia, qui ne se montrait plus et qui était si près pourtant: il lui sembla que ces paroles l'appelaient; mais d'un mot Lucy le remit sous le charme. Voyant qu'il se préparait à la quitter, elle lui proposa d'aller le lendemain avec elle en pèlerinage au jardin du cimetière.

La première réflexion qu'elle fit quand elle fut seule, c'est que Julien devait être fort content d'elle. Quant à elle-même, elle l'était d'elle et de lui sans réserve, et pourtant, à peine rentrée dans sa chambre, elle aperçut un objet qui lui fut un grand trouble-fête. C'était une lettre déposée près de son lit.

Elle venait du comte. Peut-être avait-elle été apportée à l'instant même où Julien songeait à lui; mais Mme d'Espérilles, pour elle, n'y voulait apparemment plus songer du tout. Elle prit cette lettre et la jeta, tout en colère, au loin sur un meuble. C'était pourtant un pli magnifique fermé par un large cachet de cire rouge qui ne portait point d'armoiries, mais une devise modeste : *vici*. Qu'est-ce que le comte Lallia avait vaincu? Était-ce lui-même? son corps au profit de son âme, ou son âme au profit de son corps? était-ce la fortune? ses ennemis? ses jaloux? Race de vipères qui sifflaient à ses pieds, combien de fois ne leur avait-il pas arraché à l'aide d'une pince d'or leurs crochets empoisonnés? Mais ceux que le comte Lallia ne devait jamais vaincre, c'étaient ses moqueurs, car il en avait. Mme d'Espérilles avait bien souvent pris parti pour eux. En ce moment encore, et plus que jamais, elle se riait bien du comte et de ses lettres. Cependant elle se ravisa, alla reprendre l'épître et fit sauter le grand cachet.

Le comte commençait par lui jurer qu'il se fût fait un scrupule d'usurper un moment de sa vie, maintenant si bien occupée. Il continuait par lui faire sentir la délicatesse de ce procédé, qui consistait à lui écrire, quand il était si près d'elle et qu'il n'avait qu'à faire un pas pour la voir, et puis il lui demandait des remercîmens pour sa discrétion depuis deux jours. — Ce diable de comte avait pourtant eu le courage de couvrir ainsi deux pages entières de cette ironie troussée et de ces sarcasmes galans, après quoi il n'avait point manqué de se croire vraiment un homme infernal. Mme d'Espérilles laissa tomber en bâillant cette lettre sur le tapis, puis un autre mouvement l'emporta, et elle se mit avec rage à la fouler sous son pied. Elle se souvenait du mot de Julien sur les médiocrités habiles qui gouvernent le monde. Hélas! elles gouvernent aussi certaines exis-

tences particulières, qui ne s'en sont que trop bien accommodées, jusqu'au jour de la réflexion amère, jusqu'au jour où la conscience captive s'agite et songe enfin à se débattre contre la chaîne dorée dont on la tient liée, jusqu'au jour où le cœur retrouve un regard clair qui voit l'erreur et l'abîme, jusqu'au jour du dégoût, qui commence le châtiment. Et puis elle ne voulut plus se souvenir de rien. Elle résolut de ne plus avoir de mémoire ni de pensée jusqu'au lendemain.

Le lendemain, Julien vint la prendre dans la matinée; on se dirigea vers le cimetière. Ils mirent pied à terre à l'entrée de l'avenue et ils s'avancèrent lentement. De jeunes marchandes leur offrirent au passage avec un sourire provoquant des couronnes d'immortelles. Elles ne savaient point que ce n'était pas un mort ordinaire qu'ils venaient visiter tous les deux. Celui-là n'avait point de pierre sépulcrale marquée d'un nom. Sa tombe était partout dans l'espace, — c'était un mort qui n'avait jamais été qu'esprit, — c'était le souvenir. En franchissant la grande porte, la jeune femme s'appuya plus fort sur le bras de Julien. — Qu'allons-nous voir? lui dit-elle.

Ils suivirent l'allée principale, tenant les yeux à terre; ils les relevèrent en même temps. Rien! plus rien! il n'y avait même plus d'arbres. Les tilleuls étaient tombés, le berceau avait disparu. Cherchez, cherchez dans l'air la trace embaumée du chèvrefeuille! Ils gravirent péniblement la pente qui menait au vieux jardin; ce n'était plus qu'une voie pavée de tombes. Au sommet s'étendait encore la grande pelouse avec sa verdure échevelée; mais justement au milieu, à la place qu'occupait autrefois la statue de l'Amour, quelque chose s'élevait qui donnait froid rien qu'à le voir, un carré long de pierres blanches avec une porte de bois peinte en couleur de bronze, avec une coiffure de zinc rehaussée par des ornemens en forme de grandes oreilles, la chapelle funéraire de quelque notable philistin. Voici ce qu'il advient des choses de ce monde! qui dit donc qu'elles passent? Elles ne passent ni ne meurent; elles se transforment, elles se travestissent et prennent l'habit de masque. Tel poursuivait une chère image qui ne retrouve plus qu'une caricature. Adieu l'émotion, même du souvenir!

Ainsi du vieux jardin il ne restait rien que cette pelouse. Le bûcheron marche devant le fossoyeur et coupe les arbres; mais l'herbe ne gêne pas les morts. Là où se dressaient autrefois les tilleuls, on voyait encore une double rangée de racines à fleur de terre. Le monticule qui supportait jadis le berceau avait été aplani; Julien et Lucy s'approchèrent. Ils virent une grille de fer entourant une sépulture inachevée. La pierre qui devait couvrir la tombe reposait tout debout contre cette grille, elle ne portait encore aucun nom. —

Hélas! dit Lucy, nous ne saurons même pas qui est venu ici prendre notre place et dormir où nous avons aimé.

Julien ne répondit pas; il ressentait, outre de la tristesse, un malaise étrange. Cette grille de fer, cette pierre neuve et sans nom, cette mort toute fraîche lui serraient affreusement le cœur. Après un moment de silence, il demanda à Lucy si elle ne voulait point s'éloigner. — Non, lui dit-elle, nous avons encore une visite à faire, — puis elle le tira doucement par le bras, et il se laissa guider. Ils redescendirent la pente et s'enfoncèrent dans le cimetière; Julien reconnut bientôt l'étroit sentier qu'ils suivaient naguère pour aller visiter la tante. Il suffisait de deux minutes pour arriver au tombeau, mais ils n'allèrent pas jusqu'au bout, car brusquement Mme d'Espérilles s'arrêta. — A quoi bon? murmura-t-elle, ici tout est fini. — Et l'on revint.

Quand ils eurent quitté le pays des morts pour revenir au séjour ordinaire des vivans, où tout n'était pas fini, quand ils furent remontés en voiture, Mme d'Espérilles se tint penchée un moment à la portière, et, remarquant tout haut que la journée était claire et douce, se plaignit de retourner si tôt à la maison. Julien tressaillit: il pensait à cet instant même qu'il allait la revoir, cette maison détestée où le cœur lui manquait en entrant; il pensait que Lucy allait se retrouver dans ce salon odieux, trop bien paré, si près du comte, chez elle, chez lui... Qui savait si c'était chez lui ou chez elle? Il baisa vivement la main de la jeune femme pour la remercier du regret qu'elle exprimait de regagner cette demeure de l'équivoque et du mensonge. Ce regret lui semblait bien près du remords, et le remords, il l'eût béni dans son cœur. Le remords enfin est un second baptême.

Il ne crut donc pas avoir besoin d'une autre permission de sa part pour exécuter ce qu'il désirait faire, et, s'adressant au cocher, il lui ordonna de faire trotter son cheval devant lui jusqu'à ce qu'il rencontrât des bois. Le cocher ne manqua point de riposter en lui demandant dans quels bois il fallait le conduire. Julien avait oublié que dans le pays de France, terre civilisée où il était comme un nouveau-venu, les forêts mêmes portent un nom. Il répondit au hasard de sa mémoire, et désigna les bois de Louveciennes.

Lucy, en entendant cela, battit des mains comme un enfant et s'écria qu'il la devinait. Hélas! elle ne se doutait point qu'il la devinait toujours! La voiture courut longtemps sur la route unie et poudreuse, à travers la plaine maussade dont Paris est environné, jusqu'au fleuve qui la borde. La Seine roulait entre ses berges, là verdoyantes, ici plates, limoneuses et couvertes de roseaux. Au sortir de la grande cité, elle descendait vers la mer, toute pensive de

ce qu'elle venait de voir, toute chargée de secrets et de souillures. On passa le fleuve et l'on atteignit bientôt la région plus riante des villas. Elles s'élevaient au flanc des coteaux boisés ou demeuraient paresseusement couchées dans le vallon. Lucy, les regardant d'un œil rêveur, fit remarquer à Julien que c'étaient là de belles retraites pour un couple d'amans heureux; mais il ne put s'empêcher de secouer tristement la tête. Que cachiez-vous, blanches demeures enfouies comme des nids sous les feuilles? Pour quelques existences joyeuses qui peuvent affronter le grand jour, bien des bonheurs qui se connaissent mieux, à qui l'illusion n'est pas permise et qui préfèrent l'ombre.

Cependant la couronne de bois s'épaississait au front des collines; l'aqueduc de Marly, grandissant dans le lointain, apparaissait là comme une restauration de ruine romaine, comme une copie de ces temps où tout était grand, les monumens et les hommes, dominant ces maisonnettes, ces parcs de cent pieds carrés, tout ce petit monde exigu d'à présent qui n'est rien qu'une fourmilière et qui a pourtant trouvé le moyen de tripler le nombre des passions humaines.

Ce fut là que débarquèrent les deux voyageurs. Vivent l'hiver et la futaie dépouillée, où tout ce que l'orage et la froidure n'ont point emporté, brisé, flétri, se montre comme une consolation divine, — jusqu'à la touffe d'herbe verte entretenue par quelque source cachée, jusqu'au brin de mousse qui brille d'une teinte d'émeraude sous l'épaisse litière des feuilles sèches! Tout était nu, sauf les chênes, arbre de fer qui garde longtemps sa rouille. Mme d'Espérilles voulut suivre quelque temps un chemin pratiqué entre la lisière du bois et les champs. Au fond de la vallée toujours le fleuve; en face, des cultures, des villages, puis un immense déploiement de pierres qui semblait flotter dans la brume : c'était Paris.

Ils s'engagèrent ensuite dans une partie de la forêt où serpentait un autre sentier que n'embarrassaient point trop de ronces. Julien parla de marcher en avant pour frayer un passage; mais Lucy refusa de quitter son bras. Ils s'avancèrent, ainsi serrés l'un contre l'autre, et pourtant sans se rien dire encore. Tous les deux étaient trop pleins de doutes, de désirs, d'alarmes, de projets et d'angoisses. Ils comprenaient bien qu'ils ne pouvaient demeurer plus longtemps dans cette situation ambiguë où ils se traînaient depuis trois jours. Tout les avertissait que le moment était proche, et ils sentaient l'événement près d'éclater sur leur tête; mais Mme d'Espérilles, malgré sa résolution, qu'elle croyait si ferme, tremblait à l'idée de la lumière qui pouvait accompagner ce coup de la foudre.

— Ces bois sont beaux, dit-elle à Julien; mais elle ne disait cela

que pour jeter un mot dans le silence où il se retranchait sans cesse, comme on jette une pierre dans une eau qui dort, afin de voir au moins se rider le miroir. Comment eût-elle pu trouver que ces bois étaient beaux, puisque, marchant la tête penchée et poussant de son pied les feuilles mortes, elle ne regardait que la terre? Puis elle ajouta : L'été, il doit être doux d'y vivre.

— Ces bois, répliqua Julien d'une voix sourde, sont un faubourg de la ville. Le regard y peut atteindre, comme vous l'avez vu tout à l'heure; la pensée pourrait y rester.

— Eh bien! dit-elle avec distraction, que vous faut-il donc? Toujours le désert?

— Oui.

— Allons! reprit-elle en riant, les déserts sont bons pour les hommes; mais aucun homme n'a jamais songé à y conduire la femme qu'il aime.

Julien se tut : elle venait de quitter son bras et marchait en avant d'un pas bien plus vif; elle se retourna tout à coup. — D'ailleurs, dit-elle, j'y consens : si vous le voulez, emmenez-moi au bout du monde.

— Si je le veux!... — Et il lui saisit les deux mains. — Écoutez! l'heure doit être passée entre nous des paroles légères. La vérité est sérieuse, j'ai peur que vous ne le compreniez point. Savez-vous ce qu'il arriverait si je croyais à ce que vous me dites?

— Il arriverait que nous serions heureux tous les deux, vous parce que vous le croiriez, moi parce que je vous verrais enfin le croire.

— Prenez garde! s'écria-t-il, je n'ai pas de droits, ne m'en donnez point. N'allez pas m'armer vous-même, par générosité ou par imprudence. Pas de ces promesses dangereuses; je ne les sollicite point, mais je pourrais les invoquer, si de vous-même vous me les aviez faites, et alors...

— Je vous l'ai dit, interrompit-elle hardiment, vous ne m'épouvanterez pas. Je sais bien que vous m'aimez encore plus que je ne vous aime. Que voulez-vous que je craigne de vous? Rien; pas plus dans le passé que dans l'avenir, rien.

Peut-être avait-elle menti maintes fois dans le cours de sa vie; il faut bien se défendre. Certes elle ne l'avait jamais fait d'un front si assuré; mais jamais aussi mensonge ne lui avait coûté si cher. Il sortit de son cœur comme un projectile d'une arme trop chargée qu'il tord et brise au passage. Elle avait dit à Julien : Je ne vous crains ni dans le passé, ni dans le présent, ni dans l'avenir. Au moment même où elle disait cela, tous les motifs qu'elle avait de craindre se dressèrent devant ses yeux, si menaçans qu'elle ne put faire un pas de plus. Elle fit signe à Julien qu'elle voulait se repo-

ser un instant; il étendit son manteau sur la mousse : elle s'assit et laissa tomber sa tête dans ses mains.

Elle pensait qu'elle était environnée de piéges, qu'une indiscrétion, — moins que cela, — un propos léger passant dans l'air et entendu de Julien pouvait faire crouler l'édifice déjà si laborieux de son bonheur à venir, qu'elle avait à craindre non-seulement les médisances de ses amis et de ses ennemis, mais les paroles de ceux même qui ne la connaissaient que de nom et de visage, que Paris entier est semé d'embûches pour les femmes qui sont du monde ou qui en ont été, et que souvent un mot prononcé dans un couloir de théâtre a bouleversé toute une vie. C'est pourquoi elle se promit de retenir Julien soir et matin près d'elle, par calcul, quand ce n'eût pas été par amour. Alors comment oublier le comte Lallia, dont l'amitié veillait sans doute, dont elle habitait la maison, dont elle se sentait la prisonnière? Et puisque ses fautes ou les erreurs de la fatalité l'avaient réduite à l'étrange bassesse de cette condition, quand elle voulait se donner, de ne plus s'appartenir, elle comprenait qu'il ne lui restait d'autre ressource que de se délivrer elle-même par quelque grand effort et de briser les portes de sa prison, de peur qu'on ne les refermât sur elle en renforçant les grilles et les serrures; mais comment les briser ces portes de fer, que longtemps elle avait cru être des portes d'or?

Elle s'arracha enfin à cette pénible rêverie; elle retira la main dont elle se cachait le visage. Julien s'était agenouillé devant elle; il la contemplait. Elle revit dans ses yeux le regard de la veille : même passion, même douleur, même tendresse. Sortant de l'enfer, elle revit le ciel, le ciel, qu'elle était menacée de perdre.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi? lui demanda-t-elle d'une voix étouffée.

— Parce que je commence à croire que vous m'aimez...

— Ah! se dit Lucy en se levant, il faut que dès demain j'aie du courage!

Au retour de cette promenade mémorable, Mme d'Espérilles écrivit deux lettres. L'une était la réponse au message du comte Lallia; l'autre était à l'adresse de la dévote baronne d'Espérilles. Par la première, Lucy ordonnait au comte de la venir voir dans la matinée du lendemain; par la seconde, elle priait sa terrible parente de la recevoir dans l'après-midi du même jour. Que voulait-elle du comte? Rien que sa liberté. Et de la baronne? Oh! bien autre chose! Son salut.

PAUL PERRET.

(*La troisième partie au prochain n°.*)

UN ROMAN

DE

MŒURS RELIGIEUSES

LE MAUDIT, par l'abbé ***, 3 vol. in-8°.

Quel est donc ce *Maudit* qui a eu la destinée singulière de faire du bruit dans le sénat presque avant de naître et dont le nom frappé d'anathème est venu se mêler de la façon la plus imprévue à la discussion des affaires, déjà fort confuse, de la France et de l'Europe? D'où vient-il et où va-t-il, ce livre aux allures mystérieuses et provocatrices? Est-ce une histoire, est-ce un roman? Est-il né d'une inspiration unique, d'une observation solitaire, ou de la complicité secrète d'observations et d'inspirations diverses tourmentées des mêmes souvenirs, échauffées par la même idée? Celui qui l'a écrit est-il un laïque s'aventurant sous un déguisement d'abbé dans un domaine défendu, ou bien est-ce réellement un prêtre aigri par les luttes obscures, à demi révolté contre la discipline et respectueux encore pour la foi? Ce livre du *Maudit* enfin est-il une œuvre d'art cherchant un aliment tout littéraire dans les phénomènes inexplorés des mœurs ecclésiastiques, ou ne serait-ce pas plutôt un signe nouveau de cette crise plus générale et plus étendue qui travaille la société moderne, et à laquelle aucune des églises vivantes n'est étrangère?

Et d'abord il est assurément entré dans le monde comme un roman n'a guère l'habitude d'y entrer, en trouvant pour premier critique un cardinal. Mgr de Bordeaux a cru bien faire sans doute en entreprenant avec d'autres sénateurs, que je n'ai pas envie de nommer, une croisade contre « les livres immoraux et irréligieux qui inondent les sillons, » en évoquant particulièrement *le Maudit* comme le plus récent témoignage de la dépravation des temps : est-il bien certain de n'avoir pas ajouté simplement une page de plus à l'histoire des mœurs religieuses contemporaines, de n'avoir pas fait tout ce qu'il y avait de mieux pour aider lui-même au retentissement du livre qu'il signalait comme « un nouveau et effroyable scandale pour notre époque, pour la société tout entière? » C'est un genre de victoire qui devient ordinaire, et qui est la suite naturelle de tout un système de controverses passionnées. Voilà quelque temps déjà qu'un étrange esprit se glisse dans ces polémiques où la religion est mêlée. On ne discute plus sérieusement, virilement, — ce qui serait un droit et souvent un devoir; on n'oppose plus la science à la science, une conviction réfléchie à la conviction égarée; on procède par la condamnation sommaire, par l'anathème et les appels à la suppression. On fait sonner les cloches en signe de miséricorde à l'apparition d'un ouvrage qu'il vaudrait mieux aborder d'un esprit libre et fortifié par l'étude. On achète des livres pour les brûler. Jusque dans des distributions de prix, on entretient des enfans d'œuvres qu'ils ne peuvent, qu'ils ne doivent pas connaître, d'écrivains dont ils n'ont jamais entendu le nom, et on parle de ces écrivains de façon à atteindre leur caractère à travers leurs idées. Le moment venu, dans les assemblées politiques, on stimule le zèle répressif, on provoque « l'attention de MM. les commissaires du gouvernement. » Et qu'arrive-t-il? Le bruit qu'on fait aide au succès qu'on ne veut pas. Le livre, enveloppé dans un orage d'anathèmes, se propage un peu plus chaque jour. — Abandonné à lui-même, *le Maudit* eût suivi peut-être obscurément son chemin. Qui le connaissait la veille? Le lendemain il s'est trouvé tout à coup lancé dans le monde, justement par la main qui voulait l'arrêter sur le seuil. Il est sorti de l'ombre, et il a été tout au moins une de ces énigmes qui fouettent la curiosité publique.

On a voulu savoir ce que c'était que ce roman inconnu, « essensentiellement irréligieux » et immoral, qui allait « porter le scandale au sein de nos cités et de nos campagnes, » livrer le sacerdoce à la diffamation, enflammer peut-être la haine des masses contre le ministère religieux, ébranler la société tout entière, et on a trouvé que sous le voile de la fiction ce roman des mœurs ecclésiastiques, très romanesque en effet par les épisodes, ressemblait étrangement

à une histoire qui devait être vraie au fond, qui l'était tout au moins par certaines descriptions locales, par le cri de la nature révoltée, par l'accent d'une sincérité intime mêlée d'exagération. On s'est demandé qui pouvait avoir imaginé ou coordonné cette histoire, et il n'a point été difficile de voir au premier coup d'œil que le véritable auteur ne pouvait être un laïque, qu'un prêtre seul, un prêtre à demi affranchi et froissé, avait pu inspirer ou écrire ces pages pleines de détails que l'imagination ne peut ni deviner ni créer. Le nom n'est nulle part; l'empreinte du prêtre est partout: elle est dans le pli de la pensée et dans le langage, dans la violente fidélité de reproduction de certaines nuances, dans la connaissance familière des antagonismes, des habitudes ou des froissemens secrets du clergé, dans la sagacité à saisir les points faibles et dans la hardiesse à les dévoiler, dans l'expression à la fois onctueuse et crue de certains mouvemens de passion humaine, de certains tressaillemens de la nature. J'ajoute que ce prêtre, à son ressentiment contre les ordres religieux envahissans et même contre l'épiscopat, est évidemment de ce qu'on peut appeler la basse église, et qu'il doit être du midi de la France où se passe et s'accomplit son drame.

On s'est demandé enfin ce qui pouvait faire l'importance de cette mystérieuse conception, et on s'est dit que roman, histoire ou pamphlet, ce livre était peut-être un symptôme, qu'il était le fruit d'une situation violente où, tandis que les opinions extrêmes dominent en haut, il se remue vaguement et obscurément dans le clergé inférieur des pensées, des aspirations qui, sans aller jusqu'à la protestation ou à une velléité d'émancipation, ne ressemblent pas moins à une profonde et progressive transformation morale. Si une critique épiscopale n'eût point si rudement évoqué *le Maudit* dans le sénat, on ne se fût rien demandé peut-être; on n'eût rien cherché, on n'eût point interrogé, et c'est ainsi que ce livre, tombé d'une main inconnue, jeté comme une énigme dans la mêlée contemporaine, a été mieux servi sans doute par cette tentative d'exécution qu'il ne l'eût été par le silence. Je ne sais ce qui arrivera de lui : on lui a fait du moins un prologue retentissant.

Le malheur de ce *Maudit*, signalé comme un messager de scandale, ce n'est pas d'être irréligieux et immoral parce qu'il agite les questions les plus délicates et les plus sérieuses, ou qu'il les laisse entrevoir au courant d'une fiction romanesque. Le malheur de ce livre, c'est de laisser une indéfinissable impression d'incertitude et de malaise, c'est d'être un livre d'une inexpérience littéraire qui grossit ou allonge tout et d'une complexion morale équivoque. J'appelle de ce nom la nature même de la donnée, cette incursion

hardie dans le domaine le plus intime et le plus réservé des mœurs religieuses. D'autres pays ont, je le sais, de vrais tableaux de mœurs ecclésiastiques. Nous ne sommes pas accoutumés en France à voir tout ce monde clérical passer sur la scène ou dans un roman. Il semble tout de suite que ce soit une profanation, une insurrection contre l'inviolabilité de l'habit religieux, et toute œuvre de ce genre passe facilement pour un appât offert à une curiosité dépravée. On suit avec plus de malaise que d'intérêt ces voyages à travers des régions inconnues où l'on se trouve en face d'une société particulière qui a ses lois, ses mobiles, ses drames humains, ses collisions sourdes, ses ambitions, ses tyrannies, ses souffrances, et si celui qui ose déchirer le voile est lui-même un prêtre, si ce prêtre ne ménage point les couleurs pour peindre ce qu'il sait, ce qu'il a vu, ce qu'il a éprouvé, ou s'il a des idées plus hardies sur les affaires de son siècle, il devient aussitôt un infidèle qui divulgue le secret de son état et qui trahit son ordre. Quel qu'il soit et dans quelque condition qu'il se trouve, l'auteur du *Maudit* est certainement un homme qui a vu de près ce qu'il décrit, et ce livre qu'il a tiré de son souvenir encore plus que de son imagination, ce livre, littérairement inférieur, moralement équivoque, sans être absolument irréligieux, n'a pas moins une signification singulière et grave par les questions qu'il agite, par les circonstances où il se produit, par la situation dont il est le symptôme.

Quel est donc le sens de ce roman? Ce n'est rien moins au fond que le scabreux et dramatique tableau de la lutte intime d'une partie du clergé inférieur, séculier, réagissant secrètement contre l'esprit de fanatisme et d'absolutisme, se débattant contre la domination croissante des ordres religieux, notamment des jésuites, puisqu'il faut les appeler par leur nom, et cette lutte vient se résumer dans la destinée d'un jeune prêtre qui porte en lui toutes les tragédies de la vie ecclésiastique moderne.

Disons le mot : ceci est un livre contre les jésuites, la description passionnée d'un duel corps à corps entre la grande compagnie et un homme choisi moins encore comme un antagoniste que comme une victime qui proteste par sa défaite. Je ne voudrais point entrer dans une trop minutieuse dissection d'une histoire qui, à travers un fourmillement d'épisodes et de personnages, court de Toulouse, la bonne et vieille capitale du midi, désignée sous la transparente initiale de T., au village de Saint-Aventin, à Rome et à Paris, pour revenir se dénouer dans une vallée pyrénéenne, dans un hôpital où expire le *maudit*, inconnu, abandonné des hommes, sous le poids de l'anathème qui le poursuit. Le vrai nœud du drame est dans cette lutte fatalement engagée en quelque sorte par un jeune prêtre

d'une candeur inflexible. Ce n'est point un personnage vulgaire, cet abbé Julio de La Clavière, qui vivait, il y a quelques années, à T., vous dira son historien, et qui est sorti un jour du séminaire pour faire un si grand bruit dans le monde. Ce jeune homme, en entrant dans la vie, a toutes les qualités d'élection, une nature sincère et généreuse, la noblesse du cœur, le dévouement, la science, l'imagination, trop d'imagination, je le crains. Il a reçu l'esprit de son siècle, mais en l'épurant au foyer d'une âme ardente et pleine de foi. Il croit à l'apostolat chrétien, et si un de ses amis, abbé défroqué, Auguste Verdelon, lui oppose des abus, des déviations, il répond avec une douceur ferme : « Tout cela est un fait humain qui ne détruit d'aucune manière la mission divine confiée à l'apostolat dans le monde. » Julio, pour sa part, a résolu un problème épineux et compliqué, celui d'allier l'indépendance de l'esprit à une soumission entière comme prêtre. Il a ce qu'un de ses supérieurs appelle « une modération terrible. » Ses erreurs, s'il en a, ne sont point de la révolte, son obéissance n'est point de la servitude. Quelle que soit sa position, il est sans effort au niveau de tout. Mettez-le dans une chaire, il sera un prédicateur hardi et éloquent, cherchant dans l'église des premiers temps de la foi le rajeunissement de l'église nouvelle; mettez-le dans une humble cure, il sera un desservant fidèle, faisant le bien avec simplicité; placez-le dans les plus cruelles épreuves, il soutiendra le choc avec la douceur virile du prêtre et de l'homme bien né. Il a de plus une grande pureté de mœurs. Le regard le plus sévère ne peut découvrir une tache dans sa vie. Toutes ses affections terrestres reposent sur la tête d'une sœur qu'il aime d'une tendresse fraternelle jusqu'au jour où un redoutable secret, en éclatant tout à coup, viendra réveiller l'homme et lui infliger le plus douloureux martyre. C'est un héros comblé de tous les dons, vous dis-je; seulement tous ces dons de droiture, d'intégrité morale, de supériorité intellectuelle, de délicatesse et de loyale fierté sont un piége pour lui; ils l'entraînent et peuvent le conduire loin; ils commencent par le signaler comme un prêtre d'une espèce particulière qui peut devenir dangereux, et ils font que pour lui, dans cette vie ecclésiastique organisée comme elle est, agitée souvent d'orages invisibles, tout va être embûche, persécution et souffrance. Il se heurtera ingénument contre les écueils, et il s'y brisera.

Pourquoi donc Julio, dès son premier pas dans la carrière, est-il en guerre avec les jésuites? Parce qu'avant d'aller se préparer au sacerdoce sous la douce autorité des bons sulpiciens du grand séminaire, il a été leur élève, parce qu'il les connaît et qu'à leur tour ils connaissent la candeur redoutable de ce jeune homme, sur qui

leur direction n'a jamais pu mordre, et aussi pour une cause plus terrestre, parce qu'il a une tante, la douairière de La Clavière, dont il est l'héritier avec sa sœur, et dont la fortune, légèrement détournée à l'aide de quelque fidéicommis, viendrait fort à point aux révérends pères pour élever une vaste maison d'éducation qui existe effectivement aujourd'hui, car ici le réel se mêle à la fiction. Les jésuites sont puissans à T... Là comme partout, plus que partout, avec l'indépendance et la force qu'ils tirent de l'impulsion venue de Rome et des mille relations qu'ils se créent, ils ont une influence invisible qui se glisse jusque dans l'administration de l'église. Ils suppléent à la prédication séculière, ils dominent dans l'éducation, ils ont le pouvoir inconnu et insaisissable que donne la direction des consciences. Il y a là un certain père Briffard dont je ne veux pas médire, mais qui soigne avec conviction l'héritage des La Clavière; il tient la famille par tous les bouts, depuis la bonne douairière jusqu'à la vieille servante Madelette. Il sait tout ce que fait, ce que dit et ce que pense Julio. Ce jeune imprudent n'aurait qu'à se soumettre, il deviendrait l'enfant de prédilection; mais il résiste, il tient des propos inquiétans sur la compagnie : c'est là son malheur. Même avant d'arriver à la prêtrise, il est signalé aux bons sulpiciens, ses directeurs, comme un homme qu'il est dangereux d'admettre au sacerdoce, qui « se lance dans les idées nouvelles si pernicieuses, » et dès lors à chaque pas il est suivi, surveillé. On ne pourra l'atteindre dans l'intégrité de ses mœurs, dans la pureté de sa jeunesse et de sa vertu; c'est par son esprit, par ses idées, par ses tendances qu'il sera vulnérable. Une fois pris dans le funeste engrenage, il n'en sortira que mutilé et sanglant. L'abbé Julio serait même vaincu dès le premier jour et mis hors de combat, s'il ne se trouvait par hasard à T... un cardinal-archevêque qui le couvre de sa faveur et en fait son secrétaire.

Cet archevêque, ce cardinal de Flamarens, est, je l'avoue, un prince de l'église comme on n'en voit guère : homme d'esprit, de bon ton, de grâce mondaine, de mœurs élégantes, quoique régulières, qui, en se laissant aller au courant des opinions dominant dans l'église, est arrivé à la pourpre, mais qui au fond croit que bien des formes dans lesquelles on enferme la pensée religieuse sont désormais vieillies, qu'on fait fausse route depuis longtemps, que Rome se perd en attachant obstinément sa royauté spirituelle à une royauté terrestre dont elle n'a plus qu'un débris, qu'il s'agit avant tout enfin de sauver l'idée chrétienne. Il croit bien d'autres choses, ce bon cardinal, qui se plaît aux querelles d'esprit avec sa sœur la chanoinesse de Flamarens et qui a pour le faste un penchant qu'il se reproche tout bas. Il croit surtout fort peu à l'utilité

des jésuites, et en subissant leur présence dans son diocèse, même quelquefois leur joug, il se révolte le plus souvent qu'il peut; il démêle leur action occulte et il la déjoue; en les ménageant, il leur échappe. L'abbé Julio au contraire lui plaît pour sa jeunesse, pour son caractère, justement pour ces idées hardies dont on veut lui faire un crime; il aime cette séve vivifiante, cette foi candide qui ne craint pas la nouveauté, et il s'attache si bien à ce jeune homme, qu'en mourant bientôt d'une attaque d'apoplexie il le choisit comme le dépositaire de ses dernières pensées; il lui lègue la délicate et embarrassante mission de publier après lui le testament de ses croyances religieuses, qui n'est rien moins qu'une profession de foi du catholicisme le plus libéral et une rétractation de sa vie épiscopale. Voilà la mémoire du bon archevêque fort compromise. Il ne restera plus qu'à faire passer ce bizarre testament pour le rêve d'un malade, d'un vieillard tombé dans l'enfance, ou pour l'infernale invention d'un jeune écervelé déshonorant la pourpre romaine par l'audace d'une fiction impie.

Tant que le vieux cardinal est plein de vie et étend sur son diocèse une autorité indulgente, Julio n'a rien à craindre; il est protégé contre les dénonciations, contre les aigres antipathies de la chanoinesse de Flamarens, excitée par le vicaire-général Gaguel, contre l'hostilité des pères de la rue de l'Inquisition, — car c'est là que les jésuites demeurent, — contre le murmure vague et menaçant qu'on fait habilement arriver jusqu'à l'archevêché; il est soutenu dans ses premiers essais de prédication, dont l'orthodoxie court au-dessus des précipices sans y tomber, et qui remuent la ville de T. Mieux encore : les adorateurs du pouvoir et du succès, — et il y en a dans le clergé comme partout, — fêtent le jeune et éloquent secrétaire du cardinal. Un soir de sermon, une petite manifestation s'organise pour demander à la vieille éminence de lui donner le camail de chanoine; mais le cardinal meurt : alors tout change, l'animosité, un moment contenue, se redresse et reprend son œuvre. Le nouvel archevêque, Pierre-François-Paul Le Cricq, est d'une autre trempe que Mgr de Flamarens; c'est un homme d'administration et de méthode, sec, dur, quoique avisé, ferme sur les traditions, gouvernant son diocèse comme il gouvernait le couvent dont il a été le directeur, n'aimant pas trop les jésuites non plus, mais les redoutant et les flattant, les ménageant assez pour être soutenu par eux à Rome sans déplaire à Paris. Il vient de Luçon, et il n'est pas encore arrivé à T. qu'il est déjà fixé sur Julio; il a reçu son portrait tracé de main de maître : « homme dangereux, imagination ardente, orgueilleux, infatué de lui-même,... traitant sans respect la parole de Dieu, profanant la chaire par de coupables nouveautés, — lisant

toute sorte de livres, de journaux; — prêtre qu'il faut surveiller, mener d'une main de fer et contenir toujours dans les plus basses conditions du clergé, pour que la gêne, l'isolement, le manque de moyens de se produire, le retiennent dans une obscurité salutaire : les moindres faveurs le perdraient... »

Il en résulte que du secrétariat de l'archevêché l'abbé Julio de La Clavière tombe à un cinquième vicariat de l'église de Saint-Sernin à T., et que de son cinquième vicariat il tombe bientôt dans la petite cure de Saint-Aventin, perdue au fond des Pyrénées, dans la vallée de l'Arboust. Pourquoi cette dernière disgrâce? D'abord parce qu'il a osé publier le testament religieux du cardinal de Flamarens, sans y mettre son nom il est vrai, en empruntant le nom transparent d'un de ses amis, Auguste Verdelon, cet abbé défroqué qui est devenu un habile avocat de T., et ensuite parce qu'il a eu la témérité de prononcer devant des jeunes gens un discours sur une de ces thèses devant lesquelles ne reculait pas l'éloquence audacieuse et chaste de Lacordaire, sur l'amour. Notez que le discours a été prononcé dans une maison d'éducation rivale de celle des jésuites. « On n'entretient pas en chaire les jeunes gens de telles images, » dit Mgr Le Cricq, et il envoie l'imprudent abbé aux neiges éternelles pour calmer et rafraîchir son imagination. Le crime, le vrai crime de Julio, c'est d'être au milieu des retardataires et des immobiles un esprit, un phénomène moral inquiétant, une infraction vivante à la discipline de l'habitude et du silence, — qui sait? peut-être un Luther en herbe ou un Lamennais.

Le voilà donc à Saint-Aventin, exilé, relégué enfin dans l'*obscurité salutaire*, averti d'avoir à être sage, de se conformer aux directions de M. le curé de Luchon, qui est son supérieur, et ce n'est pas la partie la moins curieuse de ce livre étrange. On n'est plus ici dans cette région où se heurtent les influences directrices, les ambitions et toutes les passions religieuses, où autour de l'archevêque s'agitent le père provincial des jésuites et les chefs des autres ordres, et M. l'archiprêtre de la cathédrale et le vicaire-général, et tous ceux qui en habit de laïques aspirent à être les conseillers du gouvernement spirituel; on est au village, au presbytère, à la conférence ecclésiastique chez M. le doyen, enfin au milieu de tout ce monde du clergé inférieur plein de vertus le plus souvent, mais qui a bien, lui aussi, ses mœurs, ses caractères et même ses petites tempêtes, où tout ce qui se passe en haut a son retentissement; c'est la vie ecclésiastique de campagne. Il faut se souvenir de ce qu'est Julio, — une âme d'une noblesse morale originelle, élevée par la culture de l'esprit et par l'habitude de la méditation, exubérante de foi et de science, droite, ardente et délicate, — il faut se souvenir,

dis-je, ce qu'est le jeune prêtre pour comprendre ce qu'il peut avoir à souffrir dans cette vie nouvelle un peu médiocre, et où l'ignorance n'est pas malheureusement toujours absente. La souffrance ne lui vient pas de l'humilité de son rôle, de la blessure d'une ambition trompée. Au moment de partir pour Saint-Aventin, il a reçu le conseil de refuser cette cure; il a accepté au contraire avec une grande simplicité. Il n'a pas l'orgueil de se trouver déplacé dans un humble village, auprès d'une nature puissante, au milieu de populations dont il est bientôt aimé. Il se met résolûment à l'œuvre. Il ne prêche pas à ces pauvres gens une religion surchargée de citations, d'anathèmes ou de visions mystiques; il leur parle comme à des enfans qu'il faut instruire et qui sont infestés de crédulités grossières, il leur tient un langage simple, droit, et il se plaît à les former à la vie morale. Le temps qui n'est pas employé au devoir du prêtre, il le consacre à l'étude des sciences naturelles. Le bâton ferré à la main, il va dans la montagne herboriser, explorer la flore pyrénéenne, l'une des plus riches du monde, et le soir venu il classe, il étiquette ses trouvailles. Il serait complétement heureux, s'il avait auprès de lui sa sœur Louise, qui est encore retenue auprès de sa tante, la douairière de La Clavière.

Julio a un défaut, je le crains, pour un personnage d'imagination : c'est Jocelyn dans les Pyrénées au lieu d'être dans les Alpes, un Jocelyn moins poétique, plus en guerre avec les pouvoirs de ce monde, plus trempé dans la réalité et les tracas vulgaires, ayant au fond la même nature, les mêmes goûts, presque le même langage;

> Du maître en peu de mots j'explique la parole :
> Le peuple du sillon aime la parabole,
> Poème évangélique où chaque vérité
> Se fait image et chair par la simplicité.
> Lorsque j'ai célébré le pieux sacrifice,
> J'enseigne les enfans, je me fais leur nourrice;
> Je donne goutte à goutte à leurs lèvres le lait
> D'une instruction simple et tendre, et qui leur plaît.

Ce chapitre du *presbytère dans la montagne* n'est pas sans charme. Dans cette vie de la solitude, Julio se rassérène et sent s'affermir en lui un christianisme tout d'esprit, de séve intérieure, dépouillé des formes matérielles et des routines vulgaires.

D'où viennent donc la souffrance et le secret froissement pour lui? Ils viennent de cette disproportion entre sa nature et le monde, dont il n'est pas assez séparé pour échapper à ses atteintes, de ce choc permanent entre ses instincts et cette réalité de la vie ecclésiastique qui ne lui pèse nullement par ses devoirs, mais qui a pour

lui toute sorte d'aiguillons. S'il va avec les autres prêtres à la conférence ecclésiastique, il se sent l'objet d'une curiosité indiscrète ou d'une défiance mal dissimulée. Il a le sort de celui qui a été signalé, recommandé, qui est en pénitence. Pour quelques-uns, c'est une victime des jalousies d'en haut; pour d'autres qui ont l'esprit simple, qui sont accoutumés à ne point discuter, c'est un suspect interné à Saint-Aventin. M. le doyen ne laisse pas échapper les occasions de lui faire sentir sa position de subordonné, d'homme signalé pour les dangereuses tendances de son imagination. Si son archevêque, Mgr Le Cricq, pousse ses visites pastorales à Saint-Aventin, il le reçoit simplement, sans faste, dans son église, au milieu des enfans qu'il instruit, et le prélat sera choqué de cette simplicité dans laquelle il verra une affectation, une marque de mauvais esprit, et il passera sans accepter même le modeste repas du presbytère. Que, par respect du premier des mystères de la foi catholique, il refuse à une dévote de village la communion quotidienne, il ne sera plus un prêtre pour la vieille irritée, et il sera exposé aux basses délations pieusement colportées. Qu'il épargne un scandale à l'église en sauvant du déshonneur une jeune fille et un jeune prêtre qui fuient ensemble, en les séparant et en gardant religieusement un secret qui n'est pas le sien, il sera pour ce fait l'objet d'une humiliante enquête.

Un jour enfin, on lui envoie pour prêcher une mission un brave capucin qui arrive tout chargé de médailles, de chapelets et de petits livres, et le moine bouleverse tout simplement l'esprit d'une population paisible par ses prédications saugrenues. C'est un type curieux d'ailleurs que ce père Basile, épais et vulgaire, qui mange bien, boit mieux et se macère la nuit, qui a le plus grand mépris pour toute science et n'a pour lui qu'une foi instinctive et mal raisonnée qu'il prêche d'une voix retentissante en ornant ses sermons de toute sorte d'histoires bizarres et d'images matérielles. Quand il débarque sa forte corpulence à Luchon, ce bon père Basile, il est tout étonné de ne pas trouver le curé de Saint-Aventin l'attendant avec respect à la voiture. « Que voulez-vous, mon révérend père, lui dit le doyen de Luchon, c'est le fruit des idées modernes. — Vous avez raison, monsieur le doyen, de notre temps on avait plus de respect pour les vieillards. — Où allons-nous, mon révérend père? — Le monde est bien malade. — Heureusement, mon révérend père, les ordres religieux se répandent comme une bénédiction, ils sauveront la France. — Malheureuse France! »

Une fois à Saint-Aventin, il faut lui rendre cette justice, le père Basile met le feu partout. Il ne guérit aucun des véritables vices de ce peuple, mais il exalte les imaginations faibles. On est au temps

du miracle de Lourdes, et Saint-Aventin a aussi ses visionnaires, ses extatiques; la mission a son miracle, sa jeune fille qui a vu saint Joseph, si bien que, froissé dans son intelligence et dans la droiture de sa foi, Julio finit par dire au père Basile : « Mon révérend père, je respecte vos intentions, vous êtes venu dans la pensée de faire le bien, il m'est pénible de vous dire que vous n'avez fait que le mal. » Et dans le fond de son cœur Julio se dit à lui-même : « Qui relèvera l'église? qui sèmera sur ses ossemens le germe énergique de la vie religieuse, sans laquelle les religions ne sont plus qu'une routine extérieure? Qui prendra la foi, cette divine immortelle, en chargera ses épaules au milieu du désordre général, et l'emportera intacte et pure au sein d'un monde nouveau où recommencera sa royauté impérissable? » — C'est le tort de Julio, dira-t-on, de parler ainsi, d'avoir de ces tourmens d'esprit, de tout censurer. Le vrai prêtre est plus soumis d'intelligence et de cœur; il rame sur la barque de Pierre sans s'inquiéter et sans se révolter, tandis que le pilote, qui seul a la lumière infaillible, conduit la barque à travers la tempête. — Le fait est que Julio ne prend pas le moyen d'être tranquille et que le père Basile part de Saint-Aventin avec le récit de son miracle et une dénonciation à joindre au dossier déjà trop chargé du jeune curé.

S'il n'y avait encore que ces froissemens obscurs et ces luttes intimes de la vie ecclésiastique, ce ne serait rien. Le vrai duel est ailleurs, et le champ de bataille est la fortune de la douairière de La Clavière, convoitée et disputée depuis si longtemps. Pendant qu'à Saint-Aventin l'abbé Julio est occupé à défaire l'œuvre du père Basile, c'est-à-dire à tranquilliser un peu sa paroisse, la vieille tante de La Clavière meurt, la succession est ouverte : la fortune tout entière est aux jésuites. Ils ne dépouillent pas la famille, oh non! ils ont ménagé ses intérêts; il y a dans le testament pour Julio et pour sa sœur une rente viagère de mille francs qui leur sera « honorablement servie. » Cela ne suffit-il pas à Louise pour aller vivre paisible dans une maison religieuse? — Ils ne jettent pas à la rue la vieille servante Madelette, qui les a si bien servis auprès de Mme de La Clavière; oh non! ils l'ont fait mettre aussi sur le testament, qui lui assure « le pain pour ses vieux jours » dans son village de Valcabrère. Les bons pères sont d'ailleurs bien en règle avec la loi; ils n'héritent pas, eux, puisque la législation impie qui nous régit ne le permet pas, ils ont un fidéicommissaire solide, un certain Tournichon, qui a fait bonne garde autour de l'agonie de la vieille douairière, et ce bon M. Tournichon y met vraiment des formes. « O monsieur l'abbé, dit-il à Julio quand celui-ci arrive dans la maison de famille, auprès du cadavre de sa

tante, ô monsieur l'abbé, je n'y mettrai aucune rigueur. Mlle Louise restera ici le temps qu'elle voudra. Je n'exige pas... — Vraiment! » répond Julio. Quant à la vieille Madelette, qui a maintenant quelque remords d'avoir peut-être aidé à la spoliation de ses jeunes maîtres et qui éprouve aussi le regret poignant de se voir inscrite pour si peu sur le testament, elle est vite expédiée. « Maintenant, Madelette, lui dit paternellement le pieux Tournichon, faites emporter vos hardes. — Oh! vous attendrez bien, dit Madelette, que mon neveu vienne de Valcabrère me chercher avec sa charrette? — Oui, je vous donne pour cela le reste de la semaine. — Vous êtes vraiment généreux!... » Et l'héritage de la douairière de La Clavière va grossir le budget des jésuites, où figurent des noms peut-être faciles à deviner dans le pays, et qui s'élève à une somme assez ronde en réalité ou en espérances, « à moins, dit un des bons pères, que quelque procès de parens cupides et sans religion ne vienne nous enlever ces héritages! »

On est ici à un moment grave de ce récit singulier, et je ne saurais trop dire si à chaque instant la réalité ne se mêle pas à la fiction. Maintenant que fera l'abbé Julio? Pour revendiquer l'héritage de sa famille, dans l'intérêt de sa sœur bien plus que dans son propre intérêt, s'engagera-t-il dans une lutte où il peut achever de se perdre? Cédera-t-il au contraire et sanctionnera-t-il de son silence la spoliation? En cette extrémité, il a certes encore un moyen de se sauver lui-même, de se réconcilier, de faire oublier son malheureux passé, — au moins pour le moment. On ne néglige rien pour lui faire sentir le danger de la résistance. Tout ce qu'il y a de ressorts avoués ou secrets, religieux ou mondains, au service d'un ordre puissant, est mis en jeu. L'archevêque Le Cricq lui-même intervient de son autorité impérieuse et tranchante pour faire plier le jeune prêtre; il a tour à tour dans la bouche la caresse et la menace, la menace des peines ecclésiastiques, et si l'on doute encore que celui qui a écrit ces pages soit réellement un prêtre, on ne doutera plus après cette conversation, qui est une des scènes les plus audacieuses du livre, je parle des scènes qui ne dépassent pas une certaine vérité. Julio ne cède pas cependant. Ce n'est pas tant l'intérêt qui parle en lui et le pousse en avant, c'est l'instinct de la justice protestant contre la spoliation, c'est aussi la pensée d'accepter la lutte contre une domination envahissante. Il ne refuse pas d'obéir à son évêque dans tout ce qui tient au ministère sacerdotal; pour tout le reste, il se retranche dans son droit d'homme et de citoyen. « Ils sont beaux, vos droits de citoyen! s'écrie l'archevêque. Voilà bien encore une autre idée. Je l'ai entendu faire cette distinction : le prêtre et le citoyen. Eh bien! monsieur le curé, sachez que l'épis-

copat ne la reconnaît pas, cette distinction. Ce sont là les idées modernes : la séparation de l'église et de l'état. Dans votre église, vous seriez le curé de la paroisse; hors de là, vous seriez M. Julio de La Clavière, propriétaire, électeur, éligible!... Ces théories-là sont jugées aujourd'hui. L'épiscopat les repousse, il en a horreur. Mon cher monsieur le curé, le jour où vous êtes entré dans l'église, l'homme en vous a disparu... »

La parole de l'archevêque rencontre une invincible résistance, et voilà Julio entrant dans ce duel d'un procès en captation d'héritage contre les jésuites, au milieu d'une ville aux passions inflammables, aux partis violemment divisés. Il a pour second dans ce duel cet ami, abbé défroqué, cet Auguste Verdelon, qui est un avocat habile; mais, je vous en préviens, ce Verdelon est un personnage louche, quoique peut-être humainement vrai : c'est un de ces hommes qui n'ont de la fougue de la jeunesse que l'apparence, qui savent faire marcher ensemble les mouvemens du cœur et les calculs de l'ambition ou de l'intérêt, qui sont « très puissans sur eux-mêmes, » selon le mot de l'auteur, et commandent au besoin à leurs sentimens. Il aime Louise de La Clavière, il l'aime sincèrement peut-être, et aussi parce qu'elle représente pour lui une alliance avec une des plus vieilles familles de magistrature et une grande fortune, tandis que Louise s'est laissée aller à l'aimer avec le désintéressement le plus noble, et ne tient à la revendication de son héritage que pour avoir la possibilité de donner la fortune à son amant. « Pauvre frère, écrit-elle à Julio, je ne suis pas assez généreuse pour te dire : Jette-leur au visage cet or qu'ils ont tant convoité...» Tant que cet habile Verdelon croit au succès, il est plein de feu, d'activité et de tendresse : il y a pour lui chance de gloire d'abord, puis une belle et riche alliance en perspective. Le jour où le procès est perdu devant le tribunal de première instance et où il ne reste plus qu'un appel d'un succès problématique, l'avocat se refroidit visiblement pour la sœur et pour le frère; il se dégage peu à peu, et comme Julio persiste plus que jamais, comme il prépare lui-même un mémoire sur l'ordre des jésuites, la situation reste critique.

C'est le moment pour les bons pères de faire jouer de nouveaux ressorts, de frapper un dernier coup, et il y a ici une figure qui n'est point certes une des moins originales : c'est la comtesse de ***, une femme au cœur froid et à la tête ardente, qui à quinze ans a été mariée à un vieillard titré et riche et n'a connu que les dégoûts du mariage. Restée veuve jeune encore, assez dégoûtée d'une première union pour ne pas tenter une seconde épreuve, vertueuse sans combat et pharisaïquement orgueilleuse d'une vertu que la froideur

de sa nature lui rend facile, dévorée de ce besoin d'activité qui s'accroît à une certaine heure et n'est souvent que le fruit d'une inquiétude inassouvie, elle s'est donnée tout entière aux agitations excitantes de la dévotion mondaine et aux jésuites. C'est un de ces merveilleux agens féminins qui se lancent quelquefois en volontaires de la bonne cause et ont de ces audaces irresponsables qui n'entrent que dans une tête de femme habilement montée. Aller droit à Julio est inutile. La comtesse de *** se tournera secrètement vers Louise de La Clavière, elle profitera d'anciennes relations de famille, elle témoignera un intérêt imprévu; elle effraiera surtout la jeune fille des terribles peines qui vont déshonorer son frère, — l'interdit, l'excommunication majeure. Cette nouvelle Philothée a de curieux argumens.

« Il est évident, dit-elle à Louise, que, sous ce malheureux code civil qui régit actuellement la France, les jésuites ne peuvent faire valoir leur droit; mais ce droit, il existe; mais ceux *qui causent quelque dommage à la société, qui osent retenir quelque chose qui lui appartient, qui attaquent l'institut, qui attentent à la réputation des jésuites,* sont excommuniés. Or votre frère, voulant faire casser le testament de sa tante, parce qu'il suppose que les jésuites sont héritiers au lieu et place de M. Tournichon, et cela est vrai, *attente à la propriété des jésuites.* En écrivant un mémoire contre eux, il attente à leur réputation. Vous le comprenez, ma pauvre enfant, si la loi civile, la loi païenne ne peut l'arrêter, si même elle allait jusqu'à condamner la société, la loi spirituelle atteindrait le prêtre prévaricateur : l'interdit d'abord, qui est déjà suspendu sur la tête du coupable, et la terrible excommunication! La sentence est arrivée de Rome, et dans deux jours le père provincial l'enverra à l'archevêque, qui sera bien obligé de la proclamer... »

N'est-ce pas un mot d'une profondeur presque comique, ce mot qui transforme le spoliateur en spolié, la revendication légitime d'un héritage de famille en *attentat à la propriété* de ceux dont on avoue la captation? Cela ne suffit point encore cependant. La comtesse fait une dernière tentative. Soit instinct de femme, soit diversion hardie, elle parle à Louise, qui l'ignore entièrement, d'un prochain et brillant mariage de Verdelon, mariage qui devient impossible, s'il ne renonce à plaider dans ce malheureux procès. Alors Louise se sent atteinte dans son amour comme dans son affection pour son frère; elle ne tient plus à rien. Elle consent à tout, elle signe tous les désistemens qu'on lui demande. Non-seulement elle renonce à son procès, elle disparaît tout à coup secrètement; elle part avec la comtesse triomphante. Où vont-elles? On retrouvera Louise plus tard dans un couvent des états romains, où son frère

ira la chercher. Pour le moment, on ne sait rien de cette disparition mystérieuse, qui laisse Julio désespéré. Que cette catastrophe d'une séquestration imprévue, éclatant en plein XIXe siècle, soit un moyen invraisemblable, démesuré, humiliant pour la police française, qui passe pourtant pour bonne gardienne de la liberté individuelle et des mœurs, c'est bien clair. Est-elle absolument impossible, même avec nos lois, nos parquets, nos ambassadeurs et nos généraux présens à Rome? Après tout, un roman, même vrai sous certains rapports, n'est point une histoire, et je ne vois aucune loi qui empêche qu'une jeune fille de vingt-deux ans, surprise par le désespoir, se désiste d'un procès en captation, disparaisse momentanément, et se retrouve un jour dans un couvent de dames bénédictines des états romains, à Santa-Maria de Forcassi. Ce qui est certain, c'est que la simplicité de l'invention en souffre infiniment plus que le code.

Jusque-là en effet, cette lutte, malgré la diffusion du récit, n'est point sans intérêt, elle émeut presque quelquefois, elle met en lumière une vie inconnue et des mœurs qui, même exagérées, ont un certain relief saisissant. Ici on entre dans la région des fantasmagories et des surprises mélodramatiques, et le pauvre Julio s'en allant, muni d'un *exeat pro quâcumque diœcesi*, à la recherche de sa sœur à travers la Méditerranée et les états pontificaux, devient un pélerin difficile à suivre. Pourquoi l'auteur va-t-il faire cette étape à Rome? Est-ce pour représenter la vie ecclésiastique dans ses trois grands foyers, dans les campagnes, à Rome et à Paris? Est-ce pour avoir l'occasion de décrire l'inquisition et ses procédés, ou pour montrer la compagnie de Jésus délibérant dans un conseil secret, au centre même de la catholicité, sur les intérêts du monde? Toute cette partie du livre, il faut bien le dire, est à la fois mélodramatique et froide; l'accent de la vérité n'y donne plus la vie à des peintures qui peuvent froisser ou irriter. A Rome, l'abbé Julio n'est que le pauvre jouet de tristes mésaventures. Dans les Pyrénées, à T. ou à Paris, c'est un prêtre d'une imagination libre peut-être, mais soutenant avec la bonne foi d'un cœur sincère une lutte vraie, directe et humaine contre une persécution qui ne se lasse pas, qui finira par le vaincre.

Julio n'est point encore vaincu cependant. Après ce voyage de Rome, qui est un mauvais rêve plutôt qu'une phase sérieuse de sa vie, il lui reste Paris, le vaste théâtre, où il vient avec sa sœur retrouvée, avec un esprit élevé par les épreuves, fécondé par la méditation intérieure; mais que fera-t-il? que va-t-il tenter, lui, le prêtre éloquent et convaincu dans ses aspirations réformatrices? Trouvera-t-il même une église où on voudra le recevoir, et ici du moins échappera-t-il aux hostilités qui le poursuivent partout où il

va désormais? Strictement l'abbé Julio est dans des conditions régulières, il est couvert par l'*exeat* que lui a donné son évêque; moralement il est dans une situation où tout est péril, où tout peut devenir tentation pour lui. Il est connu pour ses idées, pour son talent, pour son procès contre les jésuites, pour ses aventures romanesques. Pour les uns, c'est un prêtre à l'esprit généreux et libre, injustement persécuté; pour les autres, c'est un révolté, un ennemi de l'église, la moitié d'un maudit. Par le fait, l'abbé Julio de La Clavière est sur cette frontière indécise de la vie ecclésiastique au-delà de laquelle le prêtre déclassé et le plus souvent dégradé va se perdre dans ce monde indéfini que l'auteur appelle pittoresquement *la bohème sacerdotale,* qui afflue à Paris, et qui n'est pas, je crois, des plus faciles à gouverner. C'est ce monde où passent tour à tour « tous les prêtres porteurs de faux papiers, de recommandations d'évêques fabriquées, tous les bandits qui ont couru vingt diocèses, trompé vingt évêques et gâté cent paroisses... »

Dans ce monde vague, ceux qui ne sont pas entièrement perdus ont une ressource : ils peuvent arriver à être *diacres d'office* dans une paroisse, c'est-à-dire à figurer à côté du curé dans les solennités religieuses, à la messe d'une heure le dimanche. Il peut y avoir sans doute dans cette foule de braves gens maladroits et inquiets; il y a de pauvres prêtres exilés pour leurs opinions politiques, des étrangers compromis dans les luttes de leurs pays, et je ne sais à quel titre l'auteur cite « un savant de premier ordre dont le nom est européen, qui a quitté les jésuites il y a déjà quelques années et est aujourd'hui diacre d'office dans une des paroisses de Paris; » mais un peu plus loin, dans les vraies régions de la bohème sacerdotale, il y a, il faut en convenir, de terribles types, et un des plus curieux assurément, que je vous recommande, est un certain Loubaire, justement cet abbé séducteur que le curé de Saint-Aventin a sauvé un jour au moment où il enlevait une jeune fille, et qui depuis s'est constitué le protecteur de Julio à l'insu de celui-ci. C'est Loubaire qui, allant jusqu'au crime dans une scène tout simplement révoltante, menace l'archevêque de T. de l'assassiner, s'il frappe Julio; c'est Loubaire qui va jusqu'à Rome tirer Julio des prisons du saint-office. Avec quelques instincts généreux, ce Loubaire est un joli sacripant, un Pyrénéen vigoureux, aux passions violentes, qui ne recule devant rien. Il a été chassé du diocèse de T., chassé de Chambéry, et il n'a plus d'autre ressource que de venir à Paris se faire ouvrier chez un autre personnage non moins curieux, l'abbé Lavialle, devenu vicaire-général d'Honolulu, qui a ouvert, boulevard Pigale, des ateliers d'imprimerie où il fait faire sa besogne à prix réduit par de pauvres prêtres interdits mou-

rant de faim, sans compter un commerce de messes qu'il organise. Voilà cette bohème sacerdotale que l'auteur ne flatte pas.

Quant à l'abbé Julio de La Clavière, il est évidemment au-dessus de ce monde par les mœurs et par le caractère comme par l'intelligence, et il n'est pas de ceux qui se perdent dans ces abîmes. Il a passé, lui aussi, il est vrai, parmi les diacres d'office, mais en homme qui porte intacte la dignité sacerdotale. Il vit simplement avec sa sœur dans une petite maison d'une rue obscure, et tout son temps il le consacre au travail de la pensée. — Vous souvenez-vous d'un journal qui, au dire de l'auteur, aurait paru il y a peu d'années, et non sans retentissement dans le clergé, — *le Catholique libéral?* C'est Julio qui le dirigeait et l'animait de son esprit, abordant les plus hautes questions avec un mélange d'éloquence et de talent de polémiste. Vous souvient-il encore de conférences prêchées, il n'y a pas longtemps, à Saint-Eustache par un jeune prêtre qui développait d'une parole hardie des thèses de liberté et de rajeunissement religieux? C'est Julio, à ce qu'il paraît, qui était ce prédicateur. De plus l'abbé Julio de La Clavière est accueilli dans un certain monde. Sa sœur doit à sa naissance et à d'anciennes relations d'être l'amie de la baronne de Tourabel, une des dames de la cour, qui l'attire et la fête; mais ne craignez rien : l'hostilité veille et fait son œuvre, et déjà s'élève le murmure accusateur. « C'est un Gavazzi! c'est un Passaglia! » Quoi donc! sera-t-il permis à un prêtre infidèle, qui a fait un procès aux jésuites, qui est à demi condamné, de prêcher les doctrines les plus affreuses dans un journal ou dans la chaire? Même les relations du monde se ressentent du progrès de l'influence ennemie. Il est de mode d'être pour le pape-roi et les jésuites. C'est peut-être faire sa cour, c'est au moins ne pas se brouiller avec le faubourg Saint-Germain. « N'allez donc pas, ma chère, vous encanailler avec ces Julio, dit une comtesse bien dressée à Mme de Tourabel. Je vous donne charitablement cet avis. On s'étonne de vous dans notre société; vous finirez par y être mal vue et par mécontenter tous les nombreux amis que vous y avez. » Et le fait est que cette aimable comtesse, qui se signerait rien qu'à voir Julio, l'abominable auteur d'articles contre *notre saint-père* et les jésuites, cette aimable comtesse a porté son coup. Louise de La Clavière ne trouve plus chez Mme de Tourabel qu'un accueil plein de froideur, et elle se retire le cœur blessé. *Le Catholique libéral* meurt de toutes les interdictions qui pleuvent sur lui; les conférences de Saint-Eustache cessent devant un tumulte habilement organisé contre le prédicateur. Tout se ferme pour Julio, à qui on en vient même à faire retirer le droit de dire la messe à Paris. Que faire alors? Le prêtre frappé et réduit au silence va-t-il enfin se ré-

volter tout à fait? Nullement, et c'est là même le vrai caractère de ce jeune athlète de l'église nouvelle de rester le lutteur de l'esprit sans cesser d'être un prêtre intègre et pur.

C'est dans les Pyrénées que Julio a commencé, c'est dans les Pyrénées qu'il revient finir, dans la petite cure de Melles, au-dessus de Saint-Béat, où l'archevêque Le Cricq a consenti, non sans peine, à le replacer; mais comment finit-il? C'est là précisément, dans ce dernier asile, dans cet exil, que le coup décisif va le frapper. Son malheur est d'être plus obéissant de cœur que d'esprit et de garder l'indépendance du penseur religieux dans la soumission du prêtre, dans la fidélité aux devoirs du sacerdoce. Retiré des luttes du journalisme, il n'a pas renoncé à écrire : il fait un livre sur *la puissance temporelle des papes*. Il n'en fallait pas plus. A ce moment se réunit justement à Limoux, dans le département de l'Aude, le concile provincial, et à défaut de l'archevêque de T., dont les ménagemens commencent à devenir suspects, un autre prélat, qu'il ne serait peut-être pas difficile de désigner, qui est connu pour sa fougue ultramontaine, l'évêque de ***, président de la congrégation *de fide*, s'élève contre l'apostat, le blasphémateur, le nouvel Arnaud de Bresse qui désole le midi :

« Qu'il soit maudit, le prêtre qui a proféré dans la chaire de vérité des doctrines scandaleuses!

« ... Qu'il soit maudit, le prêtre corrupteur des âmes par les doctrines empestées du journalisme moderne!

« ... Maudit celui qui attaque la puissance temporelle des pontifes de Rome, sans laquelle leur puissance spirituelle n'est pas libre!

« ... Maudit soit l'orgueilleux, l'hérétique, le profanateur, le novateur, le folliculaire, le fabricateur de livres de scandale!

« Maudit qui approuvera les doctrines de Julio, actuellement encore curé de Melles, dans le diocèse de T.! »

Après cela, l'interdiction n'est pas loin, et si l'archevêque de T., qui n'aime pas trop le bruit, élude encore, c'est pour que le coup vienne, non de lui, mais de plus haut, de Rome. Ce n'est pas tout encore pourtant : en ce moment même, Julio est soumis comme homme à une bien autre épreuve. Lui qui entoure Louise, la compagne de sa vie et de son exil, d'une affection presque excessive, il vient de découvrir dans des papiers de famille que cette jeune fille n'est point sa sœur. Cette tendresse qui devient coupable pour un prêtre, il faut la combattre, l'étouffer courageusement; mais c'est là la dernière épreuve de l'homme. Heureusement il est aidé dans cette lutte morale par Louise elle-même, qui depuis longtemps est atteinte aux sources de la vie et meurt doucement dans ses bras,

croyant toujours aimer en Julio un frère. Il ne reste plus que le prêtre frappé d'interdiction, poursuivi de ce nom de *maudit* lancé contre lui dans un anathème. Alors, après avoir enseveli celle qu'il a aimée longtemps comme une sœur, frappé de l'arrêt qui l'arrache aux fonctions sacerdotales, il n'a plus qu'à chercher l'oubli, à se réfugier dans la petite vallée de Campan, où il essaie de vivre. Tant de secousses d'ailleurs l'ont atteint profondément. Louise le lui a dit en mourant, « les peines morales te tueront. » Vaincu et épuisé, il va bientôt s'éteindre à l'hôpital de Bigorre, et là même une suprême épreuve l'attend. L'aumônier lui refuse les sacremens. C'est un vieux prêtre plus prudent et plus compatissant qui l'assiste dans l'agonie, et Julio meurt en disant : « Soyez adoré, Seigneur! vous seul êtes juste! vous avez donné l'éternelle paix au *maudit!* » Cette fin serait touchante et d'une sérénité sombre, si on ne voyait encore à ce dernier moment reparaître cette vilaine figure de Loubaire, qui vient porter au chevet du mourant sa dangereuse et compromettante amitié.

Je me suis laissé aller à raconter cette histoire, sans illusion sur ses faiblesses, qui sont sans nombre, surtout sans parti-pris pour les idées dont elle est l'expression dramatisée, mais en songeant que sous sa forme romanesque elle touche pourtant à plus d'un point de notre vie morale et religieuse contemporaine. On dira ce qu'on voudra, que ce livre, d'une littérature fort mêlée, est audacieux et violent, — qu'il soulève des voiles que nul n'a le droit de lever, qu'il pénètre injurieusement et en intrus dans le mystère des mœurs ecclésiastiques, des rapports intérieurs du clergé, qu'il est le signe redoutable du progrès des passions irréligieuses, qu'il est un scandale par lui-même, et que le succès qu'il peut avoir est un scandale plus triste encore. Et quand cela serait, quand il serait vrai qu'un livre impossible il y a moins de dix ans fût devenu possible aujourd'hui, il resterait alors à se poser une question que se posait un écrivain qui n'est pas suspect, M. Albert de Broglie, en observant le caractère des polémiques religieuses de notre temps, en essayant justement de préciser ce changement dans l'atmosphère morale. « Pourquoi se taisait-on, disait-il, pourquoi flattait-on hier? Pourquoi parle-t-on, pourquoi outrage-t-on aujourd'hui? C'est apparemment que les dispositions des auditeurs se sont modifiées, et ce qu'ils voulaient voir bénir et respecter alors, ils trouvent bon qu'on le maudisse maintenant devant eux... Comment le vent a-t-il changé?... » Oui, comment le vent a-t-il changé? C'est là le genre de victoire dont je parlais. Malheureusement il ne suffit plus de dire qu'une œuvre est irréligieuse, immorale, parce qu'elle remue les questions les plus douloureuses et les plus délicates. Rien n'est

plus facile que de livrer ce roman du *Maudit* pour ses détails scabreux, pour ses scènes risquées, pour l'audace de ses portraits, peut-être quelquefois transparens. Il reste toujours l'essence, la pensée même du livre, et c'est cette pensée qui touche à tout un ordre de problèmes, à tout un ordre de faits progressivement aggravés.

Ce qui est grave dans *le Maudit* et ce qui est vrai au fond, c'est cette crise mystérieuse et profonde où se débat un clergé honnête partagé entre les tendances d'un catholicisme absolu, dont les ordres religieux sont la vigoureuse condensation, et tout le mouvement d'idées modernes qui l'entoure, le presse, le pénètre, — c'est cette situation morale assez distinctement personnifiée après tout dans ce jeune prêtre ardent et tourmenté, ce Julio de La Clavière qui, même à son heure dernière, après toutes les persécutions, déclare vouloir mourir dans le sein de l'église catholique, apostolique et romaine, et croire aux dogmes qu'elle enseigne, qui n'a jamais prononcé un mot irrespectueux sur le pape, même quand il veut dégager sa royauté spirituelle des liens temporels, qui n'exprime jamais un sentiment d'aigreur et de révolte contre ses supérieurs naturels, mais qui en même temps ne veut ni renier son siècle, ni enfermer le catholicisme dans une doctrine d'absolutisme, ni subir la domination d'un ordre envahissant. Certes tout ce clergé français, masse obscure et dévouée, qui sous la direction de l'épiscopat travaille à répandre la lumière du Christ dans nos campagnes, ce clergé est dans son ensemble probablement le plus honnête, le plus désintéressé, le plus fidèle à ses devoirs. Il a la soumission de l'esprit et du cœur, la foi robuste et simple, et même dans des conditions organiques qui lui font jusqu'à un certain point une dépendance précaire, il évite le plus souvent de se plaindre tout haut; il reste uni à ses évêques et il travaille en silence. Ne serait-ce pas cependant une étrange méprise de considérer comme la plus exacte mesure de ses sentimens et de ses pensées tout ce que disent ceux qui prétendent parler pour lui, ceux qui se font un catholicisme dont l'essence est la négation de tout ce que porte avec elle la civilisation moderne, à commencer par la liberté de la conscience humaine?

Il y a sans doute des fanatiques de conviction, de tempérament ou de calcul, peut-être même de complaisance, qui acceptent ces théories toutes faites, qui les propagent, qui s'y conforment; il y a aussi dans le clergé séculier, qui, à vrai dire, est la seule et véritable armée du catholicisme en France, il y a une multitude de prêtres qui au fond du cœur se refusent à répudier la grandeur de leur siècle, qui s'associent intimement au mouvement des choses et

des idées, aux libérales aspirations des esprits. Ils ne vont peut-être pas aussi loin que Julio de La Clavière, soit; au fond, ils croient, comme lui, à un monde renouvelé, ils ne mettent pas le destin de la puissance spirituelle de la papauté dans la possession d'un territoire disputé. Ils sont sortis de la société moderne, du sein de la démocratie française, et ils sont de cette patrie morale par leurs instincts, par une certaine indépendance intérieure, par la foi à l'alliance possible de la liberté et du catholicisme. Je me souviens qu'un jour j'avais touché à quelques-unes de ces délicates questions ici même, et je reçus de divers côtés des lettres de prêtres de campagne qui ne se connaissaient pas entre eux, que je ne connaissais pas. L'un d'eux, que je ne nommerai point, qui vit sans doute obscurément dans sa paroisse, me disait : « Oui, monsieur, malgré les signes contraires, vous avez raison d'espérer. Même au sein du clergé de campagne, il y a des prêtres qui cultivent avec un soin jaloux les idées généreuses et fortes que vous défendez. Grâce à Dieu, les doctrines étroites et aveugles d'une certaine école... n'ont pas encore prévalu partout. Elles dominent, il est vrai, *mais plus à la surface qu'au fond des âmes*. Un jour viendra où, sous l'influence des événemens, la vérité, de ses clartés maîtresses, triomphera. Aussi, fermes dans nos croyances, fidèles à nos dogmes,... nous ne renions pas, comme les écrivains absolus de cette école, notre époque ni notre civilisation. Nous en attendons au contraire beaucoup pour le bien des âmes... » Et n'est-ce pas là, sans phrase, sans roman, le signe de cette situation morale d'un clergé qui ne dit pas toujours peut-être tout ce qu'il pense, mais qui ne pense pas non plus tout ce qu'on dit pour lui?

Il ne pense pas tout ce qu'on dit pour lui et en son nom; mais il laisse parler, et c'est ainsi que se forme cette confusion où ceux qui ont quelque instinct des temps nouveaux retiennent le plus souvent une pensée qui les compromettrait, où les plus violens crient seuls, et où la masse suit l'impulsion de ceux qui crient, plus résignée que persuadée. C'est ce qui fait cette unanimité apparente, et, par une étrange contradiction, à ne consulter que les opinions qui retentissent chaque jour, les doctrines officiellement professées, voilà un clergé qui semble en guerre avec tous les instincts libéraux de la société où il vit, d'où il est sorti, avec un ordre nouveau de lois et d'institutions civiles qu'il préfère pourtant au fond, avec une situation dont il s'applaudit, mais qu'on lui représente sans cesse comme une révolte contre l'église. Et cela tient peut-être un peu à l'éducation du clergé, éducation resserrée, enfermée dans un certain ordre d'idées et d'habitudes, trop souvent retenue en dehors et dans l'ignorance de tous les mouvemens de la science et de l'esprit. Cela

tient aussi à cette vie ordinaire qu'on fait au clergé, vie un peu contrainte et bornée de toutes parts, où le caractère risque de se rétrécir ou de s'affaisser, et où l'indépendance qui vient plus tard n'efface pas ce pli primitif. L'église ne perdrait rien certainement à ce qu'un peu plus de mouvement et de liberté entrât dans cette éducation et dans cette vie, à ce que le prêtre eût sa part des pensées de son siècle, de telle façon que toute parole libre ou hardie ne ressemblât pas aussitôt à une révolte ou à une exception vue d'un œil défiant.

Ce qui est vrai aussi et ce qui est grave dans ce livre du *Maudit*, ce qui n'est point sans répondre à une certaine situation du moment, c'est cette peinture du développement croissant des ordres monastiques venant imprimer le sceau de leur esprit, de leurs idées, de leurs tendances au mouvement religieux de notre temps, et substituant leur action à celle du clergé séculier, dominant même ce clergé sur bien des points. La peinture peut être exagérée et acerbe, au fond elle n'est pas tout à fait une fiction. Depuis dix ans et plus, nous avons vu grandir et se développer ce mouvement, cette sorte d'envahissement méthodique et régulier des ordres religieux, et principalement des jésuites, dans les chaires, dans l'enseignement ecclésiastique, dans l'éducation laïque. Il y a eu même, en certains momens, une vraie faveur et peut-être quelque chose qui ressemble à de la mode. On s'est piqué d'émulation dans le monde pour les jésuites. Ce sont là les vrais maîtres de la jeunesse, dit-on, les vrais serviteurs de Dieu, les vrais guides des âmes, les prêtres séculiers ne savent pas diriger les consciences, et peut-être plus d'un zélé ne désavouerait pas encore ce que dit un des personnages du *Maudit*, que « les prêtres ordinaires ne sont bons qu'à fournir des sacristains aux jésuites. » Que ces tendances, là où elles dominent, où elles sont favorisées, créent pour le clergé une situation difficile, pénible, pleine de froissemens secrets, et que ce clergé souffre quelquefois de se voir envahi dans ses chaires, dans ses églises, c'est possible, et c'est même certain; mais c'est dans l'éducation particulièrement que cette invasion est la plus caractéristique. Depuis quinze ans, cet ordre puissant des jésuites a retrouvé une singulière énergie de développement et des ressources égales à son énergie. Ses maisons d'enseignement se sont multipliées. Il y en a aujourd'hui à Paris, à Toulouse, à Bordeaux, à Poitiers, à Avignon, à Mende, à Vannes, à Metz. Il y en a bien d'autres encore, et toutes sont peuplées de jeunesse, florissantes, quelquefois subies, presque toujours énergiquement soutenues. Elles rivalisent d'influence et de prospérité avec celles de l'état lui-même, et c'est à coup sûr l'un des phénomènes contemporains les plus frappans que cette vigoureuse rentrée

d'un ordre qu'on croit tuer quelquefois et qui n'est jamais mort, dont les tronçons se rejoignent silencieusement, qui est la concentration vivante de tout un esprit religieux, la plus redoutable machine de propagande et de discipline. — Les jésuites, dira-t-on, ne font que se servir de la liberté donnée à tous dans l'éducation; que leur voulez-vous? Ils fondent des maisons d'enseignement qu'ils soutiennent avec les ressources qu'on leur offre, qui s'alimentent de toute une jeunesse accourue autour d'eux; l'ascendant qu'ils exercent s'appuie sur la volonté spontanée des consciences; la popularité dont ils jouissent dans un certain monde tient à leur talent et à leurs lumières. Où donc est leur faute?

Oui, sans doute, les jésuites ont le droit, la liberté de tout le monde, et je n'irai pas contester leurs mérites. Individuellement ce sont bien souvent des hommes de savoir, d'habileté ou de vertu. Il y a parmi eux des savans, des casuistes d'une dangereuse finesse dans l'analyse de la conscience, des instituteurs merveilleusement propres à manier la jeunesse, à l'assouplir, au risque de lui ôter de sa virilité. D'où vient donc cependant que la défiance contre eux renaît et s'accroît à mesure que leur influence semble se développer et redevenir prédominante? C'est qu'avec ces lumières, ces vertus, ces aptitudes, ils forment un corps dont l'esprit, supérieur à toutes les volontés individuelles, impénétrable à ceux même qu'il fait mouvoir, insaisissable pour les pouvoirs civils, inquiète et trouble la société moderne; c'est que cet ordre, puissant par l'abnégation obéissante de tous ses membres, par la fixité de son but de domination spirituelle, armé pour la lutte, est l'expression la plus énergique, la plus concentrée et la plus absolue de ces doctrines d'un catholicisme immobile qui sont toujours une menace justement parce qu'elles se croient vraies et croient que le monde leur appartient de droit. Des observateurs puérils ont imaginé quelquefois que la puissance et les succès des jésuites n'étaient que le résultat d'habiletés équivoques, de calculs vulgaires et tout humains. C'est au contraire parce qu'ils sont convaincus qu'ils sont puissans, et c'est parce que cette conviction, d'une sincérité redoutable, est d'ordre religieux qu'ils défient tout, qu'ils ne se lassent jamais : patiens quand la patience est nécessaire, agissant comme la foudre quand il le faut, modestes et dominateurs, personnellement désintéressés et ambitieux pour leur ordre, se servant du clergé séculier ou lui mettant le frein, subordonnant tout en un mot à un but, dont la légitimité absout à leurs yeux tous les moyens, tous les efforts, même la ruse, les séductions secrètes et la violation des lois humaines.

C'est par là qu'aujourd'hui comme toujours ils ont réussi, qu'ils

ont imprimé en quelque sorte leur caractère au mouvement religieux de ces dernières années, en le résumant dans des idées, dans des tendances contre lesquelles ce que nous nommons, nous, la civilisation, est une protestation permanente et incessante. Et ne dites pas que ce sont des conjectures purement chimériques, que ces influences extrêmes n'ont pas la puissance et le degré d'autorité qu'on leur suppose. Il y a moins d'un mois encore, n'avez-vous pas vu un des prélats les plus ardens à la lutte et les plus féconds, auprès de qui les jésuites sont le plus en faveur, je crois, M. l'évêque de Montauban, donner, comme une doctrine invariable et actuelle de l'église, la condamnation de toute liberté de conscience et de pensée? Et si des esprits sincères dans leurs idées de conciliation entre le catholicisme et la liberté, si ces esprits se mettent à la recherche d'une transaction avec les partisans de la libre pensée, Mgr de Montauban leur dira : « ..... Vous n'avez pas qualité pour stipuler et transiger. Vous n'avez ni mission, ni délégation, ni autorisation authentique de qui seul aurait le droit de vous la donner. Pliez donc vos voiles et laissez le pilote gouverner à son gré... » On ne saurait mieux évincer le libéralisme catholique en lui disant qu'il se mêle de ce qui ne le regarde pas, et en revendiquant pour l'église le droit de l'inflexibilité, de l'immobilité dans une théorie extrême.

Or, qu'on transporte cet esprit, cette influence, dans l'éducation publique, il en résultera une conséquence d'une étrange gravité, c'est qu'avec du dévouement, de l'habileté et de l'aptitude à gouverner l'enseignement, on arrivera à former au sein de la société deux sociétés d'un esprit différent, de croyances contraires. On n'arrivera pas à créer des hommes réellement religieux, on formera des hommes dont l'idéal sera un catholicisme violent, ou qui, en échappant au joug, en rentrant dans la vie ordinaire, tomberont dans l'athéisme et toutes les révoltes de la pensée. C'est là certainement un danger. Et le malheur est que, par une étrange combinaison, la renaissance et l'extension de cette influence dans l'éducation ont coïncidé avec l'affaiblissement évident des études philosophiques et littéraires dans les maisons de l'état, dans l'éducation laïque, de telle sorte que, de ces deux systèmes d'enseignement, l'un a grandi, l'autre a baissé au contraire, et que dans les luttes de notre temps c'est l'esprit moderne qui se présente, sinon désarmé, du moins affaibli et inquiet de sa faiblesse même, hardi et très pourvu de connaissances dans les choses matérielles, timide et indécis dans les choses morales. Voilà le point douloureux, et c'est du sentiment de cette situation que naît la nécessité de relever ces cultures morales, d'imprimer aux études une nouvelle et énergique impulsion.

C'est le destin des livres, même des livres imparfaits ou hasar-

deux, de réveiller ces questions qui, sous une forme ou sous l'autre, dans tous les pays, parmi les laïques ou dans le clergé, et quelquefois avec une intensité nouvelle, sont l'obsession de la conscience humaine. Depuis longtemps on ne parlera plus du *Maudit*, que ces questions existeront encore, passionneront et tourmenteront les âmes. Ce roman, pour moi, n'a d'autre valeur que d'être un témoignage criant venant mettre sur la voie de certaines choses pour disparaître lui-même dans la poussière qu'il soulève un moment. Le livre passe, le problème reste, et ce problème est celui de tous les jours, du monde actuel, celui qui consiste à concilier la foi religieuse avec les émancipations légitimes, à créer un ordre tel que l'église ne soit point une ennemie de l'indépendance de l'esprit, et que la raison indépendante, dans ses affranchissemens, dans ses revendications, ne soit point le bélier employé à ébranler la foi religieuse. Mille fois il se présentera encore, ce problème qui soulève les tempêtes de l'âme humaine; il a ses conditions. Surtout il faudrait bien se persuader que la société moderne, comme on l'a dit, n'est pas une tente sous laquelle on se repose dans le silence en remettant tout à une certaine force des choses. C'est un champ de bataille où se heurtent les opinions. Il faut agir, sans diminuer, il s'entend, la liberté d'autrui, pas plus d'un ordre puissant que des autres; il faut agir efficacement par soi-même dans la liberté et par la liberté. Quand la paix viendra-t-elle? Je n'en sais rien. Il n'y a de paix absolue que celle qu'invoque ce malheureux *maudit* en mourant, celle qu'un autre révolté enviait dans le cimetière de Worms : *quiescunt!* Mais ce n'est plus la vie, et les sociétés n'ont pas le droit d'aspirer à ce repos. Ce qui est certain, c'est que la paix relative, la paix possible, ne viendra que par l'équité, par la bonne volonté, par le respect mutuel de tous les droits de la conscience, par l'équilibre de toutes les forces morales, de même que cette autre paix que les gouvernemens poursuivent, qui fuit toujours devant eux et qui leur échappe, ne viendra que par la justice entre les nations respectées dans leur indépendance et dans leur liberté.

CH. DE MAZADE.

LE

ROMAN ANGLAIS CONTEMPORAIN

UNE RÉFORME PAR LE ROMAN.

Hard Cash, by Charles Reade. London, Sampson Low, Son and Cᵉ.; 3 vols.

Faire du roman un moyen de réforme dans l'ordre matériel ou moral, c'est-à-dire soutenir, propager par les seules armes de la fiction une idée pratique, une idée de progrès, combien de fois l'esprit anglais ne s'est-il pas proposé une pareille tâche! C'est encore sur une tentative de ce genre que notre attention est appelée par l'ingénieux récit dont nous essayons aujourd'hui l'analyse. *Hard cash*, — l'argent dur, l'argent impitoyable, — tel est le titre du dernier roman de M. Reade, et cette donnée générale, la fatalité de la richesse, ne semble pas promettre, à première vue, une œuvre bien nouvelle. Qu'on réfléchisse cependant à ce que peut devenir en ce monde l'influence d'un portefeuille bien garni de billets de banque. Si le portefeuille ferme à clé, s'il a des dimensions respectables, et si le trésor qu'il recèle équivaut à ce qu'on est convenu d'appeler une « fortune, » ce petit meuble est tout à coup investi d'un intérêt, — nous dirions presque d'une majesté, — qui appartient ici-bas à bien peu de créatures humaines. Douez-le, par une magie quelconque, d'un minimum d'intelligence, si restreint qu'il puisse être, qu'il ait des volontés plus ou moins raisonnables, des caprices plus ou moins absurdes, il sera écouté, obéi à l'égal de tel banquier, de tel oncle à succession, qui n'est en somme, — abstraction faite de certains attributs peu essentiels, — qu'un portefeuille animé, une sorte d'incarnation bouddhique du dieu Mammon. Laissez-le dans son état inerte et passif, il n'en aura pas moins

son rôle, agitant autour de lui l'espérance et la crainte, objet de convoitises ardentes, de malédictions passionnées, de secrètes angoisses, de joies sans nom. Aux uns il donnera la fièvre du désespoir, aux autres celle de l'ambition : il pèsera, et d'un poids énorme, sur mainte destinée; il fera le bonheur ou le malheur de ceux-là mêmes qui le méprisent, le méconnaissent ou l'ignorent; il créera des obstacles et il en fera disparaître; il rapprochera ceux que la haine séparait, il brisera les liens de la plus étroite amitié. Bref, favorable aux uns, fatal aux autres, tyran pour tous, il aura cette dureté, cette rigidité métallique que prend sous le balancier des monnayeurs l'argent dont il est le symbole. Ce sera bien le *hard cash* dont parle M. Reade (1), l'argent inflexible et calleux, sur lequel le poinçon s'émousse, rebelle aux plus âpres désirs, impassible devant les cris de la faim, aussi sourd que muet, sans oreilles et sans entrailles, l'argent enfin, le despote universel, l'oppresseur par excellence.

I.

Voyez, dans une des rues principales de Calcutta, le capitaine David Dodd arrêté devant le comptoir de banque Anderson frères et Cᵉ. C'est tout au plus si le brave homme, — un loup de mer intrépide entre tous, — ose franchir le seuil de cette opulente demeure. Une faillite importante, pas plus tard que la veille, a mis la place en désarroi. Les maisons les plus solides sont en suspicion, et David Dodd a laissé peu à peu s'accumuler chez les banquiers Anderson la totalité des économies qu'il a pu faire comme capitaine au long cours. Sa fortune entière, — ou, pour mieux dire, celle de ses enfans, de sa chère Julia, de son Edward bien-aimé, — doit se trouver là, dans ces coffres-forts impénétrables que la panique a peut-être déjà vidés. Comment sera-t-il accueilli, venant réclamer en bloc les quatorze mille et quelques cents livres sterling qui constituent le précieux pécule obtenu par vingt ans de fatigues et de dangers? A peine le chiffre formidable a-t-il franchi ses lèvres, que les commis subalternes échangent entre eux un regard consterné. On allègue la nécessité d'en référer aux patrons, et le digne capitaine, plus inquiet que jamais, demeure livré à mille

(1) Il y a dans le titre choisi par M. Reade une sorte de jeu de mots facile à reconnaître, si on le rapproche de la locution familière *a very hard case, un fâcheux hasard, une fâcheuse aventure.* Ce double sens par analogie de sons est absolument intraduisible et ne mérite guère qu'on le traduise; nous ne l'aurions pas même indiqué, si l'on ne remarquait là un des traits caractéristiques du talent de l'écrivain anglais, à tout le moins un des procédés qui lui sont habituels.

doutes poignans. Il est introduit néanmoins, au bout de quelques minutes, dans le cabinet des chefs de la maison de banque, qui lui offrent de le satisfaire au moyen de lettres de crédit. En tout autre temps, il lui eût semblé puéril de refuser un pareil mode de paiement; mais, sous le coup des anxiétés par lesquelles il vient de passer, rien ne lui paraît solide, rien ne lui paraît acceptable, si ce n'est le *hard cash*, à savoir le billet que la Banque d'Angleterre elle-même a promis d'échanger à vue contre de belles guinées sonnantes et trébuchantes. Il insiste donc, et finit par obtenir sous cette forme le solde qui lui est dû; mais parmi les billets qui lui sont remis, il en reconnaît un qu'il a vu verser, avec beaucoup d'autres, quelques minutes auparavant, dans la caisse des Anderson par un des agens de l'administration civile. Cette circonstance significative lui prouve que la maison de banque, réduite aux abois, a dû solliciter l'appui pécuniaire du gouvernement. Une heure plus tôt, il n'eût peut-être pas été payé; un jour plus tard, il ne le serait peut-être plus. De là cette immense joie qu'il éprouve, au sortir de l'antre commercial, à bourrer de ses *bank-notes* un solide portefeuille dont il n'entend plus se séparer désormais avant d'avoir revu sa patrie.

Joie immense, disons-nous, mais bientôt suivie d'un âpre souci. C'en est fait de la sereine indifférence que l'honnête marin portait au milieu des périls de sa profession. Le sentiment de la responsabilité qu'il a prise, la crainte des accidens qui peuvent survenir, le calcul de toutes les mauvaises chances auxquelles son trésor est exposé, assiégent et troublent son âme candide. Il ne se reconnaît plus, habitué qu'il était autrefois à mépriser les menaces de la tempête, les mille hasards de l'Océan; mais alors il n'aventurait que lui. Maintenant c'est l'avenir de sa femme, le sort de ses enfans, que le plus futile accident peut compromettre. Ses préoccupations l'accompagnent jusqu'au port chinois de Whampoa, où il a reçu l'ordre d'aller prendre le commandement de l'*Agra* et de ramener jusqu'au Cap, où l'attend un nouveau capitaine, ce navire, sur lequel il avait songé à prendre passage pour sa traversée de retour. Après avoir un peu oublié ses propres inquiétudes au milieu des soucis de tout ordre qui accompagnent un embarquement précipité, il les voit renaître plus vives que jamais sur ces mers infestées de pirates où les amiraux chinois lui ont signalé la croisière de deux *schooners* plus que suspects, équipés par des flibustiers portugais. Dodd a gardé pour lui ce fâcheux renseignement; mais lorsqu'une voile étrangère lui est signalée au droit de son navire, il devine sans peine de quoi il s'agit et prend à l'instant même toutes les mesures nécessaires soit pour échapper aux forbans, soit pour les combattre,

s'il y est réduit. D'un homme de cœur les quatorze mille livres sterling n'ont pas fait un lâche; tout au plus le détournent-elles d'en venir aux mains sans une nécessité bien démontrée. Lorsqu'il s'y voit contraint par les habiles manœuvres de l'ennemi et quand tous ses préparatifs de combat sont terminés, le capitaine mande dans sa cabine deux des principaux passagers, dont l'un est son ami de vieille date, et après leur avoir fait connaître la nature du trésor qu'il porte cousu dans les plis de sa chemise de flanelle, il obtient d'eux la promesse que si malheur arrivait, ils veilleront sur le précieux héritage. Ceci convenu, il engage la lutte, qu'il soutient héroïquement contre les deux pirates tour à tour entrés en lice, et à l'issue de laquelle il tombe gravement blessé sur la dunette de son vaisseau victorieux.

Le portefeuille cependant est bien loin d'être hors d'affaire. C'est d'abord un Indien traître et voleur qui, après avoir pénétré le secret du capitaine, se glisse de nuit dans la cabine où la fièvre le tient cloué, et tente de le dépouiller pendant un de ses accès de délire. La tentative heureusement ne réussit pas. Dodd une fois guéri, c'est une bourrasque subite qui surprend l'*Agra* au sud de l'île Maurice et risque fort de le couler à fond. Le malheureux vaisseau talonne et fait eau de tous côtés; la gueule de ses caronades plonge sous les lames, les mâts craquent et se brisent l'un après l'autre; une fois à la mer, retenus par leurs agrès, ils battent comme autant de béliers les flancs du navire; la barre du gouvernail est brisée; la destruction semble imminente, Dodd lui-même est à bout de ressources. Retiré dans sa cabine, il ne songe plus qu'à épargner à ceux qu'il aime les funestes conséquences du malheur qui le frappe. Une bouteille soigneusement bouchée, ficelée, goudronnée, étiquetée, reçoit le précieux dépôt que le portefeuille enfermait naguère; elle est dans la poche du capitaine, lorsqu'il remonte sur le pont pour profiter d'une dernière chance de salut qu'il a cru entrevoir. C'est à ce moment même qu'un coup de mer vient balayer le pont et y laisse à grand'peine le malheureux Dodd solidement cramponné à un débris de mât. C'est là le dernier effort de la rafale expirante; mais lorsque, dans un transport reconnaissant, le capitaine s'agenouille pour rendre grâces à Dieu de son assistance inespérée, il s'aperçoit que la bouteille a disparu. On la cherche en vain de tous côtés, derrière tous les obstacles qui ont pu la retenir; — à moins d'un nouveau miracle, les quatorze mille livres sterling ne se retrouveront plus.

Mais le miracle s'accomplira, gardez-vous d'en douter : la baguette magique des romanciers en a fait bien d'autres. Rentré par un accident tout à fait fortuit en possession de la précieuse bouteille,

Dodd arrive au Cap, et après avoir remis son commandement à l'un de ses collègues, dont l'ignorance, la grossièreté, la couardise forment le plus parfait contraste avec les qualités maritimes qu'il vient lui-même de déployer, il continue sur l'*Agra*, comme passager, son voyage à la terre natale. Les dégoûts dont l'abreuve son successeur, animé contre lui de la plus basse jalousie, ne le troublent guère aujourd'hui qu'il croit avoir épuisé ses mauvaises chances; mais, au port même, pour ainsi dire, un destin perfide le guette encore. L'*Agra*, mal dirigé, va donner par une nuit brumeuse contre les côtes de France, et Dodd, forcé de prendre le commandement, subit de nouveau toutes les péripéties d'un sauvetage qu'il dirige avec son dévouement, son héroïsme ordinaires. Le navire périt, les passagers sont sauvés, le trésor de Dodd est intact. Débarqué à peine cependant, et tandis qu'il se hâte de courir au port le plus prochain pour arriver en Angleterre avant la nouvelle qui peut faire croire à son trépas, le capitaine, que suivent de fort près deux pilleurs d'épaves mis au courant de son secret, se voit sur le point de tomber sous leurs coups. La Providence le tire encore de ce mauvais pas : la Manche est traversée, il a mis le pied sur la terre anglaise, il est à Barkington, dans la ville même où sa famille est établie, à quelques pas des êtres chéris qui l'attendent, et c'est là, quand il a tout droit de se croire sauvé, lorsqu'il touche au but après tant de traverses, que l'attend une dernière catastrophe, la plus terrible de toutes. Ce trésor qu'il a vu tant de fois compromis et qui lui a coûté tant d'angoisses, il a hâte de le mettre en sûreté. Son imagination surexcitée a besoin de repos, ses anxiétés fiévreuses veulent être calmées à tout prix, et justement alors il voit devant lui la maison du banquier le plus riche et le plus estimé de Barkington, un homme que sa prudence, sa solidité proverbiales ont placé aux premiers rangs de sa profession. Investie d'un grand prestige local, la signature de Richard Hardie vaut, aux yeux de Dodd, celle des directeurs de la Banque d'Angleterre. S'il peut déposer quelque part en toute sécurité cet argent dont la possession ui pèse et l'obsède, c'est bien certainement là, derrière cette porte que le hasard offre à ses yeux. Une inspiration soudaine, irrésistible, lui en fait franchir le seuil... Enfin, enfin, sa rude campagne est terminée. Malgré les ouragans et les pirates de la Mer des Indes, malgré les brouillards trompeurs de la Manche et les bandits français, les quatorze mille livres sterling déposées chez Hardie, soigneusement logées dans son coffre-fort, et dont Hardie a donné reçu en bonne et due forme, les quatorze mille livres sterling sont enfin sauvées...

Pas le moins du monde : — jamais cet argent, ce terrible argent n'a été plus compromis.

Au moment où l'*Agra* quittait les eaux de Canton, les destinées du portefeuille emporté de Chine par le capitaine Dodd n'intéressaient après tout que l'avenir financier de sa famille; mais, tandis que s'accomplissait la longue traversée dont nous avons résumé les principaux incidens, certaines complications domestiques sur lesquelles il faut maintenant revenir lui assignaient un rôle beaucoup plus essentiel. Alfred Hardie, le fils du riche banquier, était à Oxford le condisciple d'Edward Dodd. Aucune liaison intime ne s'était formée toutefois entre ces deux jeunes gens jusqu'au jour où, sur les bords de la rivière Isis, mistress Dodd et sa fille vinrent assister à une de ces régates qui passionnent les étudians des universités anglaises. L'émotion est grande en pareil cas, soit pour les acteurs, soit pour les spectatrices de ces luttes ardentes qui mettent aux prises les universités rivales. C'est le tournoi du moyen âge réduit aux proportions de notre époque, et la jeunesse anglaise, imbue de l'esprit national, y porte cet entraînement particulier qui caractérise le peuple marin entre tous. Il y a là d'excellentes raisons pour qu'Edward et Alfred, compagnons de combat, défendant le même drapeau, associés à la même victoire, éprouvent l'un pour l'autre une vive et subite sympathie. Il y en a de meilleures encore pour que la mère et la sœur du premier, mistress Dodd et sa fille Julia, accordent une certaine bienveillance amicale au brillant *scholar*, à l'impétueux athlète qui leur apparaît ainsi pour la première fois dans un moment d'exaltation et de triomphe. Et n'est-il pas également bien naturel qu'Alfred Hardie, quand il a une fois surmonté cette fausse honte, cette pudeur virile qui rendent si gauches les premiers rapports d'un jeune *student* avec le beau sexe, n'est-il pas naturel, disons-nous, qu'il s'éprenne de la belle Julia Dodd, telle que le romancier nous la dépeint, — à la fois vive et contenue, capricieuse dans la forme et raisonnable au fond, fière d'esprit, douce de cœur, enjouée et dévouée, mêlant volontiers une pointe de sarcasme à ses plus affectueuses effusions, et n'en aimant pas moins d'un amour loyal et sincère celui à qui elle rend ainsi, toujours prête à la riposte, railleries pour tendres propos, épigramme pour madrigal? Moins courageux, c'est-à-dire moins amoureux, Alfred battrait en retraite devant une amazone au carquois si bien garni; mais les blessures qu'elle inflige dès l'abord à son amour-propre hérissé, à ses susceptibilités de collégien, se guérissent d'elles-mêmes sans qu'il sache comment, sans qu'il ait le secret de ces nuances d'accent et de sourire par lesquels l'excite ou le paralyse, le ravit ou le désespère tour à tour la coquetterie native de cette séduisante enfant. Jamais M. Reade, dont le talent inégal est rarement à court de ressources, n'a trouvé sous sa plume de tableau plus vrai et plus attrayant que ne l'est celui de ce premier amour,

décrit symptôme par symptôme avec une merveilleuse fidélité. C'est bien ainsi que vont l'un à l'autre, avec un entraînement qui se méconnaît lui-même, deux jeunes cœurs encore intacts, où frémit la séve printanière et qui palpitent à leur insu, saisis tout à coup d'un effroi plein de délices. A l'issue d'un premier tête-à-tête purement fortuit, où le jeune homme enivré a posé ses lèvres sur les blanches mains de la sœur d'Edward, Julia se dérobe, irritée et craintive, mais avec les dehors d'un sang-froid moqueur. — Gardez cela pour la reine! lui a-t-elle dit en le quittant, et néanmoins, à peine rentrée sous le toit maternel, le souvenir de cette témérité inattendue la trouble profondément.

« Le calme extérieur que ses deux mères, la Nature et mistress Dodd, lui avaient appris à garder, la quitta comme un voile qui tombe. Elle monta frissonnante jusqu'à sa chambrette de jeune fille, et une fois là, comme l'oiseau farouche qui vient de sentir une main passer sur son plumage, il sembla que la respiration manquât à sa poitrine haletante. Cet ardent regard qui était venu questionner le sien tenait tout son être dans un émoi profond. Personne ne l'avait encore ainsi regardée, personne n'avait osé... Aussi était-elle en même temps alarmée, honteuse, mal à l'aise vis-à-vis d'elle-même. De quel droit se permettait-il un pareil regard? De quel droit baisait-il sa main? Affecterait-il de croire qu'elle la lui avait tendue pour qu'il la baisât? Mais en pareil cas c'est le dos de la main, non la paume, que vous présente une dame. En vérité, l'effronterie était rare, et le personnage était digne de toute haine. Elle s'en voulait, à elle aussi, de sa simplicité pour lui avoir permis de lui adresser la parole. — Maman, lorsqu'elle était jeune personne, n'aurait jamais à ce point oublié les règles de la prudence et du savoir-vivre.

« Comment descendre? Ne portait-elle pas écrit sur le visage en lettres de feu ce qui venait d'arriver? — « Voyez un peu, allait-elle entendre de tous côtés, voyez cette jeune *lady* qui se laisse baiser la main par un *gentleman* de son âge! L'empreinte brûle encore; vous n'avez qu'à regarder ses joues!... » Il fallait pourtant se rendre auprès de son frère. Aussi approcha-t-elle à plusieurs reprises de ces joues indiscrètes une serviette mouillée, évitant avec un soin d'artiste toute friction maladroite; puis elle descendit légère comme une souris, tourna sans bruit le bouton de la porte et se glissa dans le salon, où elle apparut, avec sa transparence virginale, si resplendissante d'émotion, si belle d'angoisse intérieure qu'Edward lui-même en fut ébloui. — Comme elle est jolie! dit-il tout bas à sa mère. Elle bat, et de plusieurs têtes, toutes les belles du comté.

« Mistress Dodd leva les yeux, et en conséquence, dès qu'Edward fut reparti pour Oxford : — Allons, ma chère, nous mettre au lit, dit-elle à Julia. Tout ceci vous a monté la tête, et on dirait que vous avez un peu de fièvre.

« Julia ne se le fit pas répéter. Pour la première fois de sa vie elle éprouvait un étrange besoin de se trouver seule et de réfléchir tout à l'aise. Tête-à-tête avec elle-même, elle se mit à repasser les divers incidens de la

journée, tantôt heureuse et tantôt mécontente, tantôt exaltée, tantôt inquiète. Elle finit cependant par excuser l'escapade du jeune étudiant et par en assumer tout le blâme. Il fallait se montrer plus froide et plus réservée. On ne doit guère attendre et franchement on désire à peine trouver chez ces étourdis un certain genre de modestie. Un peu d'assurance ne leur messied point : — il me semble même qu'elle leur va, finit-elle par se dire à elle-même.

« Somme toute, que doit-il penser de moi ?

« Pour qui rêve, le temps court au galop. L'horloge municipale sonna minuit, et de son battant de fer vint éveiller le remords en cette jeune conscience. Était-ce là de l'obéissance filiale? — Allez dormir! avait dit sa mère et non pas : allez méditer sur ce qu'a pu dire ou faire tel ou tel jeune homme! Pareille au cygne qui secoue pour en chasser l'eau le blanc duvet de ses ailes, elle chassa de son esprit les idées qui l'avaient absorbée jusque-là. Puis elle dit ses prières, puis, se relevant, elle appela de sa voix la plus douce le chat, qui, selon elle, devait être caché dans quelque chimérique recoin : — Minet, Minet, mon gentil Minet!... Elle ne croyait en réalité ni aux voleurs, ni aux revenans, mais elle croyait aux chats secrètement tapis sous le lit, et ne les y jugeait ni sans inconvéniens ni indispensables. Quand elle eut ainsi tendrement évoqué, mais en vain, le quadrupède abhorré, l'aimable enfant dirigea de tous côtés ses perquisitions inquiètes, visitant surtout les armoires et les placards. Une porte résista d'abord, puis, cédant brusquement, éteignit le flambeau de miss Julia, laquelle n'en avait pas d'autre, car fidèle aux anciennes traditions, l'hospitalité du bourg n'allouait qu'une bougie par Hébé... « A la bonne heure, dit-elle, le clair de lune suffit bien pour se déshabiller. » Et là-dessus elle alla écarter un des rideaux; mais au moment même, avec un léger cri, elle se rejeta vivement en arrière. De l'autre côté de la rue, un personnage de haute taille contemplait attentivement la maison. Or la lune tombait obliquement sur ce personnage, et il n'avait pas fallu plus d'une seconde pour qu'elle révélât à Julia les traits de M. Hardie. — Fort bien, dit-elle tout haut avec une inflexion de voix excessivement ambiguë; puis elle se réfugia lestement au fond d'une impénétrable obscurité.

« Mais à la longue la curiosité chez cette fille d'Ève devait infailliblement reprendre ses droits. Avec des précautions infinies, elle se glissa vers le côté de l'un des rideaux où elle pratiqua du bout du doigt un interstice justement assez large pour laisser passer le regard d'un œil étincelant. — Bien certainement c'était *lui*, toujours à la même place et toujours immobile. — J'avertirai maman!... lui dit-elle avec une intention méchante, comme s'il pouvait l'entendre. Malgré cette terrible menace, dont il ne se douta même pas, l'indiscret guetteur ne bougea pas d'une semelle.

« Cette espèce de phénomène jetait Julia dans un embarras sincère. Étrangère à toute pensée de présomption vaniteuse, elle se demandait naïvement si ce jeune homme avait pour usage de venir ainsi monter la garde pendant la nuit sous les fenêtres des dames avec lesquelles il avait pu échanger quelques politesses. — S'il en est ainsi, ajouta-t-elle immédiatement, c'est de la sottise au premier chef. — En y songeant mieux, elle

se tint pour certaine qu'il n'y avait là ni habitude, ni parti-pris. M. Hardie s'estimait trop haut pour se ravaler à ce point. Ce trait de son caractère, elle l'avait déjà noté, bien qu'elle le connût à peine. Un examen assidu lui démontra du reste qu'il ne savait pas au juste où était la chambre qu'elle habitait. C'était devant la maison tout entière qu'il demeurait en extase comme devant un lieu sacré. — Que c'est donc ridicule à lui!.. Et cependant il semblait rayonner de bonheur. Sur son visage, que la lune éclairait en plein, se lisait une exaltation passionnée. Elle y voyait pour la première fois resplendir l'âme du jeune enthousiaste, elle étudiait sa physionomie comme on étudie une inscription difficile à comprendre; elle déchiffrait lettre par lettre chacun des ravissemens qui venaient s'y peindre, et sa mémoire les thésaurisait avec un soin jaloux.

« A deux reprises différentes, elle quitta son embuscade pour se mettre au lit. Deux fois la curiosité, peut-être aussi quelque autre sentiment la ramena vers la croisée. Enfin, après avoir fait le guet, épié, regardé furtivement jusqu'à ce que ses pieds fussent transis de froid, tout au rebours de sa tête, elle crut devoir se déclarer à elle-même qu'elle avait assez de ce jeu fatigant. — Bonne nuit à l'ingénieux *policeman!* disait-elle, toujours s'imaginant qu'elle criait de manière à être entendue. Et vous, pluie du ciel, tombez aussi dru que vous pourrez!... Ce fut avec cette bienveillante apostrophe, un peu trop rude néanmoins pour que nous la jugions tout à fait sincère, qu'elle posa vaillamment sur l'oreiller sa tête brûlante.

« Mais, une fois hors de vue, le factionnaire n'en avait que mieux le don de porter le trouble dans ses pensées. Elle se demandait, les yeux toujours ouverts, s'il était encore là,... ce que dirait maman d'une telle conduite,... lequel, d'elle ou de lui, était vraiment responsable d'une énormité dont les annales du monde, à son avis, n'avaient jamais enregistré la pareille; mais surtout, surtout elle se demandait ce qu'il pourrait oser de plus, et alors son pouls s'accélérait, le sommeil fuyait loin d'elle, si bien qu'elle descendit le lendemain matin un peu plus pâle que de coutume. Cette pâleur frappa aussitôt l'œil maternel, et mistress Dodd trouva là un prétexte à moraliser. — Étrange chose, disait-elle, que la jeunesse aime tant le plaisir, lorsque le plaisir convient si rarement à la jeunesse!... Cette agitation d'hier m'a fait du bien, et pourtant elle n'est pas de mon âge. Pour vous, au contraire, elle s'est trouvée excessive; je m'en aperçois de reste. Il me tarde de vous voir rentrer dans notre paisible intérieur.

« Oui-da; mais cet intérieur sera-t-il désormais aussi paisible? »

Sous les mêmes rians auspices naîtra bientôt une passion du même ordre. Edward Dodd s'éprend de la sœur d'Alfred, à qui plaisent, quoi qu'en dise miss Jane, cette petite sainte méthodiste, le caractère énergique, la volonté absolue du condisciple de son frère. Edward toutefois est trop sensé, trop pratique, Jane est trop rigoriste, trop puritaine, pour que leur mutuel amour donne lieu à des scènes comme celles que nous venons de voir passer sous nos yeux; à peine cet amour nous est-il révélé çà et là par quelque parole

ambiguë, par quelque démarche plus ou moins énigmatique. En somme, tout marche à souhait jusqu'au jour où Alfred Hardie demande à son père l'autorisation d'épouser Julia Dodd. Un refus formel, sur lequel il ne comptait guère, s'élève tout à coup comme une barrière infranchissable sur le chemin fleuri à la pente duquel il s'abandonnait les yeux fermés. L'impétueux jeune homme se révolte et se cabre, mais en vain, contre une décision irrévocable, irrévocable du moins jusqu'à sa majorité. Mistress Dodd, profondément blessée, lui interdit l'accès de sa maison, et dicte à Julia, comme le font ordinairement en pareille occasion les mères douées de quelque prudence, une ligne de conduite qui a pour but d'imposer silence à la rumeur publique et pour effet naturel d'irriter, d'exaspérer le prétendant éconduit. Docile aux inspirations maternelles, affectant l'indifférence et la gaîté, Julia n'en est pas moins frappée au cœur, et mistress Dodd, qui la voit dépérir à vue d'œil, en vient à se convaincre que le bonheur, la vie de sa fille, sont réellement engagés dans la question. Tout est dit pour elle à partir de ce jour, et, repoussant les conseils de sa dignité blessée, elle ne songe plus qu'à fléchir l'orgueilleux banquier. Le père d'Alfred lui garde rancune, elle le sait, de l'avoir jadis refusé pour époux; mais une sorte d'instinct lui révèle que des considérations pécuniaires pourraient balancer en lui ce ressouvenir fâcheux. Si bien assis que soit son crédit, un capital important remis en ses mains et dont le remboursement, exigible chaque jour, pèserait sur lui comme une menace permanente, doit être à ses yeux une considération de premier ordre. Or ce capital est tout trouvé; c'est celui que le père de Julia va rapporter des Indes. Le *hard cash* reparaît ici dans toute sa gloire, dominant les passions les mieux enracinées et les volontés les plus tenaces. Mistress Dodd effectivement a calculé juste, plus juste qu'elle ne le croit elle-même. Richard Hardie, dont la réputation de prudence était faite dès sa première jeunesse, et qui avait tenu tête, alors qu'elles troublaient tous les esprits, à ces fièvres de spéculation périodiques en Angleterre, Richard Hardie s'est laissé gagner secrètement par la fameuse *railway-mania*. Ses principes en apparence sont restés les mêmes, car il sait qu'une partie de son crédit en dépend. C'est sous de faux noms, et par l'entremise de tiers qu'il a compromis, qu'il a perdu des sommes énormes. Luttant depuis quelques mois avec la fortune contraire et débordé peu à peu par les difficultés de chaque jour, il ne maintient qu'à force de mensonges et d'écritures tronquées sa situation commerciale. Il sent néanmoins ses ressources lui échapper l'une après l'autre; il comprend l'imminence d'une ruine devenue inévitable, et son unique souci, au moment où nous le rencontrons pour la première

fois, est de préparer à son profit, dans les meilleures conditions possibles, la banqueroute qui doit frustrer ses malheureux créanciers. Ses manœuvres souterraines, si habilement menées qu'elles soient, n'ont pas échappé à l'un des plus anciens commis de sa maison. Seulement cet homme, Noah Skinner, corrompu graduellement par l'exemple de son patron, ne songe qu'à se faire sa part dans le naufrage commun. Richard Hardie a vainement voulu éloigner ce contrôleur importun de sa comptabilité en partie double. Skinner lui a fait comprendre en termes suffisamment explicites qu'une pareille séparation est désormais impossible. Avec moins de confiance dans l'étoile et l'habileté supérieure de son patron, il serait tenté de le trahir et de le vendre. Retenu par l'admiration que lui ont inspirée les savantes combinaisons du banqueroutier futur, il préfère exploiter largement une situation critique, et se faire payer cher sa fidélité à une infortune qu'il envisage comme passagère. Ils en étaient là, débattant les conditions de cette complicité forcée, lorsque l'honnête capitaine Dodd pénètre dans l'atelier de leurs fraudes ténébreuses, et sans plus de façons ni de précautions dépose entre les mains du banquier stupéfait ce fameux portefeuille tant de fois compromis. N'avions-nous pas raison de dire que jamais il n'avait couru autant de risques?

Nanti du reçu qu'il s'est fait délivrer, le brave marin ne tarde pas à rencontrer, — avant même d'être rentré chez lui, — un client de sa famille, qui lui a dû jadis les services les plus essentiels. Cet homme, instruit de ce qui vient de se passer, ne peut retenir un cri de surprise, et, pressé de questions, révèle à son ancien protecteur la situation périlleuse de Hardie; elle lui est connue par une lettre arrivée de l'étranger, lettre intime dont il a gardé le contenu pour lui seul. La consternation, la colère de Dodd se peuvent aisément concevoir. Il rentre chez le banquier et tombe soudainement au milieu des deux misérables déjà occupés à combiner le parti qu'ils peuvent tirer d'un si merveilleux hasard. Skinner inclinerait à relever, au moyen des quatorze mille livres, le crédit de la maison. Hardie, plus clairvoyant et plus rigoureux dans ses calculs, ne veut pas que cette somme, incapable de combler l'abîme, aille encore s'y engloutir. Il se demande comment il pourrait l'appliquer aux nécessités de sa situation personnelle. L'amour d'Alfred, cet amour qu'il voulait naguère étouffer, lui paraît maintenant une bonne fortune providentielle. Il avise, il combine, il cherche, et son plan de campagne est presque arrêté lorsqu'il voit se dresser devant lui le malheureux dont la confiance étourdie vient de lui fournir un si beau coup de filet. Dodd est complétement hors de lui, et les efforts qu'il fait d'abord pour se contenir, les émotions qu'il com-

prime, la violence de leur explosion quand le banquier veut se débarrasser de lui à l'aide de quelques mauvais prétextes, déterminent une catastrophe imprévue. A l'instant même où, terrifié par les furieuses imprécations de sa victime, Hardie va lui restituer le fameux portefeuille, le malheureux Dodd, que la colère suffoque, s'affaisse aux pieds des deux complices. Ni l'un ni l'autre ne doutent qu'il ne soit frappé à mort, et après un premier mouvement d'épouvante tous deux, rendus à leurs vils instincts, à leurs odieux calculs, s'entendent en un clin d'œil pour hériter de lui. Tandis que Skinner fait transporter le corps dans le cottage de mistress Dodd, Hardie emporte furtivement le portefeuille et se hâte de dénaturer, de changer les valeurs qu'il renfermait.

A lui maintenant les angoisses poignantes, les âpres remords, les veilles bourrelées, l'inquiétude permanente, qui semblent attachés à la possession du fatal trésor. Une première anxiété dès le jour même du vol empoisonne son affreuse joie. Le reçu donné au capitaine, ce papier qu'il brandissait encore comme une arme menaçante au moment où il est tombé, le reçu ne se retrouve point. L'existence de ce document accusateur laisse le banquier sous le coup d'une révélation qui peut d'un instant à l'autre le couvrir d'ignominie et le livrer sans défense possible aux rigueurs de la loi. Le capitaine de plus a survécu. S'il guérit, qu'arrivera-t-il? Vient une nuit où tout à coup, sous les fenêtres de Hardie, s'élève une voix lamentable. Cette voix l'appelle, cette voix lui jette l'outrage et la menace. Hardie l'a parfaitement reconnue. Penché à la fenêtre, il voit accroupi sur la pelouse de son jardin une espèce de fantôme qui de ses mains décharnées semble lui lancer une malédiction solennelle. La peur s'empare de lui. A tout prix, il faut que cette voix se taise : il le faut, dût-il payer son silence par la restitution de l'argent volé. « Silence! silence! crie-t-il dans la nuit. Je descends... Vous allez être satisfait! » Et à peine ces mots prononcés, il entend se fermer une des fenêtres voisines. Qui donc prêtait ainsi l'oreille? qui donc a surpris cet aveu frémissant? C'est un secret que le romancier ne tardera pas à éclaircir.

Il semble pourtant décrété que le portefeuille restera dans les mains criminelles du banquier. Avant qu'il ait eu le temps de sortir, un bruit de pas s'est fait entendre, et le malheureux Dodd, après s'être échappé furtivement du lit où la fièvre le clouait, a été emporté de force par les personnes dépêchées sur ses traces. Une révulsion terrible est la conséquence nécessaire de son équipée nocturne, et après une dernière crise il se retrouve au milieu des siens, guéri en apparence, mais au prix de sa raison perdue.

Moins que jamais maintenant, — rassuré qu'il est par ce tragique

épisode, — le banquier voudrait consentir au mariage sollicité par son fils. Quel avantage y trouverait-il? Et l'excellent prétexte pour s'y opposer!... Épouse-t-on la fille d'un fou? Alfred cependant n'est plus le même vis-à-vis de son père. Son respect, sa soumission semblent ébranlés. Il a des tristesses inexplicables, des retours d'ironie, des saillies amères qui vont mal à sa jeunesse et rappellent les funèbres plaisanteries d'Hamlet. Sa sœur s'en désole, son père s'en effraie plus qu'il ne l'ose dire. Quelques médecins, consultés à tout hasard, font entendre de sinistres pronostics. Alfred, qui perce à jour leur ignorance pédante, les exaspère par des épigrammes qui les lui rendent hostiles. Richard Hardie n'a tout d'abord accueilli qu'avec un dédain marqué les oracles menaçans des suppôts d'Hippocrate; mais à mesure que la rébellion de son fils prend un caractère plus net, il leur prête une oreille plus complaisante, et lorsque, poussé à bout, Alfred lui parle enfin des « quatorze mille livres sterling, » lorsqu'il se jette en suppliant aux pieds de son père pour obtenir de lui qu'il se repente, qu'il répare le crime commis, lorsque, partagé entre la colère et l'épouvante, le banquier a repoussé, durement repoussé les prières de son malheureux enfant, lorsque mutuellement inflexibles, l'un dans sa justice, l'autre dans sa cupidité, ils se sont déclaré une guerre impie, les dires absurdes de la faculté vont prendre une consistance, une importance terrible.

Alfred approche de sa majorité. Une fortune indépendante qui lui vient de sa mère, et sur laquelle la négligence de ses *trustees* a laissé prélever un emprunt considérable par le banquier réduit aux abois, doit lui échoir à cette époque. Il en a offert la moitié à Richard Hardie pour le décider à restituer l'argent volé : mobile impuissant sur un calculateur aussi rigoureux. Cette offre qu'il a vue repoussée avec dédain, Alfred la porte aux seuls amis qui lui restent. Domptant à grand'peine les scrupules qui jusqu'alors avaient enchaîné sa langue, il dénonce devant mistress Dodd, devant Julia, devant Edward, l'ignominie paternelle, et puisqu'elle les a ruinés, il met tout ce qu'il possède à leur discrétion. Edward, investi désormais des droits de chef de famille et qui les exerce avec autorité, décrète dans sa justice qu'il n'acceptera rien pour lui, rien pour sa mère. Les quatorze mille livres eussent été la dot de sa sœur; Alfred est libre, s'il le juge à propos, d'épouser la jeune fille sans dot. L'expiation, sous cette forme, n'a rien de terrible. Quant au banquier, il restera paisible possesseur du fruit de son crime, — Ce n'est pas sur le dire du fils que nous pourrions poursuivre le père, ajoute le généreux Edward, qui dans ce moment-là pensait peut-être à Jane. Ces arrangemens sourient à chacun et ramènent la joie, — une joie mêlée de quelque amertume, — au sein de cette famille ruinée par

Richard Hardie. Lui seul ne connaît plus le repos. Maintenant que sa faillite, ouvertement déclarée, l'a délivré de ses créanciers pour la plupart réduits à la misère, maintenant qu'il s'est assuré ou qu'il a cru s'assurer par un sacrifice considérable le silence éternel de Noah Skinner, il semble qu'il pourrait, profitant de la trêve qu'on lui laisse, renoncer à la lutte engagée avec son fils; mais il est le débiteur d'Alfred, et Alfred est maître d'un secret terrible; Alfred va devenir par son mariage l'allié, au besoin l'instrument d'une famille que sa conscience lui reproche d'avoir lésée, et qu'il hait parce qu'elle a le droit de le haïr. A tout événement, Richard s'est ménagé contre son fils une arme terrible, et puisque l'imprudent s'obstine à épouser Julia, le moment est venu de s'en servir.

De fait, le jour même fixé pour la noce, et avant que la cérémonie n'ait eu lieu, sorti de chez lui sur la foi d'un billet qui semblait lui promettre des renseignemens précis sur le sort des quatorze mille livres sterling, le jeune fiancé disparaît subitement.

II.

Ici le roman perd tout à coup le caractère inoffensif de ces fictions offertes chaque jour en pâture à la vaine curiosité des esprits futiles. Inspiré sans doute par le souvenir du livre qui a le plus contribué à sa réputation (*It is never too late to mend*) (1), l'auteur de *Hard Cash* fulmine un réquisitoire passionné contre les établissemens publics ou particuliers destinés au traitement des maladies mentales. Nous voyons ainsi défiler devant nous une série de tableaux trop horribles, il faut l'espérer, pour qu'on puisse les croire fidèles, trop précis en revanche, trop minutieusement détaillés, tracés d'une main trop sûre et trop ferme, pour qu'on en méconnaisse le caractère anecdotique, l'authenticité partielle. Il y a là, — comme il arrive presque toujours, quand le roman touche à une question d'économie sociale, — un manque absolu de proportions entre les abus dénoncés et le relief que leur prête l'imagination échauffée de l'écrivain. Charles Dickens lorsqu'il dénonçait les misères de Dotheboys-Hall, mistress Beecher Stowe lorsqu'elle accumulait sur la tête de l'oncle Tom toutes les douleurs de l'esclavage, ne procédaient pas autrement que M. Reade alors qu'il décrit les différens *asiles* où le malheureux Alfred Hardie est enfermé tour à tour, et comme il a déployé dans cette peinture un talent égal au leur, comme il s'est livré à des études qui paraissent aussi consciencieuses,

(1) Ce roman, dont la *Revue* a rendu compte dans sa livraison du 15 septembre 1858, renfermait une peinture éloquente des abus introduits dans le nouveau régime pénitentiaire de la Grande-Bretagne.

nous ne voyons pas pourquoi on lui refuserait l'approbation et les applaudissemens prodigués naguère à ses émules. Silverton-Grove et Drayton-House resteront dans la mémoire de nos contemporains au même titre que l'école où Nicholas Nickleby subissait la tyrannie de l'abominable Squeers, au même titre que cette plantation de la Rivière-Rouge où l'affreux Legree donnait carrière à ses passions brutales. Tortures physiques, tortures morales, sont accumulées à plaisir dans l'un et l'autre de ces séjours maudits, qu'on nous représente comme peuplés de bourreaux et de victimes. L'inflexible romancier met tout son art à rendre plausible et presque probable une combinaison de manœuvres criminelles et d'effroyables souffrances que la froide raison révoque en doute au premier abord, et qui trouvent un démenti instinctif dans l'expérience la plus restreinte. On pourrait croire, le prenant au mot, que, moyennant quelques formalités facilement remplies, moyennant certaines connivences obtenues sans trop de peine, la maison d'aliénés reçoit et garde à jamais, privé de toute communication avec le dehors, le malheureux dont une famille opulente voudrait se débarrasser sous prétexte de folie. S'il n'est pas insensé lorsqu'il y entre, des médecins complaisans, au service de directeurs avides (1), se chargeront de le « mettre au pair, » c'est-à-dire de troubler sa raison à grand renfort de stupéfians et de drastiques. Refuse-t-il les remèdes empoisonnés qu'on lui a présentés, on les lui administre de vive force à l'aide d'un entonnoir. Se révolte-t-il, on a pour le dompter des athlètes qui le jettent pieds et poings liés dans la *padded-room*, la « chambre matelassée. »

Figurez-vous Alfred enlevé le matin à sa fiancée et passant *là* sa nuit de noces! Figurez-vous, quelques jours plus tard, ce brillant échantillon de la jeunesse universitaire luttant corps à corps avec un de ses gardiens qu'il a exaspéré, bravé, provoqué, dans un moment de colère aveugle! Voyez-le encore garrotté aux pieds de cet ignoble adversaire, qui, se laissant tomber sur lui de tout son poids, pétrissant de ses genoux ce corps inerte, tantôt lui foulant la poitrine, tantôt le visage, cherche à lui porter un de ces coups mortels dont la trace ne se retrouve pas! Voyez-le comprenant que sa vie est en danger, et de ses dents, la seule arme qui lui soit laissée, prenant au visage, avec l'acharnement du bouledogue, son brutal assassin! Aux cris de ce misérable accourt la *matrone* de Silverton-Grove, la Proserpine de cet enfer, la belle et redoutable mistress Archbold. Le farouche gardien est saisi, garrotté aussitôt,

(1) L'établissement d'un *asile privé*, permis à tous moyennant *licence*, devient fréquemment une affaire de pure spéculation.

par ordre de ce despote femelle, que la beauté, le courage d'Alfred ont vivement intéressée, mais qui, jusque-là maîtresse d'elle-même, n'avait rien laissé entrevoir de cette passion naissante. Maintenant que le torrent a rompu sa digue, le malheureux Alfred n'aura plus seulement contre lui l'inflexible rancune de son père, les sordides calculs du propriétaire de Silverton, la grossière ignorance du médecin, la férocité blasée des subalternes, l'apathie des commissaires officiels qui viennent inspecter l'asile, et qui auraient pour devoir de lui faire rendre justice : un amour jaloux, égoïste, vainement combattu par celle qui le ressent, vainement repoussé par celui qui en est l'objet, va désormais peser sur sa destinée. Cette main de femme qui a plus d'une fois allégé sa chaîne, et qui aurait pu l'aider à la briser, la rive maintenant autour de lui. Plus de salut pour Alfred, s'il ne réussit à s'évader! Il y travaillera donc, et de tout cœur; mais au moment où la complicité d'une des gardiennes, rivale innocente de mistress Archbold, va lui ouvrir les portes de l'asile, les recherches assidues dont il est l'objet déterminent son père à le faire changer de résidence. On le transfère à Londres, dans l'établissement d'un *spécialiste* distingué, celui-là même qui très consciencieusement l'a déclaré fou.

Ici plus de contrainte physique, plus de violence, plus de mauvais traitemens, mais en revanche une surveillance exacte et tout le poids d'une grande autorité médicale. S'échapper est impossible, et on doit croire tout aussi difficile de faire admettre la faillibilité du docteur Wycherley. Il faut donc, acceptant la situation comme elle est, se plier à ses exigences et tirer parti des avantages qu'elle offre. Le docteur, animé des meilleures intentions et placé au-dessus de toute corruption pécuniaire, ne refuserait pas la liberté à son malade, si celui-ci parvenait à le convaincre de sa guérison. Il faut pour cela qu'Alfred, dont le docteur admire l'intelligence, se résigne à « n'être plus fou, » en d'autres termes, à reconnaître qu'il l'a été : sacrifice pénible auquel il souscrit non sans quelque humiliation, et qui est sur le point de recevoir sa récompense, lorsqu'un nouvel ordre de translation lui enlève le bénéfice de cette manœuvre diplomatique! De chez le docteur Wycherley, il passe à Drayton-House, chez le docteur Wolf, de chez un honnête homme absorbé par ses préventions chez un misérable hypocrite, dont l'intérêt mercenaire est l'unique loi, et dans le salon de ce dernier, présenté à une belle dame qui paraît en être la reine, il reconnaît en elle... mistress Archbold!

Avec cette femme énergique et passionnée va recommencer une lutte où succomberait infailliblement ce nouveau Joseph, moins bien défendu qu'il ne l'est par le souvenir de Julia. Souveraine maî-

tresse de Drayton-House, mistress Archbold, dont le docteur Wolf s'est épris, déploie pour séduire Alfred tous les artifices imaginables. Le besoin qu'il a de sa protection, l'autorité dont elle dispose comme il l'entend et dont il se sert pour venir en aide à ses compagnons de misère, l'attendrissement qu'elle semble éprouver quand il la met de moitié dans quelqu'une de ses bonnes actions, l'humilité dont elle se pare en se faisant ainsi son esclave, la liberté qu'elle lui laisse entrevoir comme prix d'un tendre retour, autant de tentations chaque jour offertes, tantôt à sa vanité, tantôt à ses généreux instincts, tantôt à son découragement, tantôt à ses retours d'espérance! Quand elle le croit assez ébranlé, assez troublé, quand elle suppose qu'un suprême effort peut le lui livrer enfin, elle choisit une belle journée pour l'emmener, — avec toutes les précautions requises, — dans les campagnes riantes qui entourent Drayton-House, et là, croyant frapper un coup décisif, elle lui annonce le prochain mariage de Julia, infidèle au souvenir de son fiancé. Une incrédulité farouche, suivie d'un sombre désespoir, c'est le seul résultat de cette fausse manœuvre. Mistress Archbold, un moment émue de pitié, mais bientôt rendue au ressentiment d'une amère déception et secouant enfin toute entrave, lui parle le langage hautain de la passion déchaînée. Elle qualifie d'ingratitude la froide indifférence, l'espèce de mépris indigné que lui témoigne Alfred, et enfin, pâle de colère :

« ... Insolent, lui dit-elle, vous avez repoussé mon amour, vous ferez connaissance avec ma haine... Les rôles changeront entre nous avant qu'il soit peu... C'est vous qui m'aimerez, c'est moi qui vous accablerai de mes dédains, et sans vous repousser néanmoins.

« — Je ne vous comprends plus, dit Alfred, que gagnait une espèce d'inquiétude.

« — Vous ignorez donc l'ascendant, la fascination d'une intelligence supérieure?... Voyez comme votre jeune protégé, ce Frank Beverley, vous est maintenant soumis... Ne dirait-on pas un chien docile?

« — Je préfère son affection à la vôtre.

« — Voilà ce qu'un *gentleman*, voilà ce qu'un homme eût gardé pour lui;... mais vous n'avez droit ni à l'une ni à l'autre de ces désignations... S'il en était autrement, vous eussiez accepté de fuir avec moi, quitte à me trahir le lendemain, niais que vous êtes! Un homme trompe une femme, il se garde bien de l'outrager... Ah! cette affection de Frank est de votre goût?... Soit, vous la ressentirez à votre tour. Vous n'avez pas voulu m'aimer comme un homme, vous m'aimerez comme un chien.

« — Et comment vous y prendrez-vous, s'il vous plaît? demanda-t-il avec ironie.

« — Je vous pousserai jusqu'à la folie.

« Des dents blanches de cette furie l'odieuse menace avait jailli comme un sifflement de vipère.

« — Oui, monsieur, reprit-elle, jusqu'ici votre raison n'a résisté qu'à des hommes; vous verrez à présent jusqu'où peut aller une femme qu'on insulte. Avant peu vous aurez perdu la tête, et alors je vous forcerai à m'aimer, à ne plus voir que moi; vous me suivrez partout, enchaîné à mon sourire; ce jour-là, renonçant à ma haine, je vous aimerai peut-être encore, mais non de cet amour que j'éprouvais il y a cinq minutes.

« Cette déclaration de guerre où se révélait une si grande perversité souleva la colère d'Alfred. — En ce cas, dit-il les dents serrées, je vous donne ma parole d'honneur qu'au premier symptôme d'aliénation mentale, je vous tue sur place pour m'épargner la dégradation d'être votre amant à quelque titre que ce soit.

« — Menace à l'usage de votre sexe! répliqua la matrone avec l'accent du mépris. Tuez-moi dès qu'il vous plaira : le plus tôt sera le mieux; mais si vous tardez seulement de quelques jours, tenez pour certain que vous êtes à moi; la folie et l'amour auront fait de vous mon esclave... »

Chez les Dodd cependant, depuis la disparition inexpliquée d'Alfred, Julia est plongée dans les doutes les plus cruels, dans l'incertitude la plus poignante. Facilement trompés par les faux rapports que Richard Hardie leur a fait parvenir, mistress Dodd, Edward lui-même ne doutent pas que Julia n'ait été victime de la plus indigne trahison; elle seule ne veut pas croire à l'infidélité d'Alfred, et, puisqu'il ne reparaît pas, puisqu'il ne donne pas de ses nouvelles, soupçonne qu'il a péri, victime de quelque trame ténébreuse. Quant à Richard Hardie, son audace semble avoir dompté la fortune. Il tient son fils prisonnier, et les recherches les plus actives n'ont pu faire retrouver les traces du malheureux jeune homme. Une embuscade nocturne, où de prétendus voleurs cherchent à constater sur lui la présence du mystérieux portefeuille, n'aboutit, adroitement déjouée, qu'à le justifier complétement du vol des quatorze mille livres sterling. Revenus de leurs soupçons et supposant que le trésor a dû être anéanti par quelque accident de mer, les Dodd croient à la fausse misère de l'habile banqueroutier. Ils reçoivent familièrement sa fille Jane, qu'il emploie sans qu'elle s'en doute à espionner les secrets de leur intérieur. C'est par elle néanmoins qu'un premier châtiment lui sera infligé. La Providence lui retire cette sainte et pure affection dont il n'était pas digne. Jane périt sous les coups d'un malheureux jardinier, enveloppé dans la ruine de la maison de banque, et que la perte de ses économies a rendu fou. Au chevet de sa fille mourante, Richard a senti quelques remords, et, pour racheter la vie de Jane, il aurait peut-être consenti à restituer cet argent fatal dont la possession lui a déjà coûté si cher; mais quand il voit le ciel, sourd à ses prières, se refuser à cette espèce de troc et lui retirer impitoyablement la pieuse et aveugle tendresse qui lui promettait le bonheur de ses vieux jours, il se révolte et s'in-

digne. Maudissant la main qui le frappe, ce n'est plus à Dieu, c'est à Mammon qu'il consacrera les jours qui lui restent. Le père est mort en lui, le spéculateur survit tout entier, et, quittant Barkington pour Londres, il demande aux émotions du jeu, au tumulte de *Royal-Exchange*, l'oubli, les consolations dont il a besoin.

Les Dodd, que son crime a ruinés à peu près complétement, supportent avec vaillance les privations, les inconvéniens d'une position réduite. Julia tire parti de son talent d'aquarelliste, mistress Dodd, oracle en matière de toilette, se résigne à travailler pour une grande maison de modes, et l'intrépide Edward, écartant les tristes souvenirs que lui a laissés la mort de sa bien-aimée Jane, fournit, lui aussi, son contingent de bon vouloir et de travail. Vainement sa mère et sa sœur le supplient-elles de retourner à l'université : il sait quels sacrifices leur coûterait le complément de son éducation inachevée; il ignore en revanche où le mènerait une de ces carrières dites « libérales » pour lesquelles il ne se sent ni le talent ni la vocation nécessaires. Au service de ses besoins immédiats, il peut mettre deux bras vigoureux, une adresse, une agilité remarquables, et le hasard lui ayant fourni une occasion d'utiliser tous ces dons au plus fort d'un incendie, il se décide (l'oserons-nous dire?) à revêtir l'humble jaquette du *fireman* (1). Ainsi vivent, ainsi portent le poids du jour les trois membres de cette famille dont le chef, toujours privé de sa raison, est entretenu à grands frais dans un « asile privé, » et tout cela, ne l'oublions pas, de par l'influence souveraine du *hard cash*, de cette idole impassible, implacable, aux pieds de laquelle nous avons déjà vu tomber tant de victimes.

Il n'est pas surprenant que mistress Dodd, veillant de près sur les soins donnés à son mari, prenne à cœur les inconvéniens des deux premières maisons où elle l'a placé d'abord. La troisième se trouve être celle du docteur Wolf, celle même où est Alfred Hardie. Ce nouveau compagnon de captivité, dont la physionomie lui rappelle vaguement sa chère Julia, inspire bientôt à Alfred une sympathie bienveillante à laquelle répond l'inconnu, inscrit sous un nom qui n'est pas le sien. Nul souvenir distinct du passé n'a survécu chez David Dodd; tout au plus, et c'est là sa chimère, se rappelle-t-il vaguement qu'il a navigué jadis et qu'il passait pour un « bon marin. » On voit que l'odeur et les brises de l'Océan lui manquent; l'unique besoin dont il semble tourmenté, c'est de se retrouver à bord d'un navire, de s'élancer à la cime des mâts, de prendre part aux manœuvres cadencées, d'obéir au sifflet du contre-maître. Mistress Archbold, qui sait parfaitement à quoi s'en tenir sur le compte

(1) Pompier.

du nouveau-venu, se complaît à l'idée de rapprocher ces deux êtres que le sort lui a livrés; elle éprouve une satisfaction dépravée à tenir sous la même clé le père et le fiancé de Julia. Parmi les tortures morales qu'elle veut infliger à ce dernier, une des plus poignantes sera d'avoir sans cesse sous les yeux, dans un état abject et séparé de lui par une barrière infranchissable, le père de celle qu'il aime. La cruelle matrone a de plus en réserve pour sa jalousie déjà excitée des aiguillons qui l'exaspèrent. Elle met Alfred exactement au courant des visites que mistress Dodd et Julia font à l'*asile*, et pendant lesquelles on a soin de l'éloigner sous prétexte de promenades hygiéniques. Or ces dames ne viennent pas seules; un jeune ecclésiastique les escorte, et mistress Archbold ne ment pas lorsqu'elle le représente comme ayant des prétentions à la main de Julia. Elle pourrait même ajouter, sans trahir la vérité, qu'obsédée par les conseils de sa mère, lasse du silence d'Alfred, informée qu'il vit encore et ne sachant ce qui le retient loin d'elle, la jeune fille est sur le point de songer à un nouvel hymen. L'étude, qui pourrait par momens arracher le prisonnier à ses navrantes pensées, lui est soigneusement interdite; on l'a privé de ses livres. Des gardiens, qui ont le mot d'ordre, se font un jeu d'opprimer devant lui ce Frank Beverley dont il s'est constitué le protecteur. Les élans de sa généreuse colère, les violences qu'elle lui dicte, passent pour autant de symptômes maladifs qui autorisent ses geôliers à redoubler de mauvais traitemens. Leurs rigueurs calculées, les nuits sans sommeil qu'ils lui font passer au milieu de fous furieux, les poisons déguisés qu'on le contraint d'avaler sous prétexte de remèdes, rentrent dans l'abominable plan conçu par mistress Archbold. Alfred comprend le péril et veut s'y soustraire à tout prix. De là une nouvelle tentative d'évasion que son habile persécutrice déjouerait encore sans l'intervention inattendue de Frank Beverley, qui, croyant servir les projets d'Alfred, met naïvement le feu aux quatre coins de Drayton-House. Alfred et son compagnon de chambre David habitaient les combles de l'édifice. Lorsque l'incendie éclate, ils sont enfermés et périraient infailliblement, si la brigade à laquelle appartient Edward Dodd n'arrivait en temps opportun sur le lieu du sinistre. L'intrépidité, le sang-froid, l'agilité du jeune *fireman* les tirent d'affaire, et à peine descendus dans la cour, à peine mêlés aux groupes dont elle est remplie, tous deux saisissent à l'envi l'occasion de fuir : Alfred, parce qu'il sait le prix de la liberté; David Dodd, parce qu'il ne veut pas se séparer de son nouvel ami.

Le hasard, un vague instinct, les poussent du côté de Douvres. La sollicitude conjugale de mistress Dodd provoque aussitôt des recherches qui font retrouver la piste des fugitifs, elle-même court à

leur poursuite; mais une fois au bord de la mer, David Dodd, obéissant à l'unique notion qui survive en lui, saisit la première occasion de se dérober à son compagnon de fuite et de s'embarquer à bord d'un vaisseau de l'état, où certaines circonstances favorables le font accueillir sans trop d'examen. D'autres circonstances donnent à croire qu'il a pris passage sur un bâtiment de commerce parti quelques heures auparavant, et mettent en défaut le limier de police qui l'avait traqué jusque-là. Ce manque de flair profite naturellement au fiancé de Julia, qui reprend la route de Londres, où il entend revendiquer à la fois les droits de son amour et ceux de sa raison méconnue.

De ces deux procès, le premier est gagné d'avance. Dès qu'Alfred a reparu, dès que son absence est expliquée, il doit trouver grâce aux yeux de Julia. Reste, il est vrai, le scrupule étrange de mistress Dodd et de son fils, qui, renonçant avec peine à leurs préventions, enferment le pauvre amoureux dans ce dilemme bizarre : « ou vous êtes fou, ce qui semble établi par la présomption légale, et dans ce cas le mariage est impossible, ou vous possédez toutes vos facultés, ce qu'il faudra faire admettre par les tribunaux, et nous vous regardons alors comme responsable du sort de l'homme que vous avez entraîné dans votre fuite. Tout ce qui peut lui arriver de fâcheux retombe sur votre tête, et s'il meurt, vous êtes son assassin. » Ce raisonnement captieux retarde et compromet le bonheur des deux amans, et on peut croire un instant qu'il le ruinera tout à fait, car le capitaine Dodd, toujours enclin à risquer sa vie pour sauver celle des autres, ne manque pas de se noyer bel et bien. On le tient pour mort, et les prières des agonisans ont déjà été récitées sur lui, quand une crise inespérée le rend à l'existence et dissipe en même temps les ténèbres mentales dans lesquelles il était plongé. Cependant les gens de loi sont à l'œuvre. Après avoir vainement essayé de ressaisir sa proie, et rejeté sur la défensive par une suite de procédures bien menées, Richard Hardie n'en disputera pas moins le terrain pied à pied, usant de toutes les ressources dilatoires que la législation anglaise fournit aux plaideurs de mauvaise foi. Il ne conteste plus, ce qui serait impossible, la complète « guérison » de son fils, mais il maintient obstinément l'utilité des mesures par lesquelles cette guérison a été obtenue. Ce qui lui importe avant tout dans cet ordre d'idées, c'est, on le conçoit, de faire admettre que les accusations portées contre lui par son fils Alfred sont absolument chimériques, et résultèrent jadis d'une exaltation cérébrale bien caractérisée. Il nie hardiment, et d'abord avec un certain succès, l'existence des quatorze mille livres sterling qu'on l'accuse d'avoir détournées. Aucun témoignage direct et aucune preuve positive ne peuvent à cet égard

être invoqués contre lui, et peut-être cet audacieux système de défense réussirait-il, n'était la réapparition imprévue de Noah Skinner, l'ancien commis et l'ancien complice du banquier. Tombé dans une misère profonde, il profite d'une occasion qui lui semble admirable pour frapper d'un nouvel impôt l'opulence mal acquise de Richard Hardie. Celui-ci résiste de son mieux à ces exigences dont il se croyait à jamais délivré; mais Skinner a dans les mains un argument décisif : c'est le reçu donné à David Dodd, ce reçu échappé de la défaillante étreinte du capitaine et que le bandit en sous-ordre s'est furtivement approprié. Pour recouvrer ce papier, pour anéantir cette preuve accablante, Richard Hardie, qui descend toujours la pente fatale, n'hésite pas à vouloir assassiner Skinner : combinaison malheureuse dont il aurait certainement à se repentir, si son commis, sorti sain et sauf de l'aventure, ne trépassait subitement asphyxié dans le misérable grenier qu'il habite. C'est dans ce grenier et autour du cadavre desséché de Skinner que le dénoûment s'accomplit assez à temps pour éclairer la justice encore indécise. Le reçu des quatorze mille livres est retrouvé entre les doigts du mort, et l'honnête capitaine Dodd, survenu comme par miracle, se rencontre là tout à point pour recueillir ce précieux document qui le remet en possession de sa fortune : non certes que Richard Hardie se soit refusé l'usage des deniers volés, non qu'il ne les ait plusieurs fois compromis dans ses hasardeuses spéculations; mais le jeu a ses caprices, et un merveilleux coup de bourse qui l'enrichit brusquement le met à même de se libérer en sauvant bien ou mal les apparences.

M. Charles Reade, nous lui devons cet aveu, est au nombre de ces rares écrivains dont les œuvres se prêtent mal à une analyse, quelque exacte qu'on veuille la faire. S'il se distingue au milieu des conteurs modernes de l'Angleterre, c'est par l'allure spéciale qu'il sait donner au récit, par le cachet de son style incisif et pittoresque, par les familiarités agaçantes qu'il se permet, par le sans-gêne tout shakspearien de ses métaphores, par l'étourdissante témérité de ses paradoxes jetés à la volée, par le pêle-mêle savant où il noie ses combinaisons les plus improbables, par la verve de ses dialogues et de ses divagations humoristiques, par un amalgame surprenant de qualités qu'il gâte à plaisir, de défauts qu'il sait rendre attrayans. Grammairien consommé, il se plaît aux incorrections archaïques, et ne se refuse pas en certaines circonstances le droit de parler l'argot le plus vil. Toute matière lui est bonne pour déployer, avec plus ou moins d'à-propos et d'une manière plus ou moins judicieuse, un luxe d'érudition qui doit confondre l'esprit du lecteur vulgaire. Rien n'est plus curieux par exemple, dans *Hard*

Cash, que de le voir aborder tour à tour avec le même sang-froid superbe, la même autorité, la même désinvolture, les sujets les plus ardus et les plus divers : médecin profond au chevet de miss Dodd, marin de première classe à bord de l'*Agra*, attorney subtil et rompu à tous les stratagèmes du métier quand il s'agit d'exposer le procès de Hardie *versùs* Hardie, toujours hérissé d'une technologie formidable, toujours armé de solutions tranchantes, de théories dédaigneuses, de sarcasmes agressifs, revendiquant en un mot avec un étonnant aplomb les droits et priviléges d'une supériorité universelle. Il y a là bien positivement une affectation qui peut faire sourire; mais, remarquons-le, de telles fantaisies ne sont permises qu'au vrai talent, lui seul peut les faire accepter dans la mesure où elles sont acceptables. Or ce privilége du vrai talent, nul ne saurait le contester à M. Reade.

Quant à la question spécialement soulevée par le romancier, — la réforme des asiles d'aliénés, — elle est en vérité trop importante et touche à trop de problèmes divers pour qu'il convienne de la traiter incidemment à propos des dramatiques épisodes de *Hard Cash*. Elle est d'ailleurs en des mains compétentes, puisque les assemblées législatives de l'Angleterre et de la France la mettent presque chaque année à l'ordre du jour avec une persistance qui leur fait honneur. M. Reade est fort loin cependant d'avoir, quant à son pays, la conviction que cette sollicitude officielle puisse suffire. Il dénonce hautement depuis les *commissioners of lunacy* jusqu'aux directeurs des *mad-houses* et à leurs infimes agens; il dénonce la loi qui règle leurs attributions, et les magistrats de tout ordre chargés de la faire exécuter. Pour qui sait l'histoire de ces dernières années, la virulence du romancier, qui de prime abord paraît excessive (1), s'explique assez bien par le souvenir d'un procès célèbre qui vers la fin de 1861 remua profondément l'opinion publique anglaise. Il ne s'agissait à la vérité que d'une instance préalable, une de ces enquêtes *de lunatico inquirendo* par lesquelles on vérifie l'état mental de la personne dont la déchéance civique est réclamée; mais dans ces occasions où la passion publique est en jeu, il est rare que la discussion ne franchisse pas ses limites originelles. On ne se demanda plus simplement si M. Wyndham était fou; il fallut savoir si le jeune patricien que l'opinion prenait sous son égide aurait pu, victime d'une erreur judiciaire, tomber du château paternel au fond d'un *lunatic asylum*, et savoir aussi, le cas échéant, quel sort lui était réservé. La presse, auxi-

(1) M. Charles Dickens, éditeur du recueil périodique où le roman de M. Reade a d'abord paru, s'est empressé de le désavouer pour son compte, et a rendu personnellement hommage au zèle éclairé des *commissioners of lunacy*.

liaire née de ces agitations qui la font vivre, multiplia sous toutes les formes possibles les renseignemens dont le public était avide, et du mouvement que nous indiquons sortit bien évidemment le roman de M. Reade, qui en aura été le résultat littéraire le plus notable.

Cette œuvre porte certainement le cachet de son origine fiévreuse. M. Reade l'a conçue et probablement écrite en grande partie sous l'influence de cette préoccupation populaire, de ce déchaînement de rancunes philanthropiques auxquels nous venons de faire allusion. Faut-il maintenant lui reprocher l'amertume de ses invectives, la rigueur de ses déductions, le sombre plaisir qu'il semble prendre à élargir, à faire saigner la plaie sur laquelle il veut appeler l'attention des chirurgiens? Ce serait notre droit et peut-être notre devoir, si, au lieu d'une simple fiction, nous avions devant nous, émanant d'une plume autorisée, soit une œuvre didactique, soit une polémique administrative ou parlementaire. Nous demanderions alors à l'écrivain s'il méconnaît, s'il entend nier les progrès obtenus depuis que les *quakers* d'York prirent en 1793 l'initiative de la réforme dont il se fait aujourd'hui l'avocat; nous lui rappellerions les travaux du fameux *committee* de 1815, — dans les *reports* duquel il semble parfois avoir puisé à pleines mains sans trop se soucier de l'anachronisme, — et les innombrables remaniemens qui ont amené au point où elle en est aujourd'hui la législation relative aux asiles d'aliénés. Sans contester les abus que l'énergique bon vouloir de huit ou dix parlemens n'a pu déraciner encore, nous l'inviterions à comparer le régime des *mad-houses* tel qu'il est aujourd'hui avec ce qu'il était il y a trente ans, comparaison qu'il a pu faire comme nous et qui devait suffire à elle seule pour le mettre en garde contre l'inspiration hostile qui lui a dicté un si violent anathème. Il doit savoir en outre que dans tous les ordres d'idées et de faits les progrès sont solidaires l'un de l'autre, et que le législateur échoue infailliblement lorsqu'un zèle excessif, une opinion trop haute de sa puissance lui font devancer l'heure où les prescriptions trouveront dans les esprits plus éclairés un assentiment général, et dans l'état des mœurs, épurées de jour en jour, une sanction définitive et décisive.

Ces objections et bien d'autres nous seraient permises, et nous nous sentirions même autorisé, par le ton provoquant de l'ouvrage de M. Reade, à les présenter sous une forme moins ménagée que nous ne venons de le faire; mais ce serait là, selon nous, encourir le même reproche que nous adressons à l'auteur de *Hard Cash*. Ne vaut-il pas mieux reconnaître, comme nous l'avons déjà fait, ce *droit à l'outrance* que nous sommes tenté de regarder comme l'apa-

nage des hommes d'imagination? Une fois convaincu de leur sincérité, pourquoi leur demander une mesure, une exactitude, un sang-froid que nous savons ne pas être en eux? Leur pensée est rarement impartiale, et leurs dires vont encore plus loin que leur pensée. C'est même là un des secrets de cette force à laquelle, séduits et dominés par l'espèce de volupté qu'ils trouvent à la déployer, ils savent rarement imposer un frein : force périlleuse sans doute, mais qui manquerait aux bonnes causes si on la supprimait, — chose d'ailleurs impossible, — pour ce qu'elle peut avoir d'abusif. Au sein de nos sociétés modernes si étrangement compliquées, le bien se fait de toutes mains et, qu'on nous passe l'expression, résulte de mille antinomies flagrantes et frappantes. C'est ainsi que le mensonge, disons mieux, le prestige de l'éloquence écrite ou parlée, compte parmi les moyens les plus énergiques de faire prévaloir la vérité. Où le philosophe avait porté la lumière, le poète porte l'émotion et la vie. Les arides révélations de l'économiste, dépouillées par la plume du conteur de leur authenticité, de leur autorité scientifique, mais aussi de leur inévitable sécheresse, pénètrent ainsi jusqu'au sein des masses aveugles. Quelquefois l'effet se produit en sens inverse, et les classes qui gouvernent reçoivent le contre-coup des fortes émotions éveillées au bas de l'échelle sociale par une peinture démesurément exagérée de leurs ridicules ou de leurs vices. La décision solennelle du juge, le vote même du législateur, toujours plus ou moins modifiés par le courant des tendances générales, subiront, et sans que l'un ou l'autre s'en doute, l'influence d'une agression démesurée dont il peut arriver qu'ils ne soupçonnent pas l'existence, et l'une des conditions de ce phénomène étrange est précisément l'exagération passionnée qui, pervertissant dès le début une idée juste, en a fait une idée reçue, laquelle, à son tour modifiée par le contrôle universel, reprend en fin de compte sa valeur et sa vertu premières. Puisque tel est le train général des choses humaines, contre lequel il serait inutile de chercher à réagir, n'est-on pas fondé à réclamer pour la fiction des immunités, des dispenses particulières? Qu'il lui soit donc loisible de grossir autant qu'elle voudra les abus dont elle se fait la dénonciatrice, de généraliser ce qu'ils ont d'accidentel, de reporter sur une classe tout entière les censures méritées seulement par quelques individus, de forcer les traits, de surcharger la couleur, pour donner à ses tableaux plus de relief et de popularité. On ne peut dire sans doute que le romancier en pareil cas exerce un droit positif; mais ce qu'on peut affirmer sans crainte, c'est qu'il obéit ainsi aux exigences particulières de sa mission.

E.-D. Forgues.

LES

ANCÊTRES DES EUROPÉENS

D'APRÈS LA SCIENCE MODERNE.

I. *Les Origines indo-européennes ou les Aryas primitifs, essai de paléontologie linguistique*, par M. Adolphe Pictet; 2 vol. grand in-8°, première partie, 1859; deuxième partie, 1863; Paris et Genève, chez J. Cherbuliez. — II. *Éran*, par M. Spiegel, Berlin 1863. — III. *Essai sur le Véda*, par M. Émile Burnouf, Paris 1863, etc.

La ville de Genève se glorifie d'avoir produit un grand nombre d'hommes distingués dans les sciences et dans les arts, et il est de fait qu'on trouverait difficilement un coin de terre plus riche en savans et en écrivains illustres que celui qui a vu naître Casaubon et Rousseau, Charles Bonnet et Necker, Deluc et Sismondi, les deux de Saussure et les deux de Candolle, de La Rive le grand physicien, Töpffer le doux et charmant humoriste, et tant d'autres qu'on pourrait citer encore. La France ne se rend pas toujours un compte bien exact de l'influence qu'exerce à côté d'elle en Europe, du moins dans le monde qui pense, ce petit pays qui s'appelle la Suisse française, qui parle sa langue, lit ses auteurs, jouit d'une liberté absolue, et dont les productions scientifiques et littéraires circulent partout à côté des siennes. Qui pourrait calculer jusqu'à quel point Mme de Staël et le cénacle qu'elle présidait ont obscurci en Europe le soleil d'Austerlitz?

C'est encore à une plume genevoise qu'est due l'œuvre de long et profond labeur sur laquelle nous voudrions en ce moment appeler l'attention. A Genève, comme en tout grand centre d'études, les es-

prits se préoccupent de plus en plus des nouveaux domaines que la comparaison des langues, des religions et des races ouvre désormais à l'investigation scientifique. Jusqu'à ce jour, aucun travail de coordination n'avait relié les nombreuses données éparses dans une foule d'écrits français, anglais, allemands, de manière à présenter une vue d'ensemble des principaux résultats de ces recherches si intéressantes pour nous, et qui portent sur les antiquités les plus reculées de notre race. C'est en effet de nos ancêtres qu'il s'agit ici : nous descendons tous en ligne directe de l'un de ces Aryas que la science moderne est allée déterrer par-delà le grand Désert-Salé, entre la mer d'Aral et les montagnes de l'Hindou-Khô. L'auteur du savant ouvrage dont nous voudrions parler, M. Adolphe Pictet, déjà connu par ses travaux sur l'esthétique et les antiquités druidiques et hindoues, avait bien qualité pour entreprendre la difficile tâche qu'il s'est assignée. Non-seulement il pouvait résumer, il pouvait aussi poursuivre et compléter les travaux des autres. Il appartient d'ailleurs à cette noble famille Pictet, qui a donné dans le passé à la république genevoise tant d'hommes de valeur, et de nos jours encore un zoologiste de premier ordre, M. Pictet de La Rive. Cette noblesse républicaine et intellectuelle oblige comme les autres, et M. Adolphe Pictet était depuis longtemps déjà digne du nom qu'il porte quand il résolut de consacrer les loisirs de sa laborieuse vieillesse à élever un de ces monumens qui marquent dans la science, lors même que des recherches ultérieures devraient en modifier beaucoup les résultats, parce qu'ils fixent le point de vue et permettent à l'esprit de s'orienter désormais avec assurance dans de nouvelles directions. L'auteur de cet *essai de paléontologie linguistique* (c'est ainsi que lui-même appelle son livre) est parti d'un fait acquis à la science, celui de l'existence, antérieure à toute histoire fixée par des documens, d'un peuple dont les Hindous, les anciens Médo-Perses et la presque totalité des peuples européens sont les descendans. Quel était ce peuple? Quel pays habitait-il? Quels étaient ses mœurs, ses tendances, son état social, ses croyances? Voilà les questions qu'il s'agissait de résoudre. En nous aidant des recherches de M. A. Pictet, en nous appuyant aussi sur d'autres travaux récens, nous tâcherons d'exposer comment la science moderne y a répondu; seulement il importe qu'on puisse se convaincre du caractère positif de ces résultats, qu'on n'y voie pas un amas d'hypothèses plus ou moins ingénieuses. C'est ce qui nous engage à montrer d'abord par quelle voie, par quels procédés on a pu retrouver et en quelque sorte évoquer ce peuple disparu depuis cinq mille ans.

I.

On n'insistera jamais assez sur l'importance capitale de la découverte du sanscrit dans le champ des études ethnologiques et linguistiques. C'est quelque chose d'analogue, bien que dans une sphère plus étendue et moins directement accessible, à ce qu'on put appeler la découverte du grec et de l'hébreu lors de la renaissance. Tout un monde inconnu est sorti des brouillards où disparaissaient les temps anté-historiques, et voilà ce qu'il s'agit de bien comprendre en premier lieu.

Supposons, comme nous y invite M. Max Müller, que le latin ait complétement disparu, soit de l'usage, soit même du souvenir historique, et que, dans une douzaine de siècles, les philologues se mettent à comparer quatre ou cinq idiomes qui, dans le temps, se sont appelés le français, l'italien, l'espagnol, le portugais, et auxquels des découvertes ultérieures auront adjoint, comme autant de congénères, le wallon, le provençal, le grison et le roumain. La comparaison la plus superficielle les amènera bien vite à séparer nettement ce groupe de langues de toutes les autres et à poser à coup sûr cette alternative : ou bien l'une des langues de ce groupe est la mère des autres, ou bien elles proviennent toutes d'un type primitif, d'une langue-mère inconnue. Cela établi, ils se convaincront aisément que la seconde supposition seule est admissible et que très certainement les différentes langues dont il est question ici sont autant de branches projetées dans les diverses directions par un tronc commun, notre latin. Ce tronc leur est inconnu, et c'est l'attrait de l'inconnu qui fera la science dans mille ans d'ici comme aujourd'hui, comme toujours. Par conséquent ils essaieront de se faire quelque idée de ce que pouvait être cette langue-mère fossile, et l'on peut d'avance leur accorder assez de pénétration pour en reconstituer par induction bien des formes et bien des racines.

Ce serait, il est vrai, au prix de bien des labeurs, de bien des hypothèses hasardées et des explications forcées qu'on arriverait à de tels résultats, lesquels souffriraient toujours des tâtonnemens inévitables qui les auraient précédés; mais que l'on ajoute à cette supposition prolongée celle de la découverte d'une langue qui ne serait pas encore le latin lui-même, le latin tel que le peuple de Rome le parlait sous Auguste, mais qui y toucherait presque; que l'on admette par exemple que les colonies romaines envoyées par Trajan sur le Bas-Danube eussent produit, dans les premiers siècles qui suivirent leur établissement, une littérature poétique et religieuse bien avant que le français et l'italien, l'espagnol et le portugais

eussent revêtu leurs formes arrêtées, bien avant que le roumain fût ce qu'il est aujourd'hui, une langue sœur de la nôtre, mais non moins éloignée du type originel, et que cette littérature émergeât tout d'un coup aux regards émerveillés des philologues de l'avenir, conçoit-on l'importance de la découverte, quelle mine elle ouvrirait d'inductions nouvelles, désormais sûres et reposant sur des faits positifs!

Eh bien! sur une échelle autrement large, cette hypothèse s'est réalisée, ou peu s'en faut, par la conquête du sanscrit, que, vers la fin du siècle dernier, un Anglais, William Jones, arracha aux ténèbres des sanctuaires de l'Inde, juste au moment où les négligens dépositaires de ce trésor des plus anciens âges allaient probablement le laisser perdre pour toujours. Le sanscrit est en effet la langue des *Védas*, les *livres de la science*, où se trouvent ces hymnes primitives qui exhalent encore, dirait-on, le parfum de la nature vierge : c'est par conséquent la langue sacrée du brahmanisme; mais les derniers des brahmanes capables de la comprendre encore allaient disparaître, quand Colebrooke, Wilson, les Schlegel, Bopp, Lassen, Eugène Burnouf, s'aidant des travaux des anciens grammairiens de l'Inde, en firent une des branches les plus brillantes du savoir européen. Ce fut pour la philologie moderne toute une révolution des plus fécondes, et dont les premières conquêtes ont déjà trouvé dans la *Revue* un appréciateur compétent (1).

Le sanscrit est donc l'idiome parlé, il y a plus de quatre mille ans, par les ancêtres des conquérans de l'Inde, à l'époque où, longeant les contre-forts occidentaux de l'Himâlaya, ils parcouraient le pays accidenté et fertile qu'arrose l'Indus dans son cours moyen et qu'ils appelaient le *Sapta-Sindhu* (aujourd'hui le Pendjâb et la partie est de l'Afghanistan), c'est-à-dire « le pays des Sept-Fleuves. » A la stupéfaction profonde du monde savant d'alors, il se trouva que cette langue des sanctuaires brahmaniques, dont l'écriture et la grammaire, extrêmement compliquées, faisaient de loin l'effet d'un indéchiffrable grimoire, n'était ni plus ni moins qu'une sœur des nôtres, latines, grecques, germaniques, slaves, une sœur aînée excessivement riche, au point que les autres faisaient presque petite figure à côté d'elle. Il en résultait notamment ce fait étrange, qu'une langue historiquement bien plus rapprochée de nous, l'hébreu par exemple ou le basque, différait bien plus profondément de nos langues occidentales modernes qu'un idiome d'une antiquité fabuleuse, touchant au berceau du monde.

(1) La *Revue* a donné dans ses livraisons du 15 juillet 1854 et du 15 mai 1859, sur les *Védas* et sur les premiers ouvrages relatifs à l'histoire des Aryas, d'intéressans travaux de M. Théodore Pavie.

L'effet fut si grand que, pendant quelques années, le sanscrit passa pour la langue primitive elle-même parlée un jour par toute cette race que les Allemands s'obstinent à nommer indo-germanique, comme s'il n'y avait qu'eux et les Indiens pour la constituer, et qu'il vaut bien mieux appeler indo-européenne. C'est un peu comme si, dans l'hypothèse imaginée tout à l'heure, on eût considéré le roumain du moyen âge comme du latin pur. Une autre découverte linguistique dont la France a l'honneur, celle du zend ou langue de l'*Avesta* (1) et des anciens Médo-Perses, découverte qui ne le cède en importance qu'à celle du sanscrit, mais dont celle du sanscrit rehaussa singulièrement la valeur, ne pouvait s'accorder avec cette supposition. Le zend en effet, tel qu'il nous est connu, ne remonte pas aussi loin que le sanscrit, mais il est encore fort ancien : il est au sanscrit dans un rapport analogue à celui qui unit le français à l'italien dans la famille latine; en un mot, c'est un rameau moins rapproché du tronc primitif que le sanscrit, mais le premier après lui et indépendant de lui. La langue primitive de la race indo-européenne a été telle qu'elle a pu devenir le sanscrit dans l'Inde et le zend dans l'Iraṇ, et en même temps pousser dans d'autres directions encore d'autres grands rameaux d'où sont nées les langues européennes.

Ainsi se forma l'arbre généalogique des langues indo-européennes, qui se séparent nettement d'autres formations organiques, telles que les langues finnoises, thibétaines, sémitiques, avec lesquelles il y a quelquefois contact, mais un contact purement extérieur, accidentel, jamais de pénétration mutuelle. Il va sans dire que ce ne sont pas nos langues européennes modernes, nées de tant de croisemens et de mélanges, qu'il faut rattacher directement à la langue primitive de notre race : ce sont celles que nous trouvons déjà formées au commencement de notre histoire et avant le grand mélange de peuples dû à la fondation, puis à la destruction de l'empire romain. Nous aurons ainsi, pour ne citer que les principales, le rameau gréco-latin, qui se divise ensuite dans ses deux branches bien connues; le rameau celtique, dont l'armoricain, le kymri, l'irlandais sont avec le gaulois, malheureusement bien effacé, les dérivés les plus notables; le rameau germanique, d'où l'ancien gothique et le scandinave sont sortis; enfin le rameau lithuano-slave. Un fait curieux à relever, c'est que, de toutes les langues parlées aujourd'hui, le lithuanien est aux yeux des philologues celle qui s'écarte

(1) Le *Zend-Avesta* est, comme on sait, le livre sacré des disciples de Zoroastre. Ce nom signifie-t-il la *Parole de vie*, comme on l'a cru longtemps, ou la *Parole qui donne la vie*, comme quelques-uns le croient aujourd'hui? C'est une question débattue en ce moment.

le moins des formes primitives; on pourrait, sans trop d'exagération, affirmer qu'on parle encore un dialecte sanscrit sur les bords de la Vistule. En Europe, on ne peut signaler que le basque, langue bien étrange et dont il faut chercher le pendant au sein des populations indigènes de l'Amérique, le finnois, le hongrois et le turc, qui soient étrangers au sein de la famille aryenne ou indo-européenne.

Cette réduction de la plupart de nos langues à un type originel commun entraîne une conséquence immédiate, celle de l'existence, antérieure à toute histoire écrite, d'un peuple qui a parlé la langue-mère, et confirme, en leur donnant des contours d'une précision inespérée, les vieilles traditions qui nous font tous venir de l'Asie. Toutes les réminiscences des anciens peuples de l'Europe, depuis le mythe de Prométhée jusqu'à la légende kymrique de Hoû-le-Puissant conduisant son peuple de l'Hellespont dans la Grande-Bretagne, nous amènent au pied du Caucase; mais évidemment on était venu de plus loin encore. La Genèse même, en désignant le mont Ararat comme le point de départ des hommes sauvés du déluge, et parmi eux de notre père Japhet, nous invite à poursuivre plus loin notre recherche de la patrie primitive; mais, grâce au sanscrit et au zend, nous pourrons nous orienter sûrement. En effet, les traditions de l'*Avesta* et du *Véda* proprement dit ne nous permettent plus d'avancer indéfiniment vers l'est. La formidable chaîne de l'Himâlaya nous apparaissait déjà de ce côté comme une limite infranchissable : le fait est qu'elle coupe nettement en deux l'humanité; mais l'*Avesta* et le *Véda* nous dirigent positivement vers une contrée qui doit être au nord de l'Iran (à peu près la Perse actuelle et l'Afghanistan) et au nord-ouest de l'Indus. Nous ne tarderons pas d'arriver.

Si l'on déploie une carte d'Asie comprenant la vaste région qui s'étend de l'Himâlaya à la grande vallée du Tigre et de l'Euphrate, il sera facile de tracer le cadre où il faut se renfermer. Au nord, les regards se fixent sur la Mer-Caspienne et la mer d'Aral, qui doivent jadis avoir été réunies. Un grand fleuve, l'Oxus, descend de l'Hindou-Khô, prolongement occidental de l'Himâlaya, et se jette dans la mer d'Aral, à moitié dévoré par les sables à travers lesquels il se fraie son cours inférieur. A une certaine époque, l'Oxus a dû envoyer un bras dans la Mer-Caspienne, ou plutôt le lit encore visible de ce bras est le plus récent indice attestant l'antique union des deux mers. Au nord de la mer d'Aral, un autre puissant cours d'eau, l'Yaxartes des anciens, aujourd'hui le Syr-Darya, descendu des montagnes du Turkestan, se débat aussi au milieu des sables touraniens parallèlement à l'Oxus. Au sud, le Golfe-Persique et la

Mer des Indes, à l'est, l'Indus, venant de l'Himâlaya, achèvent de circonscrire l'horizon. Aujourd'hui ce vaste espace est occupé par la Perse, le Beloutchistan, l'Afghanistan, le pays de Hérat. Les Tartares (Turcomans ou Touraniens), depuis une antiquité immémoriale, habitent les plaines du nord, confinant aux steppes immenses de l'Asie centrale, et même ils ont fini par s'établir bien au-delà de l'Yaxartes et de l'Oxus aux dépens des vieilles populations aryennes, qu'ils ont refoulées dans les villes ou réduites en servitude.

Dans la région dont nous cherchons à fixer les limites, les déserts tiennent une grande place. En effet, cette partie de l'Asie présente ce singulier contraste, que les contrées les plus désolées du monde y touchent à des régions dont la fertilité, déjà célèbre dans l'antiquité, mérite encore aujourd'hui sa vieille réputation. Cette ceinture de déserts qui semble étreindre l'ancien continent, qui commence en Afrique pour se continuer, à travers l'Arabie et la Syrie, jusqu'au nord du Thibet, à peine interrompue par quelques oasis telles que l'Égypte, la Mésopotamie, la Susiane, couvre à elle seule plus de la moitié de la contrée qu'on vient de décrire. Le grand Désert-Salé, qui sépare la Perse de l'Afghanistan (1), se relie à travers le Khorassan au désert du Touran, pour s'allonger ensuite à perte de vue et donner à l'Asie son Sahara dans le grand désert mongol de Gobi. Le nombre des fleuves sortis des monts Zagros à l'ouest, Elburdj au nord, Hindou-Khô à l'est, qui se perdent dans les sables au sein d'immenses marécages, sans parvenir à une mer quelconque, est incroyable. Quelques-uns, l'Hilmend et le Murghab entre autres, sont très considérables. C'est là sans doute et dans l'estuaire bourbeux de l'Euphrate et du Tigre que s'engendrent ces nuées d'insectes, et surtout de sauterelles, qui viennent par instans s'abattre sur les campagnes de la Perse ou du Pendjâb, pour les dépouiller en quelques minutes de toute leur verdure et les laisser à l'état de plaines incendiées. Il est évident que jamais peuple n'a vécu dans de pareilles régions autrement qu'en passant et malgré lui. Cela importe à notre recherche, car si le pays dont nous sommes en quête doit se trouver au nord de l'Iran et au nord-ouest du Sapta-Sindhu (Pendjâb), il n'y a plus que la Bactriane (aujour-

(1) Les travaux les plus récens ne permettent plus de douter aujourd'hui de l'origine aryenne de la langue et de la race des Afghans. Leur prétention de descendre d'une colonie juive conduite par un *Afghana* imaginaire, petit-fils de Saül et officier de Salomon, n'est qu'une légende inspirée par l'orgueil musulman, très fort chez eux, qui leur a fait désirer d'être rattachés à la race des vrais croyans. Les quelques mots hébraïques ou plutôt sémitiques introduits dans leur langue, en somme positivement aryenne et nullement sémitique, s'y sont glissés à la suite et sous l'influence de l'islamisme. On peut consulter avec fruit sur cette question longtemps douteuse le savant ouvrage que M. Spiegel vient de publier sous ce titre : *Érân*, Berlin 1863, surtout page 141.

d'hui khanat de Balkh) et la Sogdiane (khanats de Bouckhara et de Samarkande), qui puissent répondre aux données du problème. Au-delà, c'est de nouveau le désert, et, comme à l'est, les populations appartiennent de toute antiquité à la race touranienne ou mongole.

C'est là en effet, dans les anciennes Bactriane et Sogdiane, que nous amènent toutes les inductions que l'*Avesta* et le *Véda* nous permettent de former sur le pays d'origine de notre race. C'est là que nos ancêtres à tous sont nés à l'histoire. D'où venaient-ils quand ils ont commencé à se sentir vivre? C'est le secret de Dieu. De nos jours, ces contrées sont peu connues, inhospitalières, dangereuses. A peine quelques rares voyageurs ont osé jusqu'à présent s'aventurer au milieu des tribus farouches qui ont remplacé nos pères; mais il n'en sera pas toujours ainsi, et en attendant les travaux des explorateurs la science poursuit en Europe même des recherches qui aplaniront leurs efforts. Dans son ouvrage sur les langues indo-européennes, M. Pictet a déterminé avec beaucoup de sagacité la position relative que devaient avoir au sein de l'agglomération aryenne primitive les branches destinées à devenir plus tard les peuples indo-européens. Si l'on excepte les Iraniens ou anciens Bactro-Médo-Perses, que, dans l'opinion très fortement motivée de M. Spiegel, il fait trop remonter vers le nord, on ne peut que souscrire à ce groupement idéal. Qu'on imagine une ellipse dont le foyer oriental soit formé par la Bactriane et traversé par le cours supérieur de l'Oxus : deux lignes, tirées du foyer, d'abord parallèles ou même confondues, puis bifurquant l'une au sud-est, l'autre au sud-ouest, représenteront le groupe hindou-iranien ou sanscrit-zend qui s'étendra vers l'Indus et le Gange d'un côté, de l'autre vers la Perse et la Médie. Une ligne droite, tirée dans la direction de l'ouest lointain, désignera la migration celte, celle qui ira le plus loin vers l'occident et ne s'arrêtera que devant l'Atlantique. Entre celle-ci et les deux premières se dessinera l'essaim gréco-latin; au-dessus de la ligne celtique, remontant vers le nord, il faut tracer la ligne germano-scandinave, plus haut encore la ligne lithuano-slave. L'éventail est complet. Il n'est pas au monde de foyer d'émission humaine plus intense que celui-là et moins près de s'éteindre. Depuis trois siècles, on dirait même qu'il a pris un nouvel essor. Il avait déjà peuplé les Indes, l'Iran, l'Asie-Mineure et l'Europe : depuis il a envahi l'Amérique, entamé l'Afrique, de nos jours il arrive en Australie.

Je me suis toujours demandé, et chacun se demandera sans doute, à la vue de ce prodigieux rayonnement, s'il n'y avait pas eu dès les premières migrations quelque circonstance de nature à favoriser et à développer ce don d'expansion au loin et au large qui

semble avoir été accordé à notre race; celle que je veux relever ici n'a pas été mentionnée, que je sache, par les savans écrivains dont je viens de résumer les découvertes. Il faut se rappeler que ce qui détermine dans la haute antiquité les émigrations en masse, c'est surtout, et plus encore que l'accroissement de population, la pression des hordes étrangères qui se jettent sur un territoire à leur goût, après avoir été le plus souvent elles-mêmes expulsées de leur patrie. En pareil cas en effet, les émigrans ne se bornent pas à chercher une autre patrie, ils la désirent le plus loin possible des envahisseurs qui les ont dépossédés : de là surtout les émigrations lointaines. Il paraît que c'est la race mongole qui de tout temps a été la motrice première des grands ébranlemens de l'humanité à la surface du globe. Il semble même prouvé que ce fut un mouvement de ces terribles nomades qui, de ricochet en ricochet, jeta les peuples germaniques sur l'empire romain aux premiers siècles de notre ère. Eh bien! c'est là une très vieille et très longue histoire qui dure encore, bien que sur une échelle désormais bien réduite, en ce sens que l'ancien pays des Aryas est encore aujourd'hui, comme il l'a été de tout temps, exposé aux incursions sans fin des tribus pillardes du Turkestan. Nous savons par les documens zends et par les inscriptions cunéiformes que la guerre entre ces tribus et les Aryas fut quelque chose de permanent. C'est elle qui fait le fond de la légende héroïque du vieil Iran; il est probable que le *Véda* lui-même en fait encore mention, et il n'est pas à douter que les premières migrations des populations aryennes eurent pour cause leur refoulement à la suite d'invasions touraniennes. Mais ce qui, à mon sens, aurait dû frapper davantage les ethnologues, c'est l'exiguïté de ce qu'on pourrait appeler le canal d'écoulement du trop-plein de l'antique terre des Aryas. Reprenons un moment la carte d'Asie. Voici des populations resserrées, comprimées contre les monts Bolor par une invasion touranienne. Ce n'est qu'avec lenteur, comme par une espèce de suintement causé par la pression, que la fraction méridionale traversera les passes effrayantes de l'Hindou-Khô pour se répandre dans les vallées tributaires de l'Indus. En attendant, que feront les autres? Au nord et à l'est sont les Touraniens, devant eux la Caspienne, plus bas le grand Désert-Salé. Une route, une seule, leur est ouverte; c'est la bande étroite d'oasis qui sépare le grand désert de ceux du nord, et qui va d'Hérat à la rive sud de la Mer-Caspienne. Là se dressent les sommets neigeux des monts Elburdj, qui commandent d'un côté à la mer, de l'autre à la solitude stérile. Le seul chemin que puissent prendre les migrations successives, c'est la mince langue de terre qui s'étend entre ces montagnes et la mer, et qui débouche, de l'autre côté, au pied du

Caucase. Conçoit-on maintenant la pression formidable à laquelle durent être soumis, de la part des nouveaux arrivans, les essaims d'émigrans qui, les premiers, cherchèrent un refuge dans cette région resserrée? Ne voit-on pas comment, sous cette pression croissante, le Caucase lui-même ne put longtemps contenir le flot humain qui débordait, et avec quelle vigueur les peuples aryens jaillirent de ce corps de pompe trop étroit pour rayonner en très peu de temps jusqu'aux extrémités sud, ouest et nord de l'Europe? Ils allèrent en avant, toujours en avant, comme ils vont encore, vers le *far west* inconnu. Il faut que le rameau celtique ait pris dès lors l'avant-garde, cherchant déjà la terre de promission au bout du monde, car lorsqu'il s'arrêta devant la barrière pour longtemps infranchissable de l'Atlantique, il s'appelait encore du nom qu'il portait avant de franchir le Caucase. L'*Ir*-lande, l'Hibernie ou Ibh*ernie* (1), la verte *Érin* n'est pas autre chose que le pays des *Eres* ou *Ires*, et il se pourrait bien que l'*Ibérie* elle-même n'eût pas d'autre signification.

Il ne faudrait pas reporter, cela ressort de soi-même, les habitudes et les facilités d'émigration des temps modernes à cette période antérieure à toute histoire, et pendant laquelle notre grande voie d'émigration lointaine, la mer, constituait au contraire le plus grand obstacle à l'expansion des races. Il a sans doute fallu des siècles à des mouvemens de population qui n'auraient besoin de nos jours que de quelques années pour s'accomplir. C'est donc à la condition de contempler les choses de très loin et de très haut qu'on voit se dessiner la configuration idéale des migrations aryennes, telles que nous venons de la tracer. Il est toutefois un fait important à relever et qui prouve en faveur de notre théorie, c'est que les sous-races européennes ne sont pas entrées en conflit sur une large échelle avant l'époque historique. Du moins les luttes des Gaulois et des peuples latins seraient la seule exception notable aux rapports ou plutôt à l'absence de rapports qui si longtemps fut la règle entre les Gréco-Latins d'une part et les peuples du nord de l'autre. A défaut de l'histoire, le mythe, la légende eussent gardé en Europe les traces de pareils conflits, comme ils ont conservé en Orient le vague souvenir des guerres sans fin entre les fils d'Éradsch ou Iraniens et les fils de Tûr ou Touraniens. Or le mythe, la légende sont muets sur ce point, et cela permet de supposer que le développement des sous-races européennes s'est fait en lignes à peu près parallèles.

A peine les Gréco-Latins ont-ils franchi les portes caucasiennes

(1) *Ibh*, en irlandais, signifie pays, tribu.

qu'ils se rabattent sur la péninsule hellénique, puis sur la péninsule italique. Les Gallo-Celtes, arrivés en Gaule, descendent dans ce qui s'appellera l'Espagne. Les Germains suivent les Celtes, qu'ils refoulent en remontant la vallée du Danube, et ne se décident à tourner sur leur droite qu'en face des Alpes et du Rhin, c'est-à-dire quand la race gallo-celte offre un front de résistance assez compacte et assez bien défendu par la nature pour ne plus pouvoir être entamée. Ces migrations aryennes trouvèrent-elles l'Europe déjà habitée? Bien des indices linguistiques, archéologiques et même géologiques tendent à prouver qu'elles ont absorbé ou détruit une race antérieure, matériellement et moralement différente, et dont les derniers débris se maintinrent dans les Pyrénées assez longtemps pour que leur langue y demeurât dominante, même après la disparition de leur type physique. Cette race ne paraît pas du reste avoir opposé une résistance bien énergique aux nouveaux arrivans, qui débouchèrent du Caucase en décrivant des courbes en quelque sorte concentriques. Les Slaves ont dû être les derniers à rayonner sur le sol européen. Ils ont donc frayé avec les Médo-Perses, lorsque ceux-ci étaient déjà établis dans les montagnes de la Médie. Ainsi s'expliquent les étroites affinités de leur langue avec le zend et le sanscrit. Ainsi s'expliquent aussi les rapports qui existent entre leur mythologie et celle de l'Iran. Toutes deux sont marquées au coin du dualisme le plus prononcé, et il est à noter que l'*Avesta*, tout en considérant l'est de l'Iran comme son pays proprement dit, sa terre sainte, fait naître son prophète Zoroastre au sud-ouest de la Caspienne, c'est-à-dire vers l'endroit que nous avons désigné comme le sommet du grand angle rempli par les peuples européens.

Serait-ce donc l'arrivée des Slaves, pressés entre les Mèdes et le Caucase, qui aurait déterminé l'ébranlement à peu près simultané des autres grandes familles? Ce qui est certain, c'est que, en prenant le Caucase pour point de départ et en supposant une force de compression très intense en arrière de cette chaîne de montagnes, nous voyons les faits connus coïncider exactement avec les hypothèses qu'on pouvait fonder sur la nature des lieux et des hommes. Les peuples européens, en quittant le Caucase, ont opéré un grand mouvement de conversion sur le flanc gauche, les Grecs servant de pivot, et sauf quelque désordre causé par les Germains, qui ne surent ou ne voulurent pas conserver leurs distances, on peut dire que cette manœuvre s'accomplit avec une régularité vraiment majestueuse.

Faut-il borner là nos investigations? Ne saurons-nous du peuple aryen primitif, du peuple *anté-caucasien*, que son nom, son territoire et les principales directions de son rayonnement? C'est ici que

commencent les opérations les plus délicates de l'ethnologie moderne. Grâce à ses ingénieux efforts, on peut reconstituer jusqu'à un certain point l'histoire, la vie, les mœurs et les croyances de ce peuple, qui n'a pas laissé une seule trace directe de son existence. De même que l'on a pu deviner cette existence en constatant le fait d'une langue primitive commune aux ancêtres de la race indo-européenne, de même l'on peut, dans une certaine mesure, retrouver ce que les différens essaims ont emporté de la ruche maternelle.

L'instrument par excellence dans cet ordre de recherches, c'est l'étymologie comparée. Voilà une branche de connaissances qui s'est élevée dans ces derniers temps à la hauteur d'une science. Longtemps l'étymologie fut abandonnée aux caprices et aux fantaisies des grammairiens. Au début des études linguistiques, il parut tout simple que les mots qui se ressemblaient le plus dans les différentes langues provinssent les uns des autres, et comme en réalité, dans nos langues méridionales, on pouvait à chaque instant reconnaître le terme latin sous le terme moderne, on ne douta pas qu'un même rapport unît toutes les langues entre elles. C'est ainsi qu'on faisait dériver le français du latin, le latin du grec, le grec de l'hébreu. Cette dernière langue passait pour la langue du paradis, et il y eut en bien des pays de doctes dissertations ayant pour but de rattacher directement la langue locale à l'idiome parlé par Adam, par Ève et le premier serpent. Il y a peut-être bien, de nos jours encore, quelque Bas-Breton opiniâtre capable de soutenir que l'armoricain ressemble beaucoup à la langue de l'Ancien Testament.

On peut difficilement se faire une idée de l'arbitraire qui présida à cette recherche des étymologies tant qu'elle consista simplement à rapprocher les mots de chaque langue offrant une certaine consonnance à l'oreille. On ne voyait, par exemple, aucune difficulté à rattacher *jeûne* à *jeune* sous prétexte que la jeunesse est le matin de la vie et qu'on est à jeûn le matin quand on se lève. Lorsqu'on ne trouva pas de mots analogues dans la langue-mère ou passant pour telle, on en fabriqua sans façon : l'excellent Ménage, entre autres, ne s'en fit pas faute. Ou bien on prenait un mot ressemblant, mais de sens tout différent; puis on imaginait les transitions les plus étranges pour montrer comment l'un avait pu sortir de l'autre. N'alla-t-on pas jusqu'à supposer qu'un objet pouvait tirer son nom d'une qualité contraire à celle qu'il possédait, parce que l'affirmation provoque la négation, et à soutenir que le latin *lucus* (bois sacré) venait de *non lucere* (ne pas luire), sous prétexte que lorsqu'on est entré dans un bois, on n'y voit plus clair? A la fin, les illusions propres à la passion des étymologies devinrent proverbiales dans la science, et l'on se fit presque un point d'honneur de ne plus

tenir compte ni des difficultés, ni des confirmations que l'on pouvait rencontrer de ce côté-là.

Cependant il n'y en avait pas moins des étymologies bien évidentes, bien réelles, soit que l'on passât du français au latin, soit que l'on suivît la liste des expressions dérivées successivement d'un mot plus ancien. Qui doutera que notre mot *nation* vienne du latin *natio?* Le mot *nation* à son tour, resté assez longtemps improductif dans notre langue, acquiert depuis le XVIIIe siècle une importance quant au sens et une fréquence quant à l'usage qui provoquent la formation de dérivés dont quelques-uns sont tout récens, *national*, *nationalité*, etc. De même, il est certain que le *tio* final de nombreux substantifs latins aboutit régulièrement en français à la syllabe nasale *tion*. En anglais au contraire, le son nasal fait place à un certain son cérébral que nous écririons *chen'*, et dans les langues germaniques les quelques mots de ce genre qui ont réussi à s'introduire se prononcent comme si l'*o* était long et l'*n* sonore. Voilà des faits : pourquoi donc ne pas procéder ici comme partout? pourquoi ne chercherait-on pas les lois présidant à cette catégorie de phénomènes en observant ce qu'ils présentent de commun, de régulier, de général? Il doit y avoir, par exemple, certaines lois de la dérivation des langues dans la manière dont chaque peuple prononce les langues étrangères, manière tellement fixe et régulière dans ses irrégularités mêmes qu'elle constitue un accent spécial reconnaissable entre tous. Ne voit-on pas aussi comment les enfans dénaturent certaines articulations, toujours les mêmes, au point que s'ils n'étaient redressés par l'usage et l'instruction, ils créeraient spontanément des mots nouveaux, bien que dérivés certainement du langage maternel (1)? Enfin il a pu y avoir, il y a eu en effet dans la formation des langues des phénomènes semblables à ceux que la médecine appelle des idiosyncrasies, c'est-à-dire des faits individuels, exceptionnels, tenant à une constitution toute spéciale des personnes. Il est des organisations décidément rebelles à certaines prononciations. Un Français a toutes les peines du monde à prononcer comme il faut le *th* anglais ou le *ch* allemand, de même qu'un Anglais arrive bien rarement à une bonne prononciation de notre mot *toujours*, et en général de nos mots terminés en *our*.

Les faits de ce genre sont innombrables dans l'histoire des lan-

(1) Les Chinois, ces vieux enfans qui ne peuvent prononcer l'*r*, lui substituent régulièrement une *l* quand ils s'approprient un mot européen où cette lettre se rencontre, et quand ils nous appellent des *Folansi*, on dirait qu'ils ont dans l'oreille notre nom national prononcé avec l'intonation particulière du soldat... *frrancé*, et qu'ils le rendent aussi consciencieusement qu'ils peuvent.

gues, et quand on les a bien observés, on s'aperçoit que, là comme partout, la loi règne, et qu'on peut formuler des règles de dérivation d'une langue à l'autre, puis des règles de transformation dans l'histoire d'une même langue. La connaissance de ces règles permet donc d'appuyer les étymologies sur des faits bien autrement positifs et intimes que de simples consonnances souvent fortuites et trompeuses. Parmi ces faits, un des plus saillans, c'est que les voyelles, à moins qu'il ne s'agisse de sons imitatifs, constituent la partie changeante, éminemment mobile du mot, dont les consonnes sont au contraire le squelette et l'élément résistant : la racine est dans la consonne; la voyelle, comme l'indique le nom même, n'est qu'un son inarticulé. C'est la consonne qui porte la voyelle, c'est elle que les orateurs, voulant se faire entendre d'une nombreuse assemblée, doivent lancer au loin; mais cela n'empêche pas les transformations de consonnes d'être fort nombreuses. Ainsi les consonnes dont l'articulation dépend du même organe buccal, les dentales par exemple, se remplacent à chaque instant. Du *b* au *v*, de celui-ci à l'*f*, de l'*l* à l'*r*, etc., et réciproquement, la transition est des plus fréquentes. C'est avec la même facilité que d'une langue à l'autre l'*s* devient *h*, le *p* devient *f*, le *v* devient *u*. La contraction des voyelles dont la consonne intermédiaire s'est affaiblie, le report au commencement du mot de l'aspiration qui en accentuait le milieu (1), etc., voilà des phénomènes pour ainsi dire constans. Le sanscrit et les langues germaniques nous offrent une série de gutturales des plus énergiques, mais que nous autres Français et Italiens, faute de souplesse dans le gosier, et peut-être aussi par trop de sensibilité dans l'oreille, nous avons réduites à l'état de nos *c* durs, de nos *h* inoffensives, et même l'italien a fini par les supprimer presque complétement. Les bizarreries orthographiques, si nombreuses en français, où nous avons tant de lettres qui ne se prononcent pas, proviennent de notre sévérité grammaticale jointe à notre tendance constante à simplifier la prononciation, et fournissent à l'étymologie les plus précieuses indications (2).

On comprendra maintenant, sinon les minuties infinitésimales de la science étymologique, du moins comment on a pu faire une science de ce qui semblait condamné à rester le domaine privé de la fantaisie. De cette manière on a suivi à la trace la filiation de mots qui, au premier abord, ne semblaient pas avoir la moindre relation. Il n'est pas besoin non plus qu'un mot se retrouve dans toutes les

(1) Comme font nos paysans quand ils disent *henarnacher* pour *enharnacher*.

(2) On peut consulter utilement sous ce rapport le savant livre que M. Émile Burnouf, en digne héritier du nom qu'il porte, a consacré à l'étude des antiquités védiques sous le titre *Essai sur le Véda*, Paris 1863.

langues de la famille aryenne pour qu'on ait le droit d'en affirmer l'existence aux temps antérieurs à la dispersion. Il ne faut pas trop s'inquiéter d'une disparition partielle. Quand un mot se trouve à la fois en irlandais, en slave, en zend et en sanscrit, l'absence du même mot des groupes gréco-latin et germanique ne saurait prévaloir contre une preuve qui en démontre l'emploi chez les ancêtres communs des Celtes, des Slaves, des Iraniens et des Indiens védiques.

Telle est donc la méthode à suivre pour reconstituer le peuple aryen primitif : rechercher par la comparaison des langues indo-européennes les mots et surtout les racines communes aux diverses branches de la famille; on obtient par là une preuve évidente de l'existence, au temps de l'unité encore indivise de cette famille, de la chose ou du sentiment désigné par cette racine, et l'induction permet alors de tirer d'un tel ensemble de faits positifs les conséquences les plus curieuses relativement à la situation matérielle, politique et morale de nos ancêtres d'il y a cinq mille ans. Est-ce à dire que ce curieux champ d'exploration soit pour jamais à l'abri des écarts d'imagination? Un tel résultat serait trop beau, et le fait est qu'avec de la complaisance pour ses propres conjectures on peut encore sacrifier bien souvent à l'hypothèse hasardée. Cependant, parce qu'on se noie encore en naviguant, il ne faut pas renoncer à la navigation, et les résultats positifs, toujours plus solidement confirmés, déjà obtenus par l'application sévère des principes de l'étymologie scientifique, nous autorisent à prédire que cette branche de connaissances ira, comme toutes les autres, s'affermissant et s'enrichissant de plus en plus.

II.

Quels sont maintenant, parmi les résultats qui méritent confiance, les plus intéressans qu'on ait acquis au sujet du peuple mystérieux de l'antique Aryane? En premier lieu, que signifie ce nom d'Aryas que l'on donne à ce peuple antérieurement à sa séparation en plusieurs branches? On ne peut pas douter qu'il se le soit donné à lui-même. C'est ainsi que s'appelaient les deux branches méridionales, les Hindous védiques et la branche iranienne. C'est le nom qu'emporta la migration celtique pour le garder jusqu'à nos jours. Peut-être même l'Arménie, l'Asie, les Ases scandinaves, peut-être l'Arminius germanique (*Ehrman*, *Aryaman*) et l'Ariadne grecque (la terre hautement sainte) sont-ils autant de traces disséminées du même nom qu'Hérodote trouva encore en vigueur dans les contrées que nous avons désignées comme le point de départ de toute la race. Grâce au sanscrit, nous savons ce que ce mot veut

dire, et par conséquent le sentiment que nos pères les Aryas avaient d'eux-mêmes. La racine *ar* exprime originairement l'action de s'élever, comme le latin *oriri*, et le substantif qui en dérive désigne le maître, le seigneur, celui à qui l'honneur est dû. C'est aussi l'homme de bonne race, de sang pur, par opposition à des castes ou à des populations inférieures. On voit que notre race a eu de bonne heure une haute idée d'elle-même. Son nom primitif dénote déjà l'esprit chevaleresque, aristocratique, dont nos légendes nationales et nos épopées mythiques portent l'empreinte à un degré si remarquable. Le *barbare* (ce mot est sanscrit et veut dire le *bredouilleur*) est dès l'origine l'objet du dédain, comme un être incapable de parler la langue de la race supérieure (1).

Ce qui est significatif, c'est que les noms particuliers d'autres branches, bien que très différens, concordent avec cette haute idée que nos pères avaient d'eux-mêmes. Ainsi les Goths du temps de l'empire romain semblent identiques aux Gètes, connus antérieurement, et ces deux noms veulent dire « gens de naissance, » ou « d'excellence. » Les Daces, ancêtres des Danois, sont les « brillans, les glorieux. » Le nom des Slaves, bien que dérivé d'une tout autre racine, exprime aussi l'idée de gloire, de renommée. Le nom mystérieux de *Iavan*, que la Bible donne aux Grecs, qui se retrouve dans les *Iafones*, plus tard *Iaones* ou Ioniens, s'éclaire d'une manière inattendue quand on sait qu'il se rattache aux noms sanscrits et zends qui signifient *jeunes* ou plutôt *défenseurs* de la famille ou du pays, car, Varron l'a fort bien dit, *juvenis*, jeune, vient de *juvare*, et désigne celui qui est arrivé à l'âge où il peut protéger et défendre. Un tel nom aura parfaitement convenu à la fraction qui, placée à la frontière, était spécialement appelée à la défendre contre les incursions des hordes hostiles. Cette branche, en se détachant du tronc commun, a conservé ce nom comme un titre d'honneur.

Il faut observer que les inductions que l'on peut tirer des noms donnés par les peuples aryens aux saisons nous confirment dans la supposition que le peuple aryen primitif a vécu sous une latitude tempérée. Dans l'Aryane, les saisons étaient bien distinctes, l'hiver particulièrement rude, car c'est la saison dont le nom concorde le plus dans toutes les branches de la famille. Ces détails se rap-

(1) Cette signification du mot *arya* a été contestée à tort par M. Max Müller, qui préférerait voir dans ce mot le sens d'agriculteur (de la racine *ar* prise dans le sens de labourer, comme dans le latin *arare*), comme si nos ancêtres se fussent distingués primordialement à titre de peuple sédentaire et agricole des hordes nomades dont ils étaient environnés. Cela est d'autant moins admissible que précisément les deux branches hindoue et iranienne, à qui nous devons la conservation et la signification ethnique de ce mot, étaient adonnées encore presque exclusivement à la vie pastorale quand elles émigrèrent vers les contrées où elles s'établirent définitivement.

porteraient fort bien à la Bactriane, surtout à ses parties montagneuses. Le peuple aryen paraît n'avoir connu que trois saisons, comme si l'hiver eût suivi immédiatement l'été : les noms de l'automne diffèrent partout. L'hiver, à en juger par le nom qu'il porte, est désigné comme saison de la neige ou saison blanche. Le nom primitif du printemps en fait la saison qui revêt la terre de son manteau de verdure. Encore aujourd'hui, en plusieurs endroits des Indes, d'Allemagne, de Suisse, de France et d'Angleterre, la venue du printemps est représentée symboliquement par un jeune garçon tout couvert de feuillage. L'été, moins uniformément caractérisé, fut surtout considéré comme saison calme et douce, ce qui indique bien un peuple pasteur plutôt qu'un peuple laboureur.

La topographie de la Bactriane nous explique encore pourquoi, en remontant le cours des langues, on trouve une analogie surprenante entre les mots qui désignent le désert et ceux qui désignent la mer. La seule mer que les Aryas aient pu connaître est la Caspienne. Elle est séparée de la Bactriane par un désert complétement aride, creusé par les vents d'ouest en sillons ondulés et s'abaissant par une dépression presque insensible jusqu'au rivage, avec lequel il se confond de telle sorte que, pour le voyageur arrivant de l'est, la mer, jusqu'à ce qu'il en soit tout près, n'est que le prolongement du désert. Il faut ajouter que pour un peuple encore borné, comme on peut le conclure d'autres indices, aux tout premiers rudimens de la navigation, la mer, comme le désert, représente la désolation, la stérilité, la mort. Très souvent aussi, et pour la même raison, les mots signifiant l'ouest s'associent à ceux qui signifient désert. Les noms de la montagne et du fleuve nous font admettre également que les premiers Aryas habitaient un pays montagneux et par conséquent abondamment arrosé. Dans le même ordre de recherches, on a trouvé la preuve étymologique d'un fait facilement explicable et que laissaient supposer d'autres données empruntées à la mythologie comparée, c'est-à-dire que les premières enclumes consistaient en grosses pierres, et qu'on regardait la foudre comme une pierre tombant du ciel pour s'enfoncer dans le sol. M. Pictet rappelle à ce propos le phénomène des fulminites ou tubes vitreux que le feu du ciel produit parfois dans les sables. Quant aux noms des fleuves, il paraît que, dans leurs migrations à travers l'Europe, les peuples aryens appelèrent tout simplement « le fleuve » le cours d'eau près duquel ils s'établissaient. Les noms du Rhin, de l'Arno, de l'Orne, de l'Arnon, etc., ne sont pas autre chose qu'un nom celtique signifiant le fleuve et exprimant une chose qui se meut, qui marche. Voilà une étymologie qui a dû paraître bien pénible au patriotisme germanique. Le Sindhu, en zend Hendu, d'où

les Grecs ont tiré l'Indus, ne signifie pas autre chose. D'autres fois en revanche l'on peut retrouver dans l'étymologie des noms de fleuves le caractère particulier qui les distinguait. La Tamise, c'est la rivière à l'eau sombre ; la Durance est la rivière au cours impétueux ; le Rhône, le fleuve qui coule avec force, etc.

Si l'on interroge les langues aryennes sur le degré de civilisation qu'avaient pu atteindre nos ancêtres avant de quitter l'Asie centrale, on n'arrive sans doute qu'à des résultats assez vagues, et pourtant assez précis encore pour pouvoir affirmer qu'ils en partirent ayant acquis déjà un développement qui, sans être tout à fait la civilisation, les élevait bien au-dessus de l'état sauvage. Ainsi il est indubitable qu'ils ont connu l'usage des métaux, en particulier de l'or, de l'argent, de l'étain, du cuivre, et probablement du fer, bien que rien ne permette de soupçonner qu'ils aient su faire de l'acier. Ceci encore nous ramène en Bactriane, car nous savons que les montagnes de l'Hindou-Khô abondent en métaux de toute espèce. Les études étymologiques ont donc confirmé les suppositions de la paléontologie, qui incline à voir dans les hommes inconnus de l'âge dit de pierre une autre race que celle qui a laissé dans ses instrumens et ses armes de métal la trace d'un développement supérieur. Il est vrai que l'usage des métaux ne constitue pas à lui seul un indice suffisant de civilisation réelle, car il y a des tribus nègres, à l'est de l'Afrique, où le fer est travaillé avec une dextérité remarquable malgré la nature très défectueuse des procédés mis en œuvre, et d'où il se répand chez les peuplades de l'intérieur : cependant ces tribus sont encore plongées dans un état de barbarie épouvantable; mais si l'usage des métaux n'implique pas nécessairement la civilisation, celle-ci ne saurait s'en passer.

La comparaison des noms de plantes fournit peu de données positives. Je crains même qu'ici M. Pictet, malgré sa prudence habituelle, ne se soit laissé quelquefois entraîner à des conclusions un peu hâtives. D'avance on peut dire que, dans les longues migrations des peuples aryens, des noms génériques d'arbres et de fruits ont pu se spécialiser, ou réciproquement des noms spéciaux se généraliser. C'est ainsi par exemple que notre mot *pomme*, qui désigne *un* fruit, désignait *le* fruit en général chez les Latins. Ce qui est incontestable, c'est que les Aryas ont connu la vigne et le vin, et il est intéressant de retrouver dans le mot sanscrit *rasin* (succulent) notre mot *raisin*, qui nous vient du latin *racemus*. Le sens étymologique du mot *vin*, qui est extrêmement répandu, en fait la liqueur « aimée. » Un autre fait assez curieux et hors de doute, c'est que le même nom a été donné séparément au seigle et au riz dans les deux grandes directions déterminées par la séparation fon-

damentale en Hindous et en Européens. Le nom commun signifiait une céréale quelconque, notre mot *riz* est une modification du mot sanscrit, et il est allé rejoindre en Pologne, après un étrange détour, le nom polonais du seigle, *rez*. En résumé, l'on peut dire que, toute part faite aux incertitudes, la flore supposée par les rapports linguistiques des peuples indo-européens atteste une région tempérée, fertile, analogue à celle que nous habitons. Le bouleau, qui ne croît pas au sud plus loin que l'Himâlaya, porte le même nom en sanscrit et dans plusieurs langues européennes. Tout cela encore nous indique la Bactriane, dont Quinte-Curce (VII, 4.) vante la fertilité, les beaux arbres, les beaux raisins, le bon vin et la culture variée.

La faune nous fournit des indices analogues et plus concluans. Aussi haut qu'on remonte dans l'histoire de notre race, on trouve la domestication du bœuf, du cheval, du mouton, du cochon et du chien passée à l'état de fait accompli. Il semble même que ce sont les Aryas qui ont doté le monde entier du bœuf domestique. Son nom aryen en effet se perpétue fort au-delà des limites géographiques de la famille aryenne, et c'est une loi de l'histoire des langues humaines que les noms d'animaux domestiques s'introduisent chez les peuples qui les reçoivent du dehors avec leur forme étrangère. C'est ainsi que les indigènes du nord de l'Amérique ont donné au cheval des noms où l'on reconnaît l'anglais, tandis que ceux du sud ont adopté des noms empruntés à l'espagnol. En revanche, il est douteux que nos ancêtres aryens se soient servis de l'âne. Ils semblent ne l'avoir connu qu'à l'état sauvage, et l'avoir reçu plus tard, apprivoisé et dressé, de la main des peuples sémites, chez qui, dès l'origine, il est en grand honneur. L'étymologie comparée est venue aussi confirmer une supposition récente des naturalistes qui, se fondant sur des raisons anatomiques, ont prétendu que notre cochon domestique ne descendait pas, comme on l'a cru si longtemps, du sanglier de nos forêts, mais qu'il provenait d'une espèce asiatique encore existante en Perse. Si ce dernier fait est réel, il est probable que les migrations aryennes ont amené avec elles cet animal si utile et si facile à nourrir, et c'est ce que l'étymologie des noms respectifs des deux congénères rend pour ainsi dire certain. Le chien a suivi partout nos ancêtres. Son nom, du sanscrit au celtique, est un des mieux conservés. Nos paysans du nord le prononcent encore comme leurs aïeux d'il y a quatre mille ans. L'oie évidemment, le coq et la poule probablement, faisaient partie de la basse-cour originelle. Il est très douteux qu'ils aient possédé soit le chat domestique, soit le pigeon. Le malheur a voulu qu'ils aient aussi apporté leurs parasites en Europe, qui s'y sont trouvés, pa-

raît-il, fort bien : la souris, dont le nom sanscrit, très répandu dans les langues européennes, signifie *la voleuse*, et la puce (*celle qui se multiplie beaucoup*).

En matière de faune sauvage, l'étymologie comparée nous donne lieu de penser que les premières migrations aryennes ont encore trouvé le lion en Europe, supposition confirmée par plus d'un mythe grec. Quant au tigre, qui s'avance jusque dans les déserts touraniens, mais qu'on n'a jamais vu dans les temps historiques à l'ouest de la Caspienne, il est probable que les Européens l'ont oublié. C'est par la Grèce qu'ils ont reçu plus tard le mot de *tigris*, désignant à la fois l'animal et le fleuve du même nom, et, d'après la racine sanscrite, exprimant l'idée de rapidité. Au contraire ils ont rencontré le castor encore établi sur nos fleuves. L'ours, le loup, le renard, ont des noms qui remontent jusqu'à l'Aryane primitive. Le corbeau porte encore en plusieurs langues son nom sanscrit, qui signifie *quel cri!* Le hoche-queue ou bergeronnette, ce petit oiseau que nous appelons ainsi, soit à cause des mouvemens vibratoires de son plumage, soit à cause de l'habitude qu'il a de suivre les troupeaux, a eu dès l'origine des noms faisant allusion à ses mœurs caractéristiques. On trouve en sanscrit le nom de « batteur d'ailes, » en armoricain celui de « la petite blanchisseuse » (quelquefois en France on dit « la lavandière »), parce que cet oiseau aime à se tenir au bord des ruisseaux, et comme il suit aussi le laboureur pour piquer les vers qui sortent des sillons fraîchement creusés, le scandinave le nomme *la travailleuse*, et le suédois *la semeuse*. Il est à remarquer enfin que le nom aryen de l'araignée est *la tisseuse*, et comme l'art de tisser a été certainement connu avant la dispersion, il n'y aurait rien d'inadmissible dans la supposition que c'est la vue de l'araignée au travail qui a suggéré à l'homme cet art si utile.

Les mêmes procédés nous permettent de nous faire quelque idée du genre de vie des Aryas avant leurs migrations. Il en résulte que certainement la vie errante du sauvage chasseur avait pris fin depuis longtemps pour eux quand ils cherchèrent de nouveaux climats, et on peut prouver que la vie pastorale était alors prédominante chez eux. Non-seulement les noms des principaux animaux pâturans sont étymologiquement les mêmes dans la plupart des langues aryennes, il y a de plus des rapports étonnans à constater entre les mots qui signifient pâtre, pâture, pâturage, troupeau, étable, etc. Cette racine *pâ* a fait le tour du monde avec son sens primitif de nourrir, protéger, garder. La déesse latine Palès présidait aux troupeaux, et le mot *palais* primitivement n'a pas désigné autre chose qu'un pâturage. Dans plusieurs langues, le nom du roi, du souverain et celui du garde-vaches sont identiques. L'étymologie

comparée a du même coup jeté à bas du piédestal élevé par un certain panthéisme ce pauvre dieu Pan, qui s'est trouvé n'être, au lieu du grand Tout, que le patron des chevriers d'Arcadie. Les mots désignant l'étable se ressentent du temps où il n'y avait pas encore de bâtimens de ce genre, mais simplement des stations ou parcs en plein air où l'on passait la nuit. Il faut noter ici que le beurre fut très peu connu de la branche gréco-latine; en revanche le fromage n'a de nom ni en sanscrit ni dans les anciennes langues du Nord. L'étude des antiquités aryennes a confirmé ce que l'on savait déjà par la Bible, c'est-à-dire que la richesse primitive consistait et s'évaluait en troupeaux. Les noms qui désignent la propriété, l'argent, le butin, se rattachent partout à ceux du bétail et du troupeau.

Quant à l'agriculture, elle n'atteignit pas une si grande importance au temps de l'unité encore indivise du peuple aryen; mais il est significatif que les branches européennes de la famille emploient des mots de même source pour désigner les principales opérations agricoles, telles que le labour, les semailles, la moisson, tandis que les langues asiatiques, le zend et le sanscrit, font défaut au parallélisme. Cela tendrait à confirmer le fait d'une première séparation en deux groupes, l'un resté asiatique ou hindou-iranien, l'autre devenu plus tard européen, et d'une supériorité relative de la vie agricole dans celui-ci. Le *joug* est un mot universel dans la famille, ce qui montre que le bœuf fut la bête de traction par excellence. Le char, la roue, l'essieu correspondent à des mots fort anciens. Le battage du grain est un procédé inventé par les peuples du nord et qui resta inconnu à ceux du midi.

Il y avait chez le peuple aryen primitif des habitations fixes, construites en bois. On y pratiquait l'art de filer les résidus des plantes filamenteuses. Les noms du roseau et de la quenouille alternent à chaque instant d'une langue à l'autre. On connaissait aussi le tissage, et des indices suffisans attestent que l'instrument dont on se servait pour cela forçait le tisserand à travailler debout. Le tissage vertical est resté en usage aux Indes. Les anciens Égyptiens le pratiquaient également. D'après M. Livingstone, c'est aussi de cette manière qu'on tisse chez les peuplades de l'Afrique centrale.

La navigation ne sortit pas, chez nos pères, de sa première enfance. Les noms du bateau proprement dit et de la rame sont les seuls qui concordent, et cela prouve, conformément du reste à toutes nos hypothèses sur le pays qu'ils habitaient, qu'ils ne se sont exercés que dans la navigation fluviale, et encore sur une petite échelle (1).

(1) La racine très répandue *nav* ou *nou* a fait le *naû* sanscrit, le *nâw* persan, le ναῦς grec, le *noi* irlandais, l'ancien allemand *nâwa*, et tandis que dans le latin *navis* elle arrivait à désigner les navires de grande dimension, dans l'armoricain *nev* elle ne dési-

L'étymologie comparée des mots indo-européens qui ont trait à la guerre démontre, d'autre part, que nos ancêtres étaient un peuple hardi, belliqueux, chez qui les idées de combat, de prouesse, de butin, tenaient une grande place. Six branches de la famille aryenne expriment par le même mot l'idée de gloire, comprise comme le résultat d'exploits retentissant au loin. Les armures doivent aussi remonter très haut. Chacun a pu voir, par les figurines des moulures prises sur la colonne Trajane et qui faisaient partie de la collection Campana, que les Germains, combattus par Trajan sur le Danube, sont déjà bardés de fer comme des chevaliers du moyen âge. Le drapeau est un très vieux mot, et la chose qu'il représente, les sentimens qu'il inspire, doivent être aussi fort anciens dans notre race.

Si l'on tâche de pénétrer dans la vie domestique des peuples aryens, on les trouve logés dans des maisons de bois (le mot *mur* originairement ne signifie point autre chose qu'un clayonnage), et l'un des noms primitifs du toit fait supposer qu'il consistait en pièces reliées ensemble et convergeant vers le haut de l'édifice. Ils ne paraissent pas avoir eu de fenêtres ni de seuil proprement dit, mais ils avaient des portes. L'ancien foyer consistait en une pierre établie au centre de la demeure, et la cuisine, comme dans nos vieilles fermes, était le lieu de réunion proprement dit de la famille. Nos ancêtres étaient vêtus, cela va sans dire, mais s'il est impossible de préciser leur genre de costumes, il est intéressant d'observer que les mots corrélatifs, sanscrits et européens, qui expriment la nudité, se rattachent à une racine qui exprime la honte. Ils doivent avoir eu aussi un goût prononcé pour les boissons fortes. A défaut du vin, ils ont su faire de l'hydromel, et les deux liqueurs échangent souvent leurs noms dans les diverses branches de la famille. Le terme de nectar est vieux et doit, d'après M. Kuhn, avoir désigné la boisson qui tue le souvenir des choses (1). Les Scandinaves avaient leur « liqueur d'oubli. » Une pointe de mélancolie vient déjà se mêler à ces recherches sur l'enfance de notre race. Le dernier savant que nous venons de nommer a montré combien l'idée mythologique d'un breuvage d'immortalité, d'une « eau-de-vie, » l'*amrita* des Hindous, tient de place dans les conceptions religieuses des anciens peuples aryens. Quel dommage qu'elle n'y soit pas restée!

L'un des domaines les plus intéressans à parcourir dans ce genre de recherches est celui des mots ayant rapport à la famille. Je ne dirais pas que la constitution primordiale de la famille aryenne soit la cause de la supériorité dévolue à la race, car il serait plus juste de regarder cette constitution comme le signe d'une supériorité géné-

gnait plus qu'une auge, un baquet, et dans le *nói* scandinave qu'un vase. Les mots aussi ont leurs destinées. Le sens originel est celui d'une chose « qui marche. »

(1) D'une racine qui se retrouve, entre autres, dans le latin *nex, necare*.

rique déjà très notable; mais il est extrêmement curieux de prendre pour ainsi dire sur le fait les antiques notions des rapports réciproques des membres de la famille tels qu'on peut les déduire de l'étude étymologique des plus anciens mots de cet ordre. On est tout surpris de rencontrer ici une délicatesse de sentiment qui contraste avec ce que d'autres indices de la vie des Aryas laissent apercevoir de grossier et même de brutal.

D'abord le mariage existait chez eux, entouré de formes solennelles et protectrices pour la femme. Le mari *amenait* sa femme chez lui (*ducere uxorem*) : cette locution se trouve partout. Le contact des mains entre les fiancés, la *dextrarum junctio* des Latins, servait de symbole à la promesse d'engagement mutuel, et ce n'est pas seulement dans le langage de la galanterie moderne que l'homme *demande* la main que la femme *accorde :* cette façon de parler remonte à une très haute antiquité. Des bords du Gange à ceux du Shannon, les dots des filles ont consisté en vaches. Il est encore des districts en Souabe où l'usage est de donner à l'épousée la plus belle vache de l'étable, laquelle, ornée de fleurs et de rubans, marche à la suite du char nuptial. Il faut voir dans le beau travail de M. le docteur Haas (1) sur les cérémonies védiques du mariage combien d'analogies curieuses existent entre les coutumes encore en vigueur dans une foule d'endroits peu connus de notre Occident et celles qui fleurirent un jour dans le Sapta-Sindhu. Tout indique aussi que la monogamie a toujours été la règle dans notre race malgré des exceptions bien connues aux temps historiques. L'époux est « le maître, le nourricier, le protecteur; » mais l'épouse est la maîtresse, la *nutrienda,* celle qu'il faut nourrir, l'aimée, l'honorée. » Les premiers noms donnés par l'enfant au père et à la mère sont de toutes les langues, parce qu'ils tiennent partout à la conformation des organes de la voix chez l'enfant et à certaines onomatopées naturelles; mais les noms plus significatifs du père et de la mère, qui se ressemblent avec une incroyable persistance dans toutes les langues indo-européennes, font du premier « un protecteur, » de la mère « celle qui a produit, conformé l'enfant. » Le nom de la fille, dans presque toutes les langues aryennes, signifie « celle qui trait les vaches. » Il est évident que cela nous reporte encore aux mœurs pastorales de la famille aryenne primitive. Des noms sanscrits, remontant jusqu'à la période de l'unité aryenne, donnent au fils des noms signifiant « celui qui rend heureux, qui chasse le chagrin, » etc. Le frère est désigné comme le *soutien* de la sœur, celle-ci comme la *compagne du logis* de son frère, relations toutes naturelles, mais saisies, on en conviendra, avec une

(1) Dans les *Indische Studien* de M. Weber, v. 257.

charmante justesse. L'oncle et la tante reçoivent des noms qui en font un second père et une seconde mère; réciproquement le neveu et la nièce confondent leurs noms avec ceux des enfans ou des petits-enfans. Enfin notons que dans la race aryenne l'unité de la famille a trouvé presque toujours son expression dans la transmission aux enfans du nom du père. L'importance reconnue du nom fait que, du sanscrit *nâman* au latin *nomen*, le même mot s'est conservé dans toutes les branches pour l'exprimer, et la racine en fait, comme du terme hébreu tout différent *shem*, le signe, ce à quoi l'on reconnaît l'individu.

Si de la famille nous passons à la communauté, la philologie comparée nous apprend que l'unité sociale s'est constituée en fait comme on l'avait supposé théoriquement, c'est-à-dire que l'agglomération de plusieurs familles, dans chacune desquelles le père était pasteur et roi, a formé une première communauté ou un clan; plusieurs clans ont fait la tribu; les tribus, à leur tour, un peuple gouverné par un roi chargé des intérêts de tous. La science philologique s'est donc prononcée en faveur du droit populaire contre le droit divin. Elle affirme que la souveraineté vient du peuple. Les mêmes mots qui signifiaient à l'origine lieu de réunion ou assemblée de famille sont devenus à la longue synonymes de tribunal, ou conseil de la communauté; le *vic* primitif (*vicus* latin), après avoir désigné d'abord l'habitation, a indiqué successivement le hameau, le village et le clan. La *phratrie* grecque, la *gens* latine, le *clann* irlandais ne signifient pas autre chose au fond que la famille.

Des observations analogues sont suggérées par la formation de la tribu et du peuple. Il est certain que les anciens Aryas n'ont pas été un peuple centralisé dans le sens moderne : ils restèrent divisés en peuplades jalouses de leur indépendance intérieure. Tel est encore aujourd'hui l'état social des populations habitant le même pays; tel est encore, ajouterons-nous, l'état politique préféré par notre race partout où, les pouvoirs antérieurs étant détruits, elle est livrée à ses propres instincts. La Suisse, les anciens Pays-Bas, les États-Unis, les colonies anglaises en sont la preuve, et au fond tel est toujours l'état politique de l'Europe prise en grand, partagée comme elle l'est entre une vingtaine de nationalités, grandes et petites, de puissance inégale, mais généralement d'accord, depuis plusieurs siècles, pour s'opposer à la prépondérance absolue d'une d'entre elles. C'est Rome qui nous a inoculé le goût contraire. D'autre part, nos ancêtres ont eu à un haut degré le sentiment de leur communauté de race. Ils se sont sentis une même *nation* (1), c'est-

(1) De *gnatio* vieux latin. La racine sanscrite est *gan* (naissance et naître).

à-dire une grande famille distincte des autres agglomérations humaines. Le roi, qui ne paraît pas avoir jamais été unique, a d'abord été le *guide*, le *directeur*, et le grec *basileus*, qui signifie *monté sur la pierre*, rapproché d'expressions et de traditions germaines, scandinaves, écossaises, atteste encore la vieille coutume aryenne d'élever sur une pierre celui que l'assemblée du peuple avait désigné comme son chef. La royauté était ainsi soumise au principe de l'élection. Qu'on cesse donc de nous parler de je ne sais quelle fatalité de la race latine en vertu de laquelle, nous, fils des Gaulois et des Celtes, nous serions voués à jamais au régime despotique. Nous ne sommes latins que par la conquête, et plus profonde que les idées et les institutions implantées chez nous par la domination romaine se trouve la bonne vieille tradition aryenne. C'est là qu'il faut nous retremper, apprendre à nous connaître, et nous rappeler que nous appartenons, nous aussi, à la race fière et libre qui s'appelait « l'honorée. »

Rien de plus intéressant que de découvrir dans la philosophie spontanée des langues la confirmation toute désintéressée des théories élaborées par la haute raison de l'humanité civilisée. C'est ainsi que l'un des anciens noms de la richesse la définit *gain acquis par le travail*. Notre race, dirait-on, est philosophe d'instinct, et aux Indes, en Grèce, en Allemagne, en France, partout presque où elle a fait de l'histoire, elle a fait aussi de la philosophie avec une hardiesse et une profondeur que ni Chinois, ni Sémites n'ont jamais connues. Certes ce n'est pas aux temps reculés de l'unité première qu'il faut s'attendre à rencontrer même les commencemens d'une œuvre de civilisation raffinée; mais la langue primitive atteste déjà les tendances philosophiques de ceux qui l'ont enfantée. L'homme, pour nos pères aryens, c'est « l'être qui pense, » le *man*, conservé dans les langues germaniques, dans le *manou* indien, dans le *mens* latin. Penser, c'est « parler dans son ventre, » dit le sauvage; c'est « agiter en soi-même (*co-gitare*), » dit l'Arya. L'âme, c'est un souffle, ce qu'il y a de plus immatériel au monde. Connaître, c'est « recueillir, rassembler, saisir. » Sans jeu de mots, on peut dire que dans la langue de nos ancêtres la connaissance est la « naissance de l'esprit. » Vouloir, c'est « choisir, aimer, » et si l'on y réfléchit bien, on verra que c'est la seule définition rationnelle du vouloir. Composer un hymne, c'est le *tisser*. Se souvenir, c'est « penser de nouveau, renouveler la pensée en soi-même, » et ce sens, indiqué par les racines sanscrites, se retrouvera fidèlement dans le latin *recordari* (faire revenir au cœur), dans l'allemand *erinnern* (faire rentrer en soi), l'anglais *recollect*, le français *rappeler*. Le mal moral, c'est une souillure, quelque chose qui salit. Quelle finesse

intuitive dans ces représentations spontanées des phénomènes intellectuels et moraux!

Il ne paraît pas que l'écriture ait été connue ou familière aux Aryens avant leur dispersion. De là une foule de coutumes symboliques dont le sens, aujourd'hui perdu là même où elles se sont conservées, s'éclaire d'un jour tout nouveau quand on en suit à la piste les origines anté-historiques. Un sillon tracé autour du champ a constitué la limite primitive : cela se voit dans l'identité des racines qui ont fourni les mots exprimant le sillon ou la limite. La transmission de la propriété par voie d'échange, ou de vente, ou d'héritage, était entourée de formes solennelles. La poignée de main ou le frappement dans la main du vendeur, ce que l'on appelait en vieux français *férir la paume*, remonte à la plus haute antiquité comme signe de marché conclu. Une coutume très ancienne aussi dans notre race et très caractéristique est celle de rompre le fétu. Elle provient originairement du fait très simple que l'un des deux brins d'un fétu brisé est le seul qui puisse coïncider avec l'autre lorsqu'on les rapproche. De là une véritable quittance entre les mains de l'acquéreur. Le mot latin *stipula*, dont nous avons fait stipulation, signifie un fétu. Cette opération, encore aujourd'hui usitée chez les montagnards de l'Inde et dans l'île de Mann, varia quant à l'application, et tandis qu'en certains endroits elle signifiait le contrat, la promesse, l'achat, dans la vieille France elle représenta l'abandon, le renoncement au droit, et devint ainsi le symbole d'une séparation d'amoureux, comme le montre si bien Molière avec sa Marinette et son Gros-René. On voit également se dessiner déjà dans les ombres de cette antiquité opaque certaines formes de procédure juridique. En particulier, les ordalies ou jugemens de Dieu, presque universels dans l'espèce humaine, ont revêtu chez les anciens Aryas des formes spéciales dont l'antiquité reculée est attestée par leur présence simultanée chez les Indiens, les Perses, les Scandinaves et les Germains.

La philologie comparée nous permet ainsi de remonter jusqu'à l'origine des actes les plus fréquens de la vie ordinaire. Par exemple, elle nous apprend que la première orientation a été basée sur la distinction de la droite et de la gauche. Les hommes des anciens temps, adorant le soleil à son lever, ont appelé régulièrement l'orient *ce qui est devant*, l'occident *ce qui est derrière*, le sud *la droite*, et le nord *la gauche*. Le sanscrit, le celte et l'irlandais sont les témoins encore accessibles de cette manière primitive de désigner les points cardinaux. La lune a dû servir, plus tôt que le soleil, à mesurer le temps, ses mouvemens étant plus faciles à calculer et à prédire. Aussi voit-on le mois lunaire préexister partout au mois

solaire, et c'est seulement en se rappelant ce calendrier du premier âge que l'on comprend certains passages d'auteurs indiens et iraniens qui fixent au dixième mois le terme de la grossesse. L'idée que les éclipses proviennent d'une maladie de l'astre ou de l'attaque d'un être malfaisant, celle encore que la voie lactée est un chemin céleste, appartiennent aussi aux plus anciennes conceptions de nos ancêtres. Ils ne paraissent pas avoir distingué les constellations, sauf peut-être l'ourse. Enfin les noms de nombre primitifs, lesquels se ressemblent étonnamment dans toutes les branches de la famille, attestent par leur étymologie que l'homme a fondé sur les cinq doigts de la main son premier système de numération. Cinq veut dire une main étendue; dix, deux mains étendues; un veut dire *celui-ci*, et s'indique par un doigt levé; deux, *ceux-ci*, etc. Notons toutefois que le parallélisme des noms de nombre s'arrête à cent, ce qui suppose des habitudes de calcul encore bien élémentaires.

III.

Nous arrivons finalement au plus riche et, à bien des égards, au plus intéressant des domaines ouverts à la philologie comparée, celui des croyances religieuses. Ici la science philologique n'est plus qu'un auxiliaire de la science toute récente des religions comparées. Ce ne sont plus seulement des mots, ce sont aussi des mythes, des institutions, des dogmes, des cultes qu'il faut rapprocher pour en retrouver la commune origine. Cette science est en train de se faire, mais elle est encore loin d'être définitivement constituée. L'histoire des religions et des mythologies de notre race est bien incomplète et nécessairement erronée, tant qu'on se refuse à rapprocher les antiquités nationales européennes des antiquités iraniennes et hindoues. D'autre part, certaines généralisations récentes pourraient bien être trop hâtives. L'étymologie comparée est parfois même un guide trompeur dans ce genre de rapprochemens. Dans le trajet de la Caspienne au Finistère, les noms de dieux et de déesses ont pu changer de signification, et j'en crois trouver d'incontestables preuves dans la mythologie grecque, dont l'explication a tant gagné d'ailleurs à des comparaisons multipliées avec les mythes védiques. Il faut donc nous borner à quelques données générales et décidément acquises.

C'est le point toutefois où nous ne pouvons acquiescer sans réserve aux résultats admis par l'ingénieux et savant philologue genevois. Il inclinerait à penser que si la religion de nos ancêtres aryens, arrivée à sa dernière évolution, consistait en un polythéisme poétique,

en un culte de la nature divinisée, rien ne prouve qu'elle ait eu au début le même caractère, et il croit même trouver dans les noms donnés à la divinité l'indice d'un certain monothéisme, peu rigoureux sans doute, pourtant réel, qui aurait préexisté aux polythéismes historiques.

Certes, si nous avions devant nous des faits positifs attestant que telle a été la marche de l'esprit humain, il faudrait bien se rendre et admettre, contre toute vraisemblance *à priori*, que l'homme, encore plongé dans la plus profonde ignorance, a mieux saisi la vérité religieuse qu'à l'époque où il commençait à réfléchir et à savoir; mais ces faits existent-ils? Et tant qu'on ne peut en alléguer qui aient une valeur démonstrative, ne doit-on pas persister dans l'hypothèse, que tant d'analogies confirment, d'une élévation graduelle de la religion, comme de toutes les autres sphères où se meut l'esprit humain, des rudimens les plus naïfs aux conceptions les plus sublimes? Il ne faut pas faire intervenir ici la Bible. Quand l'histoire biblique réelle commence, c'est-à-dire au plus tôt avec Abraham, il y a déjà des polythéismes épanouis sur la terre entière, et dans les réminiscences mythiques des temps qui précèdent l'apparition du père des croyans, pas un mot ne nous renseigne sur la formation du polythéisme. On dirait plutôt que le pluriel du nom sémitique de Dieu, devenu *majestaticus* (exprimant l'excellence), les généalogies des patriarches antédiluviens, le rôle attribué aux *fils de Dieu* dans un fameux passage de la Genèse, etc., sont la preuve du fond polythéiste duquel a surgi, à un moment mystérieux du développement des races humaines, ce premier monothéisme qui devait donner sa vraie religion à l'humanité. Quand d'autre part on pense à ce qu'il y a de naïf, d'enfantin dans le naturalisme védique, encore si rapproché du berceau commun, comment s'imaginer qu'on est en face de quelque chose de secondaire, d'une dégénérescence religieuse?

Les faits philologiques allégués par M. Pictet à l'appui de sa thèse ont-ils l'importance qu'il leur attribue? J'en doute fort. Le plus ancien nom de Dieu dans les langues aryennes est le mot *déva*. On le retrouve en sanscrit, en zend (où il prend le sens de démon ou dieu méchant), en grec, en latin, en irlandais, en kymri, en lithuanien. Là-dessus M. Pictet se livre à une discussion philologique tendant à montrer que ce mot signifie proprement, non pas « le lumineux, » comme on l'a dit, mais « le céleste. » — « Cela implique bien, dit-il, la notion d'un Dieu placé au-dessus du monde. » Malheureusement, si le mot *déva* veut dire céleste, le mot *div*, dont il vient et qui signifie le ciel, veut dire en langue aryenne *le lumineux*, cela de l'aveu de M. Pictet lui-même, et par conséquent je

ne vois pas très bien comment on peut échapper à la conclusion que « l'être céleste » est l'équivalent exact de « l'être lumineux. » Le *déva* aryen est donc toujours un phénomène naturel personnifié, rien de plus, et si un autre nom védique de Dieu, *Bhaga*, congénère de l'ancien nom slave *Bogu*, qui veut dire le *vénérable* et l'*adorable*, si ce nom n'implique pas directement un culte de la nature, on m'accordera bien qu'il n'implique pas non plus le contraire.

N'oublie-t-on pas, en discutant ainsi les noms aryens de Dieu qui nous sont connus, qu'en définitive nous ne pouvons arriver à rien de primitif par cette voie? Il est évident et pleinement admis par M. Pictet que nos pères étaient polythéistes avant leur séparation; mais ce polythéisme ne datait pas de la veille. Il avait eu déjà une histoire, et il est tout simple que dans le développement historique d'une religion polythéiste il y ait comme des soupçons, des germes, des pressentimens de monothéisme. Du moment que l'on reconnaît plusieurs êtres divins, on admet entre eux tous une communauté de nature divine. De là des adjectifs tels que *lumineux*, *adorables*, *vivans*, *puissans*, qui deviennent par la suite des substantifs, comme notre mot Dieu lui-même. Le ciel, personnifié et objet d'adoration, affecte vite les apparences d'un Dieu suprême, élevé au-dessus de tous les autres et maître de l'arme irrésistible, le tonnerre. Aussi dans la plupart des mythologies le ciel est-il ce qu'il est dans la mythologie grecque, le Jupiter, le père souverain des dieux et des hommes. Enfin il est clair que l'esprit humain, à mesure qu'il observe et réfléchit, obéissant à cette impérieuse loi, cachée au fond de son être, de la recherche logique de l'unité, s'élève de plus en plus vers le monothéisme; mais ce mouvement est bien lent, bien retardé par le prestige des traditions et des habitudes, et il ne faut pas mettre au commencement ce qui n'a pu avoir lieu que tout à la fin. L'enfant remarque très vite le mouvement d'un objet, l'éclat d'un autre, et tous les phénomènes de détail en un mot qui frappent ses yeux; mais il n'arrive que tard à une vue d'ensemble et à l'idée d'une harmonie générale des choses. Le monothéisme antique, là où il est réel, est nécessairement joint au sentiment qu'il est seul légitime. « Tu n'auras point d'autre Dieu devant ma face, » voilà le premier commandement de toute loi religieuse fondée sur le monothéisme, et il s'agit bien moins alors de savoir si les autres dieux existent ou non que de savoir s'il est licite de les adorer. Aucune intolérance de ce genre ne s'est montrée dans l'histoire ancienne de notre race : elle a bien persécuté dans son propre sein ceux qui, à ses yeux, n'adoraient pas assez, Socrate, les bouddhistes, les juifs, les chrétiens; mais jamais elle

n'a persécuté ceux qui adoraient trop. Qu'on prenne bien garde à soi quand, en preuve d'un monothéisme primitif, imaginaire, on allègue certaines hymnes ou formules adressées à quelque divinité particulière et lui conférant les attributs de la perfection absolue! L'homme, quand il adore, ne le fait jamais à demi, et avant de décerner le titre de monothéiste à celui qui chante l'hymne ou prononce la formule en question, je veux être sûr que demain il ne rendra pas un hommage tout semblable à une divinité très différente. De notre temps encore, il est des prédicateurs de campagne pour qui le saint du jour est régulièrement le plus grand du calendrier.

Il en est de même de la tradition du déluge, dont je crains que M. Pictet n'exagère l'universalité et surtout l'unité d'origine. Je ne nie pas qu'on ne la trouve en bien des lieux; mais ce qui m'inquiète un peu, c'est que ce sont ordinairement des lieux particulièrement exposés à des inondations subites, dévastatrices, tandis qu'ailleurs elle est inconnue. Ainsi la Thessalie, les vallées tributaires de l'Indus et du Gange, surtout les plaines très basses où s'élevèrent Babylone et Ninive, sont les théâtres respectifs des déluges de Deucalion, de Manou, de Xisuthros, tandis que la vaste région de l'Iran, limitrophe pourtant de celle où la Genèse fait renaître le genre humain tout entier après le déluge de Noé, ne connaît aucune tradition de ce genre. L'*Avesta* ne sait rien du déluge, non plus que les mythologies germaniques et slaves. C'est qu'aussi l'Iran est un immense plateau, très élevé, et où l'on redoute le manque d'eau bien plus que l'inondation. Je ne voudrais pas en quelques lignes trancher une question bien obscure encore et très ardue, je me borne à exprimer des doutes sur le caractère vraiment aryen de la tradition du déluge.

Parmi les idées religieuses que les diverses branches de la famille ont emportées bien plus certainement du centre commun, outre celle que la nature divine est essentiellement lumineuse, nous trouvons la personnification et la divinisation du soleil, de la lune, de l'aurore, etc. Une mer de poésie s'est révélée aux regards des chercheurs depuis que les vieux mythes, tamisés par la critique, sont devenus assez transparens pour laisser voir la nature à travers leurs naïfs symboles. Il faudrait tout un livre pour énumérer les découvertes ravissantes faites dans ces régions si longtemps impénétrables. Bien des idées fantastiques, dédaignées autrefois, redevenues aujourd'hui, grâce à la réaction du romantisme, le bien commun des poètes et des artistes, ont leur acte de naissance inscrit dans l'antiquité aryenne. Le fameux mythe germanique de la chasse sauvage, par exemple, a laissé des traces de son passage aux bords de l'Indus comme dans les forêts de la Souabe. C'est partout le dieu

du vent qui franchit l'espace à la tête de la troupe furieuse des nuages et des tempêtes. Signalons aussi l'idée que le dieu-soleil parcourt le ciel sur un char attelé de coursiers brillans. Il a fallu bien du temps pour que les fauves cavales du *Véda* (*haritas*) soient devenues les trois grâces que nous savons (*charites*), compagnes de Vénus-Aphrodite, la nature matinale ou printanière.

On a la preuve également que le culte primitif se passait de prêtres, d'idoles, d'autels, que le sacrifice et la prière en constituaient le fond, et que le père de famille était sacrificateur de droit naturel. Le sacrifice humain, malheureusement bien fréquent chez nos ancêtres depuis leur séparation, remonte-t-il aux temps de l'unité aryenne? M. Pictet ne le croit pas. Cependant les coutumes funéraires des Scandinaves, des Germains, des Lithuaniens, des Slaves, des anciens Grecs, les sacrifices plus connus encore des Gaulois et des Romains montrent en tout cas que ce rite abominable a ses origines bien loin dans le passé, et si les *Védas*, exactement interprétés, n'ordonnent que la simulation du sacrifice de la veuve et non pas l'accomplissement réel, comme l'ont voulu plus tard les dévots du brahmanisme, il est bien probable que les pasteurs de l'Indus avaient adouci la coutume antérieure. A côté de ces aberrations douloureuses du premier des sentimens humains, on est heureux de voir qu'une foi puissante dans la vie à venir fait partie des plus anciennes croyances de notre race. Partout on retrouve les traces des procédés plus ou moins naïfs mis en œuvre pour que les chers morts fassent paisiblement et sûrement leur voyage vers la patrie future. Enfin certaines superstitions, le mauvais œil, les gobelins ou *kobolds*, la sorcellerie, etc., remontent jusqu'aux temps les plus reculés, et rien de plus étrange que la ressemblance qui existe souvent entre les préjugés ou les terreurs régnant, par exemple, dans notre Morbihan et celles qui fleurissent encore à l'ombre de l'Himâlaya. Qui se serait douté qu'on pouvait passer, par une filiation régulière, du chien, qui, selon nos Bas-Bretons, conduit les âmes défuntes chez le curé de Braspar, au Mercure grec psychopompe et à la chienne d'Indra, chantée aux bords du Gange?

Il nous a suffi d'indiquer ici quelques-uns des brillans et curieux sujets que l'étude des origines indo-européennes offre à l'analyse. On a pu se faire ainsi quelque idée de l'intérêt propre à ces sciences modernes dont la comparaison est le principe générateur. Que l'on ne s'imagine pas au surplus que la curiosité soit seule intéressée à cette résurrection de nos ancêtres inconnus. Les conséquences pratiques de telles études ne tarderont peut-être pas à se révéler dans ce monde instruit qui, sans cultiver les sciences spéciales, est ouvert à leur influence et la fait pénétrer à la longue chez ceux même

qui n'en ont pas le moindre soupçon. On ne se serait pas imaginé que la philologie comparée allait quelque jour fortifier la puissance anglaise dans les Indes. C'est pourtant ce qui arrive, et on ne peut plus contester aujourd'hui que les Anglais ne soient dans l'immense péninsule les alliés par le sang des populations brahmaniques, auxquelles ils ont donné un gouvernement régulier et en somme bienfaisant, surtout si on le compare aux gouvernemens arabes et mongols qui ont avant eux opprimé les descendans des Aryas. On prétend même que déjà les Hindous les plus éclairés reconnaissent cette vérité, qui met leur amour-propre à l'aise, et se montrent bien plus disposés qu'auparavant à faire cause commune avec les Européens contre leurs anciens envahisseurs. Le Cosaque, le Tartare, le Mongol, voilà l'éternel ennemi de notre race.

On peut aussi prévoir le moment où la science biblique saura largement profiter des découvertes opérées par ces sciences qu'on appelait profanes du temps qu'on regardait le savoir humain comme toujours plus ou moins contraire à la religion. On s'éloigne heureusement de ce point de vue tous les jours. Quant au sujet spécial qui nous occupe, on peut assurer que la Genèse ne perdra rien, comme livre religieux, comme document à jamais vénérable des plus anciens souvenirs que la race monothéiste ait d'elle-même, à ce que ses précieuses réminiscences des origines humaines soient complétées et éclaircies par des lumières puisées à d'autres sources. L'essentiel, c'est qu'on se dépouille des préjugés qui égarèrent longtemps les historiens aussi bien que les théologiens, ceux-ci décidés d'avance à nier tout ce qui ne cadre pas avec le récit hébreu, ceux-là non moins désireux de le trouver en défaut. Comparons en toute indépendance la tradition sémitique et la tradition aryenne, expliquons-les l'une par l'autre, et nous aurons deux témoignages au lieu d'un pour nous renseigner, ce qui n'a jamais nui. En particulier, ne demandons pas aux fragmens plus soudés les uns aux autres que réellement fondus par l'auteur de la Genèse une précision scientifique, une rigueur de déduction qui n'y sont pas et ne pouvaient y être. Ainsi, dans la pensée de l'écrivain hébreu, le déluge a été universel, et c'est par un étrange abus des textes qu'on a tâché de nos jours de réduire à un déluge partiel l'épouvantable cataclysme décrit au chapitre VII. *Toute chair qui se mouvait sur la terre expira*, est-il écrit, ce qui n'empêche pas qu'au chapitre IV, en exposant la généalogie des Caïnites, le même auteur ne raconte les origines de peuples nomades descendans de Caïn, et ne se les représente comme existant toujours sur la terre, tandis que logiquement ils devraient en avoir été balayés par le déluge, auquel survécut seule une famille descendant de Seth.

Qu'est-ce à dire? Que l'auteur sacré se contredit grossièrement? Non, mais qu'il faut, en présence de ces vieux livres, composés de fragmens bien plus vieux encore, s'attendre à rencontrer, à côté d'une valeur religieuse incomparable, une naïveté de manière, une certaine ingénuité de rédaction, qui, à mes yeux du moins, en augmentent encore le charme mystérieux. Si on le comprend bien après tout, l'écrivain hébreu a très bien vu. Il rattache ses connaissances ethnologiques au berceau de sa race, à la région de l'Ararat, d'où jadis descendirent les Sémites, et avec eux l'esprit du Dieu « fort tout-puissant. » N'est-ce pas là en effet, n'est-ce pas au sud-ouest de la Caspienne que se trouve le point de jonction où les deux familles de peuples de l'Asie antérieure, les Sémites et les Camites ou Couschites, se rencontrèrent avec les Japhétites ou Aryens? Que cette donnée traditionnelle, d'une parfaite justesse aux yeux de la science, se soit associée à la notion d'un effroyable déluge universel dont la vallée du Tigre et de l'Euphrate était si bien faite pour engendrer ou, si l'on veut, pour perpétuer la tradition, il n'y a rien là que de très naturel, et il est toujours intéressant d'observer que le plus ancien contact des deux races de Sem et de Japhet ait laissé chez la première un vif pressentiment du grand rôle réservé dans l'histoire à la seconde, tandis que Sem s'attribuait, en quelque sorte, la fonction religieuse dans l'humanité. Il n'est rien de plus instructif à méditer sous ce rapport que le vieux chant hébreu que nous a conservé la Genèse, et qui s'appelle la *Bénédiction de Noé* (1).

Rappelons-nous enfin que se connaître soi-même est l'abrégé de la sagesse, et qu'on ne se connaît bien qu'à la condition de connaître son pays et sa race, car chacun de nous en porte l'indélébile empreinte. Le grand rameau de l'humanité auquel nous appartenons porte avec lui l'avenir du monde. Si l'on observe bien, on verra qu'il n'y a depuis longtemps que deux civilisations sur la terre, la nôtre et la chinoise. Le reste peut-il compter? Maintenant la nôtre seule avance, se propage, conquiert l'espace et devance le temps; elle le doit à ce que l'idée du perfectionnement, du mieux, du droit de chacun à le chercher, de l'avenir meilleur, fait partie du patrimoine inaliénable que nous ont légué les pères de notre race. Le Chinois n'aime que le passé et n'adore que ses morts : nous, nous croyons au Dieu vivant et à la destinée. Notre civilisation doit aussi sa supériorité à ce que, dans sa longue histoire, elle a su s'approprier ce que d'autres races avaient produit de meilleur, l'écriture, la navigation, le monothéisme; quant à ce dernier,

(1) Gen. IX, 26-27.

elle a eu le bonheur de ne le prendre ni juif, ni musulman, mais chrétien, c'est-à-dire confirmant et sanctifiant sa tendance innée au progrès infini.

L'Europe, en connaissant mieux ses véritables origines, ne comprendra-t-elle pas enfin ses véritables intérêts? Ne verra-t-elle pas que ces antipathies internationales au nom desquelles une politique égoïste réussit encore à entraver l'émancipation des peuples et la constitution d'un ordre de choses assurant sa place au soleil à chaque nationalité, à chaque Européen sa liberté, ne sont que des préjugés injustifiables au point de vue historique aussi bien qu'au point de vue chrétien? Quoi qu'il en coûte à notre amour-propre et tout en restant fiers de la puissance et de la gloire de notre pays, ne sommes-nous pas forcés de nous avouer que l'Angleterre, avec son rude climat, sa population moindre, ses mœurs moins expansives et moins sociables, est notre rivale sur le vieux continent, et dans le reste du monde nous efface presque partout? Pourquoi? Il y en a bien des raisons, hélas! mais en vérité elles se résument toutes dans celle-ci, que, parmi les grands peuples modernes, le peuple anglais est celui qui a maintenu et développé avec le plus de persévérance et d'énergie l'aptitude merveilleuse de notre race au progrès par la liberté. *Hoc signo vincemus.* C'est là en effet, c'est dans cette noble tendance, dans l'existence distincte et le libre jeu des forces vives que consiste la puissance réelle des sociétés européennes, et il faut en finir avec ce mauvais rêve d'empire romain qui fait exception dans notre histoire, et qui, s'il se réalisait par malheur, soit à Paris, soit ailleurs, aboutirait à créer une Chine occidentale immobile, pétrifiée, comme celle d'Orient. Que notre race garde sa fierté originelle! Sa tradition, c'est l'indépendance, c'est la liberté. Ce n'est pas une théorie en l'air qui l'affirme, c'est sa langue, un monument plus ancien et plus durable, en dépit des variations de la surface, que ceux de Babylone et de Memphis. Nous sommes tous les fils des Aryas, et nos pères, en quittant, il y a plus de quatre mille ans, la patrie primitive, ont emporté nos titres de noblesse et nous les ont légués. Dans ce progrès continu que depuis lors ils n'ont cessé de faire à la surface de la terre se trouve comme une prédiction, comme un symbole du progrès, bien plus glorieux encore, que nous avons à faire dans le monde de l'esprit. C'est spirituellement aussi qu'il nous faut être dignes de la vieille bénédiction : *Dieu fasse que Japhet s'élargisse!*

ALBERT RÉVILLE.

LES

ANTILLES FRANÇAISES

ET

LA LIBERTÉ COMMERCIALE

Les résultats de la grande expérience du travail libre aux Antilles sont aujourd'hui connus (1). L'avénement de la propriété moyenne, le développement de la petite culture y sont désormais assurés. Ce n'est point assez cependant que d'avoir donné au travail colonial une impulsion féconde; il faut qu'à l'accroissement de la production réponde un accroissement de débouchés, et ici se présente un sujet d'études non moins intéressant que le premier. Ici encore nous pouvons contrôler par des souvenirs et des observations personnels les résultats déjà obtenus et les espérances qu'on est en droit de concevoir.

La grande guerre du libre échange semble terminée en Europe. Le terrain que gagnent chaque jour les nouvelles doctrines dans le domaine de la pratique en est la preuve. Il s'en faut de beaucoup néanmoins que le combat ait cessé partout, et de même que parfois, aux extrémités d'un champ de bataille, un engagement partiel continue quelque temps après la charge qui a décidé la victoire au centre, de même l'armée protectioniste n'est pas si bien en déroute qu'on n'en voie de loin en loin quelque bataillon isolé s'acculer dans une dernière tentative de résistance avant de lâcher pied définitivement. Ce qui se passe dans les Antilles françaises depuis quelques années ressemble beaucoup à une de ces escarmouches.

(1) Voyez sur *le Travail libre et l'Émigration* aux Antilles la *Revue* du 15 décembre 1863.

Après avoir vécu deux siècles sous le régime de la prohibition la plus sévère, et éloignés, qui plus est, du grand courant des idées européennes, nos colons naturellement n'accueillirent d'abord qu'avec réserve les réformes proposées, et la lumière se fit chez eux plus tard qu'en France. Cependant, lorsqu'ils en vinrent à réclamer le bénéfice de ces réformes, ils rencontrèrent une opposition obstinée chez les principaux organes du commerce métropolitain, qui renonçait difficilement aux avantages d'une exploitation séculaire, et qui croyait voir un gage de succès dans l'éloignement du théâtre où se produisaient les réclamations. C'est cette situation de la société des Antilles en présence du commerce français qu'il est opportun d'étudier, en la comparant surtout avec le régime antérieur. On en dégagera ainsi des enseignemens qui montrent l'avenir de nos îles sous un jour plus rassurant que ne le voient les créoles eux-mêmes. Il est vrai qu'ils sont payés pour être pessimistes.

Il est peu de personnes qui ne sachent ce qu'on entendait par le fameux pacte colonial dont les prescriptions ont si longtemps été la loi suprême de nos possessions d'outre-mer, et qui avait posé l'interdiction absolue du commerce étranger comme la clef de voûte de tout le système. Il érigeait en principe, et cela de la façon la plus solennelle, ainsi qu'on le voit clairement dans les instructions données par le roi Louis XV au comte d'Ennery, envoyé en 1765 comme gouverneur à la Martinique, « que les colonies sont établies pour l'utilité de leurs métropoles, et qu'elles en doivent consommer les produits. » Du principe posé découlaient les trois conséquences suivantes : la première, que les colonies, bien loin d'être assimilables aux provinces de France, en diffèrent autant que le moyen diffère de la fin, et qu'elles ne sont absolument que des établissemens de commerce; la seconde, et ceci est moins sujet à contestation, qu'une colonie est d'autant plus avantageuse que ses produits diffèrent davantage de ceux de la métropole. La troisième et dernière conséquence de cette belle théorie est, on le devine aisément, la prohibition la plus absolue de tout commerce étranger par cette triomphante raison, que « si dans le royaume le commerce n'est encouragé qu'en faveur de la culture, dans les colonies au contraire la culture n'est encouragée et établie qu'en faveur du commerce. » L'exploitation, on le voit, était fort peu déguisée malgré l'apparat scientifique des formules; mais ces doctrines étaient alors celles de toutes les nations maritimes, et nos colons ne s'en seraient pas plaints sans l'infidélité avec laquelle la métropole tenait ses engagemens à leur égard. L'histoire des Antilles françaises au XVIIe siècle n'est pleine que de ces récriminations, des désordres et des séditions qu'elles entraînaient, et cela depuis la première association des

seigneurs de la compagnie des îles d'Amérique, formée en 1626, avec le cardinal de Richelieu pour chef et 45,000 livres de fonds social. Sans les soixante ou quatre-vingts vaisseaux hollandais qui venaient chaque année ravitailler nos colonies naissantes, on y serait littéralement mort de faim. Aussi la compagnie déposait-elle son bilan en 1650, en vendant en bloc pour 60,000 livres la Martinique, Sainte-Lucie, la Grenade et les Grenadins! Quelques années plus tard, la Martinique seule était revendue 120,000 livres; il y avait progrès. Ce ne fut qu'en 1664 que la main vigoureuse de Colbert se fit sentir dans ces parages éloignés par l'établissement d'une nouvelle compagnie et de prohibitions effectives, car jusque-là, faute de répression, le commerce des îles, restreint en droit, était presque libre de fait. Celui qu'y faisaient les Hollandais s'élevait à la somme, considérable pour l'époque, de 3 millions par an.

Le pacte colonial ne fut véritablement appliqué dans nos Antilles qu'en 1664 d'abord, et jusqu'en 1674, par l'intermédiaire d'une compagnie, puis sous l'autorité directe du roi. Dans ces dernières conditions du moins, le monopole s'étendait à tout le commerce national, et comme avec le temps ce système se coordonnait de plus en plus dans ses diverses parties, comme les idées admises et pratiquées par toutes les nations le rendaient presque logique, les colonies lui durent une splendeur qu'elles n'ont pas retrouvée. Leur plus brillante période fut la première moitié de ce XVIIIe siècle dont l'historien philosophe Daunou disait « qu'un homme né en France vers 1705, ayant échappé par l'enfance aux malheurs des dernières années de Louis XIV, et mort vers 1785, après avoir vécu ses quatre-vingts ans, pourrait se vanter d'avoir été aussi heureux que le comporte l'histoire de l'humanité. » Une habitation de cent vingt nègres valait alors 1 million de francs, et d'après Raynal, le produit net d'un arpent de terre en de bonnes conditions y était de 300 livres. Les galères, il est vrai, menaçaient tout capitaine de navire convaincu d'avoir apporté aux îles des marchandises étrangères (on voit que, dans le pacte colonial, le système prohibitif ne ménageait pas les moyens); mais la Martinique recevait annuellement 200 bâtimens de France, 30 du Canada, 10 ou 12 de la Marguerite et de la Trinité, plus 14 ou 15 négriers. Il en fut ainsi jusqu'à ce que la guerre de 1778 vînt rompre le cours de ces prospérités, que ne rétablirent ni la révolution ni l'empire. Toutefois, comme le phénix qui renaît de ses cendres, le pacte colonial réapparaissait tout entier à chaque désastre, et les idées gouvernementales se modifiaient même si peu à cet égard, que la restauration ne trouva rien de mieux que de le consacrer à nouveau par son ordonnance du 5 février 1826 : on y renvoyait, pour les points omis, aux disposi-

tions de 1784! Les choses allèrent ainsi, sans trop de réclamations, jusque vers 1840, car les termes du contrat étaient assez fidèlement observés de part et d'autre, et si le planteur créole ne pouvait envoyer son sucre qu'en France, et sous pavillon français, du moins l'y envoyait-il sur un marché où des droits protecteurs lui garantissaient le monopole.

Cependant l'ennemi grandissait à l'intérieur : c'était cette racine pivotante, la betterave, si dédaigneusement traitée au début, et qui en 1842 en était arrivée à alimenter le quart des besoins de la métropole. Sachant se montrer robuste et féconde quand il s'agissait de flatter l'amour-propre national, et sachant encore mieux se faire chétive et misérable quand on lui réclamait l'impôt, la nouvelle industrie avait si habilement intéressé le pays à sa cause, dans la guerre qu'elle faisait à la canne, qu'en 1852 ses produits, plus que doublés, entraient pour la moitié dans notre consommation. Le sucre colonial n'était plus protégé contre la betterave que par un droit différentiel de 6 francs par 100 kilogrammes. Certes, en regard de la situation faite aux colonies, l'appui que l'état prêtait à cette concurrence était une violation flagrante du pacte réciproque, et c'était une singulière façon d'appliquer l'ancien axiome, qu'une colonie est d'autant plus avantageuse que ses produits diffèrent davantage de ceux de la métropole. Toutefois le gouvernement était soutenu par l'opinion, reine despotique, qui recule rarement devant une injustice quand ses passions sont mises en jeu, et nos pauvres îles furent ici ses victimes innocentes. Les idées de libre échange gagnaient-elles du terrain grâce au crédit que leur donnait le succès de la réforme douanière dont sir Robert Peel venait de doter l'Angleterre, on ne songeait à les appliquer en France qu'au profit exclusif de la mère-patrie. De même, quand la révolution de 1848 provoqua irrésistiblement l'émancipation des noirs, ce furent encore nos îles qui payèrent les frais de la guerre. Un peu plus tard, le législateur allége les taxes qui pèsent sur les sucres étrangers, afin d'ouvrir à notre marine de commerce un plus large essor, et ces mêmes îles se voient privées par là des navires qui doivent enlever leurs récoltes. Bref, dans cet éternel chaos où s'agitaient pêle-mêle les ports de mer et les colonies, la canne et la betterave, le commerce et la navigation, la raffinerie, les primes et les *drawbacks*, un intérêt se trouvait invariablement sacrifié, celui des colonies, et cela sans nulle compensation. Il en fut ainsi jusqu'à l'année 1861, où le gouvernement fit enfin droit à leurs justes plaintes.

Nos armateurs avaient assez rapidement compris les avantages de leur situation; ils applaudissaient volontiers par exemple à l'introduction des sucres étrangers, qui leur ouvrait le riche marché de

La Havane. Qu'alors, au milieu de la récolte, nos Antilles n'eussent qu'une demi-douzaine de navires à charger au lieu de trente ou quarante, ainsi qu'on put le voir sur la rade de Saint-Pierre Martinique en 1861, les armateurs en prenaient peu de souci; mais, si le malheureux créole s'avisait d'invoquer le bénéfice de la réciprocité, s'il demandait à charger sous pavillon étranger ce sucre que nos capitaines dédaignaient comme une proie assurée, les chambres de commerce en France se montraient unanimes pour revendiquer les priviléges qui sauvegardaient la marine nationale. Un semblable abus était trop criant pour durer bien longtemps, et la loi du 3 juillet 1861, qui était une des conséquences naturelles du traité de commerce conclu avec l'Angleterre en 1860, y mit enfin un terme. Les dispositions en furent à peu près aussi libérales qu'on pouvait l'attendre, et si la nouvelle loi ne donnait pas à nos colonies une liberté égale à celle des colonies anglaises, au moins les assimilait-elle, sauf très peu d'exceptions, au régime commercial de la mère-patrie : le point essentiel était l'autorisation d'importer et d'exporter librement tous produits sous tous pavillons, moyennant surtaxe. Succédant au pacte colonial, le nouveau régime, c'était l'âge d'or. Aussi, dans le premier moment, accorda-t-on peu d'attention à cette surtaxe, très sensible pourtant (24 francs par tonneau pour les Antilles), que la loi maintenait sur les navires étrangers. Il est bon cependant d'y regarder de près, car la question a une importance plus générale qu'il ne semble; tout se tient en ces matières, et pour le montrer il suffira d'un exemple.

Au mois d'août 1860, un procès se jugeait à Saint-Pierre Martinique, qui mettait en grand émoi tout le commerce de la ville. Il s'agissait d'une association de négocians prévenus d'avoir vendu de la morue gâtée. L'affaire avait de quoi piquer la curiosité d'un étranger. Si l'on conçoit en effet que l'autorité prenne sous sa sauvegarde le bon aloi de certaines denrées dont la falsification peut aisément se déguiser, on comprend beaucoup moins que cette tutelle s'étende à des alimens dont la putréfaction ne peut laisser de doute à personne. J'arrivai à l'audience au milieu du plaidoyer d'un des défenseurs. Il développait une théorie de liberté commerciale qui eût assurément paru fort timide à Manchester, mais qui n'en était pas moins trop avancée pour les Antilles, car, au moment où il terminait sa péroraison par ces mots : « acheter bon marché et vendre cher, c'est le commerce tout entier, » le président l'interrompit net pour lui déclarer que le tribunal ne pouvait admettre de tels principes. « Mais, répondit le pauvre avocat, je ne défends pas le droit d'affamer les populations; je dis seulement qu'un principe ne peut être contesté, à savoir que le commerce a pour mobile et

pour but d'acheter bon marché et de vendre cher. C'est son existence même. — Je vous répète, reprit avec solennité le président, que le tribunal ne peut accepter de pareils principes. » L'incident ne fut pas autrement vidé, les négocians furent condamnés, et je sortis en songeant que, dans la plupart des pays, le boucher qui chercherait à vendre de la viande gâtée serait tout naturellement puni par l'abandon des consommateurs, sans que la justice eût à s'en mêler; mais les choses ne se passent pas ainsi aux colonies. La morue à la vérité n'y est pas moins de première nécessité que la viande dans nos contrées; c'est l'indispensable aliment des campagnes, et cependant il était notoire que depuis quelque temps la qualité des arrivages de Terre-Neuve devenait de plus en plus mauvaise. En voici l'explication.

De tout temps, on le sait, l'industrie des pêches maritimes a éveillé à un haut degré la sollicitude de notre gouvernement, qui voyait là une importante école de matelots, et, de toutes les branches de la pêche maritime, la plus avantagée était sans contredit celle de la morue. Aux primes venaient s'ajouter, non pas de simples droits différentiels, mais de belles et bonnes prohibitions qui lui inféodaient à tout jamais certains marchés, parmi lesquels ceux de nos îles à sucre tenaient le premier rang. La prime n'était d'ailleurs acquise que pour ces destinations réservées. Les choses fonctionnant ainsi, on doit reconnaître qu'il y avait entre ces primes et ces prohibitions une sorte d'enchaînement, grâce auquel nos colons étaient à peu près sûrs de ne pas voir leurs travailleurs mourir de faim (1); mais un jour vint où, dans l'espoir de donner plus d'extension à cette pépinière maritime dont nous apprécierons plus loin la juste valeur, on voulut ouvrir de nouveaux débouchés à nos pêcheurs, et l'on prima indistinctement toutes les morues exportées de Terre-Neuve, quelle qu'en fût la destination. Quel fut le résultat de cette mesure? La plus légère connaissance des lois qui président au mouvement du commerce eût suffi à le faire prévoir. Nos armateurs, voyant aux portes de leurs pêcheries un marché de premier ordre, celui des États-Unis, marché que la prime leur permettait d'aborder dans les conditions les plus avantageuses, nos armateurs, dis-je,

(1) Il n'en arrivait pas moins trop souvent que nos armateurs étaient hors d'état de faire face à ces engagemens, et, dès que leurs navires manquaient, la disette s'ensuivait. Une ordonnance royale du 22 août 1833 attribuait en ce cas aux gouverneurs des colonies la faculté d'ouvrir temporairement leurs marchés à la morue étrangère; mais le manque de communications rendait illusoire cette mesure, qui n'eût pu être efficace qu'à la condition d'être permanente. Si exceptionnelles que fussent d'ailleurs les applications que l'on en fit, chaque fois elles provoquèrent en France les plus violentes explosions de colère dans les chambres de commerce, et l'on vit même, sous le règne de Louis-Philippe, un gouverneur révoqué pour ce motif.

trouvèrent tout naturel de trier leur poisson et d'en envoyer le meilleur choix à New-York ou à Boston, assurés qu'ils étaient par leur monopole de placer le second choix ou le rebut aux Antilles. En d'autres termes, nous payions une prime pour faire manger à nos colons de la morue chère et mauvaise, en même temps que pour en servir à bon marché d'excellente aux Américains, tant il est vrai qu'en économie politique les erreurs s'enchaînent en quelque sorte fatalement dès qu'on sort du droit chemin.

C'était en 1851 que les ports de mer avaient remporté sur les colonies cette victoire mémorable, car le pacte colonial avait ce caractère essentiel qu'il constituait le planteur et l'armateur en état d'hostilité permanente! Nouvelle victoire en 1860 : la loi des primes est prorogée pour dix ans, et le rapporteur annonce pompeusement à la chambre que les exportations de morue aux États-Unis se sont élevées en 1859 à près de 4 millions de kilogrammes. Il apprécie toutefois la situation difficile dans laquelle se trouvent nos colonies, situation dont le remède évident était d'ouvrir ces îles à la morue étrangère; mais, et nous empruntons ici les termes mêmes du rapport, la commission n'a pu « voir sans inquiétude les produits des pêches françaises et le pavillon français livrés sans aucune protection à la concurrence anglaise ou américaine. » Le droit différentiel fut donc abaissé, mais maintenu; le triomphe du privilége était complet. Il faut rendre cette justice à nos législateurs qu'en donnant à ces doctrines une nouvelle consécration si peu en harmonie avec les idées du jour, ils étaient guidés moins par l'intérêt d'une industrie particulière que par des motifs d'un intérêt national et public. Ce qu'ils avaient en vue, c'était notre puissance navale, et ce qu'ils voulaient avant tout, c'était favoriser une école de marins dans laquelle l'état pût trouver de plus abondantes ressources pour l'armement de ses flottes de guerre. Si l'argument n'est pas neuf, en revanche il n'a jamais manqué son effet : il faut donc le réduire à sa juste valeur.

Les primes accordées à la pêche de la morue se composent d'abord d'une somme de 20 francs par quintal exporté, puis d'une autre somme de 50 francs par homme employé. Cette seconde prime est acquise à l'armateur, non-seulement pour tout marin régulièrement porté en France sur les contrôles de l'inscription maritime, mais aussi pour une deuxième catégorie d'engagés, dits inscrits provisoires, qui forment, à proprement parler, la précieuse pépinière de matelots sur laquelle il est d'usage d'insister si complaisamment. Le métier de la mer étant de ceux que l'on n'embrasse plus après un certain âge, ces inscrits provisoires doivent avoir moins de vingt-deux ans, et ne sont inscrits définitivement qu'après trois campa-

gnes. Ils servent à compléter les équipages des bâtimens de pêche, auxquels la loi impose à dessein un effectif exagéré, vingt hommes pour les navires au-dessous de 100 tonneaux, trente hommes pour ceux de 100 à 150 tonneaux, et cinquante hommes au-delà. Telle est la théorie de l'institution; voyons la pratique, étudiée sur les lieux et d'après nature.

De même qu'au départ de France l'équipage d'un navire de pêche se compose dans une proportion indéterminée des inscrits définitifs et des inscrits provisoires dont nous venons de parler, de même sur les lieux le travail se dédouble. Les inscrits définitifs, c'est-à-dire les véritables matelots, restent à bord, et vont tendre leurs lignes sur les bancs, où, en cape loin de terre pendant des semaines et des mois, de toutes les existences, ils affrontent la plus rude et la plus dangereuse qui soit réservée à l'homme de mer. Les inscrits provisoires au contraire débarquent dès l'arrivée et sont exclusivement employés à terre pendant toute la saison. Faire sécher le poisson, l'étaler le matin au soleil sur des grèves de galets aplanies et dessinées comme les parterres d'un jardin français, le retourner à midi, le remettre en tas le soir, le presser au cabestan au fond des boucauts où il sera expédié au-delà des mers, telle est la tâche des inscrits provisoires ou des *graviers*, comme on les appelle par allusion aux grèves où ils étalent le poisson. Aussi leur apprentissage maritime est-il nul. Raccolés parmi les plus pauvres et les plus abrutis des mendians de Bretagne, de Gascogne et de Normandie, ils s'engagent à raison d'une somme qui varie de 50 à 100 fr. pour une saison que certains armateurs font durer jusqu'à neuf mois. Dimanches et fêtes, tout leur temps est vendu pour cette solde chétive, qui leur laisse à peine de quoi changer de loin en loin les haillons dont ils sont vêtus.

Certes, à voir les logemens qu'on leur donne, ces couchettes superposées où ils sont entassés en proie à la vermine, ces paillasses infectes dont les maigres gibbosités sont à demi cachées par une couverture en lambeaux, à voir en un mot dans sa cruelle réalité toute cette misérable existence, on comprend du premier coup d'œil que la faim seule, *malesuada fames*, a pu faire accepter à ces malheureux une aussi sordide exploitation. Rarement ils reviennent une seconde année, presque jamais une troisième, et à coup sûr la marine, dans ce premier essai, s'est offerte à eux sous un jour trop peu séduisant pour les engager à y persévérer en se transformant d'inscrits provisoires en inscrits définitifs. Quiconque a vécu, si peu que ce soit, au milieu de cette population ne saurait conserver aucun doute à cet égard. On ne combat d'ailleurs ici que le principe des primes, et l'on a voulu montrer à quelles bizarres conséquences

en pouvait conduire l'application. Quant à l'importance de la mesure en elle-même, il faut bien reconnaître qu'elle ne grève le budget que d'une somme minime, 3 ou 4 millions; on n'en peut dire autant de toutes les combinaisons du système protecteur. Nul ne trouvera mauvais qu'un gouvernement s'impose certains sacrifices pour augmenter le nombre de ses marins : il y a là une question d'honneur national dans laquelle l'économiste doit s'effacer au besoin derrière l'homme d'état; mais le premier reprend ses droits dès qu'il s'agit de déterminer dans quelles conditions ces sacrifices peuvent être faits le plus avantageusement. — Je sers le plus grand des intérêts publics, j'affermis la puissance militaire du pays, et je vous donne quinze mille matelots pour trois pauvres millions! — s'écrie l'armateur. Éclairé par les faits, le bon sens répond qu'il n'en est rien, qu'il n'en peut rien être, et que ces trois millions sont tout simplement partagés entre vingt-cinq ou trente maisons de Dieppe, Granville et Saint-Malo, que si du reste le point de vue militaire doit dominer aussi essentiellement la question maritime, il serait plus rationnel d'employer la subvention dont il s'agit pour améliorer directement la situation pécuniaire des marins au service de l'état. Cependant il faut voir la chose de plus haut. S'il est vrai que la population maritime de la France soit loin de s'accroître, comme on doit le désirer et comme on est en droit de l'attendre; s'il est vrai que, sur un sol où ne s'est affaibli en rien le prestige de l'honneur militaire, les gens de mer seuls envisagent avec une répugnance non déguisée les quelques années que le pays réclame de chacun d'eux, n'en cherchons pas la cause ailleurs que dans le régime inique qui les rejette hors du droit commun, n'en accusons que cette inscription maritime que l'on pourrait définir en deux mots : le moyen d'avoir des matelots sans les payer. C'est là qu'est le mal. Déjà l'on a tenté d'en amoindrir les effets; spérons qu'il sera donné à notre génération de le voir disparaître.

On eut pourtant en 1856 la singulière idée d'acclimater aux Antilles cette inscription maritime, dont les registres en 1861 comprenaient 2,514 hommes à la Martinique et 3,596 à la Guadeloupe; mais il faut se garder de prendre ces chiffres au sérieux, car le nombre des marins *réels* des deux îles est tout à fait insignifiant. Avoir par hasard mis le pied dans une pirogue ou halé de loin en loin quelques filets à terre est un motif suffisant pour que le nègre soit inscrit; mais il y a cette différence entre lui et le matelot des côtes de France qu'il s'accommode à merveille de sa position. Les charges en effet en sont nulles, le service naval ne réclamant que très peu de gens de couleur, embarqués exclusivement sur les bâtimens de la division des Antilles, car il est interdit de les faire sortir

de cette station. En même temps ils jouissent de toutes les immunités que confère le titre d'inscrit : que l'un d'eux par exemple soit pris en vagabondage, délit dont ils sont à chaque instant coupables, au lieu d'être mis à la geôle et contraint à travailler dans les ateliers disciplinaires pour acquitter son amende, il sera tout simplement renvoyé au commissaire de l'inscription maritime. Je n'attaque en rien l'emploi des noirs à bord : sous ce ciel brûlant, ils rendent des services que l'on ne peut attendre que d'eux; mais n'eût-on pu facilement trouver un meilleur moyen de les employer que d'implanter dans nos colonies une institution si vivement et si justement combattue aujourd'hui en France?

La loi de 1861 a eu pour objet de faire droit aux justes griefs de nos colonies. Toutefois, avant de rechercher quelle influence elle semble appelée à exercer sur leur avenir, il est un point de leur existence passée qu'il faut éclairer, parce que, bien que d'ordinaire on ne parle de ces colonies que collectivement, il existe pourtant entre elles des différences dont l'action se fera sentir dans les transformations qui se préparent. C'est en remontant à notre révolution de 1789 que l'on trouve l'origine de ces différences. La Guadeloupe n'avait été jusque-là en quelque sorte que la très humble servante de la Martinique; sauf de rares intermittences, les relations directes lui étaient interdites avec la métropole, et cette tutelle peu justifiée avait eu pour effet naturel de laisser dans l'ombre une île au profit de l'autre. Les guerres maritimes qui s'ouvrirent en 1792 intervertirent les rôles. Tombée au pouvoir de la Grande-Bretagne en 1794, redevenue française à la paix d'Amiens, puis prise de nouveau par les Anglais en 1809, la Martinique ne cessa pas un jour d'être régulièrement gouvernée, et le contre-coup des crises qui déchiraient l'Europe ne s'y fit sentir qu'au début par quelques troubles insignifians. Il en fut autrement à la Guadeloupe, où les luttes sanglantes qui signalèrent la période révolutionnaire ont laissé dans la population noire des souvenirs dont la trace se retrouve encore aujourd'hui. Cet épisode de nos grandes guerres a été trop oublié par l'histoire pour que l'on ne s'y arrête pas un instant, ne fût-ce qu'à cause de l'étrange physionomie de l'homme qui sut y prendre un rôle prédominant.

La Guadeloupe avait capitulé le 20 avril 1794. Les autres îles du Vent avaient successivement subi la même destinée, et le comité de salut public, voulant tenter un effort sur le succès duquel lui-même probablement comptait peu, expédia pour les reconquérir une petite division composée de deux frégates et de quelques transports avec onze cents hommes de troupes. Des deux commissaires investis de pleins pouvoirs par le comité, l'un, fils d'un boulanger de

Marseille, avait attiré l'attention par son ardeur fanatique dans les fonctions d'accusateur public près du tribunal révolutionnaire de Brest : on l'appelait Victor Hugues. Nommé, comme tant d'autres, uniquement en raison de sa fervente adhésion aux idées nouvelles, aussi étranger à la guerre qu'à l'administration, rien dans son passé n'annonçait l'homme qui allait se révéler en lui; mais il donna sa mesure dès le début. L'escadrille, par une coïncidence fortuite, avait quitté Rochefort trois jours après la reddition de la Guadeloupe, et se dirigeait vers cette île, qu'elle croyait encore française. Elle ne fut désabusée qu'à l'atterrissage. A notre poignée d'hommes, les Anglais, maîtres de la mer, opposaient une armée de quatre mille soldats, amplement pourvue et soutenue par une flotte de trente-deux navires, dont quatorze vaisseaux et frégates. Chez nous, l'attaque avait peu de partisans parmi les chefs et les hommes du métier; seul, Hugues n'hésita point. Sans entrer dans le détail de cette lutte extraordinaire, il suffira de rappeler qu'il ne s'agissait pas d'un de ces coups de main heureux comme l'histoire en a souvent enregistré, et dont le succès, disait Napoléon, dépend d'une oie ou d'un chien. Ici ce fut une bataille de sept mois, sans que Hugues faiblît un seul jour. Huit mille hommes nous furent successivement opposés; huit cent soixante seulement s'embarquèrent dans la nuit du 10 au 11 décembre 1794, en nous abandonnant dans le fort Saint-Charles, leur dernier boulevard, soixante-seize canons et des approvisionnemens considérables. Hugues était couché lorsque la nouvelle lui en parvint. Entendant parler de sa chambre, il crie de son accent provençal le plus pur à son aide-de-camp : Caffin, qu'est-ce donc? — L'évacuation du fort. — Ah! ah! c'est bien; Caffin, appelle la musique, et fais jouer : *Ça ira, les aristocrates à la lanterne!* — La musique s'assemble, et trouble le silence de la nuit avec le triste refrain aimé de Victor Hugues (1).

La Guadeloupe une fois en son pouvoir, Hugues l'organisa à sa façon. Ce furent d'abord des épurations révolutionnaires dignes de Carrier et de Collot d'Herbois : l'on vit par exemple huit cent soixante-cinq émigrés (car on avait donné à ces malheureux proscrits le même nom qu'en France) fusillés en une seule fournée sur le morne Savon. Bientôt néanmoins le représentant du comité de salut public se contenta de quelques guillotines dressées en permanence, et il avisa aux moyens de tirer de sa conquête le meilleur parti possible. La plupart des habitations de la colonie avaient naturellement été confisquées au profit de la république : il fallait les remettre en valeur, et pour cela ramener au travail les noirs éman

(1) Voyez l'*Histoire de la Guadeloupe*, par M. le conseiller Lacour.

cipés par le décret de la convention du 4 février 1794. Hugues, que l'arbitraire embarrassait peu, y pourvut par un arrêté, et l'accompagna d'un ordre de travail dont les termes méritent d'être conservés. Il y était dit « qu'à cinq heures et demie du matin la cloche réunirait les citoyens et citoyennes en un lieu indiqué, qu'à cinq heures trois quarts le chef entonnerait un des couplets de l'hymne républicain, terminé par le cri de *vive la république!* qu'il ferait l'appel, et que les citoyens se rendraient ensuite au travail, toujours en chantant, et avec cette gaîté simple et vive qui doit animer le bon enfant de la patrie, qu'à huit heures le déjeuner serait pris sur le terrain à l'exemple des sans-culottes cultivateurs de France, etc.» Le commerce fut de même provisoirement centralisé au moyen de la création d'agences nationales; toute justice autre que celle des tribunaux révolutionnaires fut suspendue, et de la sorte l'ensemble des pouvoirs, sans aucune exception, se trouva réuni dans la main du redoutable proconsul. On sourit aujourd'hui en lisant son ordre de travail; mais certes nul de ses administrés n'eût alors songé à se rendre coupable d'une pareille irrévérence, car la terreur dont son nom les frappait était telle qu'il n'y avait trouble ou tentative de désordre que sa simple présence ne suffît à dissiper. « Il arrivait alors, dit M. Lacour, seul, sans se presser, un cigare à la bouche, les mains derrière le dos, et lorsque l'attroupement ne s'éparpillait point assez vite à son gré, c'était à grands coups de bâton qu'il dispersait les mutins. »

Ce règne despotique dura quatre ans, mais ce fut pour la Guadeloupe une phase véritablement exceptionnelle, si l'on se reporte aux désastres maritimes qui partout ailleurs avaient laissé au *jack* britannique l'empire incontesté de la mer. Pendant tout ce temps, cette île fut un foyer de corsaires qui répandaient l'effroi dans la mer des Antilles, et versaient l'or à flots dans la colonie. Des expéditions en sortaient qui enlevaient à l'ennemi Sainte-Lucie, Saint-Eustache, Saint-Martin; d'autres arboraient victorieusement les trois couleurs à la Martinique, à Saint-Vincent, à la Grenade, à la Dominique, et rentraient impunies au port. L'impression des exploits de Hugues était telle que, malgré la supériorité de leurs forces, les Anglais n'osaient l'attaquer, et grâce à lui, pendant toute la guerre, la Guadeloupe eut l'honneur d'être le seul point d'outre-mer sur lequel notre pavillon ne cessa point de flotter. Le dictateur dut pourtant abdiquer en 1798, pour aller rendre compte en France des rapines et des concussions qu'on lui reprochait à trop juste titre (1), et le pouvoir créé par son énergique et indomptable vo-

(1) La fin de la carrière de Victor Hugues ne répondit malheureusement point au

lonté déclina promptement entre les mains de ses faibles successeurs. Au dehors, la Guadeloupe cessa d'être une puissance, et au dedans l'anarchie, que la main de fer du proconsul avait seule contenue, ne tarda point à reparaître. La maladresse d'un gouverneur la fit dégénérer en une insurrection qui laissa pendant plus de six mois la colonie livrée à elle-même. Pour la reconquérir, il ne fallut pas moins que la paix d'Amiens et quelques-unes des vieilles bandes de l'armée du Rhin, commandées par Richepanse, le héros de Hohenlinden. Ce fut la contre-partie de l'expédition de Saint-Domingue, et des deux côtés il faut reconnaître à la révolte des nègres le caractère d'une défense légitime, car l'esclavage était la part que leur réservait le premier consul dans son travail de réorganisation universelle. L'histoire a conservé le souvenir des chefs noirs de Saint-Domingue : à la Guadeloupe, celui qui résista le dernier s'appelait Delgrès. Son nom mérite aussi d'être sauvé de l'oubli, et sa physionomie attache et intéresse tout à la fois dans cette cause, où la justice était malheureusement déshonorée par le brigandage. Sans illusions sur l'issue d'une lutte qu'il avait acceptée, mais non provoquée, il sut s'y distinguer par un courage chevaleresque; on le voyait par exemple s'asseoir dans une embrasure de canon, un violon à la main, et y braver les boulets ennemis en jouant de son instrument pour animer ses soldats. Forcé dans ses derniers retranchemens, il échappa au supplice par un suicide héroïque. Delgrès ne comptait pas réussir d'ailleurs; mais il espérait amener la France à la reflexion, à un compromis peut-être, en lui montrant fort et puissant le parti qu'elle voulait de nouveau réduire à la servitude. La réaction qui suivit fut atroce. Toute justice régulière avait disparu; la voix de la passion était seule écoutée; les nègres furent chassés et traqués comme des bêtes fauves, et non-seulement la potence fonctionna sans relâche, mais on poussa la fureur jusqu'à vouloir renouveler les tortures les plus révoltantes du temps de l'esclavage, la roue, le bûcher, et jusqu'à la cage (1).

début. Quelques années après sa rentrée en France, il réussit à se faire donner le gouvernement de la Guyane, et vendit en 1809, avec une facilité qui le fit accuser de connivence, cette colonie à cinq cents Portugais. En 1814, Hugues se fit remarquer par l'énormité de sa cocarde blanche. « Que voulez-vous? répondait l'ancien jacobin. Les Bourbons sont nos souverains légitimes. » Il mourut aveugle à Cayenne en 1826.

(1) Ce supplice, emprunté jadis aux colons anglais, est, grâce au ciel, peu connu. On exposait une cage en fer de sept à huit pieds carrés, à claire voie, sur un échafaud; on y renfermait le condamné, placé à cheval sur une lame tranchante, les pieds portant dans des étriers. Des liens disposés d'une certaine façon, en maintenant le corps et chacun des membres du patient, empêchaient qu'il ne pût tomber autrement qu'à cheval sur la lame. Pour en éviter les atteintes, le malheureux était obligé de tenir les jarrets constamment tendus. Bientôt la fatigue, la privation de sommeil et

Cette période de l'histoire de la Guadeloupe est assez obscure, et il faut cependant y remonter, si l'on veut saisir la cause première d'une différence marquée entre les populations de couleur de cette île et de la Martinique. On sait déjà que cette dernière, par suite de l'occupation étrangère, n'avait subi aucune interruption dans le régime social auquel étaient auparavant soumises les colonies à esclaves. Sous Hugues, au contraire, les nègres avaient été enrégimentés, ils avaient armé des corsaires et pris une part glorieuse à toutes les expéditions dirigées contre les établissemens anglais; ils avaient ensuite énergiquement résisté au joug que l'on voulait de nouveau leur imposer. Lorsque, cinquante ans après, la révolution de 1848 leur rendit cette liberté pour laquelle leurs pères avaient combattu, le souvenir du passé n'avait pas encore eu le temps de s'effacer de leurs traditions. Aussi la transition d'un état à l'autre fut-elle plus scabreuse à la Guadeloupe qu'à la Martinique, et encore aujourd'hui, malgré une plus grande superficie de terres cultivables, malgré une fertilité au moins égale, la Pointe-à-Pitre continue à exporter chaque année environ 5 millions de kilogrammes de sucre de moins que Saint-Pierre. Bien qu'il ressorte de là que la production, c'est-à-dire le travail, n'a pas également repris dans les deux îles, on se tromperait en concluant de ce fait à l'infériorité de la Guadeloupe. Tout au contraire l'avenir lui appartiendrait plutôt qu'à sa rivale, si l'on ne considérait que son amour du progrès et ses tendances ouvertement libérales. C'est chez elle que se sont élevées les premières usines centrales; c'est elle qui a fait les premières tentatives pour substituer, comme base de recettes, l'impôt indirect à la capitation (1), tandis que, malgré qu'il en ait, et peut-être à cause des différences que nous venons de signaler dans l'histoire des deux colonies, le planteur de la Martinique semble ne pouvoir s'affranchir d'un retour constant vers le passé. Il a réussi, par un habile réseau de décrets, à fixer dans une certaine mesure le nègre à la glèbe, alors qu'à la Guadeloupe on se bornait à la répression pure et simple du vagabondage, et comme

d'alimens, le forçaient à fléchir sur lui-même; mais, selon son énergie et aussi selon la gravité de la blessure, il pouvait se relever pour tomber encore. Afin de rendre cette mort plus cruelle, on plaçait devant le condamné un pain et une bouteille d'eau, auxquels, nouveau Tantale, il ne pouvait toucher. Il fallait avoir véritablement le génie de la torture pour inventer de semblables raffinemens. Un autre genre de mort, plus affreux encore, est raconté par le père Labat : il consistait à passer en quelque sorte l'esclave au laminoir, entre les cylindres du moulin destiné à broyer les cannes!

(1) Nous citons le fait pour l'honneur du principe, car la capitation est un moyen efficace de ramener le nègre au travail, au moins à certaines périodes de l'année. *Payer sa tête*, selon son expression, est toujours pour lui le problème le plus difficile à concilier avec la fainéantise absolue.

en même temps son budget se traduisait en excédant, pendant que la Guadeloupe se débattait sous le poids d'une dette écrasante, beaucoup d'esprits ne voulurent voir que ce résultat, sans se préoccuper assez de la valeur des moyens qui l'avaient amené.

C'est qu'effectivement la question financière est vitale pour ces petites îles, où les dépenses balancent les recettes dans les étroites limites d'un budget de 3 à 4 millions. Tout arriéré peut alors rapidement devenir sérieux, et parfois il arrive que la métropole saisit mal à propos ces momens de gêne pour redoubler d'exigence. La loi du 3 juillet 1861 rendra ces complications beaucoup plus rares et même tout à fait impossibles par la suite, en même temps qu'elle ne saurait manquer de ramener l'abondance dans les caisses coloniales par l'essor qu'elle imprimera au commerce. Peu de personnes se font une idée nette de l'immense développement que devra prendre la production du sucre quand l'usage en deviendra vraiment général au lieu d'être restreint, comme il l'est aujourd'hui, aux classes aisées de la société. Une statistique faite avec soin il y a dix ans, c'est-à-dire lorsque les barrières prohibitives commençaient à peine à s'entr'ouvrir chez les peuples les plus avancés, cette statistique portait l'ensemble des sucres de toute provenance fabriqués dans le monde entier à 2,342,722 tonnes de 1,000 kilogrammes, dont la moitié environ était consommée par l'Europe, les États-Unis et quelques pays voisins. La betterave n'entrait guère dans ce formidable total que pour 165,000 tonnes. Eh bien! il est permis de prévoir sans nulle exagération le jour où ce chiffre sera augmenté au moins de moitié, lorsque l'on songe que la consommation moyenne par tête, qui n'est en France que de 4 à 5 kilogrammes, est cinq fois plus forte à La Havane par exemple, et qu'elle a plus que doublé en douze ans chez les Anglais par le simple abaissement des droits d'introduction. Il est vrai que nos îles lilliputiennes ne doivent prétendre qu'à une bien modeste part de ce grand développement; mais tout est relatif : qu'elles songent seulement à la vaste étendue de savanes et de terres en friche qu'elles pourront mettre en culture à mesure que le travail renaîtra (1), et qu'elles reprennent courage en se rappelant qu'il a suffi de vingt-cinq ans aux Antilles espagnoles pour quintupler leur production dans des conditions moins libérales que n'en établit aujourd'hui la nouvelle loi.

Ce n'est pas tout. L'effet naturel du pacte colonial et du monopole qui en résultait avait été de surexciter au-delà de toute mesure

(1) La Martinique, sur 100,000 hectares, en cultive 30,000 seulement, qui pourraient être portés à 40,000, et même au-delà; mais la Guadeloupe, dont la superficie, y compris ses dépendances, s'élève à 165,000 hectares, n'en cultive que 24,000!

l'industrie sucrière et de lui faire absorber tout ce que nos planteurs pouvaient réunir de capital et de travail. Il est probable qu'il en sera autrement désormais, et que, par suite du développement varié qu'il est dans la nature de la liberté de produire, l'on verra reparaître les cultures auxiliaires, ces belles caféières par exemple, semblables à des jardins ombreux, et ces quinconces de cacaos, alignés comme les massifs d'un parc de Le Nôtre. Je pourrais citer près de la Basse-Terre une caféière de 20 hectares qui, avec vingt-cinq travailleurs, donne un revenu annuel de 20,000 francs net. La Guadeloupe n'a-t-elle pas d'ailleurs produit autrefois jusqu'à 600,000 quintaux de café par an? Que dire encore de ces cacaotières où l'hectare peut rapporter 1,000 écus, et dont le père Labat, l'oracle de nos vieux colons, disait qu'elles se pouvaient comparer à une riche mine d'or, tandis qu'une sucrerie n'était qu'une mine de fer? Il n'en faut pas douter, ces diverses cultures redeviendront importantes et prospères à mesure que le sucre, accompagnement obligé de leurs produits, entrera de plus en plus dans l'alimentation des masses, auxquelles il était jadis à peine accessible. Toutes ces industries sont connexes, et si l'Angleterre, en réduisant des trois quarts le droit sur le café, en a presque décuplé la consommation, il n'est que raisonnable de compter sur un résultat analogue en France.

On sait quelle étrange situation la mise en pratique obstinée du pacte colonial avait créée à nos Antilles à la veille de la loi de 1861, et quelle était l'urgente nécessité de cette mesure réparatrice. On les a vues, après avoir été amenées à ne produire que du sucre, ne plus pouvoir se défaire de ce sucre, grâce à la protection réclamée par le pavillon national, puis manquer, toujours pour le même motif, des denrées les plus nécessaires, et supporter en un mot toutes les charges d'un contrat dont une injustice flagrante leur déniait les bénéfices. Quelles perspectives de prospérité l'avenir ouvre-t-il à ces îles maintenant que la liberté leur est enfin rendue? Quelle direction prendra ce commerce, ainsi livré à lui-même après avoir été si longtemps emprisonné entre les barrières artificielles de la protection? La réponse ne saurait être douteuse : c'est vers les États-Unis que le voisinage et les facilités de la navigation établiront nécessairement le principal courant d'affaires de nos deux îles. Aussi n'est-il pas inutile de rappeler ici quelle a été dans la mer des Antilles l'attitude habituelle des Américains, et quelle sera encore leur règle de conduite le jour où, la fin de la guerre civile leur ayant rendu leur pleine liberté d'action, ils pourront reprendre les véritables traditions de leur politique étrangère.

Ces traditions, ces doctrines, c'est à Cuba qu'il faut aller les étudier sur le vif, sinon telles que Lopez voulait les appliquer brutalement, au moins dans l'expression officielle que leur donnait en 1858 le message du président Buchanan. — Il faut que cette île soit à nous, y posait-il en principe; cela doit être, cela sera. A la vérité nous nous devons à nous-mêmes de répudier toute annexion violente, et de désavouer les annexions de flibustiers, quels qu'ils soient; mais il en est autrement d'un marché loyalement proposé. Offrons donc à l'Espagne un bon prix de sa colonie; si elle refuse, alors pour nous le moment sera venu d'aviser. — Je me borne à reproduire le sens général du message dans lequel, sans dire expressément qu'un refus eût été considéré comme un *casus belli*, on le donnait à entendre. Jusqu'où ces étranges notions de droit des gens eussent été poussées, si la guerre n'eût tout bouleversé, nul ne saurait le dire; toutefois ce que l'on peut affirmer sans crainte, c'est que l'Américain ne voit là qu'une partie remise et non abandonnée. Conquête, achat ou annexion, il caresse sa convoitise depuis tant d'années, qu'elle a fini par devenir à ses yeux chose non-seulement avouable et licite, mais de plus assurée de réussir dans un délai plus ou moins long. Aussi chaque année part-il des États-Unis un nouvel essaim de voyageurs dont les impressions, religieusement publiées au retour, offrent un caractère des plus significatifs; on dirait de ces flammes qui, ne pouvant atteindre un objet trop éloigné, le lèchent comme instinctivement de l'extrémité de leurs langues fourchues. L'un intitule son livre *Gan-Eden* en souvenir du jardin enchanté des *Mille et une Nuits*, où le calife Haroun-al-Raschid venait chercher l'oubli de ses peines. Un autre ira plus loin et prédira hardiment le jour où les îles de toutes nations qui couvrent ces mers s'inscriront au ciel étoilé de l'Union, où la mer caraïbe comme le golfe du Mexique ne formeront qu'un lac *yankee*. L'un de ces enthousiastes assistait dans la cathédrale de La Havane à un *Te Deum* en l'honneur de la reine d'Espagne. « Tout à coup, s'écrie-t-il, je crus être témoin d'un de ces effets d'optique où les vues d'un panorama semblent se dissoudre en se succédant. Au lieu d'une troupe d'officiers empanachés, couverts d'or et de décorations, je vis un austère cortége de Yankees, maigres et faméliques (*lean and hungry*), en gilets de satin noir. Au lieu d'un capitaine-général aux plaques étincelant sous le grand cordon rouge m'apparut le gouverneur de l'état en simple habit noir. Ce n'était plus la puérile ostentation des pompes catholiques, mais bien une procession solennelle, allant écouter au théâtre Tacon (le principal théâtre de La Havane) un discours en l'honneur de l'indépendance américaine, *a fourth of july oration*. »

Sans rechercher si les discours du 4 juillet (1) sont en réalité préférables aux sermons, nous nous bornerons à dire que de longues années se passeront probablement avant que les sympathies de la population de Cuba se prononcent en faveur des États-Unis. Le géant a trop tôt montré ses pieds d'argile. Tout au contraire, non-seulement Cuba, mais Porto-Rico, sont depuis longtemps dans une voie de progrès fort appréciée au dehors, et la meilleure preuve en a été la récente annexion volontaire de Santo-Domingo. L'Espagne n'a fait que recueillir là ce qu'elle avait semé, et j'ajouterai que c'est à tort que l'on attribue cette prospérité exclusivement au maintien de l'esclavage. Tout au plus le fait serait-il vrai de La Havane, où cependant les blancs et les noirs sont en nombre égal, 700,000 de part et d'autre (500,000 esclaves, beaucoup plus protégés par la loi que dans les États-Unis du sud, et 200,000 hommes libres de couleur), tandis que dans nos Antilles la proportion est de 1 à 10. Dans la magnifique île de Porto-Rico, sur 360,000 habitans, on compte 42,000 esclaves seulement et 191,000 blancs employés pour la plupart à la culture des terres; le reste est mulâtre ou libre de couleur. C'est assez dire combien le travail servile y a peu d'importance relative. Il n'est que juste, en un mot, de reconnaître la sagesse de la politique coloniale si patiemment suivie par l'Espagne dans ses colonies des Antilles, et l'on ne saurait trop lui désirer un nouveau succès dans l'expérience qui va se tenter à Santo-Domingo. Il faut avoir vu cette antique métropole des Indes, telle qu'elle était encore livrée à elle-même en 1860, avec ses rues désertes bordées de palais en ruine, avec ses remparts effondrés, ses vastes cloîtres abandonnés, pour comprendre le triste usage qu'elle avait fait de son indépendance. Là où le vieux Colomb souffrit dans les fers, à peine rencontrait-on de loin en loin quelques rares descendans de la vaillante race qu'il avait guidée à la découverte du Nouveau-Monde; tout était envahi par une impuissante population de mulâtres abâtardis, dont l'aspect héroï-comique contrastait d'une façon étrange avec les grands souvenirs des temps de la conquête (2). Cependant l'empreinte très réelle que l'Espagne a laissée partout où elle a régné au-delà des mers n'est pas tellement effacée ici que ce

(1) Anniversaire du jour (4 juillet 1776) où les treize colonies anglaises proclamèrent leur indépendance.

(2) Le commandant d'une frégate française en relâche à Santo-Domingo parcourait avec le consul une liste de visites qu'il se proposait de faire à terre. On arriva au nom de l'amiral de la marine dominicaine. « Il est bon que vous sachiez, dit le consul, que ce brave amiral tient à quelques pas du débarcadère un cabaret très fréquenté par les matelots, de sorte qu'en l'allant voir vous courez grand risque de le trouver occupé à servir à boire à vos canotiers. » Le fait n'était que trop vrai; l'amiral, en bras de chemise, veillait derrière le comptoir aux intérêts de son commerce.

pays ne puisse renaître, favorisé comme il l'est par le voisinage de Cuba et de Porto-Rico. Peut-être l'avenir se chargera-t-il de montrer que la France est plus intéressée qu'elle ne se le figure à la réussite de cette épreuve.

Chacun comprendra pourquoi nous insistons sur cette situation des Antilles espagnoles : c'est là qu'est le point vulnérable. Ce n'est un mystère pour personne que la tendance de l'Américain à prendre pied dans ce riche archipel, pour s'y étendre ensuite comme la goutte d'huile sur l'étoffe où on l'a déposée, et certes ce ne sera pas aux possessions de la France ou de l'Angleterre qu'il s'attaquera de prime saut. Les trois îles dont nous venons de parler sont tout à la fois plus opulentes, plus voisines, plus grandes et plus faciles à entamer, car ce que nous avons dit de Cuba, nous eussions pu le dire de Haïti, où les prétentions des États-Unis sur la baie de Samana se reproduisent en quelque sorte périodiquement. Notre rôle doit-il être de nous opposer à toute tentative d'envahissement de ce genre? Oui, sans nul doute. Il ne s'agit pas ici en effet d'une Australie ou d'un Canada destinés à se séparer au jour de l'indépendance, comme le fruit mûr se détache de la branche nourricière, et le point de vue économique n'est pas le seul sous lequel il faille envisager une colonie dans ses relations avec la métropole. Rien n'est plus instructif à cet égard que la prévoyance infinie avec laquelle, depuis tant de générations, les hommes d'état de la Grande-Bretagne ont échelonné sur le globe les stations navales et militaires de la mère-patrie, et si, grâce à ses révolutions, la France est sous ce rapport bien en arrière de sa rivale, ce doit lui être un motif pour mieux apprécier la valeur des deux points qu'elle a gardés aux Antilles. Ne fussent-ils pour elle que de coûteuses possessions d'outre-mer, et nous avons essayé de prouver qu'il n'en était rien, il ne lui importerait pas moins de les conserver précieusement, afin de n'être pas prise au dépourvu le jour de la lutte. Ce n'est pas un simple port de ravitaillement que nous devrions avoir à Fort-de-France, mais bien, comme les Anglais à la Jamaïque, aux Bermudes, à Halifax, un véritable arsenal maritime auquel nous cesserions de marchander quelques fortifications à peine suffisantes. N'oublions pas, selon la juste remarque d'un créole de la Martinique, que de tous les traités par lesquels la France a mis fin à ses luttes sur l'Océan avec l'Angleterre, deux seulement lui ont été avantageux et honorables, celui de Breda et celui de Versailles, et qu'en 1667 comme en 1783 nos succès dans la mer des Antilles pesèrent glorieusement dans la balance.

Mais laissons ces considérations qui nous éloignent de notre sujet, et qui d'ailleurs n'ont besoin ni de développement, ni de preuves

à l'appui. C'est moins un champ de bataille qu'un champ commercial que nous avons voulu montrer dans nos Antilles, et à ceux qui argueraient de l'exiguïté de leurs dimensions pour y mal augurer de l'avenir, nous répondrons par un exemple de la prospérité que développe la liberté commerciale. L'une des plus petites des Indes occidentales, et l'une des moins fertiles, est assurément l'îlot danois de Saint-Thomas. Cinq lieues sur trois, telle est sa mesure : Sancho lui-même eût demandé davantage pour son royaume de Barataria. Pourtant, depuis plus d'un siècle et demi, il a suffi de la liberté du commerce pour faire de ce rocher aride l'un des centres les plus importans de l'archipel. Dès 1701, un voyageur français, le père Labat, parlait avec enthousiasme « de ce lieu riche et toujours plein de toutes sortes de marchandises, de ce port ouvert à toutes les nations, et servant d'entrepôt au commerce que les Français, les Anglais, les Espagnols et les Hollandais n'osaient faire ouvertement dans leurs îles. » Le bon père y achetait pour 5 écus ce qui en valait 25 à la Martinique, et pour 15 ce qui en eût coûté 100 en France. Le gouvernement danois eut le bon esprit de consacrer officiellement cette liberté en 1764, et depuis lors les sottes entraves apportées au commerce des îles voisines n'ont cessé de donner à la prospérité de Saint-Thomas un essor dont il est impossible de ne pas être frappé dès le premier coup d'œil jeté sur la ville. Tout y est mouvement et animation, tout y respire la confiance et la richesse. Les débarcadères sont incessamment couverts d'une foule active et bariolée, occupée à charger ou à décharger les navires de toutes nations qui peuplent le port, car chacun vient y chercher fortune, Danois et Américains, Français et Anglais, Allemands et Espagnols. De plus c'est là qu'aboutissent les diverses lignes des *packets* britanniques de ces mers, c'est le centre du réseau, l'étape obligatoire de tous les voyageurs. Deux fois par mois, la rade se couvre en un jour ou deux des nombreux courriers secondaires qui se rattachent à l'artère principale : l'un arrive de Panama, avec les lointains pionniers du Pacifique, un autre de Carthagène et des ports de la côte ferme, un troisième des colonies espagnoles; un dernier aura desservi les îles du Vent jusqu'à la Guyane. Tous attendent la venue du rapide vapeur qui franchit en onze jours l'Océan entre Southampton et Saint-Thomas. A peine est-il signalé, que d'un bout de la ligne à l'autre de noirs panaches de fumée annoncent que chacun se dispose à partir; en quelques heures, de toute la flotte, le puissant *steamer* transatlantique reste seul au mouillage.

Ce vivant tableau maritime, que j'ai maintes fois contemplé d'un œil d'envie en me reportant aux apathiques allures des ports de nos Antilles, la Martinique nous l'offrira désormais, grâce aux lignes

de paquebots récemment créées, et il est d'un heureux augure que cette création ait coïncidé avec la réforme économique et commerciale dont nos colonies viennent d'être dotées. Le nouvel état de choses fonctionne depuis trop peu de temps pour que l'on en puisse apprécier les résultats; mais ce que l'on peut dire dès aujourd'hui, c'est que l'expérience de travail libre et de libre échange que nous allons tenter aura probablement plus de portée que n'en comporte le faible développement territorial de la Guadeloupe et de la Martinique, car c'est le nom de la France, et non-seulement celui de deux petites îles, qui sera mis en cause. Que l'on nous permette un inoffensif château en Espagne. Supposons que dans quelques années une administration sage et ferme, unie à une liberté tempérée, ait ramené dans nos colonies la richesse et le crédit, qu'une nombreuse population de travailleurs y soit venue chercher la facile existence qu'assure le climat des tropiques; supposons, en un mot, qu'environnées du prestige qui s'attache à la métropole, ces possessions aient reconquis le rang auquel elles ont droit : je l'avoue, si alors la république haïtienne, instruite par cet exemple, revenait à nous de son libre mouvement, si, fatiguée de son impuissance et de ses misères actuelles, elle demandait à la mère-patrie à renouer des liens qui ne seraient désormais pour toutes deux qu'un gage d'avenir et de prospérité, nous pourrions à bon droit être plus fiers de ce succès que du gain d'une bataille. Nul palais au monde ne vaudrait ce château en Espagne.

ED. DU HAILLY.

AVRIL

CHANSONS ET POÈMES

J'ai le cœur plein d'amour, j'ai le cœur plein de haine.
Ces deux rameaux géans y croissent tour à tour :
L'un est fier comme un lis, l'autre est fort comme un chêne;
J'ai le cœur plein de haine et le cœur plein d'amour.

Toujours l'humanité tournant le même tour!
Le présent au passé soudant la même chaîne!
Le jour après la nuit, la nuit après le jour!...
J'ai le cœur plein d'amour, j'ai le cœur plein de haine.

. . . . . .

Voici venir le mois où fleurit la verveine;
Sur les cœurs attiédis épandant son haleine,
Avril ouvre un œil bleu, l'espoir rit alentour.

Dans ses bras paresseux ma maîtresse m'enchaîne;
S'il fait nuit maintenant, c'est que l'aube est prochaine...
J'ai le cœur plein de haine et le cœur plein d'amour.

LA HÊTRÉE.

Dans le bois, j'étais ce matin
Couché sur un lit de pervenches;
Avril, aux yeux couleur du lin,
Regardait à travers les branches.
Un oiseau chantait dans un houx,
Ivre des senteurs de la séve;
Son chant était si doux, si doux,
Qu'il chantait comme l'âme rêve.

Le silence écoutait vibrer
Son écho sonore en cadence,
Et moi, j'écoutais le silence,
Et je me suis mis à pleurer.

Et moi, j'écoutais le silence
En songeant que j'étais bien là,
Qu'ombre calme et calme indolence,
Le bonheur est fait de cela,
Que notre désir est presbyte,
Que l'on veut être heureux trop loin,
Qu'il suffit bien pour mourir vite
D'un peu de soleil dans un coin,
Que nous vivons dans le délire;
Et je rêvais à nos combats,
A nous qui luttons ici-bas, —
Et je me suis mis à sourire, —

A nous qui luttons ici-bas,
A nous, les vainqueurs de la vie,
A ses vaincus, aux morts, hélas!
A celle que Dieu m'a ravie
A l'heure noire où, m'étouffant
Devant le cercueil, sous la porte,
Je pensais que la chère morte
Ne me dirait plus : Mon enfant!...
Et je sentais un deuil extrême
Dans mon pauvre cœur las d'errer,
Mourant de vivre de lui-même,...
Et je me suis mis à pleurer.

Mourant de vivre de lui-même!...
J'évoquais, pour le ranimer,
Et mes amis qui croient m'aimer,
Et moi qui crois que je les aime,
Et celle aussi qui, sur ce point,
En sait plus long que moi, j'espère,
Et l'une qui ne m'aimait guère,
Et l'autre que je n'aimais point, —
Ni meilleure pourtant, ni pire, —
Et puis, et puis,... à pas traînans,
Je remontais le cours des ans,
Et je me suis mis à sourire.

Je remontais le cours des ans,
Source d'argent, fleuve de cendre,
Au rebours des autres courans,
Doux à monter, dur à descendre,
Et le cours des âges aussi
(Car le rêve est une aile immense),
Et j'allais d'eux à celui-ci,
De leur folie à sa démence,
Pensant : vivre, c'est espérer,
Mais : « j'espère, » qui peut le dire?
Et je me suis mis à sourire,
Et je me suis mis à pleurer.

CHANSON.

C'était en avril, un dimanche,
Oui, le dimanche!
J'étais heureux...
Vous aviez une robe blanche
Et deux gentils brins de pervenche,
Oui, de pervenche,
Dans les cheveux.

Nous étions assis sur la mousse,
Oui, sur la mousse,
Et sans parler,
Nous regardions l'herbe qui pousse,
La feuille verte et l'ombre douce,
Oui, l'ombre douce,
Et l'eau couler.

Un oiseau chantait sur la branche,
Oui, sur la branche,
Puis il s'est tu.
J'ai pris dans ma main ta main blanche...
C'était en avril, un dimanche,
Oui, le dimanche...
T'en souviens-tu?

IVRESSE.

C'est quand avril, le mois rêvé,
C'est quand avril est arrivé

Qu'il fait bon vivre!
Les cœurs sont émus et tremblans,
Il neige des papillons blancs,
Le monde est ivre!

Le grillon crie un cri d'acier.
Il faut, si l'on n'est pas huissier,
Que l'on se pâme...
Bonjour, monsieur, embrassez-moi!
Je me sens là je ne sais quoi,
Et vous, madame?

Que l'air est doux et le ciel bleu!
Décidément je crois en Dieu
Pour le quart d'heure.
Mais j'aime mieux ma mie, ô gué...
Savez-vous, quand on est très gai,
Pourquoi l'on pleure?

Baisers! chansons! parfums! couleurs!
Amours d'oiseaux! amours de fleurs!
Flamme infinie!
C'est en avril, un beau matin,
Que Fourrier trouva, c'est certain,
Son harmonie!

Debout, voisin, mon cher ami,
Éveillez-vous, bel endormi,
Et qu'on se presse!
Allons sous le ciel, n'importe où,
Allons courir le guilledou
Chez ma maîtresse.

Corsage plein et lourd chignon,
Rire sonore et bourguignon,
Haleine pure,
La joue en fleur, la lèvre en feux,
Elle est à toi si tu la veux...
C'est la nature!

Oui, mais prends garde seulement,
Car ma belle aime rudement,
Elle est farouche,
Et j'en sais plus d'un en péril
Rien que pour avoir, cet avril,
Baisé sa bouche.

Bah! l'amour est fait pour les forts!
Nous vivons, si d'autres sont morts.
A nous la fête!
Et tant pis pour les mal portans
A qui le vin pur du printemps
Casse la tête!

LE RHÔNE.

Taillez en blocs forêts et monts,
Forgez des freins, scellez des ponts,
Comme un mors dans sa bouche,
Donnez-lui le roc à mâcher,
Mais empêchez-le de marcher,
Le Rhône âpre et farouche,

Qui descend des libres sommets
Et va, sans se tarir jamais,
Aux flots intarissables
Mêler ses flots par trois sillons,
Autant que l'ongle des lions
En creuse dans les sables!

Le Rhône est fier. — Comme le Rhin,
Il a ses vieux donjons d'airain;
Comme un fleuve de neige,
Ses sapins verts au dur profil,
Et ses palmiers comme le Nil,
Et puis encor... que sais-je?

Camargue fauve, taureaux noirs
Regardent vaguement les soirs
Couler l'onde sonore,...
Hérons pensifs, flamans rosés,
Dont le vol aux cieux embrasés
Est semblable à l'aurore.

Le Rhône est fort. — Comme la mer,
Il traîne des galets de fer
Avec un bruit de chaînes;
Il a pour rives du granit
Si haut que l'aigle y fait son nid,
Et pour roseaux des chênes!

Ah! le vieux mâle! sur son dos
Qu'on charge les plus lourds fardeaux,
Plomb ou pierre, qu'importe?
Et qu'importe voile ou vapeur?
Un vaisseau ne lui fait pas peur,
Il dit : Viens! et l'emporte.

Tombe des pics, franchis le val!
Au grand galop comme un cheval
Rase la plaine immense,
Fends les lacs et fends les coteaux
De l'acier tranchant de tes eaux,
Mon grand fleuve en démence!

Mon grand fleuve rude aux flancs gris,
Que, dans l'écume, avec des cris,
Le mistral éperonne!
Passe magnifique, ô mon roi :
Nulle majesté mieux que toi
Ne porte sa couronne.

Passe et mire en ton cours fécond
Fillette brune et raisin blond,
Ceps rians, belles femmes;
Heureux le peuple de tes bords!
Il a le vin, âme des corps,
Et l'amour, vin des âmes.

O fils des monts immaculés!
Tu roules toujours plus troublés
Tes flots de lieue en lieue;
Rhône indigné, l'âme est ainsi,
L'âme qui se perd, elle aussi,
Dans l'immensité bleue!

A UNE FEMME.

Oui, vous êtes charmante, Alice, et je vous aime,
Vous, votre bouche rose et vos yeux étoilés,
Et cela tout autant que vous m'aimez vous-même,
Tout autant! mais pas plus,... pas plus — si vous voulez.

Mon Dieu! je vous comprends. Vous voudriez, madame,
— Si vous êtes bien sage et si je le permets, —

Avoir ce beau joujou que j'appelle mon âme...
Ne pleurez pas, enfant, — vous ne l'aurez jamais.

Jamais vous ne l'aurez, l'âme altière et farouche!
Sur vos deux petits pieds dressez-vous comme il faut;
Vos blanches mains peut-être iront jusqu'à ma bouche,
Mais non jusqu'à mon cœur, ma chère, — il est trop haut!

Lui-même il s'est rivé sur un roc, dans l'espace,
Là-haut, plus haut encor, dans le haut firmament!
Triste et fier, il attend l'ange qui, lorsqu'il passe,
Brise d'un glaive d'or les clous de diamant!

DANS LA FOULE.

Dire que j'ai passé peut-être à côté d'elle,
Que peut-être cent fois se sont croisés nos pas,
Qu'elle est peut-être ici quand je la crois là-bas,
Et m'appelle peut-être ainsi que je l'appelle!

Dire que c'est pour moi que Dieu l'a faite belle,
Que nous nous aimerions d'une amour immortelle,
Qu'il ne faut pour cela que le hasard, hélas!
Et que lorsque Dieu veut, le hasard ne veut pas!

Et dire que c'est vous, vous, peut-être, madame,
Qui passez là, dont l'âme est la sœur de mon âme,
Vous qu'à moi, dans la foule, un instant réunit,

Vous qui vous approchez, qui me regardez même,
Que peut-être c'est vous qui m'aimez et que j'aime...
Et que vous voilà loin et que tout est fini!

SOUFFRIR.

Tu disais : l'aube en pleurs rougit comme la joue
D'une vierge à l'aveu charmant et redouté,
Et l'oiseau boit l'azur où l'insecte se joue
Dans l'or de la lumière et dans sa liberté.

Et la mer, ciel fluide, avec un bleu sourire,
Ouvre à ses alcyons le vallon de ses eaux
Où croissent les forêts de corail, où se mire,
Se mire en palpitant la voile des vaisseaux.

Et la rose indolente heureuse d'être belle
Mêle aux pourpres du jour les nacres de la nuit,
Et son amant ailé, brillant et beau comme elle,
Se penche sur son cœur, dit : Je t'aime, et s'enfuit.

Et la brise mutine au travers de l'espace
Sème en pollen doré les baisers du glaïeul,
Le vieux mur rajeuni fleurit quand elle passe
Comme, en voyant passer l'enfant, sourit l'aïeul.

Et tu pleurais, pensant que l'homme seul promène,
Chargé de son néant et de ses vanités,
Le haillon de Nessus de la misère humaine
A travers cette vie et ses sérénités.

Ah ! bénis bien plutôt la souffrance féconde.
Dieu, qui nous la donna, nous a voulu hausser.
C'est la douleur, ami, qui sauvera le monde :
La nature doit vivre et l'homme doit penser.

TRISTESSE.

Le temps de ma jeunesse a passé. — De mes ans
La source chaque jour plus lentement s'épanche,
Et toujours plus épaisse en ses flots plus pesans
Croît l'herbe qui s'enroule au roseau qui se penche.

De grands ronds paresseux, qu'irise de son fard
Un soleil moins brûlant dans un azur plus pâle,
Étirent mollement leurs volutes d'opale
Sur cette onde assoupie où dort le nénufar.

Bientôt,... demain, cette eau qui faiblement murmure
N'aura plus une plainte et n'aura plus un pli,
Et sur le flot stagnant, comme une moisissure,
S'étendront tristement le silence et l'oubli.

ÉDOUARD PAILLERON.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 janvier 1864.

Après le vote de l'adresse, à la fin de la dix-septième séance consacrée par le corps législatif à cette manifestation vivace du régime représentatif en France, M. de Morny, qui a montré dans la direction de ces vastes débats un tact et un esprit de conciliation appréciés de tous, n'a pas voulu quitter le fauteuil sans exprimer l'orgueil qu'il ressent à présider une chambre où l'éloquence politique vient de s'élever à une si grande hauteur. En parlant ainsi, M. de Morny n'a fait que traduire avec une heureuse justesse un sentiment partagé, à l'heure présente, par tout ce qu'il y a en France d'esprits éclairés, libéraux et généreux. Que le temps nous apporte avec maturité les conséquences naturelles de cette renaissance de la vie publique; que l'on s'applique bientôt à pressentir les développemens que ce beau début promet à l'expansion libérale de notre pays, aujourd'hui il faut avant tout donner place à l'émotion unanime que laissent parmi nous les délibérations du corps législatif, animé d'une nouvelle vie par les dernières élections. Nous ne sommes pas de ceux dont le patriotisme, se battant continuellement les flancs, s'imagine que la France a besoin de se décerner à elle-même à tout bout de champ de creuses et fades adulations. Nous croyons cependant que, sans céder à la fausse gloire, il nous est permis d'être fiers du spectacle auquel nous venons d'assister. Le sentiment simple et viril que les discussions du corps législatif ont inspiré aux amis de la liberté et de la dignité française est un sentiment de satisfaction cordiale. Il semble qu'un souffle plus sain et plus puissant ait respiré tout à coup dans nos poitrines dilatées. Nous venons d'éprouver quelque chose comme la révélation subite d'une force latente que quelques-uns croyaient éteinte. C'est un réveil; nous nous sommes tâtés, nous nous retrouvons. La discussion des affaires publiques, la revendication des droits des citoyens, l'appréciation des intérêts généraux de notre pays et de la direction de sa politique dans le monde, ces priviléges, ces droits, pour tout dire, ce patrimoine dont la révolution de 1789 a voulu doter

chaque Français, nous avons le sentiment que nous y rentrons, que nous en reprenons possession. Nous savons maintenant que onze années d'austère abstinence n'ont point oblitéré parmi nous les grandes facultés individuelles appliquées à l'étude des intérêts publics; nous savons que nous avons toujours au milieu de nous des hommes que la pratique des institutions libres ne trouvera inférieurs à aucune des tâches qu'elle pourra leur imposer. Nous ressaisissons notre tradition. La vie parlementaire s'était évanouie parmi nous en un crépuscule déchiré par de tristes lueurs : elle reparaît, en une nouvelle aurore, avec un éclat qu'elle n'a point surpassé dans ses plus beaux jours.

Ce qui nous plaît dans cette transformation encourageante, c'est qu'il ne s'y mêle et ne s'y pourra mêler de longtemps aucun antagonisme fâcheux, nulle impatience enfiévrée, nulle prétention ambitieuse, aucune irritation, aucune amertume. Le nouveau tour que la vie politique est en train de prendre en France se présente à tous comme une sécurité et un profit. Il n'y est question ni de luttes de parti, ni de jalouses compétitions du pouvoir. L'opinion publique est assurée qu'elle aura dans l'assemblée représentative des organes dignes d'elle, capables d'y établir une contradiction suffisante, et que par ces organes elle pourra exercer sur la conduite des affaires son contrôle et son influence. Voilà tout, et tant qu'on ne lui en donnera pas des motifs légitimes, elle n'aura point d'autre exigence. Dans ces conditions, qui sont bien comprises et par l'opposition législative et par le public, le mouvement actuel ne menace personne, ne saurait donner ombrage à personne, et au contraire offre des sécurités à tous en élevant toutes les situations. Voyez ce qui se passe pour le corps législatif : il y a à la chambre une opposition petite par le nombre et grande par le talent, et en face de cette opposition est la majorité. L'opposition a recueilli la première le bénéfice du nouveau courant politique qui s'est répandu dans le pays. Elle s'est recrutée d'anciennes illustrations que la fortune, par un retour de clémence qui est lui-même un symptôme d'heureux augure, a voulu associer à la renaissance de la liberté comme pour les récompenser d'en avoir supporté avec dignité les disgrâces. Les élémens dont l'opposition se compose étaient donc divers d'origine; la loi intime qui semble diriger le mouvement actuel n'a pas permis à ces diversités d'origine de se trahir et d'affaiblir l'opposition par des divisions : au contraire, en gagnant des élémens nouveaux, l'opposition, dans toutes ses parties, a crû en autorité et en éclat de langage. M. Thiers a apporté au corps législatif sa connaissance si étendue et si scrupuleuse des faits, son esprit de pénétrante analyse, son bon sens si clairvoyant, ses vues toujours fécondes, mais que la retraite semble avoir rendues plus hautes et plus fermes; il a mis en œuvre toutes ces belles facultés avec un art incomparable et une perfection qu'il n'avait peut-être jamais atteinte autrefois. M. Berryer nous a fait encore admirer la vigueur de ses déductions logiques et ses élans chevaleresques; mais l'arrivée de ces athlètes n'a découragé ni les anciens

de l'opposition ni les nouveau-venus. Ce voisinage redoutable a eu au contraire pour ceux-ci la vertu d'une impulsion entraînante. Il n'y a pas eu seulement émulation, il y a eu pour ainsi dire contagion de talent. Jamais par exemple M. Jules Favre, avec la mâle vigueur de sa pensée, avec son sentiment élevé du droit, avec ce mélange de force et de chaleur intime que recouvre l'inaltérable élégance de sa parole, n'a mieux marqué sa place au premier rang des orateurs politiques que depuis qu'il a parlé à côté de M. Thiers et de M. Berryer. L'opposition n'a donc pas seulement reçu du retour de faveur de l'opinion publique l'accroissement du nombre; elle a payé sa dette au public par d'admirables efforts de talent. Et quelle association plus puissante au début d'un mouvement politique que celle qui s'établit ainsi entre le talent qui s'élève au-dessus de lui-même et l'opinion, entraînée, elle aussi, et comme soulevée par la sympathie et l'admiration!

L'importance soudainement acquise au sein de la chambre par les représentans des idées libérales ne leur a point exclusivement profité. Nous avons déjà constaté avec franchise que l'importance de la majorité s'était accrue dans la même proportion. La valeur des hommes de mérite que la candidature officielle a fait entrer à la chambre a été mise en relief; les opinions de ces hommes ont déjà et auront dans l'avenir plus de poids dans les conseils du gouvernement. Désormais l'opposition, le gouvernement et le public compteront davantage avec eux. Une place plus large leur est naturellement ouverte dans la direction des affaires publiques. Par une conséquence nécessaire, la chambre entière voit grandir le rôle qu'elle est appelée à jouer dans le mécanisme de nos institutions. L'objet poursuivi par le décret du 24 novembre 1860 et par le sénatus-consulte de 1861 était d'associer plus étroitement la responsabilité de l'assemblée représentative à la responsabilité du souverain, en d'autres termes d'accroître l'influence de l'assemblée sur le gouvernement : on est aujourd'hui entré pleinement dans la voie qui conduit à ce résultat. Grâce à cette première réalisation effective des pensées réformatrices de 1860 et 1861 à laquelle nous venons d'assister, la chambre entière et chacun de ses membres grandissent à la fois vis-à-vis du gouvernement et vis-à-vis du pays. La France et le gouvernement gagnent, eux aussi, à cette élévation du niveau politique. Le bénéfice pour la France est incontestable; nous en lisions récemment l'aveu dans un journal étranger dont les jugemens sur nous sont ordinairement trop sévères. « C'est une chose surprenante, disait le *Saturday Review* à propos des débats du corps législatif, de voir à quel point les choses françaises, lorsque la France y met réellement en jeu la force et la vie de l'esprit français, surpassent en intérêt tout ce qui se fait de semblable dans les autres pays. L'éloquence française est de l'ordre le plus élevé, et s'adresse au monde en une langue comprise par tous les hommes éclairés. Tous les éloges qui peuvent être décernés à une éloquence simple de style et haute de ton, qui va droit au fait avec une habileté consommée, qui unit l'adresse de l'éloquence du barreau à l'éner-

gie d'un sentiment sincère, doivent être prodigués aux discours des chefs de l'opposition française. » Cet hommage, rendu par des étrangers à la supériorité de l'éloquence politique de la France, pourrait-il trouver insensibles ceux qu'anime d'un noble orgueil le sentiment de nos gloires nationales? N'est-ce point parmi ces gloires une des plus pures et des plus bienfaisantes, une de celles auxquelles le génie français doit son ascendant moral sur le monde, qui vient de nous être restituée? Et comment le gouvernement qui préside aux destinées de la France et qui a rendu la parole à l'éloquence politique ne participerait-il point à l'honneur que les dernières discussions parlementaires ont fait au pays? De l'aveu de tous, le débat de l'adresse de 1864 est une des pages les plus belles de notre histoire parlementaire. Une manifestation de cette nature n'est-elle point une parure pour l'histoire d'un règne? et comment un gouvernement intelligent, un gouvernement véritablement inspiré de l'esprit moderne, pourrait-il, d'un esprit chagrin, se soustraire à ce lustre? Certes le premier empire a eu bien des gloires; mais il lui a manqué celle qui s'offre aujourd'hui au second empire. Les élémens d'une gloire pareille ne lui faisaient pas défaut; en face de Napoléon Ier, il est permis à l'imagination de rêver une assemblée où des hommes tels que Royer-Collard, Chateaubriand, de Serre, Benjamin Constant eussent débattu les affaires publiques avec les Portalis, les Mollien, les Daru, une assemblée qui eût mis en présence d'un grand génie l'épanouissement libre et spontané de l'esprit français. Malheureusement pour lui et la France, Napoléon n'eut ni l'intelligence ni le goût de cette sorte de gloire; à l'épreuve des contradictions éloquentes il préféra le monologue de son inquiet génie, aboutissant dans l'action à l'omnipotence outrée qui le conduisit au naufrage.

Deux motifs nous empêchent de revenir en détail sur les questions intérieures et extérieures qui ont été traitées dans la discussion de l'adresse. Le premier de ces motifs est le péril du compte-rendu extra-légal suspendu sur la presse; le second est l'inopportunité qu'il y aurait à effleurer à la fois tant de sujets qui viennent d'être soumis aux investigations approfondies des plus habiles orateurs. Pour les questions intérieures, que trouverions-nous à dire sur les candidatures officielles après les discours de MM. Thiers et Jules Favre, sur l'instruction primaire après M. Jules Simon, sur la liberté de la presse après MM. E. Pelletan, Jules Simon et Ollivier? Pour les affaires étrangères, que pourrait-on ajouter sur la question mexicaine au merveilleux exposé de M. Thiers, sur la question polonaise à la noble revendication du droit présentée par M. Jules Favre? D'ailleurs, dans les questions étrangères, nous sommes bien plus préoccupés de l'examen des responsabilités futures auxquelles nous pouvons être exposés que de la critique d'un passé auquel nous n'accordons pas, il est vrai, l'autorité de la chose jugée qu'invoque M. Chaix-d'Est-Ange, mais dont les faits accomplis sont irrévocables et irréparables. Ce n'est qu'au point de vue des fautes dont il faut prévenir le retour que nous retenons, comme on

dit au barreau, l'affaire du Mexique et les questions européennes. Pour le Mexique, combien ne faut-il pas regretter que cette entreprise n'ait point été au début l'objet d'une délibération approfondie, semblable à celle à laquelle vient de la soumettre rétrospectivement M. Thiers! Le discours de M. Thiers vient de rendre un million de lecteurs aussi maîtres de la question mexicaine qu'auraient pu le devenir après un long travail les plus studieux des diplomates. Qu'on réfléchisse sur l'esprit et la portée de cette discussion si complète; personne ne contestera que l'enquête à laquelle M. Thiers n'a pu se livrer qu'après coup aurait pu et par conséquent aurait dû être faite avant notre expédition, et aurait dû ou nous en détourner complétement, ou prévenir les fautes que nous y avons commises. A coup sûr, si M. Thiers eût été à la chambre en 1861 et 1862, il eût pu éclairer à temps et le pays et le gouvernement lui-même sur les conséquences inévitables de l'expédition mexicaine, il eût montré dès l'origine qu'on n'avait pas le droit de compter sur le concours de l'Angleterre et de l'Espagne, que si nous voulions pousser l'entreprise jusqu'à réaliser un changement de gouvernement, nous demeurerions seuls, que, demeurant seuls, nous serions obligés de faire un effort ruineux pour nos finances afin d'obtenir des résultats militaires qui ne pouvaient assurer un résultat politique durable. En 1862 aussi bien qu'en 1864, M. Thiers nous eût prouvé que le Mexique était radicalement impuissant à nous indemniser des frais de notre entreprise; il nous eût montré l'illusion chimérique de l'exploitation des mines de métaux précieux; il nous eût rappelé que la richesse des mines ne s'obtient point à titre gratuit, qu'elle est le prix de grandes avances de capital et d'une application énergique de travail; il nous eût prévenus contre ce bizarre esprit de générosité et de munificence qui nous poussait à dépenser le sang et l'or de la France pour donner un trône d'aventure à un archiduc autrichien. Si le discours de M. Thiers eût pu être prononcé à temps, qui osera dire qu'une connaissance si exacte des faits et une argumentation si lumineuse eussent été sans influence, nous ne disons pas sur l'opinion du pays, mais sur la politique même du gouvernement? On a là un exemple saisissant des services décisifs que peut rendre à notre pays l'autorité d'une opposition instruite et vigilante, une démonstration souveraine de l'intérêt qu'a un grand peuple à posséder dans sa représentation une opposition semblable. Au point où en sont les choses, si le jugement porté par M. Thiers sur les affaires du Mexique ne peut point réparer les fautes du passé, la vive lumière qu'il a faite dans l'opinion ne sera point perdue, nous en avons la ferme espérance, pour la direction de la politique future. Pour obtenir au Mexique une pacification nous ne disons pas même durable, mais temporaire, il est démontré à tous maintenant qu'il faut traiter, non pas avec Juarez, puisqu'il a eu la malheureuse fortune d'être notre ennemi, mais avec le parti dont Juarez était le représentant. L'homme important de ce parti est le général Doblado. Ce

général, politique habile, a jusqu'à présent évité de se commettre directement contre nous; on dirait qu'il s'est réservé, attendant les événemens, la possibilité de s'entendre avec la politique française. D'un autre côté, l'esprit libéral dont témoignent les actes du général Bazaine rend probable une entente prochaine entre notre politique et le parti libéral mexicain. Qu'une transaction de cette nature s'opère, que le général Doblado se mette d'accord avec le général Bazaine et rallie à la politique française le parti libéral dont il est le chef, et les choses pourront s'arranger. Même avec l'archiduc Maximilien pour empereur, le général Doblado, s'il fait cette paix, demeurera le personnage le plus important du Mexique. Quant aux responsabilités qu'encourrait la France en donnant à l'archiduc la couronne mexicaine, par la vigoureuse netteté avec laquelle il les a dénoncées, M. Thiers les a bien diminuées, ce nous semble; l'archiduc ne nous paraît plus avoir le droit de les invoquer. Tout le monde est d'accord que la France n'a plus à chercher au Mexique qu'un prétexte honorable d'en sortir. Si, en échange du trône précaire que nous lui aurons procuré, l'archiduc Maximilien veut bien nous fournir ce prétexte, les deux parties seront quittes, l'archiduc n'aura plus de retour à nous demander, nous ne lui devrons plus que des vœux de bon succès. Il nous semble qu'aujourd'hui l'esprit d'une semblable transaction ne peut plus être compris autrement.

La question brûlante du moment, la crise dano-allemande, est celle qui a le moins arrêté l'attention du corps législatif. Il faut convenir en effet que cette question qui met l'Allemagne en effervescence, qui lie la Prusse et l'Autriche dans une étroite et surprenante union, qui sépare les grandes puissances allemandes des états secondaires de la confédération, qui excite l'amour-propre et l'ardeur des états scandinaves, qui doit inspirer à la Russie des préoccupations sérieuses, qui imprime à la diplomatie britannique une activité singulière et impose au gouvernement anglais des mesures de vigueur inusitées, laisse la France nous ne dirons pas indifférente, mais simplement spectatrice. A prendre cette question par le point de vue des grandes puissances, il s'agit là de l'équilibre du Nord. En quelles mains resteront ou vont se trouver les passes de la Mer du Nord et de la Baltique? Celle des grandes puissances que cette question intéresse le plus directement est celle justement qui fait le moins de bruit à cette heure, c'est la Russie. Si l'Allemagne s'empare de la rade de Kiel, et si par une réaction contraire les peuples scandinaves se fusionnent, le débouché maritime de la Russie au nord va se trouver à la merci de puissances capables d'en ouvrir ou d'en fermer à volonté l'issue. L'intérêt russe veut manifestement que les choses restent comme elles ont été jusqu'à présent, et que l'intégrité de la monarchie danoise soit respectée. L'intérêt anglais, quoique bien moins vivement affecté dans la question, coïncide cependant ici avec l'intérêt russe. La Prusse et l'Autriche sont dans une position mixte : comme états allemands, elles sont obligées de garder certains ménagemens envers l'esprit national allemand; comme grandes puissances, elles sont dominées par

l'intérêt de la paix et l'intérêt des alliances. Le gouvernement prussien a contracté envers le gouvernement moscovite une telle solidarité qu'il ne lui est guère possible de contrarier la Russie dans un intérêt vital de son existence, et personne n'admettra que l'Autriche, pour des affaires qui concernent la Mer du Nord et la Baltique, veuille de gaîté de cœur encourir le déplaisir et l'hostilité de l'Angleterre. Il ne faut donc point s'y méprendre, cette question du Slesvig-Holstein, si petite qu'elle soit sur la carte, a cette première conséquence, qu'elle crée une cause latente, et non encore peut-être entièrement développée, d'union entre l'Angleterre, la Russie, la Prusse et l'Autriche. Il semble à l'heure qu'il est que toute l'activité de la diplomatie anglaise soit appliquée à former cette union, afin d'assurer le maintien de la paix. Un premier pas a été fait lorsque la Prusse et l'Autriche se sont associées pour séparer leur politique de celle de la confédération germanique, et, comme elles disent, exercer leur rôle de grandes puissances. Ce fait du concert de la Prusse et de l'Autriche, toujours si jalouses l'une de l'autre, toujours en rivalité et en querelle, est si étonnant que l'on en demande avec curiosité l'explication. Il est ordinairement une chose qui met vite d'accord la Prusse et l'Autriche; toutes les fois que ces puissances voient les états secondaires de la confédération s'entendre pour former en quelque sorte en dehors d'elles une troisième puissance allemande, et avoir la prétention d'intervenir au nom de l'Allemagne dans la discussion et la solution des questions européennes, on peut être sûr que Berlin et Vienne ne tarderont pas à s'entendre pour se réclamer de leur qualité et de leurs engagemens de grandes puissances et mettre le holà aux velléités ambitieuses de leurs confédérés. Cette sorte de jalousie qui naît de la constitution actuelle de la confédération est une première explication de l'accord de l'Autriche et de la Prusse. On en trouverait peut-être une seconde dans les attentions marquées que la diplomatie française a eues récemment pour les états secondaires : les diplomates de Vienne et de Berlin ont dû voir se dresser le fantôme abhorré de la confédération du Rhin; les caresses de la France pour les petits états ont probablement pressé la Prusse et l'Autriche de s'unir et de concerter leur politique de grandes puissances. Ajoutez à cela l'influence des conseils russes et des incitations anglaises, et vous comprendrez facilement cette alliance subite de l'Autriche et de la Prusse.

Le jour où les cabinets de Vienne et de Berlin ont annoncé à la diète qu'ils séparaient leur action de celle de la confédération, il a été permis, ce nous semble, d'espérer que la guerre ne sortirait point du conflit dano-allemand. L'Autriche et la Prusse ont fait cette scission en invoquant leur rôle de grandes puissances : or c'est comme grandes puissances qu'elles ont signé le traité de 1852, qui règle la succession danoise; leur résolution, signifiée à la diète, disait assez qu'elles n'entendent point répudier les engagemens qu'elles ont souscrits par ce traité, si de son côté le Danemark ne refuse point à l'Allemagne les satisfactions qu'il lui a promises en 1851. Par

une conséquence logique, c'est pour imposer au Danemark la réalisation de ses promesses de 1851 que l'Autriche et la Prusse ont résolu l'occupation du Slesvig. Au moyen de cette occupation, la Prusse et l'Autriche obtiennent deux résultats : d'une part, elles pèsent sur le Danemark; de l'autre, elles se placent entre le Danemark et la confédération; elles préviennent le contact immédiat et le choc des élémens les plus inflammables, elles réservent la question de la succession des duchés au profit des stipulations de 1852, elles enlèvent la solution de cette question aux entraînemens et aux hasards des mouvemens populaires. Telle a été évidemment la pensée qui a inspiré le plan de conduite adopté par la Prusse et l'Autriche. Quoique moins aventureuse que celle de la diète, cette politique n'est cependant exempte ni d'injustice ni de graves dangers. L'injustice, c'est que, par les termes de la sommation adressée à Copenhague, cette politique demande au gouvernement danois des concessions que ce gouvernement ne peut lui accorder légalement : on demande au Danemark le retrait de la constitution de 1863, qui a incorporé le Slesvig à la monarchie, qui a changé en lien réel entre les deux pays le lien uniquement personnel, suivant la prétention allemande, qui unissait la couronne ducale de Slesvig à la couronne royale de Danemark. Cette constitution ne peut être légalement réformée que par la représentation du pays, le *rigsraad;* le *rigsraad* ne peut être réuni qu'après les élections; les opérations électorales exigent un délai d'un mois, et l'on ne donne au gouvernement danois que quarante-huit heures pour accepter ou repousser la sommation austro-prussienne : voilà l'injustice. Le danger, c'est, quelle que soit la modération relative des vues de l'Autriche et de la Prusse, de blesser, par une invasion du Slesvig exécutée comme sanction pénale d'une sommation dont les termes sont injustes, l'honneur national et militaire du peuple danois, c'est de fournir une occasion flagrante au conflit qu'on affecte de vouloir prévenir. La riposte apparente aux rigueurs excessives de la sommation austro-prussienne a été de la part du cabinet anglais la préparation d'armemens maritimes et militaires destinés à la protection du Danemark ; mais, à l'abri de cette manifestation comminatoire, la diplomatie anglaise a tenté un nouvel effort de conciliation. Pour prévenir l'injustice et le danger d'une occupation du Slesvig, le gouvernement anglais offre à la Prusse et à l'Autriche de se porter garant, pour le gouvernement danois, de la modification de la constitution de 1863 dans le délai de temps et sous les formes où cette modification pourra être accomplie légalement. Les réponses de la Prusse et de l'Autriche à cette dernière proposition anglaise sont attendues pour le 1er février. On a le droit d'espérer que ces réponses seront de nature à confirmer le maintien de la paix et à préparer une solution amiable du conflit dano-allemand.

Si les grandes puissances réussissent à résoudre la question danoise en des termes qui ne s'écartent point de l'esprit du traité de 1852, une grave difficulté aura disparu de la région des questions qui peuvent troubler

l'Europe. Une complication qui eût pu devenir européenne se sera transformée en une complication intérieure particulière à l'Allemagne. Ce sera aux grandes puissances allemandes de s'arranger avec les cours secondaires; ce sera aux unes et aux autres de régler leurs comptes avec l'opinion publique allemande, qui, pour exhaler ses griefs et en poursuivre le redressement, trouvera sans doute plus d'une occasion meilleure que celle qu'elle a cherchée dans l'affaire du Slesvig-Holstein. Nous ne regrettons point, quant à nous, l'attitude d'abstention que notre gouvernement a gardée dans ce débat. Cette attitude était inspirée par la prudence, et sera, nous l'espérons, justifiée par l'événement. La France, qui a toujours trouvé dans le Danemark un fidèle allié, la France, signataire du traité de 1852, n'aurait pas pu, sans ingratitude et sans injustice, prendre parti contre le Danemark. D'un autre côté, le Danemark ayant dans le cabinet anglais un avocat très énergique, nous n'avions pas besoin d'entamer avec l'Allemagne une contestation irritante. Nos démarches, si elles eussent été aussi actives et aussi vigoureuses que celles des Anglais, auraient excité en Allemagne des défiances plus vives, des susceptibilités plus ombrageues, des ressentimens plus dangereux pour la paix du monde. Nous ne regrettons même point qu'il n'y ait pas eu lieu d'appliquer à cette question embrouillée et envenimée la panacée du congrès. En quoi, nous le demandons, le congrès eût-il été plus efficace que les procédés ordinaires de la diplomatie? Le congrès eût-il eu la moindre influence sur les animosités des Danois et des Allemands les uns contre les autres? Eût-il empêché l'exécution fédérale dans le Holstein? Eût-il empêché une question ardue de succession de se mêler à une question compliquée de droit fédéral? Eût-il empêché les armemens militaires en Danemark et en Allemagne? N'eût-il pas eu au contraire l'inconvénient de nous jeter en plein dans un démêlé dont nous avons eu la sagesse et la bonne fortune de nous tenir à l'écart, et dont l'apaisement sera rendu moins difficile peut-être justement par la raison que nous n'y aurons pas pris part? Ceux qui regrettent le congrès et en proclament la vertu à tout propos nous paraissent tomber dans l'illusion que raillait l'autre jour M. de Morny quand il disait : Ah! s'il suffisait de lever un doigt pour modifier la carte du monde! On ne peut pas plus pacifier le monde et faire son bonheur avec la belle utopie du congrès qu'on ne peut tuer le mandarin en levant le doigt. Certes nous vivons en un temps sévère et dans un état de l'Europe si précaire qu'il serait dangereux de se bercer d'une politique d'illusions. L'empereur a parlé en politique sérieux quand, au début de la session, il décrivait en termes si sombres l'instabilité des choses dans la situation actuelle de l'Europe. Que d'édifices vermoulus soutenus miraculeusement par les plus faibles étais! Combien de choses sont à transformer, et combien de choses demeurent à la merci du plus mince accident! Avec ses besoins inassouvis de liberté, avec ses aspirations de nationalité, avec ses douloureux accouplemens de vieilleries gothiques et de nouveautés modernes, l'Europe est dans une

situation semblable à celle où elle s'est trouvée avant la guerre de trente ans. Avant le Mazarin qui réunira le congrès de Munster, donnons le temps d'agir au Richelieu dont la main vigoureuse pourra faire rentrer dans leur lit naturel les grands groupes des intérêts européens. Une particularité de ce temps-ci, c'est en effet qu'il semble appeler dans les combinaisons de la politique étrangère ces procédés anciens, cet art qui semble perdu d'associer les états, les peuples, les hommes dans une communauté réelle d'intérêts et dans la poursuite persévérante des mêmes entreprises. C'est un peu de cet art que quelques esprits attendaient des fortes prérogatives que le pouvoir possède aujourd'hui; c'est un peu de cet art qu'ils eussent voulu voir appliquer, par exemple, à la conduite de la question polonaise. Ils croyaient que, de même qu'une coalition avait amené le partage de la Pologne, une autre coalition habilement nouée eût pu profiter des signes de vitalité qu'elle donnait avec tant d'héroïsme pour reconstituer la nation polonaise. Ils ne se figuraient pas que la France, puisqu'elle a voulu un pouvoir doué d'une force exceptionnelle, se contentât, en agitant la question polonaise, de faire de la politique étrangère à la façon parlementaire, c'est-à-dire en fournissant à la publicité un simple exercice de scolastique diplomatique, et qu'il pût lui suffire en une telle circonstance, à elle comme à l'Angleterre, de se montrer *grand clerc,* suivant le mot pittoresque emprunté si heureusement par M. Jules Favre à la langue du moyen âge.

La Belgique, que nous avons si souvent félicitée de l'heureuse exception qu'elle présentait au milieu de la confusion européenne, a voulu apparemment se mettre à la mode, et nous offre le spectacle d'une crise ministérielle prolongée et curieuse. Le ministère libéral a donné sa démission le 14 janvier, et il n'est point encore remplacé. Quelles sont les causes de la crise ministérielle, et comment finira-t-elle? Il est plus aisé de répondre à la première question qu'à la seconde. Les libéraux belges reprochent au parti catholique d'avoir suivi une politique factieuse, d'avoir soulevé dans le pays une agitation factice, d'être allés même jusqu'à corrompre les électeurs à prix d'argent. A leur tour, les catholiques répondent que le ministère ne peut attribuer sa chute qu'à ses fautes politiques et aux alarmes qu'il a inspirées au sentiment religieux des populations. Puis viennent les Anversois, qui forment une sorte de tiers-parti d'intérêt local; ceux-ci ne voient qu'une cause au renversement du cabinet, l'obstination avec laquelle il a repoussé les réclamations de la ville d'Anvers. Les reproches mutuels que s'adressent les libéraux et les catholiques sortent, en cette circonstance, de la banalité des controverses ordinaires de parti : la question qu'ils agitent est en effet de savoir à qui appartient la responsabilité de la situation actuelle, et qui doit par conséquent prendre la responsabilité du gouvernement. Un débat de ce genre est rare en pays constitutionnel : au lieu de se disputer le pouvoir, on se querelle pour ne pas le prendre; au lieu de courir après les portefeuilles, c'est à qui ne sera pas ministre. Cette émulation d'une nouvelle sorte provient du point d'équilibre auquel les

voix des deux partis sont arrivées dans la chambre des représentans, le ministère n'y possédant plus, grâce à l'accord des Anversois et des catholiques, qu'une majorité nominale de deux voix. Dans une telle situation, l'issue naturelle est une dissolution de la chambre et un appel au pays. La dissolution, qui exciterait les passions des partis, qui les mettrait violemment aux prises et causerait peut-être des scènes fâcheuses là où l'animosité des électeurs est portée au comble, répugne, dit-on, au prudent esprit du roi Léopold. Le roi préférerait gagner du temps, atteindre l'année 1865, où doit avoir lieu le renouvellement partiel de la chambre, et où les élections partielles pourraient avec moins de secousses fournir les élémens d'une majorité politique. Le roi Léopold a surmonté déjà des difficultés analogues en donnant, pendant l'interrègne des majorités politiques, le pouvoir à des cabinets mixtes, qu'on appelait des ministères d'affaires. Les catholiques ne se souciant pas plus de prendre le pouvoir que les libéraux de le garder, le roi Léopold a voulu avoir recours à l'expédient d'un cabinet d'affaires et a offert le portefeuille à MM. de Brouckère et Pirmez. Ces honorables représentans n'ont pas cru que la situation un peu violente où se trouve la Belgique leur permît d'accepter le gouvernement; il leur a semblé qu'il fallait que la question entre le parti libéral et le parti catholique fût tranchée nettement par un appel immédiat au pays. Si le roi ne peut former un cabinet d'affaires, il faudra bien en venir à la dissolution de la chambre, énergiquement réclamée d'ailleurs par l'opinion libérale. On a dit dans ces derniers jours que, pour éviter la publication de l'enquête à laquelle a donné lieu l'élection de Bastogne, où le candidat catholique ne l'aurait emporté sur M. d'Hoffschmidt que par des manœuvres illégales, le parti catholique accepterait peut-être le pouvoir malgré ses précédens refus, et consentirait à courir la chance des élections générales malgré le véritable effroi que ces élections lui inspirent. Quoi qu'il en soit, on peut être convaincu que l'œuvre accomplie par le parti libéral sous la direction de MM. Rogier et Frère-Orban ne saurait être compromise dans la péripétie politique à laquelle nous assistons, et que le peuple belge surmontera cette petite difficulté avec son bon sens ordinaire.

E. FORCADE.

REVUE MUSICALE.

Nous voilà presque à la fin de la saison où les théâtres lyriques produisent ordinairement ce qu'ils ont préparé de mieux pour les plaisirs du public, et nous sommes encore à attendre qu'ils donnent autre chose que les ouvrages qui composent leur ancien répertoire. Quelle peut être la cause d'une stérilité qui étonne d'autant plus que jamais les amateurs de bonne musique n'ont été plus nombreux et plus empressés à se rendre où

ils espèrent trouver seulement une distraction aimable? Ce ne sont pas les talens qui manquent pourtant, ce ne sont pas les compositeurs experts qui font défaut; mais aucune individualité saillante ne s'élève au-dessus de cette cohue de savans manœuvres qui encombrent les chemins et assourdissent le public de leurs vaines clameurs. Lorsqu'un théâtre ouvre ses portes à quelque importun qui se présente au nom d'une vocation méconnue, il est rare que le directeur qui a eu cette faiblesse ne la paie assez cher. Dans cet état de choses, ce que les théâtres peuvent faire de mieux, c'est de reprendre avec soin les opéras consacrés par le temps et la sanction des connaisseurs. Voilà pourquoi l'Opéra, ne sachant depuis longtemps où donner de la tête, a eu la bonne pensée de remettre en scène un chef-d'œuvre qu'on avait trop négligé. Nous voulons parler de *Moïse*, une des grandes conceptions dramatiques de Rossini. C'est le 28 décembre 1863 qu'a eu lieu cette exhibition devant un public nombreux et bien appris qui a su apprécier les moindres beautés d'un opéra ou plutôt d'un oratorio qui remonte à l'année 1827. On sait que Rossini, venu en France en 1824, fit comme Gluck, en appropriant d'abord pour la grande scène lyrique de la France deux de ses opéras italiens : *Maometto Secondo*, qui devint *le Siége de Corinthe*, représenté le 9 octobre 1826, et *Mosè in Egitto*, qu'on donna le 26 mars 1827. Après un petit chef-d'œuvre de grâce, d'esprit et d'invention mélodique, *le Comte Ory*, qui parut sur la scène de l'Opéra le 28 août 1828, le maître s'arrêta dans sa carrière glorieuse, et ce point d'arrêt fut marqué par une merveille de l'art : *Guillaume Tell*.

La partition de *Moïse* est un remaniement du *Mosè in Egitto*, qui a été écrit à Naples et représenté sur le théâtre de Saint-Charles en 1818. Le *libretto* italien, qui est d'un poète nommé Totola, a été retouché et rendu plus raisonnable par M. de Jouy. Le caractère de Moïse surtout est mieux accusé; mais il reste toujours un drame qui manque d'intérêt et qui n'a pas tout à fait la couleur du style biblique. On sait qu'il s'agit de la lutte du peuple hébreu, qui réclame sa liberté au pharaon qui gouverne l'Égypte. Au milieu de cette lutte nationale et religieuse se dessine la passion d'Aménophis, l'héritier de Pharaon, pour la Juive Anaï. Le dénoûment est connu. Si nous avions du temps à perdre et si la partition de *Moïse* avait besoin d'être défendue contre d'obscurs contradicteurs qui en sont encore à dire que Rossini n'a pas le génie dramatique, nous dirions à ces écrivains sans consistance : Écoutez le chœur de l'introduction, — *Dieu de la paix, dieu de la guerre*, — celui sans accompagnement qui vient après, le duo charmant entre Aménophis et Anaï, dont l'*andante* est d'une expression touchante, le duo entre Anaï et sa mère. Tout cela est aussi beau comme musique que comme expression des sentimens des personnages et de la situation où ils se trouvent. Et la belle introduction du second acte en *ut mineur*, pour parler comme les doctes du feuilleton, et l'invocation de Moïse, — *Arbitre suprême*, — avec le chœur qui en est la conclusion, est-ce que toutes ces

parties d'un grand ensemble manquent de vérité? Quant au finale du troisième acte, je ne le défendrai pas, parce qu'on ne trouverait dans aucun opéra connu une scène dramatique aussi longue, aussi compliquée et d'un effet plus puissant.

L'exécution de ce bel ouvrage, que le public a revu avec étonnement, est assez soignée. Mlle Battu, qui est Française et même Parisienne, a longtemps figuré parmi les artistes du Théâtre-Italien, où elle s'est acquis une réputation méritée d'habile cantatrice. Sa voix était alors un petit soprano aigu dont le timbre blanchâtre était peu sympathique. Engagée à l'Opéra pour remplir le rôle charmant d'Anaï, elle y est fort bien et comme cantatrice et comme comédienne. Elle s'est fait justement applaudir dans le duo avec Aménophis et dans l'air très difficile du quatrième acte. M. Faure chante avec goût le rôle de Pharaon, et M. Obin représente avec assez de noblesse la grande figure du prophète hébreu. Le spectacle est beau et digne de l'œuvre du maître. Depuis quelques mois, l'orchestre de l'Opéra est conduit par un homme intelligent, M. George Hainl, qui a longtemps dirigé l'orchestre du Grand-Théâtre de Lyon. Ancien élève du Conservatoire, où il a obtenu un prix de violon, je crois, M. Hainl est allé chercher fortune en province, et c'est dans cette grande ville de Lyon que M. Hainl s'est acquis la réputation qui lui a valu l'honneur d'être appelé à Paris par M. l'administrateur de l'Opéra. M. Hainl possède plusieurs des qualités nécessaires à un chef qui a sous sa main quatre-vingts ou cent musiciens, plus le personnel nombreux de chanteurs, de choristes et de danseurs qui concourent à l'exécution d'un grand ouvrage comme *Robert le Diable, les Huguenots, la Juive,* etc. Il est vigilant, son oreille exercée entend les moindres détails, son regard est vif, et ses indications toujours justes. Depuis son entrée à l'Opéra, M. Hainl a été nommé chef d'orchestre de la Société des Concerts en remplacement de M. Tilmant, à qui une santé chancelante ne permettait plus de remplir ces fonctions. M. Hainl a pris le commandement de cette corporation d'artistes d'élite au premier concert de l'abonnement, et son succès a été complet. Le public a accueilli M. Hainl avec des applaudissemens bruyans, comme s'il avait été un virtuose.

Mlle Adelina Patti nous est revenue avec la grâce, la facilité heureuse, l'entrain, la voix éclatante et flexible, qualités précieuses qu'elle nous a fait admirer l'année dernière. Elle s'est produite tout récemment dans son meilleur rôle, qui est l'Amina de *la Sonnambula,* délicieuse bucolique que les critiques tudesques doivent traiter d'enfantillage. En effet, ce divin soupir de Bellini ne peut être apprécié par les ergoteurs qui admirent les syllogismes de Wagner et compagnie. Mlle Patti a été ravissante, surtout dans la scène finale, dont elle a chanté la prière avec une onction qui semble annoncer une heureuse évolution dans le talent de la brillante virtuose. Sa voix aussi a pris un peu plus de force dans les notes supérieures; mais Mlle Patti n'a point encore acquis la tenue et le style qui lui manquent, et

elle se livre toujours à ces extravagances vocales qu'on a de la peine à lui pardonner. M. Nicolini a fort bien secondé Mlle Patti dans le rôle d'Elvino, qu'il a chanté avec goût. Mlle Patti nous coûte cher, puisqu'elle est la cause indirecte du départ de M. Fraschini, qui se rend à Madrid, dont le théâtre est aussi dirigé par M. Bagier. C'est une perte que les amateurs ressentent d'autant plus vivement que le Théâtre-Italien, cette année, n'offre pas un bien brillant spectacle. La troupe qu'a réunie la nouvelle direction est, à quelques exceptions près, composée d'élémens bien médiocres, et l'on comprend sans peine que les Parisiens, qu'on a jugés trop débonnaires, ne se montrent pas très empressés toujours aux cinq représentations que l'on donne chaque semaine à la salle Ventadour. Une grande faute surtout a été de supprimer le parterre, ce refuge d'une classe assez nombreuse d'amateurs qui ne veulent et ne peuvent pas payer quatorze francs pour entendre les cris et la voix fatiguée de Mme La Grange.

Veut-on un exemple de ce que peut faire un homme intelligent avec une réunion d'artistes et de chanteurs modestes, qu'on aille au Théâtre-Lyrique les jours où l'on y donne *Rigoletto,* le meilleur ouvrage de Verdi, qu'on a arrangé pour la scène française. L'exécution en est relativement excellente. Un artiste distingué, M. Ismaël, qui possède une bonne voix et de la tenue dans le style, a rendu avec talent le rôle si difficile du père. Une femme fort distinguée aussi, Mlle de Maesen, qui a débuté à ce théâtre dans *les Pêcheurs de perles* de M. Bizet, a saisi l'esprit et la grâce du rôle de Gilda, dont elle exprime les diverses nuances avec une belle voix de soprano qu'elle dirige habilement. M. Monjauze n'est pas trop au-dessous du rôle du prince, dont il est chargé. Les chœurs, l'orchestre, forment un ensemble d'exécution que le Théâtre-Italien devrait bien imiter.

Nous disions, en commençant, que les théâtres lyriques n'avaient rien produit encore de nouveau, et que tous vivaient de leur ancien répertoire. Il y a cependant une réserve à faire. L'Opéra-Comique a donné *la Fiancée du roi de Garbe,* en trois actes et *six tableaux,* dit le libretto, et dont les paroles sont de Scribe et de M. de Saint-Georges. La musique, on le sait déjà, est l'œuvre laborieuse de l'auteur fécond et charmant à qui la France doit dix ou douze petits chefs-d'œuvre parmi lesquels il suffit de citer *la Muette, le Domino noir, Haydée, le Maçon, les Diamans de la couronne, Fra Diavolo,* etc. Dans tous ces ouvrages, écrits avec une facilité rare, sous laquelle se dérobe une habileté de maître, M. Auber est un musicien vrai, aimable et quelquefois touchant. Aucune difficulté de forme ne l'arrête, et son imagination est, comme son esprit, gaie, aimable, amusante, quoique sans profondeur et sans grande originalité.

Le sujet de *la Fiancée du roi de Garbe* est bien connu. Boccace l'a traité en homme de génie, et La Fontaine l'a remanié à sa façon et en a tiré des effets tout différens. On se doute bien que le canevas laissé inachevé par Scribe et terminé par M. de Saint-Georges n'a aucun rapport avec les récits

des deux grands écrivains que nous venons de nommer. Quelques mots suffiront pour donner une idée de la pièce qui a pu faire illusion à un homme aussi expérimenté que M. Auber. Un roi de Garbe, Babolin Ier, dont le nom est aussi inconnu que le pays qu'il gouverne, a formé le projet de se marier en demandant la main de la fille de l'empereur de Maroc, la belle Alaciel; mais comment s'y prendre pour atteindre au but de ses plus vifs désirs? Le roi charge son neveu Alvar d'aller au Maroc et de lui ramener la princesse avec tous les égards dus à son rang et à sa rare beauté. On ne se douterait pas quel est le compagnon que le roi donne à son neveu pour l'aider dans l'accomplissement de sa mission : c'est la sémillante Figarina, dame d'atours de sa majesté Babolin Ier, dont elle est chargée de polir et de raser le menton tous les jours de la vie. Cette fonction, que Figarina remplit d'une main délicate, lui a valu la bienveillance du roi, dont elle dirige l'esprit sans paraître vouloir le dominer. Avant de partir, le roi confie à sa camériste un collier composé de treize perles du plus grand prix, et qu'elle doit remettre à la princesse Alaciel. Cet écrin, paraît-il, est un talisman qui a le pouvoir de révéler la moindre faiblesse de la femme qui le porte. Si elle se permettait seulement de recevoir le moindre baiser d'un autre homme que son fiancé, une perle tomberait et laisserait dans le collier un vide accusateur. Aussi, par une suite d'incidens sur lesquels il est inutile de s'arrêter, il arrive que Figarina, portant toujours sur elle le collier fatal, pour ne pas compromettre la princesse, reçoit tant de baisers furtifs que les perles ont disparu jusqu'à une seule. « Pourquoi ma fiancée n'a-t-elle plus son collier? dit ce roi de Cocagne furieux à Figarina, qui est revenue de son long voyage, et il menace de renvoyer la princesse à son père. — Si vous faites cette injure à l'empereur du Maroc, il vous déclarera la guerre, et vous serez perdu, car il est puissant, répond Figarina. — Mais que faire alors? — Mon Dieu! unissez la princesse à votre neveu, qui l'aime et de qui il est aimé, et tout finira bien. » Après un moment de réflexion, ce plaisant roi, qui n'est pas fâché de sortir de la position difficile où il se trouve, dit à Figarina : « J'y consens; mais, comme vous m'avez donné souvent de bons conseils dont j'ai senti le prix, je veux que vous partagiez ma vie en devenant ma femme. » Ainsi soit-il, semble dire Figarina, et l'histoire finit en effet par un double mariage. Cette longue légende, divisée en trois mortels actes où la réalité la plus vulgaire se mêle à un merveilleux puéril, ne présente ni une scène intéressante ni un caractère qui ressorte d'une foule de personnages obscurs qu'on voit paraître et disparaître comme des êtres fantastiques qui ne tiennent à l'action que par des moyens grossiers de mise en scène. Ce ne sont pas les fades amours de don Alvar et de la princesse Alaciel qu'on peut admirer, car la scène nocturne du second acte, où les deux amans se font la première déclaration, est une reproduction affaiblie d'une scène touchante qui termine le premier acte de *Lalla-Roukh* de M. Félicien David. Le seul personnage qui

ressorte un peu dans la pièce que Scribe n'a pu achever, c'est la sémillante Figarina, qui voit tout, qui entend tout et qui conduit toute l'intrigue avec l'adresse d'un Figaro féminin. C'est elle qui reçoit clandestinement les baisers qu'on croit donner à la princesse, ce qui rappelle encore une scène délicieuse du *Comte Ory*. — *E per ciò si disse : Bocca bacciata non perde ventura, anzi rinnuova, come fa la luna,* ces mots qui terminent le conte de Boccace contiennent toute une philosophie qu'on chercherait vainement dans les trois actes et les six tableaux dont M. Auber a fait la musique.

Pour ne pas manquer de respect à un maître illustre qui a tant fait pour charmer les hommes de son temps, nous allons signaler du doigt les morceaux que le public a le mieux accueillis. L'ouverture, comme toujours, est bâtie avec des motifs empruntés à la partition, et, bien que cette petite symphonie soit finement traitée, elle n'a aucun caractère. Je ne puis signaler au premier acte qu'une romance de ténor que chante le neveu du roi et que M. Achard rend avec émotion. Cette romance, accompagnée avec goût, est fort applaudie et produit d'autant plus d'effet que c'est une perle isolée dans le premier acte. Les autres morceaux, tels qu'un duo bouffe entre le roi et son échanson, un petit air que chante le page et un quatuor qui vient après, sont des réminiscences du maître, affaiblies par des rhythmes vulgaires et sautillans qui persistent jusqu'à la fin de l'ouvrage. Nous l'avons déjà dit, le nocturne du second acte entre Alaciel et la barbière Figarina, le trio qui le suit, sont encore des effets connus qui augmentent l'ennui qu'on éprouve déjà, car la scène confuse et bruyante qui termine le second acte, et dans laquelle apparaît une troupe de brigands, de moines et de baladins, n'est qu'un petit chaos qui ne vaut pas la bacchanale de *Gustave*. Pour ne rien oublier, nous citerons encore au troisième acte un petit chœur, chanté par une troupe de pages en goguette, dont le rhythme ici est très heureusement choisi, et l'air que chante Figarina : — *Dix perles, dix baisers.*

Voilà ce que renferment de plus saillant les trois actes de *la Fiancée du roi de Garbe,* succession arbitraire de scènes épisodiques qui ne tiennent l'une à l'autre que par des changemens de décors. Le spectacle en effet est assez varié, et le nombreux personnel qui prend part à l'action éveille un peu l'attention du spectateur. L'exécution d'ailleurs est assez bonne. Mlle Cico a de la grâce dans le rôle de Figarina, et M. Achard chante avec un beau sentiment la romance du premier acte et les autres morceaux où il prend sa part dans les second et troisième actes. Cette figure piquante de Figarina doit être de Scribe, ainsi que l'introduction du collier, stratagème ingénieux qui, dans un drame bien conçu, produirait un effet certain. Quoi qu'il en soit de la valeur de cette dernière production de deux hommes justement célèbres, qui pendant un demi-siècle ont amusé la France et l'Europe, il n'est pas impossible que la curiosité qu'excite naturellement le nom de M. Auber, que le spectacle et les quelques morceaux agréables que

nous avons cités assurent à *la Fiancée du roi de Garbe* un certain nombre de représentations; mais l'œuvre elle-même a reçu en naissant le germe d'une courte existence. Chose singulière, si l'on examine séparément chacun des nombreux morceaux que contiennent les trois actes de l'opéra qui nous occupe, on sera étonné de l'habileté qui s'y révèle, de la grâce, de l'élégance de certains détails d'instrumentation, et parfois on y découvre aussi un rayon attendri de jeunesse et de sentiment, comme dans la romance du ténor du premier acte, dont l'accompagnement est exquis; mais laissez à leur place ces airs, ces duos, ces trios, ces chœurs et ces rhythmes sautillans qui persistent, qui vous pursuivent depuis l'ouverture jusqu'à la dernière scène, et vous sortirez de la représentation le cœur affadi, le goût et le bon sens offensés : d'où je conclus que si M. Auber n'a pas réussi entièrement dans l'édification d'une œuvre aussi compliquée que *la Fiancée du roi de Garbe,* il a mis dans ces trois actes suffisamment d'idées faciles, de grâce et de talent pour que sa belle vieillesse n'ait point à rougir de l'adieu qu'il vient de faire à ses nombreux admirateurs.

Mardi, 26 janvier, M. Mario a fait sa réapparition au Théâtre-Italien sous le costume d'Almaviva, qu'il porte encore avec assez d'élégance. Bien qu'il ressemble un peu à l'un de ces anciens héros de romans que Gavarni a immortalisés de son crayon, il faut convenir que M. Mario a gardé dans sa voix délabrée quelques notes charmantes qui rappellent ses beaux jours. Si ce chanteur émérite, qui fait encore les délices des vieilles Anglaises, était plus modeste, on pourrait lui pardonner de ne chanter que la moitié de son rôle et de bayer aux corneilles pendant l'exécution des morceaux d'ensemble où sa partie est prépondérante. C'est une négligence que le public devrait blâmer, s'il y avait un vrai public au Théâtre-Italien. Le rôle brillant de Rosine n'est pas fait pour Mlle Patti; elle y est commune, et elle change tous les traits écrits par l'auteur pour mettre à la place de misérables ornemens qui lui sont conseillés par ses protecteurs intimes. Elle prête à cette aimable figure, qui nous est apparue si élégante sous les traits des premières cantatrices de l'Europe, des allures qui ne sont pas de bonne compagnie; dans la scène où Bartolo reproche à Rosine d'avoir écrit, Mlle Patti trouve charmant de lui faire des grimaces comme une pensionnaire espiègle. A cette reprise du *Barbier,* un débutant, M. Scalese, s'est fait entendre dans le rôle de Bartolo, où il a été fort comique. Ce n'est plus un jeune homme que M. Scalese, mais il a une bonne figure, une bonne voix et beaucoup d'entrain. Il a été fort bien accueilli par ce public singulier devant qui on peut tout faire, puisqu'il tolère que Mlle Patti substitue les ravaudages de son beau-frère à la musique de Rossini, et qu'il ne s'aperçoit pas que le chef d'orchestre précipite tous les mouvemens et gâte l'exécution par une folle ardeur. Tant qu'il n'y aura pas au Théâtre-Italien un maestro, c'est-à-dire un chef supérieur qui préside à l'exécution générale, nous n'aurons que des représentations comme celle du *Barbier de Sé-*

ville et d'*un Ballo in maschera*, de M. Verdi. Il faut que ce *maestro* que nous réclamons ait le droit de dire à M. le chef d'orchestre : Vous déchirez le beau quintette du second acte du *Barbier* en précipitant la *strette* comme si vous dirigiez la musique d'un bal masqué, — et vous, monsieur Delle Sedie, vous commettez toujours la faute qu'on vous a si souvent reprochée de chanter à pleine voix cette phrase du finale : *Guarda don Bartolo, sembra una statua,* phrase qui doit être dite à *mezza voce*, parce que sans cela vous réveillez Bartolo de son saisissement, et vous détruisez l'effet du *crescendo* qui marque le réveil du tuteur. Avec un directeur des chœurs qui est sourd, avec un chef d'orchestre qui n'a pas le sentiment des nuances, avec des chanteurs interlopes qui viennent de tous les coins du monde sans qu'une main ferme et intelligente les dirige et les contienne, on ne peut avoir que de tristes représentations.

Ce qu'il y a de plus intéressant à Paris cet hiver, ce sont les nombreux concerts qui s'y succèdent et qui attirent un public bien autrement intelligent que celui qui fréquente les théâtres lyriques. La Société des Concerts, cette illustre institution qui a plus de trente ans d'existence, a déjà donné quatre séances brillantes, excepté celle où l'on a admis un pianiste qui est venu barbouiller une sonate de Beethoven. C'est un péché mignon de cette société, qui a peur du nouveau comme du loup-garou. Les concerts populaires de musique classique fondés et dirigés par M. Pasdeloup, dont le zèle n'a point fléchi, ont toujours le même succès. Au sixième de ces concerts, qui a eu lieu le 24 janvier, on a entendu M. Piatti, violoncelliste italien, célèbre depuis longtemps, et qui a exécuté avec un talent original une sonate de Boccherini, qui est, comme on sait, un compositeur italien du milieu du XVIIIe siècle qu'on a surnommé *la femme d'Haydn*. M. Piatti a produit un effet charmant en exécutant avec un goût parfait cette piquante fantaisie d'un maître qu'on pourrait qualifier le Cimarosa de la musique à cordes.

P. SCUDO.

I. Essais politiques et philosophiques, par lord Macaulay, traduits par M. G. Guizot.
II. Essais sur l'Histoire d'Angleterre, par le même (1).

Lord Macaulay n'est plus un inconnu en France, il est devenu à peine un étranger, tant ses ouvrages se sont rapidement popularisés. Il représente parmi nous la vie intellectuelle anglaise dans ce qu'elle a de plus sérieusement attachant. Cet éminent esprit était connu déjà par ses puissans et lumineux récits de la révolution de 1688 et du règne de Guillaume III. Ce qu'on connaissait moins en France, c'est cet ensemble d'*essais* où il a prodigué la verve critique, la fermeté du jugement, la vigueur du trait, et qui touchent à tout, à l'histoire, à la politique, à la religion, à la littérature, à

(1) 2 vol. in-8°, Michel Lévy, 1864.

l'Inde, à la France, à l'Angleterre, à l'Italie. Sans être un livre suivi et disposé avec art, ces *essais,* dans leur désordre apparent, ont assurément une intime et manifeste unité, et sont le reflet d'une mâle intelligence. Notre siècle a vu naître ce genre de littérature qu'on connaissait à peine autrefois et qui a un caractère tout contemporain, qui n'est ni une œuvre longuement méditée, complaisamment et méthodiquement étendue, ni l'improvisation quotidienne du journal, mais qui participe des deux à la fois, résumant au besoin dans un cadre habilement resserré les élémens d'une œuvre complète et marchant au pas des préoccupations ou des événemens, plus rapide que le livre et plus substantiel que le journal. C'est comme un art nouveau qui condense souvent en quelques pages le résultat d'une patiente étude, et qui par sa nature va au plus pressé, rassemblant sous une forme saisissante les conflits d'une époque, les traits d'un personnage, les élémens saillans d'un problème de la vie morale ou intellectuelle. On ne sait pas quelquefois ce qu'il a fallu d'efforts pour arriver à cette concision qui expose un sujet en le resserrant, et qui veut être complet en s'imposant à chaque pas des limites, sans se perdre dans les détails languissans ou inutiles, en suppléant à tout par l'animation ou par la justesse. Lord Macaulay a été un des créateurs et il est resté un des premiers maîtres de l'*essai.* A côté de l'historien, il y a chez lui l'homme qui a tracé d'une main habile et ferme cette série de portraits et d'études, tableaux détachés pleins de force et de vie.

Nul écrivain contemporain n'a mieux réussi en effet à ranimer une époque en quelques traits, à faire revivre les émouvantes mêlées des passions et des opinions, à peindre une figure de l'histoire, à discuter une question de philosophie politique. L'Angleterre contemporaine lui doit quelques-unes des plus belles pages de sa littérature, tous ces portraits de lord Clive, de Hastings, de Temple, de lord Chatam, de Bacon, et ces morceaux sur les rapports de l'église et de l'état, sur les incapacités politiques des Juifs, sur les théories utilitaires en matière de gouvernement. A la France lord Macaulay a pris Mirabeau pour le peindre, à la Prusse Frédéric le Grand, à l'Italie Machiavel. Chacun de ces *essais* est un vrai tableau ou un traité plein de raison, de science, d'observation originale, d'éloquence, et quelquefois de passion. Lord Macaulay est assurément toujours anglican, et il ne peut s'en défendre: il a souvent les préjugés anglais, de même qu'il a la nature de talent le plus propre au grand pays dont il a été une des lumières; mais c'est avant tout une raison puissante qui manie vigoureusement la discussion, qui s'impose par l'ascendant d'une sagace impartialité; c'est un esprit essentiellement libéral, pour qui les luttes politiques, dans leurs dramatiques péripéties, n'ont de valeur ou d'intérêt que par leur rapport avec tous les progrès du droit et de la liberté. La vie politique n'est pour lui que le permanent et douloureux enfantement de la liberté humaine se dégageant de toutes les servitudes et s'étendant à tous. C'est la

forte et généreuse séve de ses *essais*, et c'est ce qui fait l'ascendant de cet éminent esprit, dont l'éloquence se nourrit d'une science profonde et d'une inspiration supérieure de justice, de même que les événemens qui se sont succédé depuis quelques années donnent un intérêt de plus à des morceaux comme l'étude sur Machiavel, comme les fragmens sur la papauté, sur les rapports de l'église et de l'état, où lord Macaulay se mesure avec M. Gladstone. Ici encore, c'était le défenseur de la liberté qui parlait avant que cette question des rapports de la religion et des pouvoirs civils s'élevât sous une forme nouvelle dans une partie de l'Europe. La vigoureuse sagacité de lord Macaulay vient en aide à cette cause de la pacification par la liberté.

Sans s'interdire l'analyse philosophique, sans se résoudre à des voyages intellectuels dans d'autres contrées qui mettent l'esprit en présence des civilisations différentes, lord Macaulay cependant, on le sent, est Anglais avant tout, et c'est dans tout ce qui tient à l'Angleterre qu'il est principalement à l'aise. Il est Anglais par le génie, par la séve morale, par la vigueur particulière de l'observation, par toutes les habitudes de penser et de juger, par ces qualités diverses qui font de ses essais comme de ses récits historiques une forte et lumineuse trame. Dans ses *Essais sur l'Histoire d'Angleterre*, on peut dire qu'il est véritablement sur son terrain, refaisant avec Hallam le résumé de la vie constitutionnelle de son pays, exquissant d'une main sûre la physionomie d'un Horace Walpole ou d'un Mackintosh, traçant le portrait de Milton dans un de ses premiers ouvrages, dans celui qui commençait sa renommée. Si l'on veut mesurer la virilité et la fécondité de cet éminent esprit, on n'a qu'à embrasser du regard cette carrière qui va du portrait de Milton, en 1825, aux pages substantielles et vivantes de l'histoire de Guillaume III. Dans cet espace de toute une vie semée d'études littéraires et de travaux politiques, le talent de l'écrivain ne fait que s'étendre et se fortifier, de même que le caractère de l'homme public ne fait que s'élever en s'honorant par une invariable fidélité aux mêmes principes, fidélité qui lui coûta un jour son siége à la chambre des communes. L'histoire est pour lui une école où il sent s'affermir, se développer chaque jour le goût et l'intelligence de la liberté. C'est ce qui fait l'unité de tous ces fragmens où, dans la diversité même des sujets et des peintures, — on peut caractériser ainsi ses pages toujours animées, — se révèle son esprit savant, original, alliant la solidité anglaise à une ingénieuse fécondité d'aperçus. Ces *essais* de diverse nature, traduits maintenant en français, forment un ensemble qui est l'honneur d'une intelligence, et qui fait de l'auteur, même parmi nous, un des maîtres de l'histoire politique.

CH. DE MAZADE.

V. DE MARS.

cet
ne
ont
or-
té,
vec
ant
'é-
ise
par

ges
des
lais
pa-
vi-
et
ré-
lis-
re-
ys,
'un
ges,
lité
ard
an-
ute
l'é-
de
dé-
la
fer-
'est
des
ours
aise
uits
in-
s de